

RÉMY

LE LIVRE
DU
courage
ET DE
LA PEUR



RAOUL SOLAR
EDITEUR

LE LIVRE
DU
courage
ET DE
LA PEUR

DU MÊME AUTEUR

DÉJÀ PARU :

MÉMOIRES D'UN AGENT SECRET
DE LA FRANCE LIBRE

JUIN 1940 - JUIN 1942

“PRIX VICTOIRE 1946”.

EN PRÉPARATION :

MAIS LE TEMPLE EST BATI.

NOVEMBRE 1943 - AOÛT 1944

ILS SONT REVENUS D'ENTRE LES MORTS

RÉCITS DE NOS CAMARADES DANS LES CAMPS DE DÉPORTATION

RÉMY

LE LIVRE
DU
courage
ET DE
LA PEUR

JUIN 1942 - NOVEMBRE 1943

PRÉFACE DE JOSEPH KESSEL

LIVRE DEUXIÈME

Aux Trois Couleurs

PARIS

&

RAOUL SOLAR

ÉDITEURS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
DEUX CENTS EXEMPLAIRES HORS
COMMERCE DONT VINGT CINQ
SUR PAPIER B. F. K. DE RIVES
MARQUÉS A A Z ET CENT
SOIXANTE QUINZE EXEMPLAIRES
SUR BOUFFANT SPÉCIAL,
NUMÉROTÉS DE 1 A 175

CE SANG NE SECHERA JAMAIS SUR LA TERRE,
ET CES MORTS ABATTUS, RESTERONT EXPOSÉS.
NOUS GRINCERONS DES DENTS A FORCE DE NOUS TAIRE
NOUS NE PLEURERONS PAS SUR CES CROIX RENVERSÉES
MAIS NOUS NOUS SOUVIENDRONS DE CES MORTS SANS MEMOIRE
NOUS COMPTERONS NOS MORTS, COMME ON LES A COMPTÉS.

J. MAY

*Inscription figurant sur le mur du
Cimetiere d'Ivry où reposent nos
camarades fusillés en Mai 1943.*

I

Notre vieil ami *Espadon* est venu nous voir. Il a beaucoup maigri, il a vieilli. Sa femme, M^{me} Fleuret, est à Fresnes. Son fils Marc a monté de toutes pièces un réseau en zone libre. *Espadon* m'apporte son premier courrier qui est très intéressant. La fierté du père devant les compliments que j'adresse au travail de son fils fait plaisir à voir. Depuis les débarquements en Afrique du Nord, les ports méditerranéens ont pris une importance accrue. Je prie *Espadon* d'activer la mise sur pied de son réseau de renseignement, dont la base sera Marseille où il compte de nombreux amis dans le personnel du port. Il est très las et fatigué, il traîne difficilement la jambe, mais il me promet de faire pour le mieux. Il reviendra me voir au mois de décembre.

Langlois m'a fait connaître aujourd'hui deux nouveaux amis, tous deux O. C. M. : Maxime Blocq-Mascart, qui deviendra un jour membre du Conseil National de la Résistance, et son adjoint Jacques-Henri-Simon, avocat à la Cour de Cassation. Maxime Blocq-Mascart dirige le service d'études politiques et économiques de l'O. C. M. Il est grand, mince, porte lunettes, sa voix est précise, facilement précieuse, souvent coupante. Il me déplait beaucoup lors de notre première entrevue, mais je reviendrai vite sur ma première impression quand il me sera donné de me rendre compte de sa valeur et de son courage. Nous deviendrons très bons amis. Simon est petit, sa tête ronde est coiffée de cheveux noirs taillés en brosse et assez ras, son nez retroussé est chaussé de grosses lunettes d'écaille et très légèrement souligné d'une petite moustache noire. Il zézaye un peu, ce qui ne l'empêche pas d'être très sûr de lui et de se montrer plus encore — si cela est possible — catégorique et péremptoire que Maxime Blocq. Lui aussi me hérise au cours de notre premier entretien. Il n'a pas la finesse de Maxime Blocq et mettra beaucoup plus longtemps que son camarade à conquérir mon amitié. Mais il l'aura un jour tout entière. Simon, qui s'est fait un nom sous le pseudonyme de *Sermoy*, est l'un des hommes les plus intrépides qu'il m'ait été donné de rencontrer.

Simon-Sermoy, que nous appellerons d'abord dans nos courriers : *Pathétique*, est très désireux de se rendre à Londres. Comme beaucoup de personnes que je rencontre, il est persuadé que ce qu'il veut dire au Général est de toute première importance et ne saurait souffrir aucun retard. Je ne demande pas mieux que de faciliter son voyage, mais je dois d'abord faire partir mon ami *Perrault*, sa femme et ses deux enfants. Je me souviens de l'entretien que j'ai eu, au mois d'avril dernier, avec *Brossolette* : celui-ci m'avait persuadé de lui donner la place réservée par moi pour notre petit *Pierre* ; j'ai cédé, et *Pierre* est aujourd'hui arrêté. Cette fois-ci, je ne céderai pas, Simon attendra, si besoin est.

J'avais d'abord, devant l'incertitude du temps au mois de novembre, songé à faire partir mes amis par les *Deux-Anges*, moyen plus régulier que l'avion. Mais j'y ai rapidement renoncé car *Fanny Perrault*, qui est d'une santé délicate, ne pourrait certainement pas supporter un emprisonnement de plusieurs heures dans le petit réduit à voiles où j'ai eu du mal à tenir seul et où elle devrait rester cachée en compagnie de son mari et de ses deux enfants, dont l'un a déjà près de quinze ans. J'ai donc prié Londres d'envoyer deux *Lysanders* sur un terrain qu'un ami de *Perrault*, Michel Avenier, nouveau venu dans notre réseau sous le nom de *Molitor*, a trouvé près de Lyons-la-Forêt, non loin de Rouen. Je reçois bientôt l'accord de Londres : *Fanny* et ses deux enfants monteront dans l'un des avions ; *Perrault* et Simon tiendront facilement dans l'autre.

Perrault m'a conduit chez l'un de ses deux frères, qui habite 95, avenue Mozart. Jacques Petit est un des héros de la campagne de France. Il s'est couvert de gloire du côté de Rouen, il a été fait prisonnier, puis les Allemands l'ont renvoyé chez lui pour raisons de santé, Il est marié à une jeune femme tout à fait charmante, vive, spirituelle, qui n'a d'autre rêve que celui de jouer un rôle actif dans mon réseau. Mais il nous faut parmi nos amis quelques personnes qui acceptent de ne se livrer à aucune activité et dont les adresses peuvent nous offrir un refuge. Je me vois donc obligé de refuser les services de *M^{me} Petit*, à son très vif désappointement, et au secret soulagement de son mari. Je deviens bientôt un familier de la maison dont la cuisine est remarquable. J'y suis connu sous le nom de *M. Boulicot*. (On se souviendra que le tandem des clowns *Boulicot* et *Recordier* est célèbre dans le monde du cirque).

Nicole de Hauteclocque, que nous appelons *Marc*, selon le prénom de son frère *Marc de Saint-Denis*, mon vieux compagnon de juin 1940, est venue habiter Paris avec sa petite fille *Brigitte*. Son appartement est situé non loin de la rue Chardon-Lagache. Je vais la voir et rencontre chez elle un de ses très nombreux cousins, *Jean de Hauteclocque*, qui

deviendra un jour notre Ambassadeur au Canada. Je présente bientôt *Jacot* à *Nicole*. Plus je vais, plus je m'attache à ce garçon très simple, dénué de toute prétention, mais intelligent, fin, plein de cœur, tout dévoué à son travail. Il administre admirablement notre service radio. Jamais je n'ai à me soucier de savoir comment il s'y prendra pour expédier mes télégrammes, et jamais pourtant notre trafic n'a été aussi important qu'aujourd'hui. Il lève à heure fixe mes messages, les transmet ou les fait transmettre par *Guyomarc'h*, me rapporte à heure convenue les dépêches qu'il a reçues : on dirait d'un bureau du télégraphe. Il est fort mal logé, du côté du square Louis-XVI.

Un appartement est libre dans l'immeuble du 36, rue Chardon-Lagache. Je le loue entre les mains du gérant auprès de qui *Claire* me présente sous le nom de *M. Rigal*, industriel lyonnais, que ses affaires appellent de temps à autre à Paris. *Jacot* est enchanté de s'y installer. Sa venue dans cet immeuble où j'habite déjà peut paraître contraire aux règles de sécurité, mais j'estime pour ma part que la sécurité de *Jacot*, aussi bien que la mienne, s'en trouvera protégée. Chacun, dans ce vaste immeuble habité par quelques dizaines de locataires, ignore son voisin. Mes relations avec *Jacot* seront inconnues de tous, sauf de *Claire* et de la fidèle *M^{me} Cazelles*. *Jacot* grimpe à ma chambre sans être vu par quiconque, et nous discutons chez moi beaucoup plus facilement que nous ne le ferions dans un lieu de hasard, au cours d'un rendez-vous fortuit. *Jacot* a environ 36 ans. Il est de taille médiocre, précocement chauve, porte autour du crâne une légère couronne de cheveux blonds frisottants. Sa figure est ronde, avec des yeux à fleur de tête. Dans la discussion, il monte comme une soupe au lait. Il s'entend à merveille avec *S.V.P.* et tous deux sont bientôt inséparables.

Les premiers jours à compter de la nouvelle lune ne favorisent pas *Perrault*. Ainsi que je le craignais, le temps est devenu franchement bouché et pluvieux. Le pauvre garçon, qui est très anxieux pour les siens, fait comme le temps : il s'assombrit chaque jour davantage. Je décide, sans grand espoir, de le faire partir avec sa famille pour Lyons-la-Forêt chez notre ami, le pharmacien *Vinay*, que nous a procuré *Dutertre*. *Max Perrault* emportera le courrier. Lyons-la-Forêt n'est pas éloigné de Paris, ce qui permettra à *Jacot* de rester près de moi. Il n'aura besoin de bouger que si Londres annonce l'opération comme probable pour le soir même. J'ai insisté vigoureusement par télégramme pour qu'on fasse l'impossible, on m'a répondu que oui, et je sais que la promesse sera tenue. Le dernier jour de lune, arrive enfin la dépêche tant attendue : c'est pour ce soir ! *Jacot*, *S.V.P.* et *Simon*, qui doit être du voyage comme je l'ai dit, partent ensemble. Ils reviennent le jour d'après tous les trois : un seul avion s'est présenté, il était

impossible que Simon y montât. L'appareil a déjà eu du mal à décoller avec la surcharge imposée par la présence de *Perrault*.

Je saurai plus tard que le premier avion n'a pas trouvé le terrain, la visibilité étant mauvaise. Le second, ne voyant pas son collègue, s'en est allé faire un petit tour au-dessus de la Seine, est revenu au bout d'une demi-heure et, apercevant les signaux lumineux, a pris sur lui de se poser sans attendre son camarade, ce qui est contraire aux instructions. J'apprendrai aussi que le pilote s'est fait laver la tête en rentrant à sa base, mais je suis enchanté, pour ma part, qu'il ait désobéi au règlement, car mes amis sont maintenant en sûreté. Simon est furibard ; nous essaierons de le faire partir à la prochaine lune.

Beauvais, toujours exact aux rendez-vous, est en retard de huit jours sur la date prévue pour la remise de son courrier. Je fais faire une enquête : il a été arrêté par les Allemands. Il a bien failli s'en sortir... Enlevant les gants qui ne quittaient jamais ses mains, il a montré celles-ci aux Boches en disant : « *Ne me touchez pas, je suis lépreux !* » C'était vrai, et j'apprends ainsi pourquoi je ne l'avais jamais vu sans gants. La première réaction des policiers a été de déguerpir, mais ils se sont ressaisis et notre ami est aux mains de la Gestapo. *Beauvais* était venu me voir deux fois rue Dufrenoy. Je mets la question aux voix devant tous nos amis qui travaillent avec moi dans ce bureau : déménageons-nous ? (je ne sais pas où nous irions) ne déménageons-nous pas ?

La réponse est unanime : nous avons tous confiance en *Beauvais*, nous ne bougerons pas.

Je vais déjeuner chez Maxime Blocq-Mascart qui habite rue Méchain, dans l'immédiat et peu sympathique voisinage de la prison de la Santé. Sa fille Dominique est une jeune personne d'une quinzaine d'années, extrêmement sérieuse et réfléchie. Plus je vais, plus j'apprécie la compagnie de Blocq, avec lequel je ne suis jamais d'accord, mais qui est un homme très sûr et très droit. Son bureau, situé dans le vaste building de l'ancien Office du Tourisme, aux Champs-Élysées, nous sert de lieu de rendez-vous avec *Langlois*, *Lavoisier*, et quelques autres de ses camarades de l'O. C. M. Je suis enchanté du travail de renseignement accompli par le réseau spécialisé de ce mouvement, lequel a pris nom de *Centurie*. On me parle beaucoup d'un certain Pruvost qui occupe une fonction importante aux P. T. T. et qui, me dit-on, a créé de toutes pièces une équipe dont les services seront inestimables pour le débarquement qui, nous en sommes tous persuadés, est maintenant très proche — les pessimistes ne vont pas plus loin que le mois de juillet 1943 ! — Au signal de Pruvost, les câbles téléphoniques

souterrains qui servent aux communications sur longues distances seront coupés là où il le faut, et le Q. G. allemand devra recourir à des moyens de fortune pour se faire entendre. (Ainsi en a-t-il été fait au mois de juin 1944, un an plus tard que la date prévue).

Mes difficultés avec Londres au sujet de la désignation du chef de l'E. M. Z. O. ne sont toujours pas résolues. Londres a pris le parti de ne pas répondre aux télégrammes de plus en plus pressants que j'envoie à ce sujet. Pendant ce temps, les événements se précipitent depuis le débarquement en Afrique du Nord.

L'affaire Darlan avait déjà jeté le trouble dans l'esprit de beaucoup de Français de bonne volonté, et même chez quelques-uns de nos camarades. Cet amiral, honni par tous les patriotes, tenait maintenant le haut du pavé à Alger, donnait des ordres à la troupe, commandait le "Cessez le feu !", négociait avec les chefs du corps expéditionnaire allié, s'offrait même le luxe de se faire frapper d'anathème par Vichy ! Un ordre du jour du Général, dont je donne le fac-similé ci-contre, remettra vite les choses au point en même temps qu'un Bonnier de la Chapelle se chargera d'apprendre au traître que tout a une fin sur cette terre, même la félonie. Mais voici maintenant que nous devons nous garder d'une seconde *dissidence*, tout à coup dressée en face de la *France Combattante*, et dont les initiés affirment qu'elle a été secrètement inspirée par Pétain !

Le vieillard de Vichy a désavoué le général Giraud, comme il avait désavoué Darlan. Mais les officieux de Vichy n'ont-ils pas répété partout que le Maréchal était prisonnier, qu'il ne fallait tenir aucun compte des paroles qu'on l'obligeait à prononcer en public ? N'a-t-il pas eu tout le loisir de s'entretenir avec Giraud pendant que celui-ci résidait en zone dite libre, et de lui passer ses consignes ? Les partisans du *vieux* triomphent : « Hein ? Qu'est-ce qu'on vous disait ? » De plusieurs côtés l'on me signale que certains de nos agents ont été approchés par des individus qui ont excipé de leur qualité de « représentant du général Giraud ». Ces émissaires ont, à chacun des nôtres, tenu le même langage : « Si vous abandonnez la *France Combattante* pour venir avec nous, vos *avantages* seront bien supérieurs : une solde beaucoup plus libérale, un avancement rapide pour les officiers de carrière ou de réserve, des facilités extrêmes pour les liaisons et les transmissions. » Si l'on insistait un peu, ces curieux démarcheurs offriraient sans doute, à titre de prime, un petit voyage de tourisme en Afrique du Nord pour les fêtes de Noël et du Jour de l'An.

— *Les Américains sont avec nous !* concluent-ils. *Les Anglais sont à la veille de lâcher de Gaulle...*

Comme, en fin de compte, c'est l'Allemand qui gagnera si on les

écoute, je donne l'ordre d'abattre à vue et sans discussion préalable ces énigmatiques ambassadeurs.

* * *

La "dissidence" d'Alger n'est pas notre seul souci. A la fameuse "Relève", dont l'échec a été complet, a succédé la déportation pure et simple des ouvriers vers l'Allemagne. Celle-ci n'est pas encore officielle, les départs sont encore peu importants, mais j'ai été informé par *Joseph*, que des prélèvements sont faits régulièrement, par petits paquets, dans les usines. Les Boches gagnent sur les deux tableaux : les ouvriers qualifiés dont ils se saisissent, sans avis préalable — certains ont été embarqués dans le train encore vêtus de leur *bleu* de mécanicien, sans avoir eu le temps ni la permission d'aviser leurs proches — sont, du fait même de leur valeur, des *meneurs* possibles ; ils rendront, du moins les Boches l'espèrent-ils, de précieux services dans les usines allemandes, et leur départ décapitera les noyaux de résistance qu'ils avaient commencé à organiser.

L'autre soir, *Joseph* m'a dit :

— Nous avons pu savoir que mille ouvriers, dont nous avons les noms, vont être déportés dans quarante-huit heures.

— Que pouvons-nous faire ?

— Si nous avions le moyen de leur donner une avance qui assurerait leur subsistance, nous pourrions les répartir dans nos formations

F. T. P.

— Combien faut-il pour chacun ?

— *Mille francs.*

Mille francs ! les émissaires d'Alger, vrais ou faux, hausseraient les épaules avec dérision. Mais le patriotisme, qui ne repose pas sur l'ambition personnelle ou le calcul politique, est pour rien.

— Vous aurez votre million demain.

Le lendemain soir, à la gare de la Muette, je trouve *Joseph* accompagné d'une jeune femme brune, jolie, très vive, de petite taille (je n'ai su que bien longtemps après qu'elle était sa femme). C'est elle qui se chargera de porter là où il faut le paquet de mille billets de mille francs, enveloppé dans du papier journal, que je lui remets. Je me rends bien compte que cette somme va se volatiliser comme l'eau sur un fer rouge. Je vais donc voir notre caissier, notre ami Verrière, dit justement *Lecomte*.

Par chaque opération de liaison, Londres m'envoie des dollars qu'il faut changer en francs (nous n'avons plus beaucoup de billets de la Banque de France à Londres). *Lecomte*, qui est banquier, se charge de l'opération. Non seulement il assume les rôles de trésorier et de chan-

geur, mais, avec mon autorisation, il vend, il rachète, il fait des opérations à terme qui se traduisent pour notre caisse par des bénéfices très appréciables. Comme les individus qui se livrent à ce petit trafic sur les monnaies agissent par esprit de lucre et, le plus souvent, pour le compte du Boche, très friand de livres ou de dollars, c'est autant de pris sur le salopard et bien souvent sur l'ennemi.

— Mon vieux *Lecomte*, vous connaissez les besoins en trésorerie de notre réseau. Il faut vous arranger pour que je puisse disposer chaque semaine de 500.000 francs de plus, en attendant que Londres augmente ses envois. Nous ne recevrons rien maintenant avant fin décembre, vous êtes d'accord ?

— D'accord, hein ? Ma dernière petite opération n'a pas été mauvaise, hein ? (Je comprends : nous avons racheté cinquante francs moins cher le dollar que nous avons vendu quinze jours plus tôt, et nous l'avons revendu trente francs de plus que le cours primitif.)

Je puis donc promettre à *Joseph* cinq cent mille francs par semaine, et *Joseph* est enchanté. Mais ce sont des millions qu'il faudrait, et tout de suite, car le mouvement de déportation du travail va s'amplifiant.

L'argent dont je dispose doit d'abord aller au réseau de renseignement et je n'ai pas le droit de risquer de compromettre le fonctionnement de celui-ci. Je suis bien sûr que le Général approuverait mon initiative, mais si notre ami *Lecomte* se trompait dans ses calculs ?

Il n'y a qu'un moyen d'en sortir : la chose ne peut être expliquée par courrier, encore moins par télégramme. Il faut aller à Londres. J'irai à Londres, mais je dis à *Joseph* que mes chances de succès seraient décuplées si un représentant qualifié du Comité Central du Parti Communiste Français m'accompagnait.

— C'est que nous avons très peu d'hommes ! me dit-il. Enfin, je ferai pour le mieux.

Quelques jours après, il m'avise qu'un représentant du Comité Central me recevra à une adresse où je serai conduit par la jeune femme brune à qui j'ai remis le premier paquet d'un million.

— Quand ?

— Tout de suite. La voici.

Les Communistes peuvent nous donner des leçons en matière de prudence. Malgré la confiance qu'il me témoigne, et l'amitié que, j'en suis sûr, il a pour moi, *Joseph* ne veut pas prendre de risques inutiles. M'annoncer la veille un rendez-vous de cette importance pour le lendemain eût peut-être fait, si j'avais été arrêté dans l'intervalle, ou suivi à mon insu, ou si je m'étais montré bavard, que la Gestapo se fût trouvée mise sur la trace de ce fameux Comité Central dont elle connaissait les mots d'ordre qui se traduisaient pour la *Wehrmacht* par

des déraillements, des explosions, des attaques à main armée, des sabotages, et dont elle recherchait vainement les membres dans toute la France.

Après un trajet en métro, puis dans un autobus de banlieue, mon guide me pilote dans un dédale de petites rues qui traversent des jardins potagers avec, de-ci, de-là, quelques maisons très simples. Elle s'arrête devant l'une d'elles, ouvre la porte avec une clef qu'elle prend dans son sac à main, et m'introduit dans une salle à manger meublée d'un Henri II très Dufayel.

Un homme est là, grand, au visage taillé en coups de serpe, très émacié. Ses yeux sont profondément enfoncés dans les orbites et me scrutent un instant avant qu'il me tende la main.

Nous causons longuement. Je lui expose qu'il est anormal à mon sens qu'un élément de la lutte contre l'ennemi commun, aussi important que l'est le Parti Communiste, ne soit pas encore représenté auprès du général de Gaulle.

— Je suppose, lui dis-je en bref, que les *F. T. P.* se considèrent comme étant des Français Combattants ?

— Certes !

— Eh bien, dans ce cas, ils reconnaissent le général de Gaulle comme leur chef suprême. Comment pourrions-nous leur passer les consignes, leur faire parvenir régulièrement les fonds et les sommes dont ils ont besoin, s'ils ne sont pas représentés à Londres ? J'ai pris sur moi de remettre des fonds, et je suis sûr de l'approbation du Général. Mais ces fonds, quoiqu'ils soient très insuffisants, grèvent lourdement un budget qui n'est pas prévu pour autre chose que le renseignement. Il faut, pour la préparation de l'insurrection, des sommes beaucoup plus considérables, que je suis hors d'état de verser, des crédits qui ne peuvent être consentis qu'une fois que le Général aura vu le mandataire des *F. T. P.* qui peut, d'ailleurs, être le même que celui du Parti Communiste. J'ai fait parvenir quelques armes — notre opération dans le Nivernais a, en effet, réussi — mais ce sont des douzaines d'opérations de ce genre qui seraient nécessaires chaque mois.

La nuit tombe, je me lève, mon interlocuteur inconnu me serre vigoureusement la main :

— Je ne sais pas si le Parti sera d'accord, me dit-il, mais je suis content de vous avoir rencontré. Je rendrai compte de notre conversation et notre camarade *Joseph* vous donnera la réponse.

La jeune femme brune attendait à la porte. Elle me conduit à une gare de banlieue où je prends le train pour Paris.

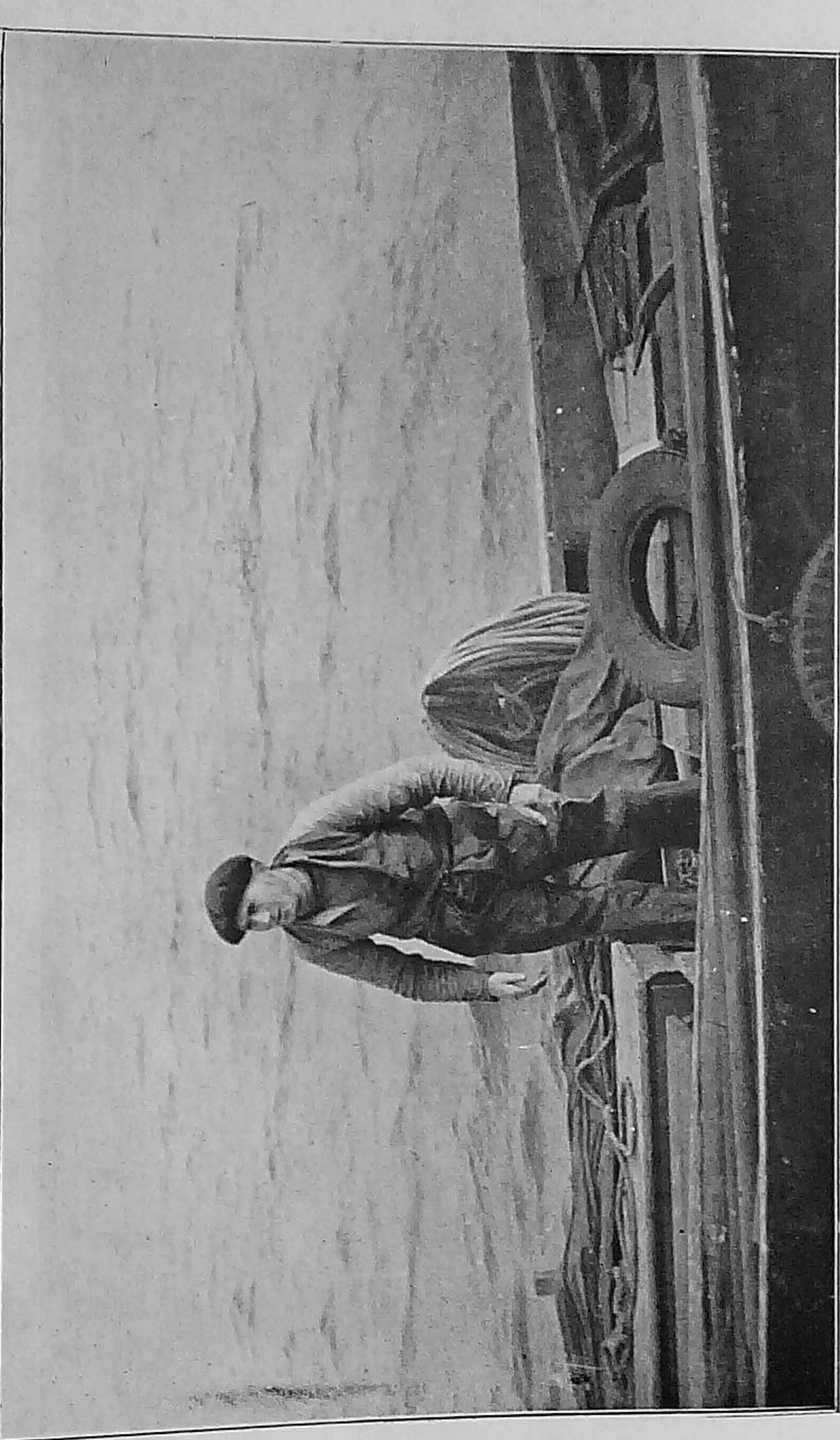
Quelques jours plus tard — les choses sont allées très vite —



Nous passons une bonne partie de la nuit à trier notre pêche...



...à mon réveil, le *cook* m'exhibe un superbe turbot.
Je choisirai une sole.



Sous les pieds du marin (Paul BIHAN), l'ouverture du trou à voiles, qui va d'un bord à l'autre. A sa gauche, sous le pneu, le coffrage du moteur. A sa droite, le coffre à vêtements où étaient cachées EDITH et CECILE en Juin 1942. Le coffre où se tenaient CATHERINE et JEAN-CLAUDE fait vis-à-vis à celui-ci.

Joseph m'apporte deux documents tapés à la machine et destinés au Général. Le premier est rédigé par le *Comité Militaire National des Francs-Tireurs et Partisans Français*. Le second s'intitule *Procès-Verbal de l'entrevue qui a eu lieu le 25 novembre 1942 entre un représentant des Forces Françaises Combattantes et un représentant du Comité Central du Parti Communiste Français*. En bas de celui-ci je vois deux initiales, tracées par une plume fine : « M. T. »

— Maurice Thorez, me dit Joseph avec respect.

Je connais trop l'effigie du leader communiste pour ne pas savoir que c'est un autre que lui qui a discuté avec moi le 25. Je me garde bien, toutefois, de poser aucune question sur l'identité de mon interlocuteur.

Je me dispose à sceller l'enveloppe qui contient ces deux documents, mais Joseph m'arrête :

— En témoignage de confiance à votre égard, le Comité vous prie d'en prendre lecture.

Il ne m'appartient pas de reproduire ici ces pièces essentielles qui étaient destinées à quelqu'un d'autre que moi. Mais je crois pouvoir me permettre de citer tout au moins les dernières phrases, que j'ai trouvées si belles, de la lettre des *F. T. P.* adressée au général de Gaulle, Chef de la France Combattante :

« Les *F. T. P.* se battent, font la guerre, et savent mourir avec un courage et un cœur de soldat. C'est pourquoi ils demandent au grand soldat que vous êtes de ne pas laisser ignorer qu'ils font aussi partie de la France Combattante.

« Leur plus ardent désir de soldats obscurs, inconnus, confondus dans la foule ardente des patriotes, afin de pouvoir mieux frapper l'ennemi, est de voir se former à l'appel de la France Combattante et sur tout le territoire français l'Armée Française de la Libération pour en finir avec l'ignoble occupant dont la France tout entière est souillée. Le seul droit auquel prétendent les Francs-Tireurs et Partisans de France sera d'y prendre leur place pour se battre avec honneur et discipline. »

Je demande à Joseph ce qui a été décidé pour le voyage à Londres du délégué du Comité Central.

— Rien encore, me répond-il. Le Comité voudrait pouvoir suivre votre suggestion, mais il n'a personne de disponible.

— Bien. Dans ce cas, j'irai moi-même. La lettre des *F. T. P.* demande non seulement à être lue, mais à être commentée sur place.

Les départs pour l'Allemagne s'accélérent. Mes pauvres cinq cent mille francs hebdomadaires deviennent dérisoires. J'envoie à Londres

un télégramme pour annoncer que je viendrai par la prochaine opération maritime. On me fixe un rendez-vous pour la semaine qui précède Noël.

Todde, alias D^r Descomps, m'a conduit chez le professeur Debré où je rencontre le professeur Vallery-Radot et le professeur Clovis-Vincent. L'accueil que me réservent ces trois célébrités de la médecine française, du seul fait qu'il leur est dit que je viens de Londres, est émouvant. Ils écrivent un message au Général et un autre destiné au médecin-général Sicé. Le professeur Debré a un visage mince, translucide, rayonnant d'intelligence et de bonté. Le professeur Vallery-Radot est taillé en force. Le professeur Clovis-Vincent a, sur une tête au teint rose, une épaisse crinière de cheveux blancs. Ces trois savants me demandent, à moi, des directives ! Je suis bien incapable de leur en donner aucune. Il m'apparaît que leur premier devoir est de faire le recensement de ceux d'entre leurs confrères qui, demain, pourront reconstruire les cadres de la profession, de prévoir aussi un dispositif pour les soins à donner aux blessés de la future armée insurrectionnelle... j'ai énoncé tout cela au hasard, fort timidement, mais je suis écouté comme un oracle. A la fin de notre entretien, le bouillant Clovis-Vincent dit, en se dressant sur ses pieds : « C'est pas tout ça, quand allons-nous faire pan-pan ? » tout en faisant le geste d'épauler un fusil imaginaire !

J'ai vu chez le D^r Descomps un communiste mystérieux, qu'on appelle *Jean*, et qui me paraît toucher de très près le Comité Central. Il est très intelligent, très convaincant... Sans que j'aie parlé à quiconque de mon entrevue de l'autre soir dans la banlieue, il est au courant.

— Le Comité vous a donné une preuve de grande confiance en vous ménageant cette entrevue, me dit-il en me prenant à part. Je vais vous faire une confidence, qui n'est qu'une anticipation, car vous allez avoir dans peu de jours le nom de la personne que vous avez vue, afin que vous puissiez en faire état auprès du général de Gaulle. C'est Fernand Grenier, député de Saint-Denis, évadé de Châteaubriant et recherché par la police de Vichy tout autant que par la Gestapo.

* * *

Aujourd'hui onze décembre. Dans quarante-huit heures, je vais partir pour Pont-Aven. Nous sommes en plein courrier quand on frappe à la porte.

Sammy va ouvrir, je l'entends échanger quelques mots avec une personne invisible qu'elle fait passer dans la pièce à côté de la nôtre.

Puis elle revient en me disant à voix basse :

— M^{me} S. V. P. demande à vous voir personnellement.

Odette n'est jamais venue au bureau. J'ai le pressentiment d'un malheur. J'ouvre la porte, je la vois, très pâle :

— Henri est arrêté, me dit-elle.

Elle fond en larmes. J'essaie de l'apaiser, elle se ressaisit, et me raconte : notre ami était en relations avec un garagiste, du nom de Jaime Peiro, qui lui servait de boîte aux lettres et abritait aussi du matériel nous appartenant. Ce garagiste a été arrêté hier sous l'inculpation de recel de bicyclettes volées. En réalité, il avait accepté que quelqu'un qu'il connaissait un peu réparât des bicyclettes dans un coin de son atelier, ignorant tout de leur provenance. S. V. P. avait décidé, hier, d'aller le voir au Commissariat de Neuilly où il était détenu, afin de le reconforter et de lui procurer un avocat. Odette l'a supplié de n'en rien faire, il y est allé tout de même. Inquiète de ne l'avoir pas vu revenir pour le déjeuner, elle s'est renseignée ; il a eu une altercation avec le secrétaire du commissaire car celui-ci, en lui demandant ses papiers, lui avait déclaré : « Vous, vous devez être juif, avec une gueule comme ça ! » (Ledit secrétaire sera, peu de temps après, arrêté pour meurtre). Après examen des papiers, cet individu a décidé de le garder à sa disposition.

(Nous apprendrons un jour qu'un hasard extraordinaire avait fait que le Commissariat de Police de Neuilly venait de recevoir une dénonciation anonyme, accusant notre ami d'être un espion et un dangereux terroriste !)

Telle qu'Odette me la raconte, l'affaire ne me paraît pas très grave, sous réserve que cet imbécile de secrétaire ne fasse pas de zèle et n'alerte pas les Boches. J'appelle Coco :

— Vous m'avez bien dit que vous êtes l'ami d'un commissaire de police qui vous aide dans la fabrication des faux papiers ?

— Oui.

— Sautez sur votre vélo, allez le voir tout de suite en lui disant de téléphoner à son collègue de Neuilly pour faire relâcher notre ami.

Odette s'en va, un peu rassérénée. Je suis furieux contre S. V. P. qui m'avait dit hier qu'il allait, aujourd'hui, déjeuner en famille hors de Paris. Il s'était certainement déjà mis en tête cette ridicule idée d'aller s'exhiber au Commissariat de Neuilly. Je me surprends à grogner tout haut : — Je m'en vais te l'eng... quand il va rentrer !

Ces quelques mots me glacent. Je me souviens qu'à la fin du mois de mai dernier je les avais prononcés à l'égard de Bob qui s'était stupidement fait pincer le matin à l'octroi de la gare du Nord. Et Bob...

Coco revient, hors d'haleine :

— Pas de veine ! Le commissaire a téléphoné tout de suite, l'autre lui a répondu : « Mon vieux, si j'avais su ça plus tôt ! Mais ton copain a été signalé comme juif, on est déjà venu l'embarquer. »

Je vais voir le soir la pauvre Odette avec *Jacot*. Elle craint le pire, elle est souffrante, étant encore mal remise d'une récente opération.

Jacot et moi forçons un secrétaire qui contient quelques documents compromettants et des cigarettes anglaises que je fais mettre précieusement de côté pour que notre ami les retrouve quand il sortira de prison.

Le lendemain midi, Odette est toute joyeuse : elle a reçu un mot de notre ami, envoyé du commissariat de la rue Mesnil. Elle lui a fait porter sa réponse.

S. V. P. est détenu dans un commissariat français, les choses semblent donc en voie d'arrangement. Je renvoie *Coco* chez son ami le commissaire.

Même échec qu'hier, et mauvaises nouvelles. Si *S. V. P.* a été mis hier soir à la rue Mesnil, c'est simplement parce qu'il était trop tard pour le conduire à la rue des Saussaies. Il est maintenant entre les mains de la Gestapo.

Je vais voir Odette qui est au désespoir. Elle me supplie de quitter tout de suite la rue Dufrenoy. Je suis absolument certain que notre ami ne parlera pas, quoi qu'il advienne, mais je décide d'accéder aux prières de sa femme car j'ignore si son carnet de notes ne porte pas l'adresse du colonel Lévy. Je déclare donc que nous nous transporterons ailleurs dès demain avec armes et bagages. Ce n'est pas de chance : les meubles de bureau que notre ami *S. V. P.* avait promis de nous procurer avaient été livrés hier ! Où irons-nous ? *Debesse* questionne un sien neveu, Pierre Tillier, qui met son appartement à notre disposition pour les deux jours dont nous avons besoin afin de boucler le courrier. J'ai télégraphié à Londres pour retarder notre rendez-vous marin de quarante-huit heures. Malgré la profonde commisération que j'ai pour le chagrin d'Odette, je n'arrive pas à être réellement inquiet au sujet de son mari. Je suis sûr que ce diable d'homme saura se tirer des situations les plus scabreuses. Mais je crains que le moindre des ennuis qui le guette soit celui d'être transporté au camp de concentration de Compiègne où l'on rassemble les israélites.

Nous accélérons la frappe du courrier, mais nous n'avons pas encore fini en ce soir du 13 décembre où nous déménageons. Les dossiers ont été enfermés dans les valises tenues toujours prêtes en cas d'évacuation précipitée. Deux vélos-taxis attendent en bas. Nous faisons nos adieux au bon colonel Lévy qui est consterné de nous voir partir. L'idée que ce départ le protège lui-même ne lui est d'aucune consolation

— Qu'est-ce que je vais faire, maintenant ? me demande-t-il. Je lui promets de ne pas l'oublier.

— Oui, monsieur. *Mais vous nous abandonnez !* me dit sa femme.

Pierre Tillier, que j'ai déjà vu plusieurs fois en compagnie de *Debesse*, est un charmant et sensible garçon marié à la plus gaie, la plus rieuse des jeunes femmes. Geneviève — c'est son prénom — a déjà débarrassé une grande pièce de son appartement où, deux jours durant, nous travaillerons ferme. Notre courrier est sous pli, il faut partir.

Je fais mes adieux à mes amis, des adieux tout provisoires car je compte être rentré dans un mois. *Alex* m'attend en gare de Quimperlé avec M. de Beaufort, garagiste à Lorient, frère de ce *Léger* qui avait fait avec nous le voyage de Londres sur les *Deux-Anges* au mois de juin. Une chambre a été retenue pour moi chez *Mélanie*, à Riec-sur-Belon.

Guyomarc'h m'a précédé dans ce petit village et s'est installé dans ce même hôtel *Ostréa* où, voici près de six mois, Edith, les enfants, *Jacot* et moi, étions descendus. Il a son poste émetteur qui nous permettra de garder le contact avec Londres. Dès mon arrivée, il me remet un télégramme : « OPÉRATION REMISE DE VINGT-QUATRE HEURES PAR SUITE MAUVAIS TEMPS. »

Le temps est brouillé, le vent est au sud-ouest, ce qui ne présage jamais rien de bon en Bretagne. *Alex* n'est pas optimiste : « Tempête de mer, il y en a pour quarante jours ! »

Alex passe dans la région pour un trafiquant de marché noir, ce qui est devenu la meilleure des couvertures. Si l'on en croit la littérature officielle, le marché noir est rigoureusement prohibé, et poursuivi. Ceci est quelquefois vrai pour le menu fretin, mais jamais pour quiconque approvisionne les Allemands ou les représentants du régime de Vichy. Dans ce riche coin de Bretagne, les affairistes du marché noir réalisent des fortunes en achetant dans les fermes les œufs par dizaines de milliers, le beurre par tonnes, beurre et œufs qui vont s'amonceler dans les frigidaires de la garnison boche de Lorient, laquelle paie à prix d'or.

Nous sommes les seuls clients de la célèbre *Mélanie* avec un certain Belge, qui est de passage pour des fins indéterminées — je crois que celui-là fait réellement du marché noir — et *Curnonsky*, prince des Gastronomes, qui fait partie du mobilier de la maison.

Curnonsky est un vieillard de soixante-dix ans, qui porte une grosse tête chauve sur un corps de petite taille arrondi par le plus aimable, le plus confortable et le plus cultivé des embonpoints. Son ventre est un programme et une raison d'être, car la profession de *Curnonsky* est de bien manger, et de faire profiter de ses expériences

les amateurs de fine cuisine. C'est le Brillat-Savarin de notre époque. L'*Académie des Gastronomes*, qu'il a fondée, dont il a été fait Prince élu, est une œuvre d'utilité publique puisqu'elle a pour mission de signaler aux gourmets les tables où sont respectées les bonnes traditions — elle ne présente aucun lien commun avec la cuistance coloriée à la Reboux —. Les diplômes que décerne Curnonsky sont très recherchés par les restaurateurs. Le Prince ne les délivre qu'avec une extrême sévérité qui l'oblige à s'assurer, *de gusto*, que l'excellent repas qu'on lui a servi n'est pas un accident heureux. Il lui faut donc comparer, regoûter, digérer, méditer, goûter encore, délibérer, pour juger enfin en pleine connaissance de cause. D'où la nécessité de déjeuner et de dîner plusieurs fois à la même table. Comme il y a foule de bons restaurants en France, le bon Prince n'avait pas, avant guerre, assez de jours dans l'année pour mener à bien ses difficiles enquêtes. L'une de ses tables de prédilection était celle de *Mélanie*, à Riec. Il a vendu à Paris ses meubles et sa bibliothèque, car il n'est pas riche, et s'est arrangé avec sa vieille amie dès le début de la guerre. Depuis, il n'a plus bougé d'ici. Il se lève au début de l'après-midi, après avoir lu au lit durant la matinée et y avoir pris une légère collation. Il va rendre visite aux uns et aux autres, en particulier à son grand ami, le peintre Emile Compard — qui est un très grand peintre — rentre vers les sept heures, et attaque, avec la plus jeune, la plus vive, la plus impatiente, la plus vaillante et la plus vorace des fourchettes, le copieux et savoureux dîner que *Mélanie* a préparé pour lui ou plutôt dont elle a surveillé l'exécution car elle est devenue trop grande et importante dame, sous son haut bonnet de dentelles à la mode de Quimperlé, pour cuisiner elle-même autrement que dans les grandes occasions. Le repas est invariablement précédé, dans la bonne saison et même un peu au delà, d'une douzaine de ces merveilleuses huîtres de Belon, fondantes sous la dent, gonflées d'une *substantifique moelle*, et arrosées d'un muscadet sans rival. Le dîner fini, on débarrasse la table et le Prince ouvre sa boîte de *diaminos*. Il me convie le premier soir à jouer contre lui.

— Vous savez, me dit-il avant de commencer la partie, je ne m'appelle par Curnonsky. Ceci n'est qu'un nom de plume... Mon véritable nom est Sailland, et je suis Angevin. Je tiens à vous dire cela pour le cas où vous auriez quelques relations avec cette très active organisation de police que les Allemands appellent la Gestapo. Celle-ci, se référant aux consonances exotiques de mon pseudonyme, avait décidé que j'étais un juif polonais, deux vices essentiellement rédhitoires aux yeux de ces bons Allemands. Ces bons Allemands... (ses petits yeux fureteurs, profondément enfoncés sous l'arcade sourcilière, laquelle est couronnée d'une haie d'épais poils blancs, épient ma

réaction. Je ne bronche pas). Oui, hum... hum... ces bons Allemands! Enfin, passons. Ils ont fouillé partout dans ma chambre, oh ! je dois le dire, avec tout autant de ménagements qu'un bon douanier français cherchant du tabac caché dans une valise de dentelles... En somme, rien à dire. Mais, la dernière fois qu'ils m'ont gratifié de leur visite, l'un d'eux, ou plutôt un qui n'était pas des leurs, quoiqu'il portât leur uniforme — c'était un Géorgien — m'a traité de *sale capitaliste* ! Capitaliste, moi, qui ai dû vendre ma bibliothèque pour manger ! Si seulement j'avais attendu deux ans de plus, j'en tirais trois fois au moins le prix auquel je l'ai cédée... A vous de jouer, monsieur... monsieur...

— Recordier.

— Recordier ! C'est donc ça que votre physionomie ne m'était pas inconnue ! Vous êtes certainement un parent de mon excellent ami le juge Recordier, de Montauban ! Non pas son fils, car je ne vous froisserai pas en vous disant que vous avez dépassé depuis quelque temps la cinquantaine — mon Dieu ! vous êtes encore jeune homme ! — mais son frère, peut-être ?

— Non, dis-je prudemment (car je ne sais pas où cette parenté imprévue pourrait m'entraîner). Mais je crois que ce juge est un de mes cousins éloignés.

— Eloignés ? Cela m'étonnerait. Votre ressemblance avec lui est extraordinaire. Ah ! c'est à vous de jouer, monsieur.

Le lendemain, le temps devient franchement mauvais. Un nouveau télégramme de Londres décale encore une fois le rendez-vous de vingt-quatre heures. Le jour d'après, le vent souffle en tempête. Je vais jusqu'à Pont-Aven faire la connaissance des trois demoiselles signalées par mon ami Lomenech, car il est convenu que j'irai passer chez elles la nuit qui précédera le départ.

Au bout de six jours d'attente, un message m'apprend que nos amis sont obligés, à leur grand regret, d'annuler l'opération pour cette fois. Leur bateau a tenté de prendre la mer mais la tempête l'a contraint de rentrer à sa base. J'avais fait préparer des caisses d'huîtres pour les emporter en Angleterre, ce sont les Petites Sœurs des Pauvres de Lorient qui, sur la proposition d'Alex, en feront profiter leurs pensionnaires. Je n'en garde qu'un cent que je donnerai à nos amis de Paris. J'ai une forte valise pleine de courrier, une autre plus petite où j'ai mon linge, et ce panier d'huîtres. C'est dans cet équipage que je descends à Montparnasse où *Claudius* m'attend. Je donne mon billet, traverse avec lui le hall qui mène aux escaliers par où l'on rejoint la place de Rennes. Un individu d'assez mauvaise mine, chapeau mou, imperméable, me prend par le bras :

— Vos bagages ?

Je me souviens de l'avertissement donné voici un an par *Alex*. Cet homme a la figure d'un de ces agents de la Gestapo qui épient les voyageurs à la sortie des gares.

— Mes bagages ? Je n'ai rien.

— C'est vous qui le dites. Et ce panier ?

— Ça ? Ce sont des huîtres.

— Vous les avez déclarées à l'octroi ?

— Non, pourquoi ?

— Vous ne savez pas que les huîtres paient ?

— Non.

— Suivez-moi.

Ce n'est pas grave, mais c'est la façon dont l'histoire de *Bob* a commencé. Au bureau de l'octroi, ça ne sent pas le Boche. J'attends.

Une demi-douzaine de pauvres diables qui ont tenté de faire passer dans leurs valises des dindes, du beurre, du jambon, des œufs, se voient frapper d'amendes astronomiques,

— A vous ! Combien d'huîtres ?

— Cent.

— Et dans votre valise ?

— Des effets personnels.

— Non, la grosse !

— Des papiers d'affaires.

— Ouvrez.

L'homme voit les paquets scellés qui contiennent le courrier.

— Des papiers, ça ?

Il déchire un morceau du papier d'emballage qui recouvre l'un des paquets. Il ne voit rien que des dossiers.

— C'est bon pour cette valise. Pour les huîtres, vous aurez l'amende. Le paiement de cette amende ne vous dispensera pas de comparaître devant le tribunal de simple police. Vos papiers ?

Cela m'ennuie de lui produire ma carte d'identité de la Préfecture, fabriquée à Londres au nom de *Recordier*. Le moindre pointage en ferait ressortir l'imposture.

— Pardon ! C'est à Monsieur que j'apportais des huîtres (je désigne *Claudius*). C'est à lui de payer.

Je sais que les papiers de *Claudius* sont authentiques. Le brave *Claudius* sort sa carte. Indifférent, l'employé la prend.

L'avertissement d'*Alex* d'avoir à se méfier des individus qui baguenaudent dans les gares, et son conseil de se décharger sur les vieilles dames encombrées de bagages du soin de porter le paquet de courrier compromettant, cependant qu'on s'empare de leurs lourdes

valises, me remet en mémoire une excellente histoire qui est arrivée à notre ami Paul Touret, dit *Léon*, mon ancien agent de liaison obligé de prendre la poudre d'escampette au mois de juin dernier après l'arrestation de son frère Raphaël.

Exerçant dans un nouveau réseau des fonctions semblables à celles que je lui avais confiées, *Léon* descendit un jour dans une certaine gare, portant une valise assez légère qui contenait un poste émetteur nouveau modèle. Le contrôle à la sortie étant très sévère, il avisa un jeune garçon, presque un enfant, qui traînait avec peine une grosse valise qui semblait fort lourde. Se souvenant du truc d'*Alex*, *Léon* alla vers lui et lui dit :

— Donne-moi ta valise, et prends la mienne ! T'es beaucoup trop gosse pour porter un machin comme ça !

Le jeune garçon hésita un instant puis accepta. Ils passèrent le contrôle côte à côte, sans encombre. A bonne distance de la gare, *Léon* s'arrêta, s'épongea le front, et dit :

— C'est une sacrée veine qu'ils n'aient pas ouvert ma valise. Tu ne sais pas ce qu'il y a dedans ?

— Non ?

— Un poste émetteur ! Tu comprends, toi tu pouvais toujours te tirer d'affaires en disant que c'était moi qui te l'avais donné à porter... pendant ce temps-là, moi je laissais tomber ta valise et je mettais les bouts !

— Oui, dit l'autre. Et s'ils avaient ouvert ma valise ?

— Ça, alors, pendant que je m'expliquais, c'était à toi de te barrer avec la mienne et je te retrouvais à la sortie.

— Vous savez ce qu'il y a dans ma valise ?

— Non, pourquoi ?

— C'est plein de grenades et de mitraillettes !

Nous sommes au 23 décembre. Je dîne avec *Claudius* dans un restaurant voisin de la gare et rentre rue Chardon-Lagache. *Claire* est toute surprise de me voir, elle me croyait déjà à Londres. Elle part le lendemain matin pour Athis-Mons afin de passer près de sa mère les fêtes de Noël. Tous mes amis sont absents, je suis seul à Paris, je n'ai rien de mieux à faire que d'aller au cinéma en cette veille de la Nativité. Quoique ce soit la guerre, quoique les Allemands soient là, Paris est animé par une fièvre joyeuse. On ne peut rien contre Noël. Mais cette nuit-ci est, pour moi, plus triste que toutes les autres. Je ne dînerai pas, j'irai dans ma petite chambre où j'essaierai de dormir tout de suite.

Je monte le long escalier en ciment, j'ouvre la porte, je fais la lumière... sur une table un petit gâteau m'attend, avec une branche de houx piquée en son milieu. Le thé est préparé, il n'est plus que de jeter sur lui l'eau bouillante. Une bougie rose est dans un chandelier,

un de ces minuscules chandeliers comme on en voit dans les crèches qu'on fait aux enfants. Le pêle-mêle qui contient les photos des miens est debout devant l'assiette. Une carte de Noël, gaîment enluminée, est posée sur la serviette. Je la prends, je lis ces lignes tracées par Claire :

« Je pense beaucoup à vous qui allez passer ce Noël tout seul, loin de tous les vôtres, les cinq qui sont là-bas, les sept qui souffrent en prison. Je pense aussi à votre douloureux anniversaire. Puisse mon affection très sincère vous donner pour ce Noël un petit rayon de vie. »

Petite Claire si moqueuse...

Je m'assieds, je regarde parmi ces photos celle qui a été faite de Manuel deux mois à peine avant sa mort. Notre petit Manuel si beau, si blond, si gai. Voici tout juste deux ans...

Quatre vers naïfs de Jean-Baptiste Clément que j'ai lus un jour au hasard d'un voyage chantent doucement dans le silence de cette chambre perdue :

*Était-ce possible qu'on s'imagine
qu'il était v'nu pour si peu d'temps
à voir ses p'tits yeux si vivants
son doux sourire et sa belle mine...*

II

Ce même soir, veille de Noël 1942, M^{me} Laurent, belle-mère de notre ami Facq, dit *Favreau*, est morte dans la cellule de Fresnes, qu'elle partageait avec sa fille Madeleine. Elle était très âgée, presque aveugle. M^{me} Facq, enfermée dans une autre cellule, a reçu la permission d'aller embrasser la morte. Mais les Boches ont pris la précaution d'enfermer au préalable Madeleine dans une autre cellule afin que les deux sœurs ne puissent se voir.

C'est sur le sort de M^{me} Laurent que l'inspecteur Kramms s'apitoyait au cours de l'interrogatoire de notre ami *Champion*.

* * *

La journée de Noël 1942 a commencé à Fresnes par un suicide. Un désespéré a enjambé le balcon de la galerie supérieure. Beaucoup de détenus ont entendu le bruit mat qu'a fait son corps en s'écrasant sur le sol.

* * *

Fernande Gaudin, femme de *Champion*, est à Fresnes. Son mari la croit libre. Elle-même a entendu dire qu'il avait pu s'échapper lors de son transfert de la prison de la Santé. Ils vivent dans la même prison et n'en savent rien.

Fernande a pris comme pseudonyme *Marie-Ange*, qui est le prénom de son mari. En se hissant jusqu'à hauteur du vasistas de sa cellule, elle peut voir un sentier qui passe le long du mur de la prison. Aujourd'hui, jour de fête, elle attend. Son fils André, qui a dix ans, va probablement venir comme il le fait tous les dimanches. Le voici, petite silhouette bien serrée dans son pardessus, un cache-nez autour du cou.

— Dédé !

— Maman !

— Bonjour, mon petit chéri !

— Bonjour, maman !

— Tu as bien travaillé pendant la semaine ?

— Oui, maman !

— Dis-moi tes notes !

Comme il fait chaque semaine, le petit crie ses notes. Comme il arrive à chaque fois, le sous-officier allemand de garde se précipite dans le couloir en hurlant. *Marie-Ange* s'est tue. Elle sera punie, comme d'habitude.

Les détenues des cellules voisines entendent la voix du petit

— Maman ! maman !

Puis plus rien. Il est parti, tout seul, pour rentrer à Paris.

Isabelle songe dans sa cellule qu'il serait si simple, pour les Allemands, de donner aujourd'hui un peu de bonheur. Il suffirait d'ouvrir sept portes, fût-ce pour une minute, afin que Philippe et ses cinq sœurs puissent simplement dire : « Bon Noël ! » à maman. Mais Noël est à Fresnes un jour comme les autres. Aujourd'hui est vendredi, un point c'est tout. Les sept portes demeureront fermées.

La journée se traîne, morose pour Maisie. Elle a treize lettres dans son nom : Maisie Renault. Elle est née un 13, au mois de décembre — si l'année avait compté treize mois, elle aurait, à coup sûr, choisi le dernier. — Tous les événements importants de sa vie se produisent toujours un 13. Arrêtée le 13 juin, elle a été transférée à Fresnes le 13 octobre. Le 13 décembre de ce mois-ci, elle s'attendait à un changement. Mais rien n'est venu. Elle a donc décidé, puisque personne n'était à même de lui souhaiter son anniversaire, de le célébrer toute seule. On lui avait remis le matin même son colis de quinzaine, elle en a dévoré tout le contenu sur-le-champ, à s'en rendre malade. Elle devra se contenter, en ce jour de Noël, de la pitance de la prison.

Jim et *Favreau* sont à Fresnes. *Favreau* ignore que M^{me} Laurent est morte hier, comme il ignore que sa femme est ici. *Jim* ne sait pas non plus que la sienne, Alice Pelletier, est en prison sous le même toit.

André Louis, dit *Joe*, associé de Frantz Jourdain, dit *Hals*, est à Fresnes. Sa femme est seule dans un pavillon de l'hôpital de la Pitié, sous la surveillance de cinq Allemands. Ceux-ci ont, la nuit dernière, ouvert la porte de sa cellule et l'ont conviée à fêter Noël en leur compagnie. Ils avaient dressé un arbre illuminé de bougies et

garni de friandises. Elle n'a pas bougé, sa porte est demeurée ouverte toute la nuit.

A Fresnes aussi *Bob* (au cachot), Raphaël Touret, *Pierre*, *Paco*, *Etienne*, *Beauvais*, Cholet, dit *Lenfant*, Gesbert, dit *Voiturier*, Gæres, dit *Marin*, Cremailh, dit *Mars*, Dibarbourre, dit *Lempereur*, Simon, de Chatou, Salas, dit *Sucre*, Gloriod, Martin, Dagbert, Martel, Rouzier, dit *Pommier*, Dumont, dit *Pol*, Geng, ami de Subsol, alias *Phæbus*, lequel est aussi en prison et à qui Cholet, Gesbert, Gæres, Cremailh, Dibarbourre, Simon, Salas, Gloriod, Martin, Dagbert, Martel, Rouzier Dumont et ledit Geng doivent leur arrestation. A Fresnes aussi Annie Renaud de Saint-Georges, dite *Annette*, et son mari, dit *Jasmin*. Et combien d'autres camarades, hommes ou femmes, dont je n'ai pas les noms !

A Fresnes aussi, l'un des derniers venus, *S. V. P.*

La pièce où l'on avait enfermé *S. V. P.* au Commissariat de Neuilly comportait un W.-C. avec une chasse d'eau. Le premier soin de notre ami fut de déchirer les papiers compromettants dont ses poches étaient farcies, et de les faire disparaître par ce moyen commode.

Si je considère le nombre d'objets suspects et de papiers divers que nos amis ont, une fois arrêtés, réussi à faire disparaître dans les W.-C., je demeure stupéfait que les Boches, qui ont une prédilection pour le *verboden*, n'aient pas défendu une fois pour toutes que la porte du *petit endroit* fût refermée sur le détenu qui demandait la permission de s'y rendre.

C'est son vrai nom de *Boris* qui, porté sur ses papiers, avait attiré l'attention du secrétaire du Commissariat, lequel avait aussitôt retrouvé la lettre anonyme qui dénonçait notre ami. Celui-ci, qui pensait à tout, n'avait pas réfléchi que, du fait des persécutions contre les Israélites, il aurait été plus prudent pour lui de circuler avec une fausse carte d'identité.

Deux policiers français le conduisirent à la Gestapo de l'avenue du Bois où on le boucla dans une chambre. On l'y oublia jusqu'au soir où, l'heure étant trop tardive pour le conduire à la rue des Saussaies, il fut transporté au Commissariat de la rue Mesnil. C'est là qu'il s'arrangea pour faire parvenir une courte lettre à Odette.

Le lendemain, il fut ramené avenue du Bois, puis dirigé ensuite à la rue des Saussaies. Deux Boches l'accompagnaient. L'un d'eux, ignorant le fait que notre ami comprenait fort bien sa langue dit à son camarade :

— On va le remettre à Keller, il va le *travailler* un peu.

L'adjudant S.S. Keller le reçut dans son bureau n° 525, au 5^e étage.

Il se mit tout de suite à hurler :

— *Espion ! fusillé pour la Noël !* et il le fouilla.

Il trouva sur notre ami 14.000 francs, dont deux billets de cinq mille qu'il enfouit *dans son tiroir*, plaçant les quatre billets de mille dans le dossier ouvert au nom de notre ami. Il restait un peu de monnaie que le Boche lui abandonna.

Puis Keller lui ordonna de se déshabiller et se mit à le battre méthodiquement.

La porte s'ouvrit pendant cet exercice de culture physique. Un officier allemand apparut, contempla un instant le spectacle, s'approcha d'*S. V. P.*, qu'il foudroya du regard pendant que Keller reprenait haleine, et lui dit :

— Vous, grand filou ! *Vous mentissez !*

Après quoi il lui octroya deux gifles magistrales et s'en alla, sans doute content de lui.

Un autre Boche entra. Keller, fatigué, s'accorda quelques minutes de détente. De la pièce d'à côté vinrent des cris, en français :

— Nous savons très bien tout ce que vous avez fait !

Keller haussa les épaules et dit en allemand, à l'autre Boche, en lui désignant du pouce la pièce voisine :

— *Celui-là*, il sait toujours *tout* ce qu'on a fait !

— C'est peut-être une bonne méthode ? répondit simplement l'autre.

Keller se livra alors à un interrogatoire sans queue ni tête. Puis, décidément fatigué, il donna l'ordre que le prisonnier fût conduit à Fresnes, Il n'en avait rien tiré, mais il n'avait cependant pas perdu son temps : même pour un S.S., dix mille francs sont toujours bons à prendre.

S. V. P. fut enfermé à Fresnes dans une cellule du rez-de-chaussée, dite de *passage*. L'endroit était effroyablement sale. Il s'endormit très vite.

Il fut réveillé au matin par les conversations qui s'échangeaient d'une cellule à l'autre. Il en venait de partout : de droite, de gauche, d'en haut, le long de la façade. Ses voisins ignoraient sa présence, nul ne lui parla.

Puis ce fut la fouille. On lui prit tout ce que Keller lui avait laissé : sa monnaie, son bracelet-montre, son portefeuille. On le conduisit ensuite à sa cellule définitive, n° 282, dans la deuxième division.

Quand la porte se referma sur lui, il éprouva un sentiment profond de paix.

Ses voisins commencèrent immédiatement à le harceler de questions.

— Que se passe-t-il ? Où en est la guerre ?

Son voisin de droite lui donna son nom : Jean Hurgué.

— Moi, dit le voisin de gauche, c'est *Grand'Père*. Toi, tu seras *Jean*.

Ni lui, ni ses camarades, ne savaient le morse qui eût été commode pour communiquer en tapant contre les murs. Il fallait parler par le *vasistas* ou encore en criant à travers le mur. Mais les gardiens entendaient et accouraient au triple galop. *S. V. P.* réfléchit qu'en appuyant son *quart*, c'est-à-dire son gobelet de fer contre le mur, du côté de l'ouverture, et en appuyant son oreille contre le fond, le *quart* ferait office de boîte de résonance et permettrait ainsi à ses voisins de parler moins fort. Il conseilla donc ce système à ses camarades.

Un jour que, collé à cette oreille de Denys d'un nouveau genre, il écoutait les confidences de son voisin, il vit la porte de sa cellule s'ouvrir doucement et le sous-officier allemand le regarder en silence.

S. V. P. lui fit un beau sourire, se redressa, fit glisser comme il put son *quart* dans sa poche, et attendit. Le Boche ne dit rien, referma la porte. Quelques minutes après, celle-ci s'ouvrit à nouveau et l'argousin furieux, pointant le doigt vers le *quart* qui avait retrouvé sa place sur la table, dit par trois fois à *S. V. P.* : « Compris ! Compris ! Compris ! » Puis il tira la porte en la claquant sur lui. Ce Boche devait être sensible au sel des plaisanteries à retardement.

Quoique la conversation d'*S. V. P.* soit généralement illustrée des coq-à-l'âne les plus imprévus, notre ami a toujours été très méthodique dans l'organisation de son emploi du temps. Il ne manqua donc pas de quadriller le tableau de sa journée et de remplir les cases d'un horaire *ne varietur* :

8 h. 30 : lever, 45 minutes de culture physique. Café. (Ersatz de glands).

9 h. 30 : ménage de la cellule.

10 h. : toilette.

10 h. 30 : 200 allers et retours depuis la porte de sa cellule jusqu'en dessous de la fenêtre. Soit : $400 \times 5 = 2$ kilomètres. (Cet exercice est très méritoire, car *S. V. P.* déteste la marche).

11 h. 15 : soupe, et réflexions personnelles.

12 h. 15 : conversations avec les voisins tandis que les gardiens prennent leur repas.

13 h. : sieste.

14 h. : 200 tours comme dit ci-dessus, mais au pas promenade, en

se racontant à haute voix des histoires (un jour en français, un jour en anglais, un jour en allemand).

16 h. : café (comme ci-dessus).

16 à 18 h. : heures difficiles. Songes, rêveries.

18 h. : 100 allers et retours dans la cellule, au pas de marche.

19 h. : conversations avec les voisins (découverte du système de la bouche d'aération et des tuyaux W.-C.).

19 h. 30 : coucher, sommeil.

S. V. P. avait trouvé dans sa poche six biscuits : il décida d'en manger trois pour son réveillon de Noël et trois pour le réveillon du jour de l'An. (Il se rappela avec quelque mélancolie qu'une dame de ses relations l'avait invité ainsi qu'Odette et moi-même à un réveillon de Noël qui devait être pantagruélique).

Le 23 décembre, il fut brusquement réveillé par les hurlements des gardiens vers sept heures du matin. Les Boches criaient : « *Tripunâl ! Tripunâl !* » Sa porte s'ouvrit, on lui fit rejoindre une soixantaine d'hommes qui se trouvaient déjà au rez-de-chaussée, en rang d'oignons, la face contre le mur. Le lot tout entier fut embarqué dans des voitures cellulaires, S. V. P. se retrouva rue des Saussaies.

Il y fut interrogé par un officier allemand en civil, du nom de Ruhl.

— Pourquoi faites-vous du recrutement pour la dissidence ? lui demanda Ruhl. Vous étiez en Normandie de telle date à telle date.

Ces dates étaient erronées. S. V. P. respira : les Boches ne savaient donc rien de ses véritables activités.


Ruhl, très *correct*, menait serré l'interrogatoire. Mais celui-ci, fondé sur les dénonciations de la lettre anonyme adressée au Commissariat de Neuilly, portait à faux. Il y eut un arrêt pour le déjeuner — le déjeuner de l'Allemand, bien entendu, car S. V. P. fut enfermé dans une pièce adjacente sans rien avoir à manger — puis l'interrogatoire reprit jusqu'à sept heures du soir. Ruhl exigea des détails très minutieux sur les moyens d'existence de notre ami. Celui-ci, qui jouit d'une certaine fortune, n'eut pas de mal à se défendre. Il était du reste *sur le velours*. Il termina son exposé par un petit couplet de dévouement et d'affection à l'endroit du Maréchal Pétain, lequel laissa le Boche parfaitement indifférent.

Comme Ruhl se levait, le procès-verbal ayant été signé, notre ami lui dit :

— Monsieur, il ne m'est pas agréable d'être ici, mais je tiens à rendre hommage à votre correction.

— Chacun fait son métier comme il l'entend ! répliqua sèchement l'officier.


N° 464118 Série B
 CARTE D'IDENTITÉ
 Préfecture de Police Nom: **Recordier**



Prénoms: **Gaston Emile**
 Profession: **directeur**
 Né le: **25 avril 1890**
 à: **Paris**
 département: **Seine**
 Nationalité: **Française**
 Domicile: **77 me Caulaincourt Paris XVIII^e**

SIGNALEMENT



Taille	1m 75	Nez	Dos rect. Base hor.
Cheveux	gris	Dimension	moy.
Moustache	id.	Forme générale du visage	ovale
Yeux	bruns	Teint	clair
Signes particuliers			

Empreinte digitale  Signature du titulaire, **Recordier**

19 AOÛT 1939
 LE PRÉFET DE POLICE,
Winkler

3-D - Imp. Chaux (B) - 40-39.

N° #223
 16 SEP 1940
 CARTE D'IDENTITÉ
 Nom: **Recordier**
 Prénoms: **Gaston Emile**
 Profession: **Directeur Commercial**
 Né le: **25 avril 1890**
 à: **Paris Seine**
 Département: **France**
 Nationalité: **Française**
 Domicile: **77 av. de la Gare Le Bourne**



Maman



Malsie



H el ene



Philippe



Jacqueline



Madeleine



Isabelle

A ROMAINVILLE



Maman



Maisie



Hélène



Phillippe



Jacqueline



Madeleine

Photos prises par l'identité allemande
(Celle d'Isabelle n'a pu être retrouvée).



Paul MOLLET, dit « BERNARD »



Sa femme et son fils

Il est évidemment préférable à tous égards que, du fait, de l'ignorance où se trouvaient les Allemands, *S. V. P.* s'en soit sorti aussi facilement. Mais je regrette un peu, pour l'agrément du lecteur, qu'il n'ait pas eu à se défendre pied à pied. Je m'étais toujours dit, quand j'avais à discuter avec lui, et spécialement sur des points où il entendait ne pas me révéler toute sa pensée, que, s'il arrivait qu'il fût arrêté, son interrogatoire serait des plus cocasses. Je l'imaginai, sautant comme un feu follet d'un sujet à un autre, sa houppette en bataille, ses yeux pétillants et légèrement bigles difficiles à fixer, ses mains expliquant exactement l'inverse de ce que ses paroles voulaient démontrer, ses innombrables : *comprenez-vous ce que je veux dire ?* achevant de dérouter son interrogateur. J'imaginai assez bien, après une demi-douzaine d'heures d'une conversation menée à bâtons pareillement rompus, l'officier allemand hagard, à bout de souffle, et qu'on devrait emporter sur le brancard habituellement réservé à la personne interrogée. Tant pis ! mais il faut être véridique.

On ramène *S. V. P.* à Fresnes où il arrive vers sept heures et demie. Il y fait un brouillard épais. Pour je ne sais quelle raison, il est d'abord introduit dans la case du gardien-chef. Il est impossible à *S. V. P.* de ne pas lier immédiatement la conversation où qu'il se trouve, et plus difficile encore de résister à ses invites. Le gardien discute bientôt avec lui des sujets les plus divers, lui confie qu'il est depuis déjà deux ans à Fresnes.

— C'est votre métier ? demande *S. V. P.*

— Quoi ?

— D'être gardien de prison, comprenez-vous ce que je veux dire ?

— Moi ? répond le Boche, outré. Je suis chanteur ! Je suis un chanteur très connu en Allemagne. Mais figurez-vous que, depuis que je suis ici, ma voix a baissé de quatre tons. Vous ne connaissiez pas, par hasard, un professeur de chant à Paris ?

On vient chercher *S. V. P.*, on l'enferme dans sa cellule. Je crois avoir déjà dit que les portes n'ont pas de poignées, qu'on les ferme à clef de l'extérieur. Tous nos amis emprisonnés m'ont fait part de cette impression pénible qu'on ressent derrière une porte qu'on ne peut pas fermer soi-même.

Il m'était arrivé, quelques semaines plus tôt, alors que j'exposais à nos camarades la nature des tâches immédiates qui nous attendaient en cas de débarquement allié, de citer une date, à titre d'exemple. J'avais dit : « Supposons que les Alliés débarquent le 17 mars... » Cette date, je ne sais pourquoi, était demeurée dans ma mémoire et je l'avais citée plusieurs fois. Elle était profondément entrée dans la

tête d'S. V. P., à son insu, du reste, mais elle revint à la surface de son conscient dès qu'il fut emprisonné.

Comme la fin de l'année approchait, S. V. P. dit à ses voisins par le *téléphone* : « Soyez tranquilles, il n'y en a plus pour longtemps. C'est pour le 17 mars. — Quoi ? — Le débarquement ! — Non, sans blague ? — Le 17 mars, j'ai mes tuyaux. »

La nouvelle se répandit de cellule en cellule et, le 31 décembre 1942, une certaine effervescence régna dans la deuxième division. Les détenus, pleins d'espoir, se mirent d'accord pour crier le lendemain matin à 8 heures : « Bonne année à la France éternelle ! » Et ils crièrent tous ce souhait à l'heure dite, à pleins poumons.

* * *

Dans cette même deuxième division, quelques jours avant l'arrestation d'S. V. P., se trouvait notre camarade Crémilh, dit *Mars*. Juste au-dessus de sa cellule se trouvait un détenu avec lequel il communiquait souvent par le *téléphone*. *Mars* ignorait mon véritable nom. Il ne savait pas que ce Philippe Renault, capitaine au long cours, de l'Île-aux-Moines, à qui il passait des bouquins par la bouche de chaleur, était mon frère.

Le 8 décembre, *Mars* déménagea pour le 5^e étage, troisième division. Tout près de lui se trouvaient nos camarades *Lenfant*, *Pol*, *Lempereur*, *Gloriod*, *Dagbert*...

Ce dernier quitta bientôt sa cellule. On le crut libre, car son compagnon de cellule reçut de sa femme l'accusé de réception d'un message qu'il avait confié pour elle à *Dagbert*. En réalité celui-ci, malade, fut transporté à l'hôpital où il mourut.

Un jour, à la promenade, *Mars* remarqua sur la porte d'un préau l'inscription suivante :

« Confrérie Notre-Dame des Victoires.

« Bob arrêté le 30 mai 1942.

« Code RD connu des B.

« Ceux qui sont arrêtés : Paco, Malouin, Jim, Maurice, Capri, Mauger, Bob, Delattre.

« Ceux qui restent : Léon, Jean-Luc, Félix, X... (le nom, rayé, est illisible), Jacques, Alex.

« Je ne connais pas Paco, Etienne, Favreau. J'ai avoué seulement la radio. Confiance, on les aura. Bob. »

Je suis allé à Fresnes après la Libération. Les patriotes avaient été remplacés par les traîtres et les suspects. Mais il y avait, dans les passages souterrains, dans les galeries, comme un poids de souffrances et d'angoisses accumulées depuis quatre ans, qui étreignait le cœur.

J'ai vu la cellule de *Mars* qui avait inscrit sur l'un des murs un tableau complet des signes de l'alphabet Morse, afin que son successeur éventuel pût communiquer télégraphiquement avec ses voisins. Je suis allé, guidé par *Mars*, jusqu'au préau, petite cour entourée de hauts murs de brique rouge, avec un chemin dallé faisant le tour d'une petite plate-bande gazonnée. J'ai vu la porte sur laquelle *Bob* avait écrit son message. J'ai reconnu son écriture, que je connaissais si bien, je l'ai revu, reniflant tandis qu'il chiffrait ses messages... comme alors, il a dû mouiller de sa langue la pointe de son crayon.

L'identité judiciaire m'avait prêté deux photographes. On trouvera dans ce livre la reproduction de cette inscription si folle, car elle eût donné à l'ennemi de précieux renseignements s'il se fût jamais avisé de la lire, mais si frémissante, si émouvante...

Bob avise les camarades que les Boches connaissent le code *RD*. C'est lui, je le saurai un jour par Raphaël, qui leur en a livré le secret, comme il avait dit aux Allemands que le poste émetteur avec lequel il s'était enfui de la gare du Nord, le 30 mai au matin, avait été déposé par lui au restaurant *Chez Raphaël*, 28, rue Saint-Lazare. Raphaël l'avait entendu dire par le téléphone au policier allemand qui recherchait la précieuse valise : « Mais si, voyons ! cette valise se trouve dans le placard de la cuisine... il n'y avait personne dans le restaurant quand j'y suis allé, je l'y ai mise moi-même ! »

Il y avait, dans ces deux révélations, toutes les apparences d'une double trahison. Mais nous étions tous bien sûrs que *Bob* ne pourrait jamais trahir. *Il n'a pas trahi.*

Aussitôt après son arrestation à la porte d'Auteuil en compagnie de *Mec* qui s'était immédiatement suicidé, *Bob* fut conduit à la rue des Saussaies. Les Allemands n'ignoraient rien de l'affaire qui s'était déroulée le matin même à l'octroi de la gare du Nord. Après une heure d'interrogation, *Bob* pensa que, s'il se sacrifiait lui-même, les camarades avaient des chances d'échapper. Il déclara que, ne sachant où aller après sa fuite, il avait fini par échouer dans un restaurant de la rue Saint-Lazare et que, profitant d'un instant d'inattention du personnel, il s'était débarrassé de son poste émetteur en le cachant dans le placard de la cuisine, se promettant d'aller l'y rechercher un jour meilleur. (Si Raphaël n'avait pas pris la fuite, il est probable qu'il n'eût pas été arrêté car les gérants ont été relâchés la nuit même).

L'interrogatoire de *Bob* dura sans désespérer depuis huit heures

du soir, ce 30 mai, jusqu'au lendemain soir à 21 heures, exception faite de la courte visite à sa chambre de Levallois-Perret dans l'après-midi. Bob a cherché à faire gagner du temps aux camarades. Il a commencé par répondre abondamment à toutes les précisions qu'on lui demandait sur sa famille. Puis il a raconté avec un très grand luxe de détails vrais et faux son évasion du camp de prisonniers où il était détenu en Allemagne. D'abord, ses deux tentatives manquées. Puis la troisième. Puis la façon dont il s'y était pris pour quitter Marseille en qualité de soutier sur un cargo. Puis la rencontre en pleine mer avec le bateau de guerre anglais. Vers six heures du matin, le 31 mai, un officier S.S. entra dans la chambre où se déroulait l'interrogatoire. Il parut enchanté à la vue de l'énorme pile de feuillets dactylographiés qui s'entassaient déjà sur la table et dont il s'empara, voulant les étudier à tête reposée. Un heure après, il revint furieux : « Je me f... de son évasion, de toutes ses histoires ! Ce que je veux, c'est mettre la main sur ses complices ! Des noms, et tout de suite ! »

— Alors, dit Bob à Raphaël, ce fut plus dur. Ils se mirent à me *déroutiller*... J'ai tenu le coup pendant trois heures. Après, qu'est-ce que tu veux, j'ai parlé ! je n'en pouvais plus... Mais les noms que j'ai donnés, ça n'a pas d'importance... rien que des copains qui étaient à Londres, ou en zone libre. Et encore, j'inventais leurs identités. Mais après, ça a été le bouquet. Le code ! Le code dans lequel j'émettais, voilà ce qu'ils voulaient ! Et puis je t'assure qu'ils le voulaient bien, les vaches ! Qu'est-ce que j'ai pris... alors je me suis dit : « Il y a le *RD* dont Jean-Luc ne se sert plus depuis que Paco est arrêté. Y a pas de risque... et j'ai lâché. »

Bob, excellent radio, d'un merveilleux dévouement à son travail, mais garçon fruste et simple, n'avait pas réfléchi que les Allemands enregistraient tous les messages clandestins que surprenait leur service d'écoute. Mis au courant de l'indicatif *RD*, leurs chiffreurs se mirent à la besogne. Un très grand nombre de nos télégrammes en *RD* envoyés à Londres ou reçus de Londres furent ainsi mis en clair, apportant aux Allemands de très précieux éléments d'information et des charges accablantes contre plusieurs de nos camarades. Il s'en trouvait un, parmi eux, daté du 27 février 1942 et adressé par moi à Paco pour être transmis à Pol. Je lui adressais, au nom du B.C.R.A. et de nos amis anglais, toutes nos félicitations pour les renseignements qu'il m'avait procurés sur le poste de radio-location de Bruneval et qui étaient à l'origine du beau succès enregistré par ce premier *commando* sur les côtes françaises.

Le déchiffrement de ce message signa sans doute l'arrêt de mort de notre camarade Roger Dumont, dit Pol.

Non, *Bob* ne trahissait pas. Le plus clair de son temps s'écoulait au cachot.

« Pris une première fois, dit Mars, pour inscriptions deutschfeindlich sur la marge des livres de lecture, il fut envoyé au cachot. Libéré, il saute sur le sous-officier de garde. Recachot. Comme il est tuberculeux, il va de plus en plus mal. »

J'ai vu le cachot où *Bob* est demeuré enchaîné pendant de longs mois. Noir, une simple planche pour s'allonger. La nourriture qu'on lui servait était encore plus infecte que celle des autres prisonniers. *Bob* mourut lentement dans ce cul de basse-fosse, crachant ses poumons.

* * *

M^{me} Cholet, que j'avais fait partir en zone libre au mois d'avril avec son petit garçon, afin de les soustraire tous deux aux recherches éventuelles des Allemands, revint à Paris au début de l'été 42. Elle se rendit rue des Saussaies pour demander la permission d'écrire à son mari. Elle fut reçue par une Allemande qui lui dit simplement que le cas de celui-ci était très grave et qu'elle ne le reverrait jamais. Elle lui portait régulièrement des colis à Fresnes. A la fin du mois de décembre 1942, lorsqu'il fut changé de cellule et placé avec deux autres détenus dans la troisième division, elle reçut ses premiers billets glissés dans du linge. Jamais il ne se plaignit, donnant au contraire à sa femme des raisons de croire et d'espérer. Mais elle sut par un de ses camarades qui fut libéré combien notre pauvre ami avait souffert.

* * *

La gardienne allemande d'Hélène, une certaine femme Lehmann, brune au visage sévère, est entrée dans sa cellule un peu avant la tombée de la nuit. Elle jette au dehors un coup d'œil rapide, elle a l'air traqué. Puis elle dit rapidement à Hélène :

— Votre mère, vos sœurs May, Isabelle, Jacqueline...

Elle regarde encore une fois au dehors. Hélène est folle d'inquiétude. Elle sait que rien n'est arrivé à Madeleine, puisque la cellule de celle-ci est contiguë à la sienne et qu'elles communiquent tous les jours. Mais la Lehmann n'a pas prononcé son nom. Tandis que les autres...

— Elles vous souhaitent toutes un bon anniversaire !

L'Allemande vide sur le lit le contenu d'un paquet qu'Hélène n'avait pas remarqué et s'en va, tirant la porte sur elle. Ce sont des cadeaux : de maman, des biscuits enveloppés dans de la cellophane

soigneusement pliée et entourée d'un bout de laine de couleur ; de Maisie, un mouchoir brodé au nom d'Hélène ; de Jacqueline, des bonbons au chocolat présentés dans du papier plissé ; d'Isabelle, d'autres bonbons dans une petite boîte de carton semée de cœurs rouges dessinés par elle.

C'est la Lehmann qui, dès le premier soir, a rapproché Hélène de Madeleine. Elle ne s'est pas donné la peine de passer chez celle-ci, sachant pertinemment que les deux sœurs communiquent à loisir. Mais elle a fait la tournée des autres cellules où, sans avoir pu se donner le mot, chaque prisonnière a voulu fêter les trente-trois ans qu'Hélène allait avoir ce jour-là.



Tous les voisins de maman tentaient d'engager la conversation avec elle. Mais maman, qui est très disciplinée par nature, se montrait aussi d'une prudence extrême et ne répondait jamais à aucun appel. Sa mortification fut donc très grande le jour où il lui fut annoncé qu'elle serait privée de promenade pour avoir parlé. Cette promenade consistait à passer un quart d'heure dans un petit préau semblable à celui où j'ai lu l'inscription laissée par Bob sur une porte. La première fois que le sous-off de garde vint dire à maman : « Fenez ! Promenâte ! Promenâte ! », maman s'imagina qu'on allait lui faire faire un petit tour à la campagne, aussi eut-elle soin de se coiffer de son chapeau. Le Boche éclata de rire : « Chapeau ! Chapeau pour promenâte ! » Froissée dans son amour-propre, maman déclara : « Je suis vieille, et je prends facilement froid. Je mettrai donc un chapeau. » Cette profession de foi l'obligea par la suite à prendre son chapeau chaque fois qu'une promenâte se présentait, ce qui n'était pas fréquent.

Pendant les huit premiers jours, les prisonnières furent laissées seules avec leurs pensées. On leur remit ensuite deux livres à lire par semaine. Puis bientôt de la cellophane pour fabriquer des sacs à destination de la Croix-Rouge.

L'aumônier allemand venait les voir tous les quinze jours. Il donnait à chacune des nouvelles des autres. « Je ne vous ai rien dit, n'est-ce pas ? », concluait-il invariablement. Il donna aussi des nouvelles de Philippe, incarcéré dans une autre division. Cet aumônier compatissant s'appelait Stock. Il fut très apprécié par tous nos camarades détenus à Fresnes.

Jamais aucune lumière dans les cellules. Le jour était encore

faible lorsqu'on se levait. La nuit tombait aux environs de cinq heures. Le froid était terrible.

Les détenues d'un même étage allaient ensemble aux douches. Interdiction formelle de se parler. Il fallait se mettre en file indienne dans le couloir et attendre le commandement du sous-officier allemand préposé à la surveillance de l'hygiène des détenues. C'était un véritable chien de quartier, qui ouvrait la séance en s'écriant soudain :

— *Hop, hop, hop, courez !... hop, hop, hop, est-ce que vous comprenez ?*

Les détenues, jeunes et vieilles, couraient de leur mieux. Maisie s'arrangeait pour se placer loin derrière maman, afin de la rattraper pendant la course. Elle lui disait au passage, sans tourner la tête :

— *Ma petite maman, je vous embrasse bien fort !*

On entraît tout courant dans un compartiment où l'eau ruisselait déjà, ce qui faisait que les vêtements étaient trempés avant qu'on eût fini de se déshabiller.

Le chien de quartier criait :

— *Douchez !!!*

Après quoi il arrêtait immédiatement l'eau, et hurlait :

— *Savonnez !!!*

— *Non !* criaient les malheureuses femmes dont le corps était encore sec.

— *Rincez !!!* criait plus fort, impavide, le sous-off imbécile. L'eau coulait un instant, s'arrêtait presque aussitôt.

— *Rrrrrhabillez !!!*

La longue file des femmes retournait vers les cellules. L'eau dégouttait de leurs robes, leurs souliers étaient pleins d'eau.

— *Floc, floc ! Floc, floc !* faisaient les pas.

La pitoyable Lehmann s'arrangea pour que maman, Maisie, Isabelle et Jacqueline, dont les cellules ouvraient sur le même étage, se trouvassent ensemble aux douches. Elles purent ainsi échanger quelques mots.

— *Maman, lui dit Maisie, je vous appellerai maintenant Queenie.*

A partir de ce soir-là, et tous les soirs suivants, maman entendit la voix de Maisie qui criait par le vasistas :

— *Bonsoir, Queenie !*

Effrayée, maman ne répondait jamais. On venait de la punir parce qu'à la sortie des douches le chien de quartier l'avait aperçue souriant fugitivement à Maisie.

Sur les conseils d'une voisine, Hélène écrivit à l'autorité allemande en exposant qu'il lui paraissait équitable qu'elle fût au moins interrogée sur les faits qui lui étaient reprochés. N'ayant reçu aucune réponse,

elle rédigea une nouvelle lettre qu'elle remit au sous-officier de garde, comme la première.

— Pourquoi écrivez-vous toujours au commissaire ? lui demanda celui-ci.

— Parce que nous ne savons pas pourquoi nous sommes ici. Cela fait maintenant plus de deux mois...

— Combien êtes-vous ?

— Sept, de la même famille.

— Sept ? fit l'Allemand incrédule.

— Oui.

— Alors vous avez dû faire quelque chose de très grave !

— Nous n'avons rien fait.

— Mademoiselle, conclut le Boche, en tous cas n'écrivez pas au Tribunal. *Le Tripunâl, z'est égâl, répond chamais !*

* * *

S. V. P. est enchanté. Il a trouvé le moyen de meubler une partie du *temps difficile* qu'il avait prévu de consacrer, de 16 à 18 heures, aux songes et aux rêveries. On lui remet chaque matin, comme aux autres détenus, deux carrés découpés dans un journal. Il en met un de côté, déchire l'autre en très menus morceaux, et, à 16 heures, s'offre un puzzle.

III

J'ai prié *Debesse* de se mettre en quête d'une nouvelle Centrale. C'est lui qui assurera mon intérim pendant une absence que j'entends être aussi courte que possible. En attendant, son neveu Pierre Tillier continue de nous donner l'hospitalité, et c'est grâce à lui que nous pouvons mettre au point notre nouveau courrier. Nous l'appelons maintenant *Rocher*.

Les allées et venues des camarades de son réseau se font plus fréquentes chez *Claire*, ce qui m'inquiète. Je conseille à *Jacot* de quitter la maison pour s'installer ailleurs, mais il se trouve si bien dans son appartement qu'il n'y apporte aucune hâte.

— Et puis, me dit-il, si jamais quelque chose arrive chez *Claire*, les Boches ne fouilleront pas tous les appartements, il y en a trop !

Cela ne me convainc pas, j'insiste. Il me promet, sans enthousiasme, de faire pour le mieux.

Nous prenons maintenant le soir nos repas dans un petit restaurant situé non loin de chez nous, presque en face de l'église d'Auteuil, et qui s'appelle *Au Clocher d'Auteuil*, si je me souviens bien. Un soir où je n'y suis pas, la Gestapo fait irruption au milieu des tables, à l'émotion bien légitime de *Claire* et de *Jacot* qui dînent ensemble. *Jacot* a derrière lui sa serviette de cuir pleine de documents chiffrés, de quartz... mais les Boches ne s'occupent pas d'eux. Il s'agissait seulement de retrouver la trace d'un déserteur allemand dont ils font la description. *Jacot* se souvient parfaitement qu'il a vu la veille au soir cet individu dînant avec une femme, mais il garde son témoignage pour lui.

Les souliers que je porte ont fini par me déboîter les deux genoux. Je marche avec la plus grande difficulté... mon camouflage en profite, car je me traîne maintenant à petits pas et suis constamment obligé de m'arrêter tant les douleurs sont vives. Il m'arrivera de croiser *Jeff* qui rentre chez elle (son appartement est à deux pas). Notre vieille amie me regarde sans me reconnaître.

Tout est arrangé pour notre opération maritime. *Alex* espérait me faire partir par le *Narval*, plus confortable que les *Deux-Anges*, mais les aménagements vont bien lentement.

— Quand tout sera fini, dit *Alex*, c'est dix passagers que je pourrai faire passer à la fois ! Le truquage de la cloison est épatant !

Afin de ne pas me faire remarquer à Riec par un nouveau séjour chez *Mélanie*, il est décidé que j'irai directement chez les trois demoiselles de Pont-Aven.

J'ai résolu d'apporter à M^{me} de Gaulle des fleurs de France. J'avais, en prévision de mon dernier départ, fait préparer un grand carton plein de roses coupées, mais elles n'ont pas résisté à l'attente que m'a imposée le mauvais temps. Il est fort possible, car les vents ne sont toujours pas fameux, que j'aie à patienter plusieurs jours à Pont-Aven, il me faut donc une plante vivante. J'arrête mon choix sur une magnifique azalée que j'ai remarquée à la vitrine d'un fleuriste, tout près de chez notre ami *Rocher*, avenue Paul-Doumer. C'est un véritable arbuste, de près d'un mètre de haut, tout empanaché de fleurs roses. Je raconte au fleuriste qu'un de mes amis s'en va en Suède et qu'il voudrait emporter ce plant, mais qu'il faut emballer celui-ci avec des précautions extrêmes car le voyage durera plusieurs jours. Je viendrai lui dire quand il y aura lieu de procéder à cet emballage.

Le Général, pour sa part, aura comme cadeau de nouvel an — de cette nouvelle année qui, nous en sommes tous convaincus, va marquer la fin de l'occupation ennemie — un petit coffret rempli de terre de Lorraine qu'un de nos amis a ramassée pour lui. Je me suis souvenu qu'il apprécie le cigare. De cigares, nous n'en avons pas, mais nous pourrions peut-être trouver une bonne fine qu'il est impossible de se procurer à Londres, et qui accompagnerait si bien son cigare quotidien. Les fines qu'on me propose m'ont l'air d'être de la bibine. *Lecomte* me dit qu'il se charge de m'apporter ce que je veux. Quelques jours plus tard il dépose triomphalement devant moi un vénérable et superbe flacon de fine Napoléon 1816. Comme je lui demande où il a bien pu se procurer ce trésor, il me dit qu'il connaît un vieux général russe, retiré à Paris depuis la dernière guerre, et dont il savait qu'il avait acheté un bon nombre de bouteilles issues de la cave d'un célèbre restaurant.

— Il ne voulait rien entendre pour me vendre celle-ci, me dit-il, mais hein ? quand je lui ai glissé dans l'oreille que c'était pour le général de Gaulle, il me l'a donnée tout de suite.

Je n'ai pas le courage de gronder *Lecomte* de son imprudence. Je comptais emmener *Simon*, qui vient me rendre visite à peu près chaque jour depuis l'échec de son départ avec *Perrault* afin de

savoir quand il va partir. Mais le *Narval* n'étant pas prêt, *Alex* refuse absolument de prendre deux passagers à bord des *Deux-Anges*. Je lui donne raison et prie Simon d'attendre la prochaine opération aérienne, ce qui ne le retardera que d'une quinzaine de jours.

Je suis avisé que Joseph désire me voir d'urgence. Je le rencontre, ignorant de ce qu'il veut me dire. Du plus loin que je l'aperçois, je discerne sur sa face un large sourire.

— Savez-vous, me dit-il, à qui vous avez parlé l'autre jour dans la petite villa de banlieue ?

Je sais qu'il s'agit de Grenier, mais *Jean* m'a dit ce nom en confidence. Je réponds donc que je l'ignore.

— C'était Fernand Grenier, le député de Saint-Denis. Le Comité Central du Parti (*Joseph* prononce ces mots avec la dévotion et la componction d'un clerc parlant du Sacrement de la Sainte-Eucharistie) vient de décider de l'envoyer à Londres avec vous.

— Pas possible ? Mon vieux *Joseph*, ceci s'arrose !

Nous entrons dans le bar le plus voisin en compagnie de *Debesse* à qui j'ai fait connaître *Joseph* puisqu'il aura lieu de le voir souvent pendant mon absence, et sablons le champagne. Je suis ravi.

— Mais, dis-je à *Joseph*, croyez-vous qu'il soit nécessaire maintenant que j'aille à Londres ?

— Ecoutez, me dit mon camarade, je ne vous cache pas que c'est à vous personnellement que le Comité fait confiance. Ces voyages-là sont très hasardeux, et ça ferait sûrement une mauvaise impression si je venais dire à nos chefs que vous laissez leur envoyé partir tout seul. Je ne sais même pas si le principe de son départ serait maintenu.

— Bon, entendu.

Nous arrangeons un rendez-vous pour le soir du départ. Ce sera dans un café discret, au voisinage de la gare Montparnasse. La petite femme brune qui m'a piloté en banlieue m'amènera Grenier. A moi de faire le reste.

Grenier est extrêmement fatigué, me dit *Joseph*. Après une dure détention à Fontevrault, il a connu le camp de Châteaubriant... depuis son évasion il vit dans une claustration complète. Le concierge de son immeuble ignore même sa présence dans l'appartement où il est caché.

Je m'en vais donc faire retenir deux couchettes. Deux couchettes... je pense au refus d'*Alex* d'embarquer deux passagers à la fois. Tant pis ! ce voyage est trop important, risquons le coup, on s'arrangera sur place. Si *Alex*, souverain maître en la matière, puisqu'il assume la responsabilité de nos opérations maritimes, maintient son refus, je demanderai à Grenier de partir seul et j'expliquerai en rentrant à *Joseph* pourquoi je n'ai pu l'accompagner. Mais que dira Simon ?

Il ne dira rien tout de suite car le départ de Grenier, que les polices allemande et vichyste recherchent partout, en large, en long et en travers, doit être tenu rigoureusement secret. Quand il le connaîtra, je lui dirai : « Mon cher Simon, votre voyage était important, mais celui de Grenier était indispensable. »

Je télégraphie la bonne nouvelle à Londres, puis m'en vais faire emballer mon azalée.

Au soir dit, nous nous retrouvons dans le café prévu, Grenier et moi. *Jacot* et *Claudius* m'accompagnent. C'est *Claudius* qui porte l'azalée. La précieuse fleur a été entourée de tuteurs, eux-mêmes emballés dans du papier gris, ce qui confère à cette belle plante l'allure extérieure d'une torpille d'environ un mètre quatre-vingts de haut. Quand je me présente avec mon porteur au contrôle des billets, l'employé refuse catégoriquement de me laisser passer.

— Aux bagages ! dit-il.

Nous sommes en pleine lumière, l'endroit est sûrement plein de flics, il ne s'agit pas de faire prendre Grenier dont le visage est éclairé en plein sous son béret basque. Je prie le porteur de m'attendre un instant, j'accompagne Grenier jusqu'au wagon-couchettes. Nous sommes quatre dans le compartiment dont les deux couchettes situées en face des nôtres sont déjà occupées par un couple d'âge mûr. L'homme nous dit bonsoir avec le bon accent de Quimper, il a la figure d'un brave type.

Je prie Grenier de s'installer et de m'attendre. Je vais retrouver mon porteur, ayant décidé qu'à aucun prix je ne mettrais mon azalée aux bagages. L'express va partir dans dix minutes et il est sûr que je n'aurais pas mon précieux colis en arrivant demain matin à Quimper. Je paie le porteur, lui enlève la torpille des bras, et file sous l'œil soupçonneux du contrôleur dans la direction du guichet des colis. Là, je fais un crochet : je sais qu'en allant dans la direction de la nouvelle gare d'arrivée je longerai les voies et me trouverai bientôt à hauteur du wagon où m'attend Grenier. Quand je suis suffisamment loin, je saute sur la première voie, remonte sur un autre quai, et ainsi de suite. Voici le train de Quimper, voici mon wagon. Le contrôleur du train s'explique avec un voyageur, c'est le moment. Je monte, voici notre compartiment, le filet à bagages, c'est parfait, la torpille tient juste de bout en bout.

Grenier est assis sur la couchette du bas. Il me regarde faire. Quand j'ai fini, il m'adresse un clin d'œil et nous sortons ensemble dans le couloir. Nous nous accoudons à la main courante nickelée qui est devant la vitre.

— Qu'est-ce que c'est ? me demande-t-il à voix basse.

— Quoi ?

— Ce que vous êtes allé chercher ?

— Une azalée.

— Quoi ?

— Une azalée. Une grande plante, vous savez, dans un pot, avec des fleurs blanches ou roses.

Il me regarde, les yeux ronds.

— C'est pour la femme du patron, lui dis-je.

— Qui ?

Je lui souffle dans l'oreille : « M^{me} de Gaulle ».

Il me dévisage un instant, l'air inquiet. Il me prend évidemment pour un fou et se demande sans doute comment le voyage va se passer en ma compagnie.

Le train est parti.

Nous descendons à Quimper après une bonne nuit sans histoires, prenons notre petit déjeuner à l'Hôtel du Parc. Café ersatz, naturellement, mais du lait, du beurre.

— Du lait ! du beurre ! répète Grenier extasié.

Nous sortons faire un tour en ville. Mon compagnon me raconte son arrestation, son séjour à Fontevrault, à Châteaubriant... son histoire et celle de ses camarades est souvent poignante, mais il ne convient pas que je la rapporte ici. Elle appartient au parti communiste.

Après le déjeuner de midi, nous prenons l'autocar pour Pont-Aven. Les Bretons savent se comprendre ; quoique le véhicule soit déjà surchargé et que Grenier et moi devions, avec nombre d'autres voyageurs, nous tenir debout entre les sièges, le conducteur n'a fait aucune difficulté pour charger l'azalée sur le toit. Je lui ai dit qu'il s'agissait d'une fleur vivante, il a pris mille précautions pour bien caler la base de la torpille entre les valises.

Nous nous tenons accrochés par une main à la rampe qui court le long du plafond. Le voyage est long, il fait dans l'autocar, qui est plein comme un œuf, une chaleur étouffante. Voici enfin Concarneau, avec ses gendarmes français et ses *Feldgendarmen* qui attendent notre arrêt. Des voyageurs qui sont derrière moi se lèvent pour descendre. Je m'efface, Grenier, qui me tourne le dos, ne bouge pas, immobilisant tout le monde. Je lui tape sur l'épaule, il semble ne pas comprendre.

— Dites, vieux frère ! laissez passer voulez-vous ?

Pas de réponse. Je remarque que sa main est crispée sur la rampe. Je me glisse devant lui avec peine... Son visage est mortellement pâle, ses yeux, dont les paupières ont pris une mauvaise couleur violette, sont fermés, son nez est pincé, ses lèvres blanches sont serrées. Une

frayeur me prend : il a eu un arrêt au cœur, il est mort !

Les voyageurs qui sont derrière moi s'émeuvent, essaient de voir, ceux qui allaient descendre se retournent, discutent ; je vois un gendarme français qui se dresse sur ses pieds pour tâcher de comprendre ce qui se passe. Nous sommes beaux !

Il faut d'abord le faire asseoir, tout de suite. Même s'il est mort, je dirai qu'il a eu une faiblesse, qu'il est coutumier du fait, je tâcherai d'obtenir qu'on ne le fasse pas descendre avant Pont-Aven où il n'existe aucun poste de police allemande.

Je desserre difficilement ses grands doigts raides et froids. Son vaste corps s'écroule, je le rattrape juste à temps pour le faire glisser vers un siège qui, heureusement, est maintenant vide auprès de lui. Il bascule en arrière, sa tête par-dessus le dossier, la bouche ouverte. Allons, mon vieux ! Réveille-toi !

Je lui tape dans les mains, expliquant aux voyageurs qu'il vient d'être rapatrié pour raisons de santé d'Allemagne où il était prisonnier.

Mon Dieu ! soyez loué ! Il a entr'ouvert un œil, il n'est qu'évanoui. Le chauffeur met en route, ça va mieux, mais j'ai eu chaud !

J'ouvre une fenêtre. L'air frais ranime mon camarade qui se réveille tout à fait. Il ne se souvient de rien. J'aime mieux ne pas penser à ce qui se serait produit s'il avait fallu le descendre à Concarneau.

Nous arrivons à Pont-Aven comme la nuit tombe. *Alex* nous attend. Il fronce le sourcil en voyant que nous sommes deux.

— Je vous expliquerai, lui dis-je, il faut que cet ami parte avec moi.

Quand le conducteur, monté sur le toit, me passe la torpille et quand *Alex* apprend ce que contient ce bagage insolite, il soupire, résigné. L'un faisant passer l'autre, du moment qu'il accepte la torpille, je suis sûr qu'il ne refusera pas Grenier.

Il nous guide dans la rue noire jusqu'à la maison des trois demoiselles. Celles-ci s'appellent Barbarin : Bernadette, Clémence et Adrienne. *Alex* les a baptisées les sœurs *Mimosa*. Il ne faut pas entrer par la porte qui donne sur la rue car, me dit *Alex*, un individu très dangereux, qui informe la Gestapo des faits et gestes de ses concitoyens, habite juste en face. Nous contournons la maison, descendons le long d'un sentier. C'est tout de suite à gauche, une grande porte qui est légèrement ouverte. *Alex* la pousse, nous sommes dans un jardin. Il fait noir comme dans un four. Mais, sur notre gauche, une petite lueur amicale dirige nos pas. Nous poussons encore une porte, nous sommes dans la cuisine. Les trois demoiselles sont là et nous souhaitent la bienvenue. On n'attendait qu'un seul voyageur, le divan était déjà préparé dans

le salon. Vite, le canapé qui est dans la mansarde ! Je donne le divan à Grenier qui n'en peut plus.

Les Boches ne laissent sortir aucun bateau de Port-Manech avant le lever du jour. Il est donc inutile de rejoindre les *Deux-Anges* demain matin avant sept heures légales, ce qui nous fera arriver à Port-Manech vers huit heures, six heures au soleil. Le rendez-vous avec le bateau anglais est à 9 heures G.M.T., de 9 heures G.M.T. à 10 heures, soit, à l'heure légale, de 11 heures à midi. Il a été ainsi proposé par Londres de façon à permettre au chalutier de repartir immédiatement pour l'Angleterre. La nuit sera tombée quand il se présentera au large du raz de Sein, et l'aube se lèvera à peine quand il sera déjà tout proche des eaux anglaises.

J'ai accepté cet horaire sans difficulté, car je pensais que nous sortirions plus tôt de Port-Manech. Je songe maintenant que trois heures feront un délai bien court pour permettre à notre petite barque d'arriver à temps au rendez-vous. Enfin, nous verrons bien ! *Alex* nous quitte, il sera ici demain matin à sept heures moins dix.

J'ai l'impression, dans mon mauvais sommeil sur ce rude canapé de paille, que la pluie tombe au dehors. Je me réveille tout à fait. Grenier dort profondément et exhale, à intervalles réguliers, un ronflement qui semble provenir d'une lointaine caverne souterraine. Je sors dans le jardin. Hélas ! Aucune étoile dans le ciel, des trombes d'eau, un vent violent. « La tempête de mer dure quarante jours », me disait *Alex* voici à peine un mois.

Trois ou quatre fois dans la nuit j'irai consulter l'état du temps. Celui-ci s'améliore un peu vers six heures du matin. La pluie a cessé, ou à peu près, mais les nuages sont noirs et bas autant que je puis en juger dans l'obscurité.

Nous partons avec *Alex*, qui s'est chargé de l'azalée. Si les Boches trouvent la plante dans la cale, ils seront probablement à cent lieues d'imaginer qu'elle doit accomplir un voyage clandestin jusqu'en Angleterre. Il sera facile aux pêcheurs de dire qu'on la leur a confiée pour être livrée à une maison de plaisance sur la rivière, et qu'il était trop tôt ce matin pour le faire.

Alex nous fait passer par un itinéraire que je ne reconnais pas. Puis nous tournons à droite et empruntons — je ne le sais qu'une fois que je suis dessus, car le noir est absolu — une passerelle jetée sur la rivière Aven. Ainsi nous avons évité de traverser la petite ville où nos pas, très matinaux en cette saison, auraient pu inciter un curieux à sortir de chez lui pour voir ce que nous allions faire.

L'équipage des *Deux-Anges* est à son poste. Le patron, Louis

Yequel, informe Alex qu'un voleur a dérobé cette nuit une vingtaine de litres dans le réservoir d'essence. Il a jaugé ce qui reste, le bateau dispose tout juste de la quantité nécessaire pour aller jusqu'au point de rendez-vous et rentrer au port. Mon azalée-torpille va prendre place dans la cale avant, on ouvre le trou d'homme où je me glisse le premier. Il n'est pas question que nous puissions tenir à deux dans la position où j'étais à mon retour d'Angleterre. Je m'allongerai donc, les pieds sous la tige de commande du moteur et la tête sous le trou d'homme, et Grenier s'allongera lui-même sur moi. Si les Boches soulèvent le couvercle, nous serons vus. Mais fions-nous à la chaîne d'ancre qui le dissimulera.

Alex m'a fait ses adieux, le bateau se décroche de la jetée du petit port. Grenier s'étend sur moi : quoiqu'il ait perdu je ne sais combien de kilogs depuis le début de la guerre, il est encore trop lourd à mon gré. On referme bientôt notre cachette, j'entends le bruit caractéristique de la chaîne d'ancre qu'on love, Grenier ne dit pas un mot mais n'en pense probablement pas moins. Une idée me saisit tout à coup : s'il lui prenait la fantaisie de s'évanouir comme il l'a fait hier dans l'autocar ? Je lui donne un coup de coude. Il fait : « Hein ? » Ce n'est que le premier d'une série de petits coups que je lui donnerai tout au long de la route.

Le moteur stoppe, c'est Port-Manech. Nous demeurons immobiles pendant ce qui me paraît être une bonne demi-heure, mais personne ne monte à bord. Puis nous partons.

A peine sommes-nous sortis du port que le bateau se met à tanguer furieusement. L'équipage a pitié de nous et n'attendra pas longtemps pour enlever la chaîne et le couvercle. Ça va un peu mieux.

— Pourquoi sommes-nous restés si longtemps à Port-Manech ? dis-je au patron.

— Vous ne voyez pas ? Le jour est à peine levé.

Je consulte ma montre : il est tout près de huit heures et demie. Nous aurons bien du mal à être à l'heure au rendez-vous. Mais j'essaie de me rassurer en me disant que celui-ci se prolonge jusqu'à midi. Pour comble d'ennui, la mer est très forte et, afin de soulager notre moteur qui fait ce qu'il peut, mais qui est trop faible pour lutter contre elle, nous n'allons pas droit à la lame. Ceci nous oblige à allonger le parcours.

— Vous pouvez bien sortir ! me dit Yéquel. On est tout seuls sur la mer, et avec ce temps-là, pas de danger pour les avions !

J'espère bien que nous serons autorisés à nous tenir sur le pont au lieu d'aller nous allonger dans les coffres arrière. Mais le pont est balayé par les embruns, je suis tout de suite trempé des pieds à la

tête. Grenier, chancelant, est déjà affalé dans le coffre où se tenaient au mois de juin dernier Catherine et Jean-Claude. Il ne fait pas meilleure figure qu'eux, il est affreusement malade. Ceci ne m'étonne pas, vu sa faiblesse et l'état de la mer. Le creux des vagues est bien de quatre à cinq mètres. Pour me protéger des embruns, je vais à mon tour m'allonger dans le coffre d'Edith. A peine m'y suis-je glissé qu'une douleur violente me saisit à l'œil droit. J'éprouve la sensation d'une brûlure intolérable. Je n'obtiens un peu de répit que lorsque je tiens la paupière fermée, mais l'œil coule sans cesse. Les heures passent et, en dépit du tangage de plus en plus fort, la pitié que j'éprouve pour le malheureux Grenier, roulé sur lui-même en chien de fusil, la douleur insupportable que je ressens, je trouve qu'elles passent trop vite. Je crains maintenant qu'il soit plus de midi quand nous arriverons au rendez-vous. L'équipage semble être de mauvaise humeur et je préfère ne pas l'agacer avec mes questions. Malgré le vent qui ne faiblit pas, bien au contraire, nous avons hissé la voile afin de gagner un peu de vitesse. Le bateau s'en trouve tout de suite mieux porté, mais nous sommes maintenant trempés jusque dans nos coffres. Je consulte ma montre : midi. Je monte sur le pont et ne vois autour de moi que des montagnes d'eau. Le patron me regarde sans mot dire, je lui demande de continuer notre route.

- Encore combien de temps d'ici le point de rendez-vous ?
- Une bonne demi-heure.
- On y va ?
- Oui... j'espère qu'on n'embarquera pas trop...

A midi et demi, j'aperçois, à environ deux milles de nous, un chalutier qui s'éloigne. Je questionne le patron du regard, il fait "oui" de la tête. *C'est le bateau anglais*, il n'a pas attendu au delà de l'heure fixée, pensant probablement que le mauvais temps nous avait empêchés de sortir. J'essaie de me hisser au petit mât, je fais des signes désespérés... nous sommes trop bas sur l'eau, il ne peut nous voir. Quelques minutes plus tard, il a disparu !

Il ne reste plus qu'à faire demi-tour. Je suis surpris que le bateau anglais soit demeuré au point de rendez-vous au lieu de s'approcher de la côte, sur notre route probable. Ça m'étonne de Daniel car, tel que je le connais, en voyant cette mer-là, il serait allé au-devant de nous, se doutant bien que notre vitesse était diminuée. Connaissant le point de rendez-vous, avec une bouée qui est en travers de la ligne de notre parcours, il ne pouvait nous manquer. Mais quoi ! il n'y a rien à dire, le bateau a été correct : *le point de rendez-vous est un des éléments de sécurité*. L'horaire était de 11 heures à midi, il a attendu midi. Il n'était qu'à deux milles de nous, il n'était donc pas parti avant

l'heure. C'est ma faute, j'aurais dû prévoir que nous serions pris un peu de court et demander que le rendez-vous fût prolongé jusqu'à une heure. Enfin, zut, tant pis ! On recommencera demain, puisque nous avons demain un rendez-vous de secours.

— Dites-moi, les gars, dis-je à l'équipage, on n'a pas eu de chance ! Espérons que demain la mer sera moins dure...

Les marins ne répondent pas. Ils ont une mine butée, fermée, qui contraste avec leur cordialité coutumière.

Puis, après un long moment, le patron me dit :

— Ça sera pareil demain, avec ce temps-là. M'est avis que ce sera pire, le vent fraîchit. C'est trop petit, avec un bateau comme ça, on n'est pas fait pour une mer pareille !

— Et puis t'as bien vu qu'on était tout seuls sur l'eau, dit un des deux Bihan. Les autres, ils doivent se demander ce qu'on est allé faire dehors par un temps comme ça ! Il faut être Boche pour ne pas savoir qu'on ne peut pas pêcher, nous autres, quand la mer est si forte...

— T'y fie pas, dit l'autre Bihan. Y en a, de ces autres-là, qui causent aux Boches. Ils ne sont pas gênés pour ça.

L'affaire se présente mal. C'est la première fois que je constate de la mauvaise volonté chez cet excellent équipage. Je les connais bien maintenant, je suis sûr de leur courage, leurs motifs sont valables et sérieux. Le bateau anglais mis à part, il n'y a personne sur la mer, aussi loin qu'on puisse voir. Nous avons probablement été les seuls de la petite flottille de la rivière Aven à sortir ce matin. Ça va être gai pour la rentrée de ce soir ! nous pouvons nous attendre à être épluchés.

— Et puis même qu'on voudrait, ajoute le patron après un temps, on n'a plus d'essence !

C'est vrai, j'avais oublié le vol de la nuit dernière. C'est l'argument de la fin.

Je suis tout trempé d'eau de mer et rentre dans mon coffre. Ma douleur à l'œil se rappelle à mon bon souvenir, plus lancinante que jamais.

Je suis consterné... avoir tenté tout ceci pour rien, avoir à ramener Grenier à Paris, quand j'ai eu tant de mal à obtenir qu'il fût envoyé à Londres ! et puis tous ces braves *F. T. P.* qui attendent, quand va-t-on pouvoir discuter maintenant de leurs parachutages d'armes de leur approvisionnement en fonds ?

Nous ne sommes d'ailleurs pas rentrés à Paris ! Attendons Port-Manech, tout à l'heure. Si les Boches ne sont pas de fichus crétins,

ils visiteront de fond en comble ce bateau qui a fait cette sortie insolite. Ils n'auront pas à chercher bien loin...

— Grenier !

Il me tourne le dos, s'abritant comme il peut des giclées d'eau de mer qui nous inondent à intervalles réguliers.

— Grenier !

— Hon ?

— Grenier, mon vieux, c'est dans le lac... le bateau anglais était parti, nous rentrons. Plus d'essence pour recommencer demain, et le temps est encore plus mauvais.

Il me répond par un grognement. Il est si fatigué que je comprends qu'il n'a plus qu'un désir : être à terre, être à terre le plus vite possible.

Les marins avaient raison, le vent souffle plus violent que ce matin, la mer se creuse davantage.

— Patron !

Il tient la barre, je ne vois que ses jambes, il ne peut m'entendre. Je tire sur son ciré, il penche la tête vers moi, je lui crie :

— Patron, écoutez-moi ! Ce monsieur qui est avec moi *doit* être après-demain en Angleterre. C'est très important. Croyez-moi, il le faut ! Et puis j'ai deux valises de courrier qu'on attend là-bas. Si *Alex* trouve de l'essence, on tente le coup ?

Il n'a entendu que des bribes. Je recommence en criant plus fort, en désignant Grenier du doigt :

— Important ! Très important ! en Angleterre ! et mes courriers !

Il fait "oui" de la tête.

— Essence ce soir. Essence ! *Alex* ! demain on recommence !

Il fait encore "oui". Je me renfonce dans mon coffre. Dieu, que cet œil me fait mal !

Après deux, trois heures de route, je ne sais plus, nous réintégrons notre réduit. On nous enferme, le bateau stoppe, c'est le contrôle. Mon Dieu, s'il vous plaît, protégez-nous !

Je ne crois pas que les Boches soient des crétins. Mais je crois que Dieu est tout-puissant. *Nous repartons immédiatement : à peine la Gast a-t-elle jeté un coup d'œil au rôle d'équipage !* Maintenant, je suis sûr que nous réussirons demain.

La nuit tombe. On nous a ouvert le trou d'homme ; j'appelle et demande si nous pouvons aller sur le pont. Il fait si sombre qu'il n'y a pas de risque. L'air frais fera du bien à Grenier. Yéquel est d'accord, nous sortons de notre trou, le calme de la rivière nous semble délicieux.

Alex attend sur le quai de Pont-Aven. Je lui explique l'affaire en deux mots, il m'écoute en tenant le guidon de sa bicyclette.

— Bon, dit-il. Rendez-vous dans une heure au *Moulin de Rosmadec*.

Il saute sur son vélo et s'enfonce dans la nuit.

Je conduis Grenier jusqu'au restaurant, je l'installe devant un apéritif et pars à la recherche d'un médecin qui pourrait soigner mon œil malade, qui me fait de plus en plus souffrir. Un jeune garçon me guide, nous sonnons à une porte, le docteur est à table mais ça ne fait rien, il va me soigner tout de suite. On me fait entrer dans un cabinet où règne le plus grand désordre, le médecin arrive en s'essuyant les mains dans sa serviette, il débarrasse un fauteuil des livres et des dossiers qui l'encombrent, me fait asseoir, braque sur moi une lampe électrique et me dit :

— Eh bien, je vois ce que c'est, attendez !

Il ouvre un tiroir, sa main fourrage au milieu d'outils que je ne vois pas. Il en extrait un instrument qu'il examine près de l'ampoule électrique. C'est une sorte de tige qui m'apparaît toute rouillée.

— Ne bougez pas.

Il appuie son pouce gauche sur mon arcade sourcillière et, en un rien de temps, je sens ma paupière s'enrouler autour de cette tige.

— Surtout, ne bougez pas !

De sa main gauche, il prend un mouchoir dans sa poche, l'approche de mon œil et, triomphalement, me dit : « Je l'ai ! une escarbille, une belle escarbille, vous voyez ? »

Mes yeux sont éblouis, je ne vois rien. Je le paie, sors, je ne souffre déjà plus quand j'arrive au restaurant. La pluie s'est remise à tomber. Ça ne fait rien, je suis sûr que tout marchera bien demain.

Alex arrive, crotté comme un barbet. Où est-il allé ? Je n'en sais rien, mais il a trouvé vingt-cinq litres d'essence, le bidon est déjà dans la cale, sous cadenas. Nous mourons de faim et faisons largement honneur au succulent dîner qu'on nous sert. Puis nous nous séparons.

— Vous n'aurez pas besoin de moi demain matin ? me demande *Alex*. Il faut que je parte à vélo de très bonne heure.

— Non. Merci encore, *Alex*.

— Merci ! monsieur, lui dit Grenier en lui tendant la main.

— Au revoir, *Alex*. Au revoir, mon vieux, à bientôt.

— A bientôt !

Il s'en va. Je ne devais plus le revoir, *jamais*.

Dans le cours de la nuit, je sors dix fois plutôt qu'une pour contrôler le temps. Jusqu'aux environs de quatre heures du matin, la pluie tombe sans discontinuer. Cela va être comme hier... Si nous ne quittons pas Port-Manech avant huit heures et demie, nous serons trop tard au rendez-vous. Vers cinq heures, enfin, j'aperçois un grand pan

clair dans le ciel avec des étoiles dedans. A six heures, je réveille Grenier. Nous avons laissé hier soir tous nos bagages à bord des *Deux-Anges*. La passerelle, le quai, le bateau... l'équipe n'est pas encore là. Nous attendons, la pluie recommence à tomber, pas trop fort, mais assez cependant pour qu'on ne voie plus aucune étoile au ciel.

Derrière le jardin public où nous nous abritons, des volets claquent, une fenêtre s'allume. Puis un bruit de sabots, venant de la petite ville. Ce sont nos marins... oui, deux des nôtres, Yéquel et Paul Bohan. Le troisième, Gildas Bihan, ne s'est pas réveillé. Pendant que Yéquel met son moteur en marche, Paul court chercher le retardataire.

— C'est mieux qu'hier, patron ?

— Oui, un peu.

Nous partons enfin. Il n'est pas encore sept heures. Grenier et moi répétons notre manœuvre d'hier, on nous enferme, l'attente à Port-Manech dure dix minutes à peine. Nous sortons du port, ça secoue toujours très fort. On ouvre le trou d'homme, je peux lire l'heure à ma montre : c'est magnifique, il est à peine plus de sept heures trente ! Nous avons gagné une heure sur hier !

Il nous est bientôt permis de gagner les coffres arrière. Grenier supporte mieux le voyage. Nous filons droit sur le point de rendez-vous, nous y arrivons vers 11 h. 30. Le chalutier anglais est là, il vient sur nous, personne à l'horizon, je grimpe à bord dès que notre barque est sur la crête d'une lame afin de montrer la manœuvre à Grenier. Celui-ci rate son coup et retombe en arrière, heureusement dans la barque. La fois d'après, il réussit. Comme Yéquel le regarde faire un coup de barre violent le précipite à la mer. Tout ruisselant, il remonte à son bord.

Piccolo est là, bien désappointé de me voir partir pour l'Angleterre. Je reviendrai vite, lui dis-je. Un jeune garçon que je ne connais pas est près de lui, c'est un nouveau radio qu'on nous envoie. Ils sautent tous deux sur le pont des *Deux-Anges*. On me passe nos valises, l'azalée-torpille. Du chalutier, l'on jette aux marins des boîtes de café, de sucre, de tabac et du pain. La mer est si forte que je crains à tout instant de voir la petite barque s'écraser contre les flancs de notre bateau. Nous partons : je comprends qu'on ne nous ait pas vus hier car, à cinq cents mètres à peine des *Deux-Anges*, je ne distingue que par intermittence le haut de la petite voile grise.

Un officier de marine anglais vient me serrer la main. C'est D..., qui était en second avec Daniel au mois de juin dernier. Mais c'est vrai ! Je m'aperçois seulement que je suis sur notre vieux N. 51 !

C'est D... qui, maintenant, en a le commandement. Il me présente son second, un grand diable extrêmement sympathique et tout souriant, H... Tout le monde est très intrigué par ma torpille. Quand j'ai défait l'emballage et quand je découvre l'azalée, ce sont des exclamations d'enthousiasme. La belle plante est intacte, on la descend dans la cabine pour la protéger du vent. Chaque fois qu'il tombe un peu de pluie, un matelot va de lui-même la chercher pour qu'elle en profite.

Grenier a failli pleurer de joie quand on lui a servi deux œufs sur le plat au bacon. Il les a engloutis et dort maintenant profondément sur la couchette où il s'est allongé. L'obscurité nous saisit alors que nous avons à peine dépassé Penmarch. Notre petit navire, pourvu d'une nouvelle machine, donne toute sa vitesse. Des gerbes d'étincelles sortent du tuyau qui fait office de cheminée et montent droit vers le ciel, à dix ou quinze mètres de hauteur. J'imagine qu'elles doivent être visibles de fort loin.

Vers onze heures du soir, je descends me coucher. Je viens à peine de m'endormir quand j'entends tout à coup retentir la sonnette d'alarme, immédiatement suivie d'une galopade effrénée sur le pont. Je saute de ma couchette et grimpe à l'échelle. Je demande à D... ce qui se passe.

— C'est un avion qui est passé au-dessus de nous sans faire aucun bruit et nous a éclairés un instant avec son phare.

Chacun est à son poste de combat et attend les événements.

— Où sommes-nous ?

— Au large d'Ouessant.

C'est le mauvais coin entre tous. L'avion est probablement un patrouilleur boche. Mais où est-il passé ?

Au bout d'une demi-heure, rien ne s'étant produit, l'équipage qui n'est pas de quart regagne ses couchettes. J'en fais autant. Grenier ne s'est pas réveillé, c'est un sage.

Lorsque le jour vient, nous sommes encore très loin de la côte anglaise. Nous avons dû ralentir dans la Manche, la mer devenant démontée. L'essai de contact radio a été infructueux, si bien que nous n'avons aucune protection aérienne. Fort heureusement le temps, qui est tout à fait détestable, est accompagné d'une visibilité *very poor*, comme disent nos amis anglais.

Je n'ai pas résisté à la tentation de raser ma moustache. Si mes genoux allaient mieux, je serais un autre homme. Grenier est enfin sorti de la cabine, il monte sur le pont, il tient bien le coup.

Nous n'arrivons aux Scilly qu'aux environs d'une heure de l'après-midi. La petite crique, d'habitude si paisible, est elle-même très mou-

vementée. Nous passons à bord d'une vedette rapide de faible tonnage et partons immédiatement pour Dartmouth. A peine avons-nous quitté l'abri relatif de la crique que la mer furieuse s'empare de notre petite coque. Le commandant fait la grimace et me dit qu'il craint d'être obligé de faire demi-tour. Mais il persévère, à vitesse très réduite. Il est impossible de tenir sur le pont où l'on serait immédiatement balayé par la mer. Je suis plein d'admiration pour les deux mitrailleurs qui, solitairement assis de chaque côté de l'avant, sont constamment recouverts par des paquets de mer et demeurent impassibles, le visage rongé par le sel. Le commandant et son second sont debout, le corps enfoui dans la coque, les épaules et la tête émergeant seuls à hauteur du pare-brise. Force nous est de demeurer dans la cabine minuscule. Grenier prend rapidement le parti de s'allonger par terre où il demeure étendu, le visage passant par toutes les teintes du vert.

Je me suis recroquevillé dans un coin du divan-couchette et me tiens accroché du mieux que je peux car les chocs sont tels que je risque à chaque instant d'être envoyé au plafond ou d'être précipité à terre.

La mer devient si franchement mauvaise que le commandant renonce à tout espoir d'arriver jamais à Dartmouth. Nous nous arrêtons à Falmouth, beaucoup plus proche. La traversée qui, de ce port aux Scilly, demande normalement deux heures en vedette rapide, en avait pris sept et, fait exceptionnel, deux membres de l'équipage, en proie aux affres d'un violent mal de mer, avaient dû être traités à l'infirmerie. Nous passons la nuit à Falmouth et partons le lendemain matin pour Londres en voiture.

J'apprendrai, quelques jours plus tard, que le pilote d'un avion de la *Coastal Command* a déclaré, au retour d'une patrouille, qu'il avait vu dans la Manche, dans la nuit du tant au tant, à telle heure, un bateau suspect qu'il a illuminé avec ce phare dont les avions se servent pour la chasse aux sous-marins. Il a hésité à tirer, il ne l'a pas fait.

Je vérifie la date et l'heure : ce bateau, c'était notre chalutier.

IV

Je comptais repartir pour la France au bout de quelques semaines, après avoir mis au point à Londres, avec mes chefs, la constitution de l'Etat-Major de la Résistance en zone occupée. Mais les choses ne sont pas aussi simples qu'elles m'apparaissaient, vues de Paris. La préparation à l'insurrection prend une ampleur telle qu'il a été décidé que le colonel *Passy* se rendra lui-même en France dans le courant du mois de février pour y faire la coordination entre les différents mouvements.

Mon réseau « tourne rond », comme l'indiquent les télégrammes que nous en recevons régulièrement chaque jour, et le courrier, que *Simon*, alias *Sermov*, arrivé ici fin janvier par une opération aérienne dirigée par *Jacot*, vient de nous remettre, est des plus volumineux.

Passy me convoque à son bureau. Il estime que ma présence de l'autre côté, maintenant que la situation est rétablie dans le réseau, constituerait plutôt un handicap qu'un appoint pour celui-ci.

— Naturellement, conclut-il, si vous exigez de partir, je ne vous retiendrai pas. Mais je vous demande d'attendre que ie sois arrivé sur place. Je vous promets de vous appeler par télégramme si votre retour en France m'apparaît comme indispensable.

Je cède, assez lâchement. Je sais bien que les raisons de *Passy* sont valables, que l'intérim de *Debesse* peut, sans inconvénient pour le réseau, être prolongé au delà du terme que je lui avais fixé, qu'il suffirait que je fusse reconnu, comme cela m'est arrivé au métro Pompe, pour que tout l'édifice soit mis par terre.

Je sais tout cela, mais je n'en éprouve pas moins le sentiment d'être un déserteur. En rentrant chez moi, je me demande si je n'ai pas apporté une trop grande complaisance à me laisser persuader par l'argumentation de *Passy*. (A l'heure où j'écris, à près de trois ans de distance, je crois que c'est le désir de rester quelques semaines en Angleterre au milieu des miens qui m'a fait lui dire : oui).

Je deviens d'une irritabilité extrême, preuve certaine que je suis mécontent de moi et que j'ai raison de l'être. La moindre incartade

des enfants m'exaspère. Edith se perd en conjectures, elle est désespérée, je me rends odieux à tous ceux que j'aime, comme à moi-même.

Passy s'en va, par une opération de parachutage qui sera réceptionnée par *Jacot*. Il est parti très courageusement, car les dangers sont plus grands pour lui que pour n'importe lequel d'entre nous. Chacun sait en France que le colonel *Passy*, chef des Services Secrets français, ne fait qu'un avec l'ex-capitaine Dewavrin, ancien professeur à Saint-Cyr, et qui a eu l'honneur d'être condamné à mort par Vichy. (Désireux de se ménager l'avenir, car sait-on jamais ? les juges de Vichy auront eu soin de voter par boules noires et blanches. Boule noire : condamnation. Boule blanche : acquittement. Il arrivera qu'un certain officier, dit supérieur, qui a fait partie du Tribunal ayant condamné *Passy*, rejoindra un jour, comme tout le monde, le général de Gaulle. Sa première visite sera pour *Passy* à qui il dira : « Vous savez, la boule blanche ? Eh bien ! c'était moi... » (Nous trouverons beaucoup de boules blanches en France après la Libération.) La capture de *Passy* serait pour les Allemands d'une importance capitale et il peut être sûr qu'aucun moyen ne serait épargné pour le faire parler. Mais il est parti, le sourire aux lèvres.

Nul n'était censé ici, sauf quelques rares initiés, être au courant de son départ. Mais dix personnes au moins m'en ont déjà parlé, ce qui me laisse supposer que les Boches sont déjà au courant. Je vis maintenant dans l'attente du télégramme qui m'appellera auprès de mes camarades.

L'intérim de *Passy* est exercé par le commandant Manuel qui est lui-même courageusement parti en mission dans le sud de la France au mois de novembre, afin d'y organiser les réseaux de renseignement devenus indispensables du fait de l'occupation de la zone dite libre par la *Wermacht*. Il est rentré quelques jours après moi, ramenant dans son avion M. Massigli, appelé par le Général au poste de Commissaire aux Affaires Etrangères. Le pilote de l'avion était le Wing-Commander Pickard, célèbre dans toute la *R. A. F.* — c'est lui, entre autres exploits, qui a jeté les parachutistes au-dessus de Bruneval — et qui trouvera la mort, un an plus tard, dans l'extraordinaire attaque aérienne de la prison d'Amiens où des dizaines de patriotes seront libérés grâce à son sacrifice. Le voyage de Manuel a bien failli se terminer par une catastrophe : la traversée de la Manche était démesurément longue, Pickard n'y comprenait plus rien, son essence était presque épuisée. Il a réussi à se poser de justesse sur un petit aérodrome de Cornouailles, tout au bord d'une falaise, alors qu'il devait atterrir dans l'est de l'Angleterre. Je crois me souvenir que l'avion, après s'être posé, a été incapable de faire demi-tour sur la piste, n'ayant plus une goutte d'essence dans

son réservoir. Pickard a protesté contre une défectuosité qu'il attribuait à son compas. Celui-ci a été soigneusement vérifié : il était en parfait état. Pickard s'est aperçu tout à coup qu'il avait glissé dans une de ses bottes fourrées, entre son pantalon et le cuir, un poignard qui se trouvait ainsi aimanter le compas.

Je ne veux absolument d'aucun emploi à demeure dans les bureaux. Ceci voudrait dire que j'abandonne l'espoir de repartir pour la France. Pour passer le temps, je perfectionne mon code en fabriquant, de bout en bout, un vocabulaire inspiré d'un code commercial, mais adapté à nos besoins.

Assisté d'une secrétaire, M^{lle} Derrien, Bretonne comme moi, et l'une des toutes premières volontaires aux *F. F. L.*, je "tape" toute la journée des stencils : combinaisons de mots, de phrases et de groupes de cinq chiffres. Ce travail long, minutieux et ingrat, me fait prendre mon mal en patience.

Mon ami le lieutenant-commander P... me donne rendez-vous un certain soir dans un bar près de Piccadilly. Je l'y trouve assis en compagnie de César, de notre vieux César que je n'avais pas revu depuis ce 2 juin 1942 où il avait échappé de justesse à la Gestapo. J'étais sans nouvelles de lui, comme de Léon, depuis que je leur avais donné l'ordre de rejoindre l'Angleterre *via* Gibraltar.

— Il y a déjà un petit bout de temps que je suis ici, me dit-il. Je suis arrivé avec Léon et Lebreton. Ça n'a pas été sans mal. Enfin, on est là !

J'apprendrai qu'en débarquant à Londres nos trois camarades ont été, comme c'est la règle, mis au centre de *clearing* de *Patriotic School* où l'on épluche tous ceux qui viennent d'arriver en Angleterre par d'autres voies que celles des Services Secrets. Ce séjour forcé déplaisait vivement à César et à Lebreton qui ont décidé de prendre la clé des champs. Après une évasion rocambolesque, ils ont fini par aboutir à *Duke Street* — ils ignoraient l'adresse du *B. C. R. A.*, mais il n'est pas à Londres un chauffeur de taxi qui, si on lui demande d'être déposé au coin de *Duke Street* et de *Wigmore Street* ne vous dise, avec un clin d'œil complice : « *Oh, I see... French Secret Service !* » — d'où l'on a prévenu nos amis anglais. Un bon déjeuner a été offert aux deux délinquants avant de les ramener à *Patriotic School*, tandis que *Scotland Yard*, alerté, battait Londres à leur recherche. Questionnés sur la façon dont ils s'y étaient pris pour s'évader, César et Lebreton ont refusé de répondre, *pour que ça serve à d'autres !*

— Et qu'est-ce que vous allez faire, César ?

Ses yeux brillent de contentement :

— Je repars. J'ai fait l'apprentissage du *Lysander*, du parachutage, et tout et tout. Je vais créer un réseau spécial pour les opérations aériennes. Nous ferons toutes les liaisons pour la zone libre, agents et courriers.

— Et *Lebreton* ?

— Il s'est fait embaucher à l'*Action* pour les parachutages d'armes.

— Hum...

Je me souviens qu'au mois d'avril dernier *Lebreton*, sommé par moi de m'expliquer pourquoi il n'avait pas signalé qu'un terrain de parachutage indiqué par lui comme extra-sûr servait de terrain de manœuvres nocturnes à des troupes allemandes, m'avait déclaré qu'il avait craint, en m'informant de ce détail, que je décommande l'opération attendue :

— *J'avais tellement envie de voir un parachutage !* avait-il conclu.

Je crains bien que beaucoup d'armes réceptionnées par ses soins ne parviennent jamais à leurs destinataires.

— Et *Léon* ?

— *Léon* va travailler avec moi,

— Au revoir, *César*.

— Au revoir, *Monsieur Jean-Luc*.

Jean-Luc... un simple pseudonyme, abandonné depuis plusieurs mois, et voici les camarades du printemps dernier qui reviennent en foule. Je m'en vais à pied, sous la pluie fine qui tombe entre les hautes maisons noires de *Regent Street*, dégoûté de tout et de moi-même.

Une lettre d'Alex : *Espadon* a été arrêté.

Espadon qui, on s'en souvient, organisait un réseau de renseignement en zone ex-non occupée, avait été convoqué par *Passy* à Paris. Le 2 mars 1943, il s'arrêta chez notre ami Pierre Beaussoleil, dit *Pierrot*, à la Mothe-Montravel, pour y passer la nuit. Un pressentiment funeste l'envahissait. Il confia à *Pierrot*, avant de le quitter, une lettre pour son fils Marc : « Au cas où je ne reviendrais pas, je te donne l'ordre de diriger les affaires à ma place. A toi de venger par ton travail ton père et ta mère. Ton symbole : le général de Gaulle. Ton devoir : France d'abord. Je t'embrasse. »

Depuis le 1^{er} mars, la ligne de démarcation était officiellement supprimée. Il suffisait de présenter aux postes frontaliers sa carte d'identité sans avoir besoin d'aucun *Ausweis*. Mais le maintien même de ces postes frontaliers signifiait que les Allemands entendaient contrôler le passage des Français entre les deux zones et que quiconque serait surpris à *passer la ligne* en dehors des postes serait, de prime abord, considéré comme suspect alors que, naguère, des milliers de gens non porteurs d'*Ausweis* passaient la ligne en fraude pour des motifs personnels qui n'avaient rien à voir avec l'espionnage.

Espadon était accompagné de deux pilotes de chasse anglais qu'il avait décidé d'acheminer vers l'Angleterre par nos moyens de liaison. Les trois hommes étaient pourvus de cartes d'identité présentant tous les caractères de l'authenticité. Les Allemands n'y virent que du feu.

Accompagné de ses deux camarades, *Espadon* arriva chez notre ami Etourneau, alias *Moineau*, à sa ferme des Salles-de-Castillon qui nous servait d'asile, aux environs de 11 heures.

— Alex m'a laissé une valise, lui dit *Moineau*. Il n'a pas voulu l'emporter, car elle contient des documents compromettants, et il m'a bien recommandé que ce ne soit pas vous qui la portiez. Le *drôle* (ainsi selon la coutume locale, *Moineau* appelait-il son valet de ferme, Lucien Borderie), va partir devant avec un de ces messieurs et la valise. Vous,

Espadon, partez un peu derrière avec l'autre monsieur. Vous serez moins remarqué que si vous étiez quatre.

Ainsi fut fait. Quelques minutes après le départ de Lucien Borderie, *Espadon* et son camarade enfourchèrent leur vélo et s'en allèrent à petite allure.

Deux Allemands qui passaient les avaient aperçus. Ils les rattrapèrent, leur demandèrent leurs papiers, examinèrent le contenu de leurs bagages. Tout était en ordre, les Boches s'excusèrent et allaient repartir quand survint Lucien Borderie qui avait fait demi-tour, suivi de son compagnon, et qui dit à *Espadon* :

— Je croyais que vous vous étiez trompé de route !

Les deux Allemands ne prêtèrent aucune attention à cet incident. *Espadon* se préparait à remonter sur sa bicyclette quand une deuxième patrouille fit son apparition.

— Vous connaissez ce Monsieur ? demanda un Allemand à Lucien Borderie, en désignant *Espadon*.

— Oui.

— Ouvrez la valise que vous avez sur votre porte-bagages.

La valise d'*Alex* contenait un courrier de Bretagne, le courrier d'*Espadon*, et plusieurs cartes d'identité dont une établie au nom de *Lecœur* et portant la photo d'*Alex*.

Sur un signe de l'Allemand, les quatre hommes furent immédiatement encadrés, puis emmenés à ce petit poste de Capitourlan d'où j'étais sorti indemne, par miracle, un peu moins de deux ans plus tôt. On les fouilla tandis que l'on partait perquisitionner chez *Moineau* qui fut arrêté lui aussi. Une camionnette transporta les prisonniers au fort du Hâ, à Bordeaux, où ils furent répartis entre plusieurs cellules déjà occupées par des détenus de droit commun.

Au bout de huit jours, *Espadon* fut interrogé brièvement. (Sa fausse carte d'identité portait le nom de *Jacques Fontan*).

— Dites-nous qui sont ces personnes dont les photographies figurent sur les cartes trouvées dans la valise ?

— Je ne les connais pas.

— Pourquoi transportiez-vous cette valise ?

— Elle n'est pas à moi. Un commis-voyageur du nom de *Lecœur* avait demandé à mon ami *Etourneau* de la porter au tram de Puyseguin. J'y allais, *Etourneau* a profité de l'occasion.

— Nous souhaitons de tout cœur retrouver son propriétaire, sinon ce sera très grave pour vous.

Espadon est reconduit dans sa cellule. Pas un instant les Boches ne se sont doutés qu'ils avaient enfin entre leurs mains ce *Fleuret*

qu'ils recherchaient depuis dix mois. Les trois autres n'ont pas été interrogés.

* * *

La lettre d'Alex m'apprend aussi que notre chalutier *Papillon-des-Vagues*, surnommé *Narval*, qui était enfin prêt à appareiller, a été atteint par des bombes incendiaires lors du bombardement de Lorient. Il faut prévoir des semaines et des semaines de travail avant de pouvoir l'utiliser. Alex a acheté un second chalutier, le *Général-Charette*, qu'il a baptisé *Narval II*. Tout le poids des liaisons maritimes repose sur les *Deux-Anges*, notre vieux *Micro* plus vaillant que jamais.

VI

Devant le silence prolongé de *Passy*, j'ai demandé à Manuel de lui envoyer un télégramme.

— Ce n'est pas la peine, me dit-il, nous l'attendons d'un jour à l'autre. Il vous exposera la situation de votre réseau de vive voix, je sais d'ailleurs que tout va bien. Vous avez fini votre code ? Voulez-vous prendre en mains l'organisation de la section du courrier ?

Avec l'extension des réseaux de renseignement, les courriers se font de plus en plus abondants. La section du *B.C.R.A.* qui était jusqu'ici chargée de les diffuser se trouve complètement débordée. On loue quelques pièces dans un immeuble de l'autre côté de la rue, on me donne une demi-douzaine de dactylos placées sous le commandement de la fidèle M^{lle} Derrien. C'est déjà retrouver un peu de la France que manipuler tous ces papiers fraîchement arrivés dans des emballages de fortune, transportés voici quelques jours à peine avec mille précautions sur un terrain clandestin ou sur le *Micro* à Pont-Aven, et qu'il faut lire, trier, découper, reclasser. Le renseignement est une denrée périssable qu'il importe de livrer à la consommation dans le plus bref délai. Nous nous y appliquons avec ardeur.

Le 14 avril, l'on me remet un télégramme de *Debesse* que je reproduis ci-contre (*Boudin* est le pseudonyme qui est donné à *Jacot* dans le code télégraphique, *Richard* est le mien) :

« POUR RICHARD. PROCÈS NOS AMIS EN COURS
« STOP VERDICT DÉJÀ RENDU POUR GROUPE RADIO COM-
« PRENANT PAUL BOB LENFANT CHOPIN MARS PIERRE
« CHAMPION PHŒBUS STOP TOUS CONDAMNÉS A MORT
« SAUF MARS STOP RECOURS EN GRACE PRÉSENTÉ LE
« 12 AVRIL COMPTONS SUR DEUX SEMAINES MINIMUM
« AVANT EXÉCUTION STOP TÉLEGRAPHIEZ SI VOUS POU-
« VEZ INTERVENIR ÉCHANGE VIE POUR VIE STOP ES-

« SAYONS MONTER COUP DE FORCE AVEC JOSEPH MAIS
 « INTERVENTION RAF ABSOLUMENT NÉCESSAIRE AVI-
 « SEZ-NOUS ACCORD DE PRINCIPE AUSSITOT QUE POS-
 « SIBLE. »

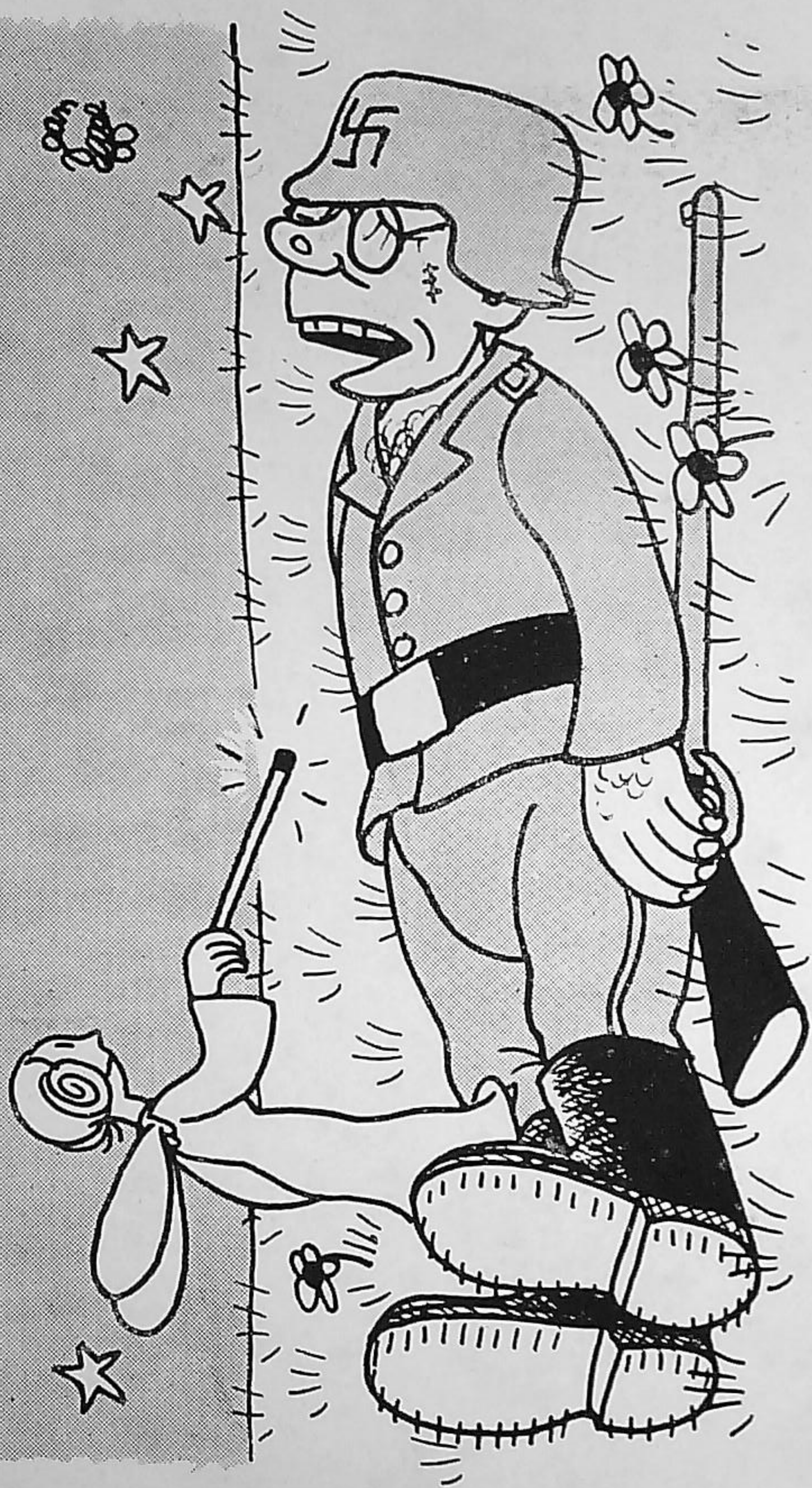
Une fois dissipé l'effet du coup de massue, j'examine de plus près le télégramme. « Paul » est probablement « Pol ». Mais comment peut-il se faire qu'il ait été condamné ? Quand je suis parti de France l'on était toujours confiant dans l'issue de son interrogatoire, l'on pensait même qu'il allait être libéré à bref délai. (Nous ignorions tous que Bob avait, en révélant aux Allemands le secret du code RD qu'il croyait sans valeur, permis à ceux-ci d'identifier Pol comme étant l'auteur des renseignements qui avaient permis le succès du *commando* sur Bruneval).

Je ne connais pas d'autre « Pierre » que mon petit Pierre, alias Mimi. Mais Pierre n'appartenait pas au groupe radio, et n'a été arrêté que fin mai, deux mois après ses camarades et pour une toute autre raison. De même pour Bob, et pour Champion, ce dernier arrêté le 10 juin seulement, et n'ayant, pas plus que Bob, jamais fait partie du groupe Lenfant. Pol non plus n'en était pas, mais il a été, comme tous les radios arrêtés le 25 mars, dénoncé par Phœbus et il est normal que son cas ait été lié à celui de nos autres amis.

Enfin ! j'ai tout le temps de chercher à comprendre. Le plus pressé est de tout faire pour arracher à la mort ceux qui sont condamnés. L'échange vie pour vie, il ne faut pas y penser. Reste l'attaque aérienne, conjuguée avec un coup de main organisé à terre par Joseph.

Je vais dans les services anglais rendre visite à l'un de mes très bons amis, le colonel J... Il prend l'affaire en mains et me promet d'agir tout de suite auprès de la R.A.F. Je reviens à mon bureau avec un mélange d'espoir et d'anxiété : si la R.A.F. est d'accord, nos amis ont une petite chance. Mais les autres, tous les autres des nôtres qui sont à Fresnes ? Il y aura sûrement des victimes pendant l'attaque. Nos camarades, maman, mes sœurs, Philippe... A la grâce de Dieu !

Le colonel J... passe me voir le surlendemain. Il est navré : la R.A.F. estime que l'opération est impraticable et qu'elle n'offre pas une chance sur mille de réussite, même partielle. Je sais que mon ami ne farde jamais la vérité. Je connais trop de pilotes de la R.A.F. pour ne pas savoir que tous auraient eu à cœur de tenter cette opération. Je connais trop bien aussi la reconnaissance de nos amis anglais pour le travail accompli par nos camarades pour ne pas être sûr que tout ce qui pouvait être fait a été fait. Je remercie le colonel J... et baisse la tête en pensant à nos amis.



« CLAIRE »

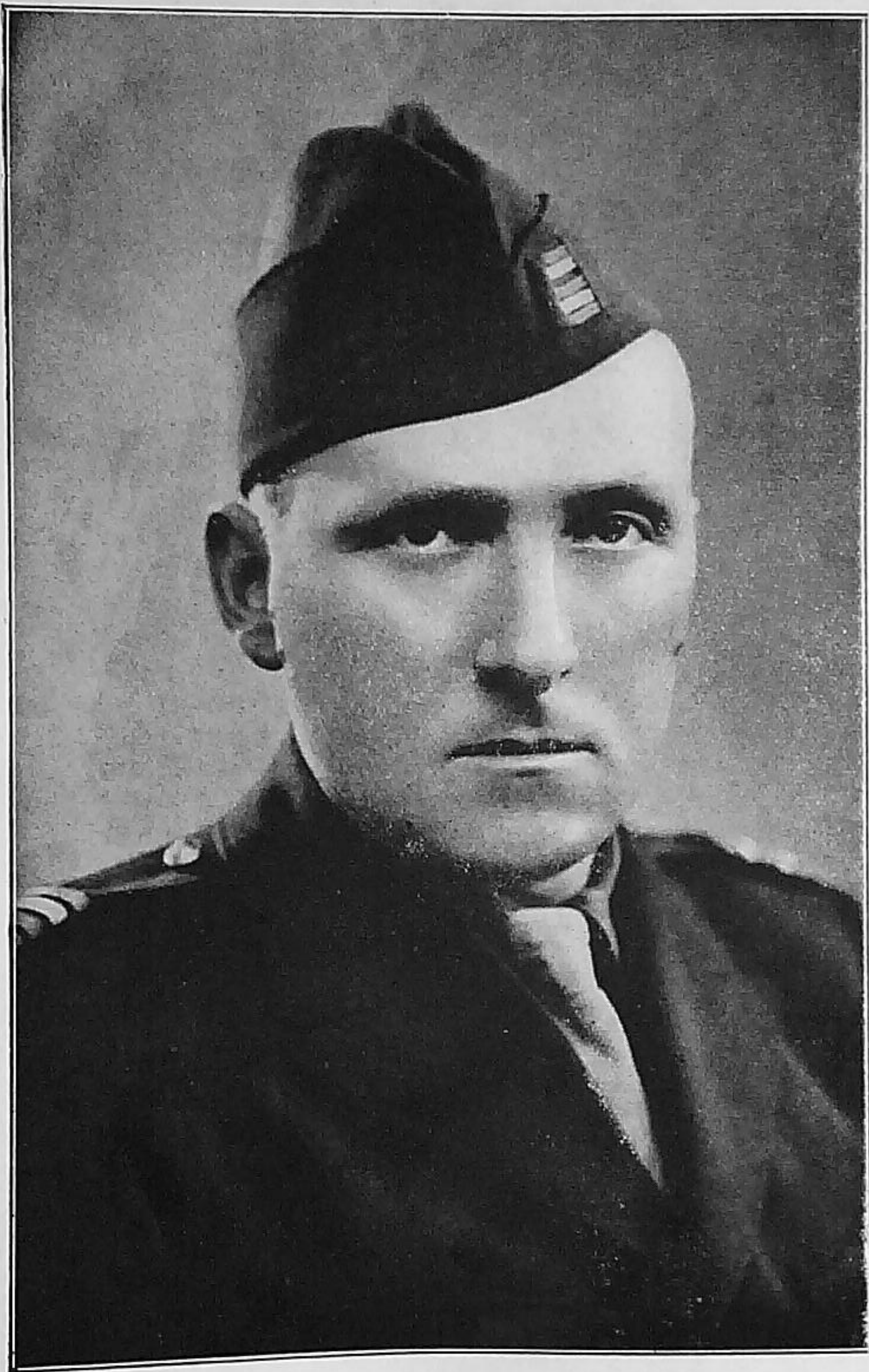
(ARLETTE LEJEUNE) vue par Jean EFFEL



Colonel Pierre LEVY, dit « TAON »



Le Colonel TOUNY, dit « LANGLOIS »



G. BEAUFILS, dit «JOSEPH», dit «Colonel DRUMONT»
des F.T.P.F.

Après deux remises, le procès de nos camarades avait commencé le 26 mars 1943 devant le Tribunal militaire allemand, un an tout juste, jour pour jour, après leur arrestation. Crémailh alias *Mars* (qui avait épousé en prison fin février, notre amie *Bellone*), en a produit les détails dans un rapport qu'il m'a remis et que je présente ci-dessous :

« Nous sommes rassemblés le matin dans le hall : Cholet alias Lenfant, Gesbert alias Voiturier, Dumont alias Pol, Geng, Gloriod, Dibarboure alias Lempereur, Salas, dit Sucre, et moi. Et Bob... lamentable, enchaîné, un cadavre debout, pouvant à peine haleter. Je lui passe mon ravitaillement prévu pour la journée, il se jette dessus.

« Enchaînés deux à deux, moi avec Voiturier, nous parcourons les souterrains et montons dans un car qui nous conduit à l'Hôtel Crillon. Nos femmes sont là, sur la place de la Concorde, devant la sortie du métro, sur le trottoir devant l'hôtel.

« En passant à la prison du Cherche-Midi, nous avons pris Gæres, alias Marin, Rouzier, alias Pommier, et Martel. Marin n'est pas brillant, il pleure sans cesse. On monte au cinquième étage. Deux camarades tiennent Bob sous les bras, car il ne pourrait pas gravir les escaliers.

« Salle du Tribunal (voir le plan ci-contre). Au fond, grande table du président et des deux assesseurs. Derrière eux, un grand étendard rouge à croix gammée. A gauche la table des cinq avocats. A droite le procureur et un greffier. Devant le procureur, l'interprète.

« Une chaise isolée, c'est la sellette.

« Au fond, trois rangées de chaises.

« Le président, major, croix de fer de 1^{re} classe, col doré. Deux assesseurs, lieutenants de troupe, dont l'un au type kalmouk prononcé, joueront le rôle de potiches. Cinq avocats allemands militaires, dont un sous-lieutenant. L'interprète, jeune, sympathique. Le procureur : Oberfeldjustizvertreter Herr Major Seudler, gueule parfaitement cubique, rasé partout. La garde : une demi-douzaine de soldats et un adjudant.

« Commençant par Subsol alias Phœbus, chacun est appelé et va se placer sur la sellette devant le président. Pour tous, même question : Origine du nom. Activité politique. Partis auxquels on a adhéré. Opinions sur Pétain et Laval. Revenus et montant du loyer.

« Quand Simon, chez qui Phœbus a été pris en train d'émettre, dit faire partie des S.F.I.O., le président demande d'un air acide :

« — Le parti de Léon Blum, n'est-ce pas ?

« Nous avons tous l'impression qu'il est jugé dès à présent.

« Je passe à mon tour, le sixième. Rien de particulier.

« Après Geng, le dernier à passer, Seudler se lève et lit un bref acte d'accusation. Délit d'espionnage pour tous,

« A midi et demi nous sommes reconduits à Fresnes. Je m'arrange pour être lié à Cholet et monter avec lui en premier dans le car... Ainsi nous avons le temps de voir nos femmes qui sont toujours là et qui ont l'air de se faire beaucoup de bile. On dépose les camarades au Cherche-Midi en passant.

« Le lendemain 27, on vient chercher plusieurs camarades, dont Cholet, mais pas moi. Le soir, Cholet me téléphone par le mur qu'il est passé seul avec Subsol et que ça va durer longtemps, qu'on commence par les plus gravement inculpés.

« Le 4 avril on me rase et le 5 on vient me chercher.

« Au rassemblement, je passe à Bob une cargaison de vivres. Je voudrais bien parler à Marin car Voiturier lui a, me dit-il, parlé de moi. Pas moyen dans le car. Mais au Tribunal, nous attendons dans l'antichambre, deux par deux dans chaque vestiaire avec un soldat de garde. Seul un de nous passe à la fois dans la salle d'audience et, de temps à autre, on appelle un témoin. On comprend ainsi quels sont ceux qui sont le plus gravement inculpés et ceux qui, au cours des interrogatoires, se sont trop mêlés des histoires des autres.

« Je combine ma manœuvre pour être enfermé avec Marin. J'allonge le bras sur le dossier du banc et attire l'attention de Marin sur ma main. Elle pianote un peu, puis fait du morse : deux doigts = 1 trait ; un doigt = 1 point. Je lui lance un coup d'œil : O.K. ? et je lui transmets : « DISQUE L'ON T'A PARLÉ DE MARS COMME D'UN FUTUR OPÉRATEUR. »

« Il baisse les paupières : O.K.

« Le soldat n'a rien vu de suspect, puisque nous n'avons pas parlé. Pour Voiturier, l'affaire est déjà arrangée entre lui et moi. Reste Subsol...

« Le 6 avril je suis introduit devant le Tribunal. Tous les avocats sont là. Le mien est un nommé Kayserling, qui n'a pas l'air fin. Une petite partie de mon dossier est devant le président, j'aperçois des signets qui marquent certaines pages. Je reconnais aussi le carnet de Phœbus.

« J'engage les hostilités en protestant contre la méthode suivie par les instructeurs qui, tout en faisant leur travail avec un soin louable, ne s'intéressent strictement qu'aux faits permettant d'édifier l'accusation en négligeant tous ceux qui seraient favorables à l'accusé.

« — J'ai, dis-je, déjà fait cette observation, mais il m'a été répondu que ma défense regardait exclusivement mon avocat.

« Le président enregistre, mais ne répond rien.

« Tout à coup :

« — Vous n'aimez pas les communistes ?

« — Je ne crois pas ! j'ai été assez de fois blessé dans les bagarres en banlieue lorsque j'étais sous-chef Croix de Feu.

« — Oui, oui, nous savons... Tenez, voilà votre bulletin d'hospitalisation à Beaujon lorsque vous avez été opéré le 3 juillet 1937. Nous sommes bien renseignés !

« — En effet !

« — Et les Juifs, vous ne les aimez pas non plus ? Mais eux, ils aiment bien vos postes de T.S.F. ?

« (Il fait ici allusion au cambriolage de mon atelier de Clichy en 1937 sous l'inspiration de la Ligue contre l'Antisémitisme, en représailles contre mon refus, après leur sommation, de donner ma démission. Ils ont tout le dossier de l'enquête de la P. J. qui n'aboutit naturellement à rien).

« — Que pensez-vous de Pétain ?

« — C'est le chef du gouvernement.

« — Oui, mais quelle est votre opinion ?

« — J'aime les chefs qui savent ce qu'ils veulent et parlent clair. Or les discours de Pétain sont flous.

« L'interprète traduit, mais fait un lapsus et traduit flou par schlau. Or schlau veut dire rusé ! Enorme stupéfaction de ces messieurs...

« C'est moi qui reprends en allemand et rectifie la traduction : nicht schlau, sonder fleu !

« Questions variées sur des points que je trouve tout à fait secondaires, je suis étonné de ne pas voir venir l'attaque. Mais la voici :

« — Faites entrer Cholet.

« Cholet vient s'asseoir à côté de moi.

« — Vous avez affirmé avoir porté à Crémailh un poste d'émission et des télégrammes.

« — Oui, j'ai dit cela, mais ce n'est pas complet. Quand on nous interroge, on ne nous laisse jamais le temps de nous expliquer à notre gré. On ne m'a pas laissé le temps de préciser que j'ai fait cette commission de la part de Guy, mais je n'ai pas trouvé Crémailh chez lui. Je suis revenu, et il était encore absent. Alors j'ai rendu le poste à Guy.

« La réponse de Cholet provoque une sensation.

« Conciliabule du président et de Seudler.

« Le président s'adresse à Cholet :

« — Vous avez cependant précisé au cours d'une confrontation avec Crémailh que vous n'aviez pas de raisons de mentir, et que ce serait idiot ?

« — Oui, mais je n'ai pas menti en disant avoir fait cette démarche !

« — Enfin, c'est tout de même extraordinaire que vous n'avez pas eu le temps de dire tout, et ceci par deux fois ?

« (Je suis diablement de cet avis et suis anxieux de voir comment cela va tourner).

« J'interviens, malgré les gestes indignés de mon avocat, puisque je n'ai pas la parole, et, en allemand, directement au président, je lui demande de faire préciser à Cholet la date de sa visite.

« Il réfléchit et fait poser la question à Cholet.

« Celui-ci semble réfléchir, puis trouver tout à coup :

« — Ce devait être le lendemain ou le surlendemain de Noël, puisque l'émission devait être faite pour remplacer un opérateur parti en vacances.

« Je ne tique pas.

« Le président discute avec ses assesseurs. Je les entends décider de faire venir l'officier devant qui a eu lieu ma confrontation avec Cholet.

« Cholet sort, entre Voiturier.

« — Vous connaissez Monsieur ? demande le président.

« — Non, je l'ai vu pour la première fois l'autre jour à l'interrogatoire, ici même.

« — Mais vous avez dit connaître un nommé Mars, de Levallois.

« — Oui, Guy m'en a parlé comme d'un opérateur qui n'était pas en activité. Je ne suis jamais allé chez lui et je ne sais pas où il habite.

« — Cependant vous connaissiez tous les opérateurs ?

« — Oui, mais ceux en service.

« Voiturier est emmené, Marin prend sa place. Il est très ému. Il dit que son oncle — qui est Voiturier — lui a parlé de Mars « comme d'un opérateur qui travaillerait ». Son émotion lui a fait oublier le texte de la phrase que je lui avais dictée. Ennuyeux !

« L'interprète traduit et termine sa phrase par « der arbeitet hat ». Ça ne me va pas du tout ! Je prends encore la parole, j'explique qu'il y a erreur de traduction, que le témoin a parlé au conditionnel futur, et même dans un sens dubitatif, et non pas au conditionnel passé. L'interprète se confond en excuses, et le sous-lieutenant avocat qui sait mieux le français que lui confirme ma thèse. Ça va mieux.

« Marin sort, et c'est à Bob d'entrer. Il peut à peine marcher, s'arrête près de la porte. Le président le voit haleter et ne l'invite cependant pas à venir plus près pour répondre. Il lui demande s'il me connaît.

« — Non !

« — Et vous, Crémailh, le connaissez-vous ?

« — Oui.

« Etonnement...

« — Comment l'avez-vous connu ?

« — On m'a montré sa photographie dix fois depuis un an et je le vois à chaque voyage ici.

« Le pauvre Bob sourit. Il est emmené, Phœbus entre, s'assied près de moi.

« Attention !

« — Connaissez-vous Crémailh ?

« — Oui.

« — Que faisait-il ?

« — Il était opérateur.

« — Qu'en savez-vous ?

« — C'est Guy qui me l'a dit.

« — Avez-vous travaillé avec lui ?

« — Non.

« — Sur votre carnet que voici vous avez noté que Mars avait beaucoup travaillé. Était-ce avec vous ?

« — Non, avec Guy.

« — Quand ?

« — Je ne sais pas.

« — Enfin, a-t-il travaillé, oui ou non ?

« — Oh, non...

« Le président semble excédé de voir un pareil imbécile et le fait sortir. Ça me convient très bien !

« Tout à coup, comme s'il me venait une idée, je m'exclame :

« — Mais, le 26 décembre, je n'étais pas à Levallois, j'étais à Rennes !

« Je communique cette pseudo-découverte à mon avocat qui note. Et l'on m'évacue. Dehors, c'est le "cirque", la musique de la garde montante qui remonte les Champs-Élysées. Sortie en musique.

« 7 avril. A mon arrivée à l'Hôtel Crillon, je ne suis pas mis dans les vestiaires, car c'est encore mon tour. Je reste adossé à la commode près de la porte d'entrée de la grande salle, et lis tranquillement Louis XIV. Arrive le deux étoiles sur fond noir, l'officier de la confrontation du 11 août avec Cholet. Il entre, claque les talons, j'entends "Heil Hitler !", trois pas réglementaires, reclaquement de talons. Et il "planche !" Questions sur questions au sujet de la confrontation, notre attitude, pourquoi il n'a pas laissé parler Cholet. Il semble tout éberlué ! Mais un idiot de soldat de garde s'aperçoit que je ne lis pas mon livre, mais que j'écoute avec une extrême attention tout ce qu'on dit. Il me fait rentrer au vestiaire.

« A 11 h. 30 seulement je suis appelé et je croise l'officier S.S. qui sort. Le président me fait seulement répéter que je n'étais pas à Levallois le 26 décembre et les jours suivants. J'offre les preuves : place louée à Montparnasse, lettre écrite à ma fiancée, témoins à Rennes, etc... Le président me répond qu'il me croit sur parole et me dispense de fournir des preuves. Je sors.

« Puis nous rentrons tous, comme le 26 mars. Lecture du réquisitoire

par Seudler. En allemand. La conclusion seule, la peine demandée est traduite par l'interprète. Mais j'écoute bien tout :

« **SUBSOL-PHŒBUS** : ingénieur, organisation technique du réseau, successeur de Guy, donc chef. Opérateur actif, connaît les chefs, les membres, les codes. Travaillait à Gien, Chatou, Reims et Montargis. Touchait 6.000 francs par mois. Peine de mort.

« **CHOLET-LENFANT** : fabriquait les postes, contrôlait le trafic, répartissait le matériel et le travail, installait les postes. N'a pas opéré lui-même, mais membre très actif et très important pour le succès du réseau. N'a jamais menti pendant l'instruction. Peine de mort.

« **GESBERT-VOITURIER** : faisait des liaisons, recrutait, connaît tout le monde. Peine de mort.

« **GÈRES-MARIN** : Jeune, entraîné par son oncle, mais opérateur. Peine de mort.

« **CREMAILH-MARS** : long exposé des arguments de l'accusation et de la défense. Conclut à l'abandon du chef d'accusation d'espionnage. Mais il est bien établi qu'il a connu des membres du réseau, leurs fonctions, l'organisation dans les détails, que de ce chef il tombe sous le coup de la loi du...? qui prescrit à tout sujet d'un territoire occupé de dénoncer toute activité anti-allemande dont il aurait connaissance, et qu'il doit donc être puni. Toutefois, nous estimons qu'il est honorable pour un Français de désobéir à cette loi et que, par conséquent, la peine d'un an d'emprisonnement sera suffisante.

« **DIBARBOURRE-LEMPEREUR** : homme âgé, n'a pas fait de radio depuis longtemps. Était à l'entraînement, pas riche, on lui a offert de petites sommes d'argent. A avoué avoir commencé une émission et a donné comme excuse de n'avoir pu la terminer parce que trop mauvais opérateur. Mais peu importe le succès, seule compte la volonté de travailler. Donc, malgré toutes les réelles circonstances atténuantes, il faut convenir qu'il répond à la définition de l'agent d'espionnage et qu'il faut donc appliquer la loi. Peine de mort.

« **SIMON**, de Chatou, a prêté sa maison, en a connu l'utilisation, a manifesté sa volonté d'aider le réseau. Peine de mort.

« **SALAS-SUCRE** : opérateur actif. Peine de mort.

« **GLORIOD** : opérateur actif. Peine de mort.

« **MARTIN** : très instruit, n'a donc pas eu d'excuses pour prêter sa maison. Ce rôle est aussi important que celui de l'opérateur, car s'il n'y avait pas de lieux d'hébergement des opérateurs, il n'y aurait pas d'émissions. Six ans de réclusion.

« **MARTEL** : pas riche, touchait 600 francs par mois pour prêter les clefs de son appartement. Ne pouvait ignorer ce qu'on y faisait. Sa thèse selon laquelle on passait des nouvelles de famille en Angleterre en

saurait être retenue. Dura lex, sed lex. Peine de mort.

« ROUZIER-POMMIER : chargé de l'écoute, rôle important
A essayé d'émettre, sans succès. Peu importe. Peine de mort.

« DUMONT-POL : officier d'aviation, expert questions Luftwaffe.
Connaissait les chefs. N'a pas avoué, mais charges accablantes. Peine
de mort.

« GENG : a prêté un poste de trafic à ondes courtes à Subsol. Mais
on n'a pas le moyen de prouver qu'il en connaissait la destination. Acquitté.

« Le président demande si quelqu'un a quelque chose à ajouter au
réquisitoire. Il ne peut admettre que les observations importantes. Geng
demande la parole : accordé.

« — Je demande la restitution de mon poste !

« Sérieusement, ils examinent la question ! Le président répond enfin
que le poste a été saisi chez Subsol et qu'il demeure confisqué, ainsi que
toutes les saisies faites chez les inculpés.

« Voiturier demande la parole : accordé.

« Notre camarade demande de porter la responsabilité de tout ce
qu'a pu faire son neveu sur ses instigations. Ce à quoi Marin réplique en
faisant la demande inverse au profit de son oncle. Aucune réponse du
Tribunal.

« Le président déclare que les temps de prévention compteront dans
l'accomplissement des peines.

« Les avocats ont maintenant la parole. Les quatorze plaidoiries sont
expédiées en une heure et quart ! Le Tribunal ne les écoute même pas.
Heureusement, car mon imbécile d'avocat commence la sienne en doutant
que le Tribunal tienne compte à mon profit d'un réquisitoire aussi modéré
pour ce qui me concerne ! Puis il reprend maladroitement toute l'affaire.
Le jugement est remis au surlendemain matin.

« Nos femmes sont à la porte du Tribunal, nous attendant. Je fais
à la mienne le signe convenu pour la cote des espoirs : 10/10. J'ai aussi
rendez-vous avec elle à la fenêtre de ma cellule. Je lui télégraphie les
résultats. Elle ne paraît pas du tout enchantée ! (C'est qu'elle craignait
une augmentation de la part du Tribunal).

« Surlendemain 9 avril 1943. Rassemblement en bas. Pas de Bob.
Transport à l'Hôtel Crillon. On nous fait tous entrer dans la salle d'au-
dience. Entrée de la Cour. Heil Hitler ! Serment prononcé par le président
de juger sans crainte et loyalement pour le plus grand bien du Reich.
Les assesseurs répondent : « Ich schwœere ! » Re-« Heil Hitler ! »

« Le président lit alors :

« Die folgenden Angeklagten : Subsol, Cholet, Gesbert, Simon,

Goeres, Dibarbourre, Salas, Gloriod, Martin, Martel, Rouzier, Dumont, sind zum Tode verurteilt. Der angeklagte Crémilh ist zu einem Jahre Gefaengniss verurteilt. Der angeklagte Geng ist freigesprochen. »

« Il nous fait ensuite un petit discours :

« Nous venons de juger une des plus importantes affaires d'espionnage. Elle nous a coûté un matériel immense et a causé la mort de nombreux soldats allemands. Il est juste que les peines prononcées soient sévères. »

« Il reprend ensuite chaque cas, avec les arguments de la défense et de l'accusation, et expose les raisons pour lesquelles les uns ont été acceptés et les autres rejetés.

« La Cour sort de la salle d'audience et nous avons le droit de parler aux avocats allemands, aux deux ou trois avocats français grassement payés par les malheureux parents des inculpés, et qui se sont donné la peine de venir écouter le résultat du jugement. C'est exactement tout ce à quoi ils ont servi. Nous pouvons aussi parler entre nous.

« L'avocat sous-lieutenant vient vers moi, me félicite de « ma chance inouïe », et me dit qu'il est convaincu de ma culpabilité ! Je lui réponds que je suis enchanté que ce soit lui qui ait cette opinion plutôt que le président.

« Je prie mon avocat d'aller prévenir ma femme en bas et de dire aux familles qu'elles pourront nous voir tout à l'heure dans la cour de l'hôtel.

« Le jugement a confirmé toutes les demandes du réquisitoire, sauf celle qui visait le pauvre Martin. Le procureur n'avait demandé que six ans de réclusion, il est condamné à mort. Il est vrai que Simon et Martel, dont les cas étaient identiques, s'étaient vu demander la peine de mort par Seudler qui avait cependant reconnu des circonstances atténuantes pour Martin.

« J'apprends qu'il faut attendre les confirmations du jugement pour être libéré et que cela peut demander quatre mois !

« On nous remet les menottes, sauf à Geng et à moi. Cholet est attaché à Subsol. On descend dans la cour où se trouvent les parents qui attendaient sur le trottoir. Une demi-heure de conversation, puis départ pour Fresnes.

« Nous sommes tous rassemblés une dernière fois dans le hall de la troisième division devant le bureau. Et là tous mes camarades me prient de les venger.

« Les condamnés à mort sont, quelques jours après, rassemblés dans les cellules spécialement surveillées et destinées à cet usage. Cholet est avec Dumont et Voiturier. »

Dans son réquisitoire, l'Oberfeldjustizvertreter Herr Major Seudler a fait allusion à des sommes d'argent que le réseau avait versées aux accusés. Pour Subsol, pas de difficulté : sa mensualité représentait un

salaire qu'il aurait reçu de n'importe quel employeur. Nous agissions de même vis-à-vis de tous nos camarades. Les indemnités remises à *Lempereur* se justifient d'elles-mêmes : elles compensaient la perte de salaire subie par notre ami du fait du temps qu'il nous réservait. On pourrait être tenté de penser que Martel, dont l'Allemand a dit : « *Pas riche, touchait six cents francs par mois pour prêter les clefs de son appartement* », agissait mû par l'appât du gain. Il aurait, dans ce cas estimé sa vie à bien bon marché. Martel, pas plus qu'aucun des camarades qui nous ont donné asile — et le Boche me fait plaisir quand, au sujet de Martin, il reconnaît l'importance première des asiles — ne nous a jamais demandé la moindre somme. Mais vis-à-vis des humbles comme lui, j'avais décidé que nous nous considérions comme locataires de son appartement. Cette somme misérable de six cents francs correspondait exactement à son loyer.

Ceci dit, revenons au jugement *allemand* porté contre nos amis :

Je pense que le lecteur aura été frappé par les paroles prononcées par cet *Oberfeldjustizvertreter Herr Major Seudler* dans les considérants de son réquisitoire contre *Mars* auquel il reprochait, la preuve étant faite qu'il connaissait les arcanes de notre réseau, de n'avoir pas, en application de je ne sais plus quelle loi boche, dénoncé notre activité. « *Toutefois*, a dit cet Allemand dont j'ai souligné tout à l'heure à dessein les paroles, *toutefois, nous estimons qu'il est honorable pour un Français de désobéir à cette loi.* »

Je ne connais pas de condamnation plus sévère contre Vichy que cette phrase tombée des lèvres de ce Boche « à la tête cubique et rasée ». Car qui peut le plus peut le moins, et ce qui a été admis par cet Allemand à l'égard de quiconque ne dénonçait pas les patriotes l'était aussi à celui de quiconque travaillait personnellement contre l'ennemi.

Qu'on ne vienne pas me dire que j'interprète : je n'en veux pour preuve qu'un incident intervenu quelques jours après, au cours d'une autre affaire d'espionnage dont un des inculpés, du nom de Doucet, était voisin de cellule de *Mars*. Je cite celui-ci :

« ...un de mes compagnons de cellule, Pierre Doucet, passe à son tour en jugement. L'affaire étant très importante, elle est coupée en neuf, Pierre fait partie de la première journée, le Tribunal siège à la prison dans le baraquement voisin des cachots, côté château d'eau. Les officiers allemands qui se sont fait espionner par les accusés sont présents au jugement et se tiennent derrière la Cour. Ainsi, l'un d'eux entend Renard, chef de Doucet, expliquer que cet officier lui commandait des tirages à l'ozalid de bleus des champs de mines et des fortifications secrètes de la côte de Normandie. Naturellement, Renard en tirait un de plus...

« Sincères félicitations du Tribunal aux accusés, et surtout à la jeune fille de Falaise, pour leur patriotisme. *Et puis, tous condamnés à mort.* »

Alors, où est le fameux double-jeu ? Les Allemands condamnent à mort, certes, et nous leur reconnaissons absolument ce droit, conforme aux lois de la guerre. Mais ils ne peuvent s'empêcher de féliciter ceux qu'ils condamnent pour leur patriotisme, de déclarer *qu'il est honorable pour un Français de désobéir à leur loi*. Il s'agit cependant d'activités dirigées contre l'Allemagne ! Vichy, lui, pour des activités qui ont pour but de libérer la France, ne félicitera jamais ! Il dégradera, il prétendra ôter à ces Français (que des Allemands félicitent) la nationalité française, il les salira par toutes les méthodes possibles. Tout compte fait, tout bien pesé, et ce n'est pas d'aujourd'hui que je le pense, j'ai beaucoup plus de considération pour le Boche que pour Vichy.

Enfin, je retiens l'éloge qui a échappé inconsciemment au président du Tribunal :

« — *Nous venons de juger une des plus importantes affaires d'espionnage. Elle nous a coûté un matériel immense et a causé la mort de nombreux soldats.* »

L'un des prévenus, Geng, a dit : « *Après chaque condamnation que chacun de nous écoutait debout, j'ai remarqué que presque tous mes camarades prenaient un air souriant en se rasseyant...* »

Mars, de son côté, m'a confirmé que lorsque nos camarades qui venaient d'être condamnés à mort ont entendu la phrase du président fidèlement traduite par l'interprète, *ils se sont regardés et ont souri*. Il ne pouvait y avoir pour eux de meilleur réconfort, de plus légitime fierté. Ils allaient mourir, mais ils ne seraient pas morts pour rien.

Revenons au rapport de Mars :

« *Le 13 mai, visite. Je descends et trouve Cholet qui va aussi au parloir. Bavardage très calme, échange de petits tuyaux et papotages-maison. Il passe le premier, puis je descends. Cholet quitte sa case au même moment. Il ouvre la porte de la mienne et dit bonjour à ma femme de l'autre côté, puis va embrasser M^{me} Cholet.*

« *Je le retrouve après mon quart d'heure. Nous attendons dans le hall de la deuxième division avec un soldat allemand qui parle un pur français. Il est Alsacien, déjà deux fois déserteur. Il attend de descendre au parloir. Nous lui passons des fruits, des cigarettes. Et je remonte avec Cholet à*

la troisième division au cinquième étage, toujours devisant tranquillement, et même gaiement. Arrivés à ma porte, je lui serre la main et lui dis : « T'en fais pas, vieux, à bientôt ! » En attendant le sous-officier qui vient pour me faire rentrer, je regarde machinalement Cholet marcher sur la passerelle qui mène à sa cellule. »

« Le surlendemain midi, 15 mai, la porte s'ouvre à huit heures. Mon voisin de cellule, René Paty, et moi, nous sommes bien entendu recouchés après le "jus", en attendant la corvée des ordures qui passe à neuf heures.

« C'est Hendrick (le gardien) qui rigole et, contrefaisant le sous-officier furieux, hurle : « Raus ! » Il m'invite à déguerpir avec mes affaires en me disant que je suis libre. Je ne bouge pas de mon lit, je lui dis : « Ce coup-là, on me l'a fait bien des fois, ça ne prend pas ! » Hendrick insiste tellement que je m'assieds dans mon lit. Il me montre un papier qu'il avait tenu caché derrière son dos : "ENTLASSUNG".

« Je ne me suis jamais habillé si vite. Mes provisions à René avec les jeux de carte et le tabac, à Hendrick mon cigare du dimanche. Ah ! il me faut des souvenirs corrects... Je vole la couverture dans laquelle j'ai dormi 413 jours, mon quart et ma cuiller à manche aiguisé sur le ciment des W.-C. pour la transformer en couteau. Et je déguerpis vivement. Ma joie n'est pas complète : il faut laisser là ce pauvre René, tout seul, et les autres copains... René est ému, moi aussi.

« En bas, je retrouve Geng avec un aussi gros ballot que le mien. Bureaux divers, attentes. On nous enferme encore dans des petites cabines. Franz (un autre gardien) vient me dire au revoir. Il a appris qu' "André" était libéré, il vient me dire sa joie et me confie qu'il a l'œil et sait choisir ses amitiés ! Il avait bien vu depuis le début que j'étais innocent ! On nous rend nos affaires, et notre argent, et nos papiers, et enfin, la porte. Geng cueille des feuilles toutes neuves aux petits arbres de l'allée et mange ce morceau de printemps de liberté. On dépose nos colis au "Café de la Liberté" car nous ne sommes pas habitués au grand air et les paquets sont lourds...

« Et je téléphone à ma femme : « A tout à l'heure ! »

« Le lendemain, nous rencontrons, dans le couloir du métro Villiers, M^{me} Cholet, hagarde, à peine reconnaissable. Elle vient d'apprendre que nos douze camarades ont été exécutés avant-hier, 13 mai. C'est Jeff (M^{me} Dixon) qui le lui a appris de la part de l'aumônier, l'abbé allemand Stock.

« Je ne puis le croire. Avant-hier ? Et Dibarbourre ? Martel ? Gæres ? qui étaient si peu chargés ! Ils n'ont pas été graciés ?

« — Non. Personne. »

Lenfant avait demandé à *Mars* de tout faire pour aider sa femme et son fils. *Mars* se trouvait lui-même dans une situation difficile car son atelier avait été cambriolé de fond en comble par les Boches, lesquels avaient emporté pour près d'un million de matériel. Ils ne rendirent naturellement rien. *Mars* fit toutes les démarches auprès du Tribunal allemand pour obtenir la levée des scellés sur l'atelier de Cholet où il pénétra le premier. Comme chez lui, tout était volé, sauf quelques objets sans valeur. Toutefois, ajoute-t-il par cette note qui vient à l'appui de ce que j'ai dit des mauvaises méthodes de travail de la Gestapo : « *En mettant un peu d'ordre chez Cholet pour permettre de vendre ce qui restait de monnayable, j'ai trouvé : une valise d'émission complète, des liasses de questionnaires Wehrmacht, Luftwaffe et Kriegsmarine, des carnets de silhouettes d'avions allemands, des explosifs, de la poudre incendiaire, des cordons Bickford, des "routines" d'émission en photos 4 1/2 x 6, une carte d'identité au nom d'une M^{me} Poivre, et des quantités de pièces diverses provenant des postes émetteurs.* »

Il semble bien que, jusqu'au moment de l'arrestation de *Capri*, la Gestapo ne se soit pas occupée de *Lenfant*, *Mars* et autres, que sous l'angle de la radio. L'organisation devait leur apparaître comme passant du trafic pour le compte d'un ou plusieurs réseaux qui lui étaient extérieurs, et dont les radios qu'elle avait arrêtés ne connaissaient rien. Si la Gestapo avait un peu mieux travaillé chez *Lenfant* — dont l'atelier, minuscule, n'était pas difficile à visiter de fond en comble — elle aurait trouvé ces questionnaires dont parle *Mars*, et qui étaient ceux que j'avais établis avant de partir pour Londres. Ces documents lui auraient permis d'établir que *Lenfant* était personnellement en contact avec un réseau de renseignement. La négligence inadmissible des policiers allemands nous a fait gagner un temps précieux : il a fallu les arrestations fortuites de *Paco*, de *Bob* et de *Capri* pour que les Boches se rendissent compte de l'identité de notre réseau comme de la mienne propre.

Autre fait qui prouve bien la nonchalance des policiers allemands : après la libération de Paris, j'ai visité l'appartement de La Motte-Picquet où mes sœurs Maisie et Isabelle avaient été arrêtées. Les scellés s'y trouvaient encore, les Boches n'y étaient revenus qu'au mois de mai 1944, pour une raison inconnue, après avoir forcé la serrure de la porte de l'escalier de service. Pas de scellés sur cette porte qu'il suffisait de pousser pour entrer librement dans l'appartement. J'ai pu me convaincre que leur fouille avait été très superficielle car, entre autres choses, un paquet que j'avais pris au magasin de

photogravure Braun, près de l'avenue de l'Opéra, et que *Pierre* devait porter à l'ingénieur de la Marine Berthon, ami d'*Hilarion* à Brest, n'avait pas été ouvert quoiqu'il fût placé en évidence. Ce paquet ne portait aucune marque extérieure, il était lourd et volumineux. J'ai reconnu les bandes collées devant moi par la vendeuse, les Boches ne l'avaient pas ouvert.

« J'ai pu voir mon mari pour la première fois après son arrestation le 1^{er} mars 1943, écrit M^{me} Cholet. C'est la première fois que je l'ai vu pleurer devant moi. Je l'ai revu le 25 mars 1943 lorsque commença le procès. Il descendait, menottes aux mains, de l'autocar qui l'avait amené devant l'Hôtel Crillon. Depuis ce jour jusqu'au 9 avril, date du verdict, je suis allée tous les jours avec mon fils place de la Concorde, à neuf heures du matin et à midi, pour le voir rentrer et sortir malgré la défense des gardes allemands dont l'un me repoussa un jour jusque dans l'escalier de la station du métro Concorde, un revolver appuyé dans le creux de l'estomac.

« Le jour du verdict, j'ai pu le voir dans la cour de l'Hôtel Crillon. Jamais on n'aurait pu penser qu'il était condamné à mort, tant il avait le visage souriant. Il m'a serrée sur son cœur, de son unique bras libre, et m'a promis qu'il reviendrait. Depuis ce jour, j'ai eu la permission de le voir chaque semaine. Je l'ai vu cinq fois.

« Le 13 mai 1943, l'interprète allemand nous laissa plus longtemps que d'habitude ensemble. Il avait ses raisons pour cela : c'était la dernière fois que je voyais mon mari ! Mais je l'ignorais alors. Je ne l'ai jamais vu si gai ni si courageux. Comme il me voyait toute triste et que je lui disais, comme chaque fois que je venais à la prison, que c'était peut-être la dernière fois, il me dit : « Ne crains rien, je reviendrai. » Je l'ai quitté réconfortée par ces paroles et, le dimanche suivant, mon amie, M^{me} Dixon, venait me prévenir que l'aumônier allemand, l'abbé Stock, lui avait dit que tout était fini ! Je suis allée le lundi voir l'abbé Stock pour connaître les derniers moments de mon mari. Il m'a remis son alliance, un petit mouchoir que je lui avais donné, son chapelet et son missel sur lequel il avait écrit : « Pour mon fils Jean-Louis, en souvenir de son Dad. Fresnes, le 13 mai 1943. »

« L'abbé Stock me dit que, de tous ceux qu'il avait quittés, André avait été un des plus courageux. Il a fermé lui-même les yeux d'un de ses camarades exécuté avant lui.

« Je suis allée le jeudi suivant à Fresnes chercher les vêtements de mon mari ; je crois que ce moment a été le plus pénible de ma vie. Quand le sous-officier allemand ouvrit devant moi une chemise verte marquée au dos d'une croix noire et qu'on m'apporta son pardessus, ses couvertures, sa montre, mes larmes n'ont pu s'arrêter. C'était la première fois que je pleurais devant les Allemands. »

L'exécution de nos amis eut lieu au Mont Valérien le 13 mai 1943 dans l'après-midi. Y assistaient l'*Oberfeldjustizvertreter Herr Major Seudler* en personne, le *Feldjustizoberinspektor Nitzsche*, l'abbé Stock et un médecin. Notre ami *Pol* avait exprimé le désir de porter sa Légion d'honneur et la *Military Cross* qu'il avait gagnées durant la guerre. On me télégraphia pour me prier d'envoyer une *Military Cross* de Londres. Elle n'arriva pas à temps... *Jeff* s'arrangea pour trouver à Paris un ruban aux couleurs de cette belle décoration britannique et *Pol* put l'épingler au revers de son veston.

Nos camarades tombèrent tous en braves, y compris *Phæbus*, alias *Subsol*, qui avait été responsable de leur arrestation et à qui ils avaient pardonné avant de mourir. Leurs corps ont été inhumés au cimetière d'Ivry, côte à côte.

VII

Passy est rentré à la lune d'avril. Je vais lui serrer la main. Il ouvre son portefeuille, me tend une carte de couleur blanche sur quoi je lis : « *Kriegsgefangenenpost-Postkarte* », dont l'adresse a été soigneusement grattée, et qui porte le tampon du « *fr-Stalag 122* » avec le cachet de la poste des Lilas, du 7 avril 1943. Je la tourne, intrigué : c'est l'écriture de maman !

Je déchiffre le message, écrit avec un crayon très pâle. Il est daté du 2 avril :

« *Merci de tout cœur de toute la peine que vous vous donnez pour nous toutes, nous vous en gardons une reconnaissance infinie. Pouvez-vous vous imaginer la joie que nous avons ressentie à nous retrouver toutes les six ! Nous occupons la même chambre, nous sortons plusieurs fois par jour. Mes petites filles ont meilleure mine et bon appétit. Remerciez bien (ici un mot illisible) mais nous n'avons pas besoin d'argent. Baisers affectueux de toutes.* »

La signature est grattée, elle aussi. Par quel miracle Passy a-t-il pu avoir cette carte ?

— *Debesse* me l'a remise pour vous, me dit-il. J'ignore comment elle lui est parvenue.

(Je saurai un jour que la carte était adressée à M^{me} Habib, dont j'ai cité l'admirable dévouement. Elle l'a confiée à Jacqueline Richet, qui dirige le service social de notre réseau, pour qu'elle me la fasse parvenir).

Ce sont les premières nouvelles de maman que j'aie reçues depuis son arrestation.

Depuis le début du mois de mars, Maisie et Isabelle étaient plongées dans l'inquiétude. Un petit papier rose avec la mention *D.N.T.L.W.* avait été collé sur la porte de leur cellule. Elles ignoraient la signification de ces lettres mystérieuses, mais elles avaient remarqué que ces papiers ne figuraient pas sur les portes de maman, d'Hélène, de Jacqueline, de Madeleine. Allait-on les séparer à nouveau ? Il n'était

question ici que de départs depuis quelques semaines.

Le 9 mars, une surveillante entre dans la cellule d'Isabelle :

— Vite, vite, vos paquets. Vous partez !

— Où ?

— Je ne sais pas.

Puis c'est au tour de Maisie.

Isabelle se précipite à la fenêtre :

— Allo, *Sophie* ?

— Allo ?

— On m'a dit de faire mes paquets... je m'en vais ! Et toi ?

— Moi aussi !

Isabelle danse de joie.

— A tout à l'heure !

Isabelle jette sur le sol sa couverture personnelle et y entasse en hâte tout ce qu'elle possède. La surveillante revient, la presse. Rouge, ébouriffée, le cœur battant, son chapeau, qu'elle avait oublié, posé de travers sur le sommet de son crâne, elle descend les escaliers en courant. Dans une galerie, maman, Maisie, Hélène, Jacqueline, Madeleine ! Il est interdit de se parler. Mais les yeux peuvent tout dire... C'est la première fois depuis le 21 octobre que maman voyait Hélène et *Matelot*.

Hélène est à la fois heureuse et inquiète.

— Que va-t-on nous faire ? demande-t-elle à la surveillante.

— N'ayez pas peur. *Les Renault n'auront pas la tête coupée !*

On vient les chercher, on les conduit au greffe avec sept autres détenues. On les enferme dans des petites cabines, deux par deux. Isabelle est avec Hélène, les deux sœurs sont transformées en fontaines. Au bout de quelques minutes, on les fait sortir, on les introduit dans un bureau où tous les objets qui leur avaient été confisqués leur sont rendus. Et voici maintenant Philippe, pas rasé, les vêtements fripés ! Il a toujours son bon et franc sourire.

Puis c'est une cellule où on les enferme toutes. Philippe a été amené ailleurs. Six matelas ont été étendus par terre.

— Savez-vous où nous allons ? demande Maisie à la surveillante.

— A Romainville !

Ce nom ne dit rien aux prisonnières. Est-ce une prison ? ou une étape vers la déportation ? ou pire encore ? Mais qu'importe, puisqu'elles sont ensemble ! D'abord maman, que toutes embrassent. Puis les confidences... Maisie ne perd pas de temps, elle attire Hélène dans un coin et lui raconte ses expériences à la Santé. La pauvre Hélène l'écoute d'un air épouvanté. Maman est assise sur l'unique escabeau.

Elle regarde ses filles sans mot dire. Jacqueline, la figure tuméfiée par les larmes, est accroupie à ses pieds. De ses deux bras tendus, elle enlace le cou de maman et, muette, la dévore du regard.

Isabelle et Madeleine ont fait l'inventaire des provisions. Maisie est la seule à ne plus rien avoir. Elle avoue que, chaque dimanche, elle s'installait devant sa table *pour réfléchir*. Elle grignotait un peu, de-ci, de-là... Le lundi matin, il ne lui restait plus rien. Une fois les parts établies, elle déclare, péremptoire :

— Eh bien, moi ! les émotions me creusent... Je ne sais pas où nous serons demain. Donc...

Et elle dévore incontinent toutes les provisions qui lui ont été réservées. Maman, épuisée de fatigue, s'étend sur son matelas. Quoique celui-ci soit posé sur le sol, elle est prise de vertiges. Mes sœurs parlent toute la nuit. Hélène a une crise de foie et Isabelle une rage de dents, mais tout va bien : elles sont ensemble !

Au matin du 10 mars, on vient les chercher de bonne heure. Elles montent dans une voiture cellulaire en compagnie de Philippe et d'un grand diable qui, pendant le trajet, se présente tout de suite : Louis François. C'est notre camarade François, à qui j'avais remis, au mois de mars 1942, une lettre du Général. Il est devenu l'ami de Philippe et entreprend tout de suite de porter la conversation sur moi. Maisie a toutes les peines du monde à le faire taire.

La première impression que donne Romainville est bonne. Les détenus sont introduits dans une maison entourée d'un joli jardin bien cultivé. Au bout d'un instant, un Allemand survient, procède à l'appel des noms, donne à chacun une plaque de métal avec un numéro. Isabelle est consternée : elle lit sur la sienne, qui est immatriculée 1822 : « FORT DE ROMAINVILLE ». Elle a connu deux prisons et la voici maintenant dans un fort ! Dans son esprit passe la vision de sombres cachots, de lourdes portes toutes bardées de fer, de verrous et de cadenas. Ses sœurs ne sont pas plus rassurées et, instinctivement, se serrent autour de maman.

— Disons-nous au revoir ! propose Hélène. Cela veut sûrement signifier que nous allons être séparées,

— *Nein ! Nein !* intervient la sentinelle allemande, qu'un vice de conformation a sans doute pourvue d'un bon naturel. *Pas pleurer ! Toutes même chambre, ensemble !* La première réaction des prisonnières est de n'en rien croire. Elles sont conduites à la fouille, qui est pratiquée sous l'œil d'un *Sonderfuehrer* de la Gestapo, dénommé Trapp. Ce Trapp a la prétention de bien connaître les finesses de la langue française et de ne pas être dénué d'esprit :

— Mesdames ! dit-il, vous aurez un "toubib", détenu comme

vous. Une lettre ou deux cartes par mois. Vous pourrez écrire à votre famille, à l'ambassadeur de France à Berlin, et même à Churchill si ça vous fait plaisir !

La montre de Jacqueline plaît à un Boche qui l'enfouit dans sa poche. Elle ne la reverra plus.

Puis c'est la conduite le long d'un sentier, d'où l'on voit tout Paris par-dessus les remparts du vieux fort, et la découverte d'un grand bâtiment, du genre caserne, avec deux cours sur le devant séparées par des barbelés et couvertes de mâchefer. D'un côté, les hommes, de l'autre, les femmes. Tout ce monde grouille, et Isabelle est éberluée : ces femmes sont fardées, vêtues de robes printanières. Certaines se rôtissent au soleil, on croirait une colonie de vacances !

On fait entrer les prisonnières dans le bâtiment, chacune d'elles reçoit une couverture, une assiette, une fourchette, une cuiller, et même un couteau, objet sacro-saint, rigoureusement prohibé à la Santé comme à Fresnes.

Philippe se présente dans l'encadrement de la fenêtre pendant la distribution. Il est fraîchement rasé, lui dont la mine était si piteuse hier encore. Il embrasse maman et ses sœurs : les hommes qui l'entourent semblent stupéfaits de voir ce nouveau venu embrasser tant de femmes.

Une petite chambre au second étage, tout en haut du bâtiment. Trois détenues s'y trouvent déjà : M^{me} Le Bail, femme du député du Finistère, qui sera baptisée *Dadane* ; M^{me} Wackhen, une petite vieille qui, entendant prononcer le nom de "Renault", s'approche de maman et lui dit à l'oreille : « Je suis la mère de *Bouboule*, il m'a souvent parlé de votre fils ! — maman, craignant un piège, et ignorant au surplus tout de ce *Bouboule*, feignit de ne pas comprendre — ; M^{me} Wackherr sera dénommée *Jeannot*. Et enfin M^{me} Marthe Mardaga, qu'on appellera tout simplement Marthe, et qui, en ce matin du 10 mars, ne paraît pas être très à son aise. Son mari, qui vient d'être dirigé sur Compiègne, a pu lui glisser un étui à cigares en carton sur quoi il avait tracé quelques lignes. Ayant peur d'être fouillée, Marthe a avalé le carton qui, par surcroît, était tout imprégné d'une odeur de ce tabac qu'elle a en horreur. Elle raconte cette histoire avec son accent rocailleux de Perpignan.

La surface déjà réduite de la chambre était encore encombrée par une table, deux bancs, un poêle et quelques étagères. Comme les prisonnières étaient neuf au total, et qu'il n'y avait que huit couchettes, on apporta le soir un matelas supplémentaire qui fut étendu par terre. Telle qu'elle était, cette chambre dont la fenêtre ne com-

portait pas de barreaux leur parut être un paradis ! Mes sœurs, qui avaient déjà passé toute la nuit précédente à parler, ne cessèrent de bavarder pendant quarante-huit heures. Maman, très fatiguée, demeura étendue sur son lit. Elle fit dire au commandant du fort que, si l'on avait décidé de la mettre en liberté, elle sollicitait la faveur de ne pas avoir à partir avant huit jours. Il ne lui fut pas répondu.

Les détenus de Romainville qui partagent une même chambre sont favorisés. Après eux viennent les "isolés" qui, ne peuvent ni écrire ni recevoir aucun colis. Puis enfin ce sont les "casemates". Dans les anciennes casemates du fort, creusées sous la terre, vivent des centaines d'hommes qui n'ont droit à rien et qui meurent de faim. Ils ne sont autorisés à sortir à l'air libre qu'un quart d'heure par jour. En allant au lavoir, mes sœurs peuvent apercevoir des grappes d'hommes décharnés accrochés aux lourdes grilles qui ferment ces sombres caveaux.

Philippe, qui s'est arrangé pour se faire affecter aux cuisines, a constitué une petite équipe avec trois jeunes marins bretons détenus comme lui. L'un d'eux, Jules, réussit chaque jour, malgré la surveillance étroite des Allemands, à passer des vivres aux prisonniers des casemates. Dénoncé par un mouchard, Philippe sera chassé de son poste.

Il s'était d'abord porté volontaire pour la corvée quotidienne d'ordures afin de passer près de la fenêtre de ma mère et de mes sœurs. Il put leur faire passer un billet : « Venez demain matin à tel endroit à 7 h. 30. » Il raconta son interrogatoire à Fresnes : les Boches, qui ne voulaient pas admettre qu'il ne sût rien de moi, l'avaient copieusement battu, lui avaient enlevé les couvertures de sa cellule, lui avaient mis les menottes. Il était demeuré transi de froid et enchaîné pendant douze jours. Mais aujourd'hui tout allait bien ! Il avait pu entrer en contact à Fresnes avec des camarades de mon réseau, dont Louis François qui était devenu son ami. « Pourvu que Gilbert ne soit pas assez couillon pour venir se livrer ! », conclut-il dans son langage de marin.

La nourriture était infecte. A sept heures du matin, une tisane indéfinissable. A midi, une soupe d'orties suivie de choux-fleurs assaisonnés de pucerons. Le soir, un prétendu café. Un tiers de boule de pain noir et gluant par personne et par quarante-huit heures. Les prisonniers mouraient de faim, même ceux qui étaient autorisés à recevoir des colis de l'extérieur. On vint un jour proposer à maman l'échange d'un quart de boule contre quatorze morceaux de sucre. Maman hésitait, considérant que le sucre était indispensable. Madeleine et Isabelle supplièrent :

— Prenez le pain, maman ! On a tellement faim !

De temps en temps, pour agrémenter le menu, un peu de viande avariée accompagnée des inévitables choux-fleurs. Tandis que les prisonnières enlèvent, à la cuiller, les pucerons collés sur les feuilles jaunies, Marthe chante, avec l'accent :

*La soupe qui pue,
la viande qui sent,
les asticots qui se baladent dedans,
les mouches qui crottent sur le rata,
tout ça c'est pour le soldat !*

Chacun rit, et l'on mange.

Cette Marthe, toujours de bonne humeur, luttera héroïquement, le sourire aux lèvres, pendant deux ans. Elle passera à la chambre à gaz quelques jours avant l'arrivée des Alliés à Ravensbrück.

Plusieurs des femmes de nos camarades sont aussi à Romainville : Alice Pelletier, femme de *Jim*, Fernande Gaudin, dite *Marie-Ange*, femme de *Champion*, M^{me} Fleuret, dite *Nana*, femme d'*Espadon*, Annie Renaud de Saint-Georges, dite *Annette*, femme de *Jasmin*, M^{me} Facq, femme de *Favreau*.

Dès les premiers jours, Alice Pelletier a couru vers Maisie :

— Mademoiselle Renault ? Vous vous souvenez de moi ? Nous avons dîné ensemble un soir, vous, mon mari, votre frère et moi...

Romainville fourmille de *mouches* ; Maisie a nié énergiquement avoir jamais rencontré *Jim* (tout dernièrement, à Fresnes, les Allemands lui ont tendu un piège en lui faisant dire par une prisonnière que *Jim* lui envoyait ses amitiés). Elle regarde Alice Pelletier, au visage si doux :

— Vous vous trompez, madame. Je ne sortais jamais avec mon frère, je n'ai pu dîner avec vous.

Jeannot, mère de *Bouboule*, est scandalisée. Elle est revenue à la charge plusieurs fois auprès de maman et mes sœurs :

— Quand je vous dis que *Bouboule* travaillait avec votre fils ! Même qu'il m'a dit que c'est un *as*, un grand chef !

— Lui ? a répondu maman. Il ne m'a jamais donné que des soucis !

— C'est un bon à rien, renchérissent mes sœurs.

— Un *minus* ! ajoute Maisie.

Jeannot se renfrogne et murmure :

— Ça ne fait rien ! Après ce qu'il a fait, s'il vous entendait !

Pâques approche. A travers les barbelés, maman s'inquiète auprès de Philippe :

— Viendras-tu à la messe ?

L'accomplissement de ses devoirs religieux est pour Philippe — comme pour beaucoup d'anciens élèves des collèges catholiques qui, pendant une dizaine d'années, ont été gavés de confessions, de messes, de vêpres et de "saluts solennels", — l'un de ses moindres soucis. Il répond en riant :

— Pensez-vous !

Maman est navrée.

Un autre souci lui vient d'Isabelle qui dépérit chaque jour. Elle souffre terriblement de l'oreille, avec une grosse fièvre. On craint une otite compliquée d'une mastoïdite.

Et l'atmosphère du camp se rembrunit : on parle beaucoup d'un grand départ pour l'Allemagne, à très bref délai. Des noms sont chuchotés...

Le 23 avril, le chef de camp entre dans les chambres avec les fatales listes à la main. C'est une femme. Elle appelle des noms et conclut :

— Celles que je viens de nommer sont priées de descendre tout de suite chez la doctoresse pour être examinées.

On appelle par ordre numérique. Les femmes dont les numéros ont été sautés respirent : ce n'est pas pour cette fois-ci. On arrête à midi au numéro 1.500, en prévenant que l'on continuera cet après-midi. Ma mère et mes sœurs ont les numéros 1.817 à 1.822. Elles attendent...

L'après-midi vient. Le chiffre 1.600 est atteint. Puis 1.700, 1.800...

Le chef de camp entre dans la petite chambre :

— Mardaga, Marthe ! Le Bail, Jeanne ! C'est tout pour ici.

Les détenues de la petite chambre se regardent sans mot dire. Marthe et *Dadane* sont les premières à sourire.

Le surlendemain est Pâques. Une casemate a été aménagée en chapelle. Bien que très grande, elle est remplie par la foule des fidèles. Sur une petite table recouverte d'un simple drap, le prêtre dépose son autel portatif. Dans le fond, sur une couverture qui fait office de tenture, une image du Christ, dessinée et coloriée par un prisonnier, a été épinglée.

La messe se déroule, émouvante... c'est le dernier lien qui unit encore à leurs familles toutes celles qui vont partir. Vient la communion. Les hommes passent les premiers, recueillis. Maisie aperçoit Philippe, très droit, très pâle. Il s'agenouille à la Sainte Table. Elle regarde

maman... les larmes ruissellent sur son visage tandis qu'elle contemple son fils, ramené à Dieu.

L'office est fini. Les prisonnières regagnent leur chambre. Sur son lit, Isabelle gémit doucement. On a décidé qu'elle serait transportée au Val-de-Grâce dès le matin venu.

Enveloppée dans des couvertures, la tête bandée, elle fait ses adieux à maman et à ses sœurs. Deux d'entre elles ont été autorisées à l'accompagner jusqu'à la *Kommandantur*. Dans la cour, elle entend derrière elle un pas familial. Elle se retourne : c'est maman qui a voulu l'embrasser une dernière fois, et qui tente de courir. Mais, mal chaussée de gros souliers de bois, elle bute et tombe sur ses genoux. Pendant les deux nuits de souffrances atroces qu'Isabelle connaîtra dès son arrivée à l'hôpital, elle aura sans cesse devant les yeux l'image de maman se relevant péniblement, la regardant de ses yeux angoissés tandis que ses lèvres esquissent un pauvre sourire pour rassurer son enfant.

Le mardi 28 avril, sur les trois cent cinquante femmes que comptait la prison, deux cent vingt-cinq furent rassemblées dans la cour. Parmi celles-ci, M^{me} Le Bail, Marthe Mardaga, la mère de *Bouboule* dont le nom avait été rajouté sur la liste à la dernière minute, M^{me} Fleuret, Alice Pelletier, Annie Renault, M^{me} Facq, sa sœur Madeleine Laurent, Fernande Gaudin...

Le départ fut grandiose. Lorsque les deux cent vingt-cinq femmes furent toutes là, leur baluchon à la main, une *Marseillaise* vibrante s'éleva de leurs rangs, devant les autres prisonnières massées aux fenêtres, à la face des Allemands qui n'osèrent intervenir. Quand elle fut finie, une voix tremblante, bientôt suivie par toutes les autres, chanta sur l'air écossais d'*Auld Land Syne* :

*Oui, nous nous reverrons ! mes frères,
ce n'est qu'un au revoir...*

Beaucoup de celles qui chantaient ne devaient jamais revenir. Parmi elles M^{me} Fleuret qui avait dû son arrestation à la dénonciation de son fils adoptif, *Capri*.

Les cars se succèdent, les déportées y montent dans le plus grand calme.

Des signes d'adieu aux fenêtres, c'est fini, elles sont parties. Pas une n'a pleuré.

Les trois détenues qui venaient de quitter la chambre furent remplacées par trois autres : M^{me} Leroux, âgée de 61 ans, femme d'un officier de marine, et deux très jeunes filles, deux sœurs, Monique

et Odile Vivier, dix-sept et *treize* ans. Elles sont persuadées que leur père a été fusillé mais, avec une force de caractère remarquable, elles se taisent toujours sur les motifs de leur emprisonnement. Au bout de deux mois, elles seront libérées ainsi que leur mère qui est à Fresnes. Leur père avait réussi à prendre la fuite, les Allemands espèrent qu'il cherchera à renouer le contact avec sa femme et ses filles. Mais elles pourront tromper la surveillance de la Gestapo et gagner l'Afrique du Nord par l'Espagne. Elles retrouveront en Algérie leur père qui s'appelle maintenant *Rivière* et qui est des nôtres.

Les Boches avaient questionné Odile, qui a fait l'enfant. En désespoir de cause, le commandant du camp, qui procédait lui-même à son interrogatoire, lui a demandé :

— Aimez-vous les *haricots verts* ? (On sait que c'était là l'un des noms donnés aux occupants).

— Oui, a répondu la petite fille, mais quand ils n'ont pas trop de fils.

M^{me} Leroux a été surnommée *tante Yvonne*. Ses compagnes l'aiment beaucoup, mais son caractère n'est pas toujours facile, comme il se doit pour la fille d'un amiral breton.

Comme Maisie se scandalisait un certain jour de s'être vu confier par une jeune détenue tous les agissements de son chef, qui était prisonnier comme elle à Romainville alors que la Gestapo n'était pas encore au courant de tous ses exploits, *tante Yvonne* l'interrompt d'une voix tranchante :

— Taisez-vous ! Vous n'y connaissez rien, aux histoires d'espionnage ! Vous n'avez pas le droit d'en parler, vous qui n'avez rien fait !

Maisie, qui est prompte à la répartie, avale sa salive : *elle n'a en effet pas le droit de parler*, pour des raisons qui doivent être tenues cachées à l'excellente *tante Yvonne*. Mais elle est bien près de perdre son sang-froid quand celle-ci ajoute :

— Vous dites que vous êtes toutes arrêtées à cause de votre frère et que les Allemands vous ont laissé croire qu'il était un personnage important. Ils racontent toujours des balivernes de ce genre. Moi, dans le service, je n'ai jamais entendu parler de lui ! Ça devait être un tout petit agent...

Maisie va riposter, maman la regarde doucement. *Il ne faut rien dire.*

Maisie est nommée bibliothécaire. Cette fonction lui donne le droit de pénétrer « chez les hommes » tous les dimanches pour y chercher les livres lus pendant la semaine. Philippe s'arrange pour

se trouver dans le bureau du chef de camp dès que sa sœur y pénètre et peut ainsi bavarder avec elle tandis que Julien Cain, ancien directeur de la Bibliothèque Nationale, choisit les livres pour la semaine à venir. Maman, qui perd un peu de son esprit de discipline, remet chaque dimanche à sa fille un mot pour Philippe. La vie est enfin plus douce...

Mais le *Sonderfuehrer* Trapp se charge de rappeler Maisie à la réalité. Il lui apprend qu'il a reçu un coup de téléphone du Val-de-Grâce : Isabelle a été opérée à l'oreille et au nez, elle est considérée comme perdue.

Maisie est effondrée. Elle décide de garder son chagrin pour elle et de n'en rien dire à personne. Elle fait bien car les nouvelles sont meilleures quelques jours après. Isabelle est sauvée. Elle est bien soignée au Val-de-Grâce et pourrait y prolonger son séjour. Mais elle a si peur de ne pas accompagner maman et ses sœurs dans leur prochain convoi vers l'Allemagne qu'elle demande à regagner la prison.

Une prisonnière à qui Maisie remet un livre lui raconte qu'elle a été arrêtée à Moulins pour avoir fait passer un poste émetteur par-dessus la ligne de démarcation. C'est son mari que les Allemands ont d'abord arrêté. Il ignorait tout. Sa femme lui fit passer un message avec ces simples mots : « Me pardonneras-tu ? » Elle reçut un bout de papier portant : « *Jamais.* » Alors elle alla trouver les Allemands et se dénonça. Son mari fut libéré, elle n'en a plus reçu aucune nouvelle.

Julien Cain se voit retirer ses fonctions, parce qu'il est israélite. Louis François le remplace et devient vite un grand ami de Maisie. Mais il a une fâcheuse propension à vouloir constamment parler de ses relations avec moi. A lui aussi Maisie sera obligée de mentir.

Deux prisonniers viennent de s'échapper d'une casemate. Il s'agit, dit-on, de grands chefs "terroristes". Peu de temps après, le *Sonderfuehrer* Trapp reçoit, timbrée par la poste, une lettre de menaces de mort qui porte leur signature. Il n'en dort plus, la *Kommandantur* du fort est aux cent coups, la Gestapo vient opérer une descente au fort. Le chef de chambre de la casemate est atrocement battu...

Philippe révèle à Maisie, à la suite de cette affaire, qu'il a eu tout récemment l'occasion de s'échapper. Il avait été envoyé en corvée à Saint-Denis avec un autre détenu sous la surveillance d'une sentinelle. Son compagnon a pris la fuite, poursuivi aussitôt par le Boche qui a négligé Philippe. Mon frère allait déguerpier à son tour...

— Mais, tu comprends, dit-il à Maisie, j'ai réfléchi que les Boches, par représailles, allaient envoyer maman en Allemagne. Elle est si fatiguée qu'elle n'en reviendrait pas.

Il est donc demeuré sur place, attendant le retour de la sentinelle

qui est revenue bredouille. Déjà, à Vannes, il aurait pu facilement échapper à la Gestapo...

La grande distraction du fort est constituée par le capitaine Litwing, Boche de soixante-douze ans surnommé *le Ruminant* car il ne cesse, avec ses mâchoires branlantes, de rattraper son dentier mal équilibré qui menace constamment de tomber, surtout pendant ses crises de fureur qui sont fréquentes.

Ce Litwing, dont soixante-douze hivers n'avaient pas refroidi les ardeurs, faisait une cour pressante à une juive et à une lettone, détenues dans le fort. Il décida un beau matin que les femmes se levaient trop tard et institua un appel général dans la cour à huit heures.

Le premier jour, toutes les femmes étant rassemblées devant lui, il déclara d'une voix monocorde et légèrement chevrotante :

— *Alors, maindenant, on a técité de faire l'abbel ! On beut le faire avec ponté, aussi afec sévérité ! Alors, n'enragez-mé pas !!!*

Les hommes, qui avaient mis le nez à la fenêtre pour jouir du spectacle, partirent d'un éclat de rire général. Fureur du Boche :

— *Guesgue fous vaites-là, les hommes ? Foulez-fous rendre ???*

Il rattrape en grommelant son dentier qui allait s'étaler sur le mâchefer de la cour. Une retardataire arrive pieds nus.

— *Fous ! Bourguoi bieds nus ?*

— *Pas de souliers.*

— *Chef de gamp ! Tonnez à cette vemme une baire de souliers ou une baire de gamelles ! (Il veut sans doute dire "galoches").*

Hurlement de joie des hommes aux fenêtres.

— *Les hommes !!! che dis : guesgue fous vaites-là ??? Che ne suis pas un kignol !!!*

La même scène se déroulait à peu près chaque jour, apportant un peu de joie dans le cœur des détenues. Malheureusement, ledit Litwing se fit pincer à la *Kommandantur* alors qu'il y déroba quelques bouteilles de champagne pour égayer ses parties fines. On ne le revit plus.

Il n'était pas le seul, dans le fort, à rechercher la société du sexe faible. Des visites clandestines s'échangeaient pendant la nuit de part et d'autre du quartier des hommes et du quartier des femmes. Parmi celles-ci, un bon nombre de détenues avaient été arrêtées pour des délits qui, en France, relèvent de la police des mœurs. C'était notamment le cas des prisonnières qui occupaient la chambre voisine de celle de ma mère. Excellentes filles, au demeurant, elles ne comptaient que des amies. Elles avaient découvert que, par le conduit de la cheminée, elles pouvaient gagner le grenier qui était au-dessus d'elles à condition d'être hissées par un complice. Le *Sonderfuehrer* Trapp,

toujours aux aguets, se doutait bien de quelque chose, mais il n'était jamais parvenu à mettre la main sur des délinquants, ce qui l'exaspérait. Il commença par opérer à l'improviste une descente de police dans une vaste chambrée occupée par quarante-huit femmes, après l'heure du couvre-feu. Sans ménagements, les Boches explorèrent tous les lits, soulevant les couvertures malgré les protestations indignées des prisonnières. Ils poussèrent un cri de triomphe en découvrant, dans un même lit, un prisonnier anglais et une détenue. Les coupables furent expulsés de leur couche, *manu militari*. Comme on l'entraînait, la malheureuse prisonnière criait à ses compagnes : « *Donnez-moi vite mes bigoudis !* »

Par quel mouchardage Trapp fut-il informé du curieux trafic qui s'opérait à côté de la chambre de ma mère ? Il se rendit un soir à pas de loup dans le grenier, mit sa tête dans l'ouverture qui correspondait avec le conduit de la cheminée, et siffla doucement en contrefaisant sa voix :

— *Psst... par ici, ma chérie !*

Deux bras blancs apparurent dans l'obscur canal. Trapp tira. Avant qu'elle ne fût revenue de sa surprise, la femme était déjà maîtrisée. Deux autres bras blancs... encore une prise. Ce fut tout pour ce soir-là, et personne ne se risqua plus désormais à répondre aux appels galants.

Des petits convois arrivent de Fresnes. La prison de Romainville se remplit à nouveau : on recommence à parler d'un *transport* prochain pour l'Allemagne.

VIII

Le courrier m'apporte une lettre de *Debesse*.

« J'ai été désolé de n'avoir pas eu le temps de vous écrire personnellement par Z 56. J'avais chargé notre ami Passy de m'excuser auprès de vous, j'espère qu'il l'a fait.

« J'en étais d'autant plus ennuyé qu'il s'est passé dans ma vie un événement assez sérieux depuis votre départ. J'ai épousé la sœur de notre ami Claudius que vous avez, je crois, rencontrée une fois chez mon neveu.

« Nous serions tous infiniment heureux de vous revoir et je comprends admirablement votre impatience. Mais, d'après ce que m'a dit Jeff qui a pu causer assez longuement avec Pol, il serait de la dernière imprudence de revenir en France avant que l'affaire pour laquelle je vous ai demandé l'aide de nos amis soit classée et terminée.

« Vous savez que je ne m'inquiète pas facilement et je vous supplie de prendre ce conseil de prudence au sérieux.

« L'écroulement du malheureux Paco dont Passy vous aura parlé a pris, en effet, des proportions catastrophiques. Il n'a rien laissé ignorer de tout ce qu'il savait et, dans ces conditions, tous vos anciens amis personnels peuvent être pour vous une source de danger, de même que vous pouvez l'être pour eux. Je crois avoir pris toutes les mesures de sûreté nécessaires en coupant les anciennes liaisons, mais il suffirait que vous fassiez quelques rencontres dangereuses pour amener une catastrophe.

« J'ai cependant pour vous une relativement bonne nouvelle : Pierre n'est pas parmi les condamnés, car il n'assistait aux audiences que comme témoin. Cependant, les avocats ne conservent que peu d'espoir. Il doit passer dans le groupe des non-radios et, après les révélations de Paco, tout est à craindre. Je tiens à vous signaler la conduite magnifique de Bob qui, quoique au cachot et enchaîné depuis plusieurs mois, n'a jamais dit un mot.

« En tout cas, il est possible que l'exécution soit retardée de plusieurs semaines et même de plusieurs mois. »

La lecture de cette lettre m'apprend pourquoi Passy ne m'a envoyé aucun télégramme durant son séjour en France. La position

prise par *Debesse* est nette : il insiste sur l'imprudencé que je commettrais en reprenant mon poste de combat et sur le risque que je ferais courir à mes camarades en revenant au milieu d'eux. *Passy* ne pouvait rien faire d'autre que se ranger à ses arguments. Je vois les choses sous un autre angle.

A supposer que, comme le dit *Debesse*, *Paco* se soit « écroulé » et qu'il n'ait « rien laissé ignorer de tout ce qu'il savait », qu'aurait-il pu dire de mon activité que les Allemands n'eussent déjà connu ? Depuis les dénonciations de *Capri*, remontant au mois de juin 1942, ils étaient parfaitement fixés sur mon compte. Ils ont arrêté mes sœurs *Maisie* et *Isabelle*, puis, constatant que je ne me présentais pas à *Vannes*, ma mère, mes trois autres sœurs et mon frère *Philippe*. Le risque que je courais, et celui que je faisais courir à mes amis, était tout aussi grand pendant la période de la mi-octobre jusqu'à la mi-janvier, que j'ai passée à Paris, qu'il le serait aujourd'hui. Sur quoi *Debesse* fonde-t-il son assertion quand il affirme que *Paco* a tout dit ? A-t-il vérifié, par exemple, si la Gestapo s'est présentée à l'appartement que j'occupais, square *Henry-Paté* ? Lorsque *Paco* a été arrêté, le 15 mai, il ignorait parfaitement que je devais me rendre en Angleterre au mois de juin, pour l'excellente raison que je l'ignorais moi-même à cette date. La révélation faite aux Allemands de mon asile secret eût été une bonne monnaie d'échange... Or, j'ai su par la concierge de l'immeuble après la libération de Paris, que jamais aucun individu suspect n'a rendu visite à cet appartement. Bien mieux, un certain *M. Dumaine*, dont le vrai nom est *Farge*, et qui devait être le premier commissaire de la République à *Lyon*, l'a habité après mon départ ! (Cet appartement était vraiment prédestiné). Enfin, je ne vois pas ce que *Debesse* entend par « affaire classée et terminée ». S' imagine-t-il qu'elle sera classée du seul fait de l'exécution de nos amis du groupe radio ? Les Boches savent parfaitement maintenant, et à plus forte raison si, comme le dit *Debesse*, *Paco* a révélé tout ce qu'il savait, que ce groupe n'est qu'un des éléments constitutifs de notre réseau. Tout porte à croire qu'ils s'acharneront à détruire celui-ci. L'argumentation de *Debesse* m'apparaît assez confuse et, pour dire le mot, bizarre. Je n'en discerne pas très bien les véritables motifs.

Je fais part de mon sentiment à *Passy*. Celui-ci me répond que mon réseau marche parfaitement, que rien ne presse pour mon retour en France, et qu'il a besoin de moi ici pour mettre debout cette *Section du Courrier* à quoi il attache une importance essentielle. Force m'est de m'incliner.

Grâce à des amis anglais, nous avons trouvé non loin d'*Ascot*, dans la belle campagne du *Surrey*, un petit pavillon qui est à l'orée

d'un superbe parc du nom d'*Erlwood* dont la jouissance nous est concédée. J'y installe Edith et les enfants et je décide vite d'y habiter moi-même, prenant le train matin et soir comme font des dizaines de milliers de Londoniens. Je m'embourgeoise tout à fait.

* * *

Contrairement à la lettre de *Debesse*, notre ami *Pierre*, alias *Mimi*, n'avait pas témoigné au procès de nos amis à l'Hôtel *Crillon*. La veille même de l'ouverture de ce procès, le 25 mars, 1943, il avait été extrait de la cellule de *Fresnes* où il était incarcéré. Enchaîné à un autre prisonnier, il fut conduit à la gare de l'Est où attendait un important service d'ordre S.S. On le fit monter dans un wagon en compagnie de soixante-quatorze détenus. Parmi ceux-ci se trouvaient nos camarades *Champion*, le jeune frère de *Bob*, *Boulot*, notre ami *Gruel*, propriétaire du *Couvent* (notre centrale du boulevard de la Chapelle), et enfin *Raphaël Touret*. Le train s'ébranla. Après de nombreux arrêts et des changements de direction sans nombre, le wagon s'arrêta définitivement, au bout de trois jours et de deux nuits, en gare de *Mauthausen*, dans les environs de *Linz*. Il était quatre heures de l'après-midi. Les Allemands attendirent onze heures du soir pour faire descendre les prisonniers, afin qu'ils ne fussent pas vus des habitants du petit village. Flanqué d'une formation de jeunesse hitlérienne et de chiens policiers aux crocs aigus, le misérable cortège se mit en marche. Les coups de crosse pleuvaient, les chiens hurlaient et mordaient. La montée de la route était rude et longue, mais les détenus étaient dans un état de terreur telle que cette route abrupte leur parut plate. Après une marche hébétée de cinq kilomètres, ils découvrirent une immense nappe de lumière qui s'étendait sous leurs pieds. C'était *Mauthausen*, le camp d'où l'on ne revenait pas. Le pauvre petit *Boulot* y mourut dès son arrivée.

IX

Au lendemain de cette nuit de la Saint-Sylvestre 1942 où il avait répandu l'optimisme dans toute la deuxième division de la prison de Fresnes, S.V.P. eut une bonne surprise : il reçut son premier colis.

On a vu que les cellules n'étaient jamais éclairées. Avant la tombée de la nuit, S.V.P., qui entendait ne pas changer l'heure de son repas en fonction du coucher du soleil, disposait sur sa table son menu du soir, avec le même esprit de méthode qui présidait à l'organisation de sa journée. C'est dire que chaque mets et chaque objet se trouvaient invariablement posés à la même place, à un centimètre près. A sept heures, dans le noir absolu, S.V.P. se mettait à table et dînait. Les gardiens ne manquaient jamais d'être stupéfiés quand, allumant soudain l'électricité comme ils le faisaient lorsqu'ils voulaient surprendre les occupations d'un prisonnier dans l'obscurité, ils trouvaient notre ami S.V.P. dînant aussi tranquillement que s'il se fût trouvé dans un restaurant éclairé *a giorno*.

Il s'était naturellement organisé pour sa correspondance clandestine. Il avait retrouvé dans ses poches des mines de rechange destinées au porte-mine qu'on lui avait confisqué. A l'aide d'une épingle prise au revers de son veston, il perça un trou dans une des chevilles de bois qui supportaient sa serviette de toilette. Il y introduisit une mine et disposa ainsi d'un crayon. Il écrivit directement sur son linge et faisait savoir à Odette quelle était celle de ses chemises qui portait un message en enlevant un de ses boutons.

Vers le 15 janvier, la voiture cellulaire l'emmena rue des Saussaies où il se trouva à nouveau mis en présence de son interrogateur Ruhl. Celui-ci le questionna sur son activité à Bernay où il était très connu. Naturellement, S.V.P. disposait d'une foule de bons prétextes pour justifier ses allées et venues dans la région de Bernay et rentra le soir

à Fresnes avec la promesse donnée par Ruhl d'être libéré sous peu.

Huit jours après, Ruhl l'interrogea encore une fois en lui produisant cette lettre anonyme, reçue par un hasard étrange à ce commissariat de Neuilly où *S.V.P.* s'était inconsidérément présenté pour y tirer d'affaire son ami le garagiste. *S.V.P.* était accusé d'être en rapports avec la *R.A.F.*, de recruter des agents pour les services de renseignement de la France Libre, et d'intelligence avec l'ennemi. Ces trois accusations étaient parfaitement fondées mais, fort heureusement, elles étaient suivies d'une autre imputation : l'auteur anonyme de ce factum dénonçait *S.V.P.* comme étant l'auteur de l'assassinat commis sur la personne d'un officier allemand dans le département de l'Eure. *S.V.P.* connaissait cette affaire dans laquelle il n'avait pas trempé. Il s'attacha bien entendu à se disculper sur ce point, ce qui lui permit de rejeter les autres dans l'ombre. Il produisit d'excellents alibis, si convaincants que Ruhl lui déclara qu'il serait libéré sous huitaine.

Mais rien ne se produisit en février. *S.V.P.* continuait de respecter scrupuleusement son emploi du temps, de faire sa culture physique, sa marche forcée, sa promenade, ses puzzles et ses conversations avec les voisins, qui avaient changé. Le 2 mars, un Allemand entra dans sa cellule en lui disant : « Vite, vos bagages, libéré ! »

On le fit descendre dans une cellule où il trouva trois détenus dont deux se présentèrent à lui comme étant communistes. *S.V.P.* leur annonça qu'il allait être libéré le lendemain. Les autres le regardèrent d'un air sceptique, mais ils ne firent aucune difficulté pour accepter les provisions que notre ami leur distribua libéralement.

Au matin, il rejoignit au rez-de-chaussée de la prison quatre-vingts hommes, tous porteurs d'un paquetage. Il s'arrangea pour échanger quelques mots avec ses plus proches voisins : aucun d'eux ne s'attendait à être libéré. Ils avaient été arrêtés à la suite d'attentats contre les Allemands, d'émissions clandestines, etc. Le bel optimisme d'*S.V.P.* commença de fondre comme neige au soleil. Il songea mélancoliquement qu'il n'avait plus aucune réserve de vivres. Ses illusions disparurent tout à fait lorsque des *S.S.* armés de mitraillettes firent leur apparition et encadrèrent les détenus jusqu'au greffe où les objets qu'ils avaient déposés leur furent rendus, moins l'argent.

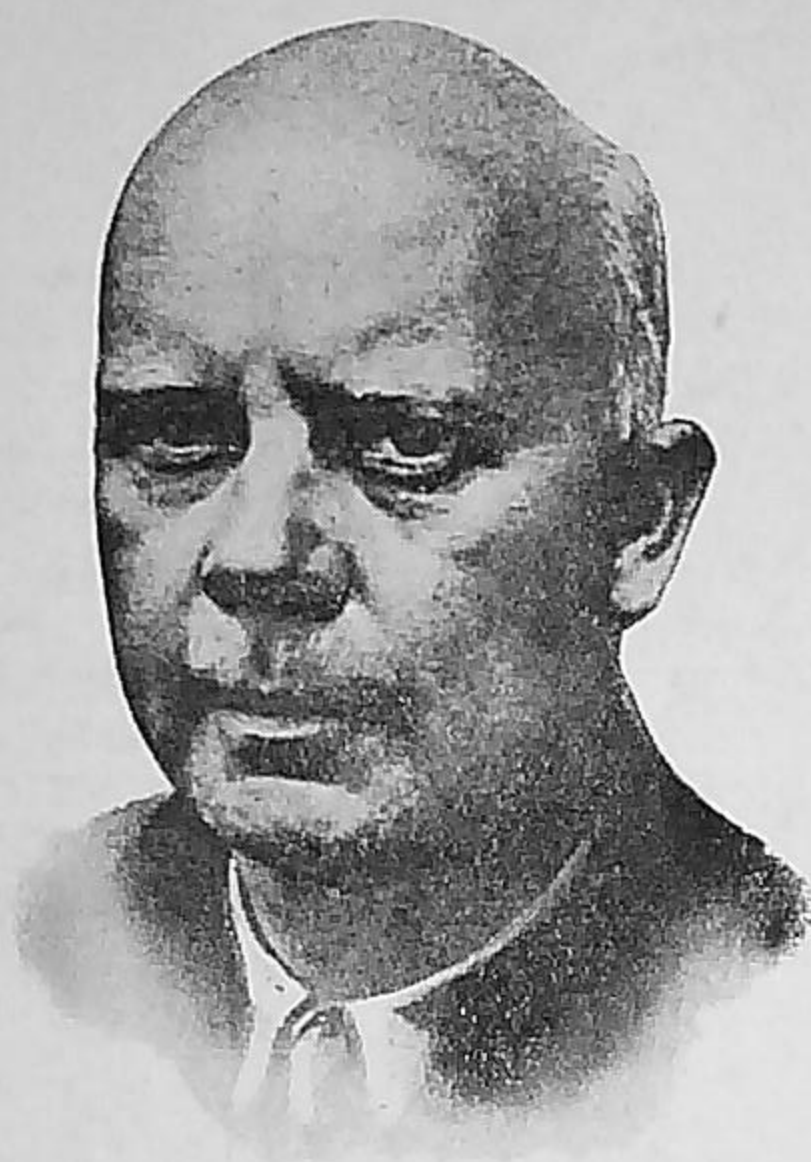
Quatre autobus de la *T.C.R.P.* se présentèrent bientôt dans la cour de la prison. On y fit monter les prisonniers en leur donnant le droit de parler entre eux. Aussi incroyable que cela puisse paraître à ceux qui le connaissent, *S.V.P.* ne profita pas tout de suite de cette

autorisation. Le simple fait d'être au grand air l'avait assommé. Les véhicules traversèrent tout Paris, s'arrêtant aux signaux des agents, mêlés à la circulation quotidienne. Les prisonniers voyaient autour d'eux des hommes et des femmes marchant librement sur les trottoirs, des vitrines de magasins, des enfants qui couraient, les premiers bourgeois aux arbres. Après être passés par le boulevard Saint-Germain, puis devant le gare du Nord, les autobus prirent la route de Compiègne : S.V.P. comprit alors qu'il n'allait faire que changer de prison. Il avait depuis longtemps retrouvé ses esprits et demanda en allemand à un S.S. de garde la permission de parler au chauffeur — qui était un chauffeur parisien de la T.C.R.P. — pour lui signaler qu'il avait oublié un de ses effets personnels à Fresnes. Le S.S. accepta. Tandis que l'autobus roulait, S.V.P. fit glisser la vitre qui sépare le chauffeur de l'intérieur et, lui donnant son numéro de téléphone, lui dit : « Voulez-vous être assez gentil pour téléphoner que Ric est parti pour Compiègne ? » (Ric était le pseudonyme dont il était convenu avec Odette par son premier message envoyé du commissariat de la rue Mesnil). Le chauffeur détourna légèrement la tête et, presque sans bouger les lèvres, dit assez haut pour être entendu par les détenus : « *Laissez vos commissions sous les banquettes !* » Chacun, immédiatement, de s'arranger pour écrire quelques lignes sans attirer l'attention du S.S. Nous avons pu savoir que tous ces messages ont été remis à leurs destinataires, mais nous ignorons encore le nom de ce vaillant et pitoyable chauffeur.

L'atmosphère de Compiègne, en ce mois de mars 1943, était celle d'un camp de prisonniers militaires. Les baraques contenaient des rangées de lits à deux ou trois étages, les gardiens allemands, assez peu nombreux, n'étaient pas trop mauvais bougres. La discipline était exercée dans le camp par le "doyen", ainsi les Boches avaient-ils nommé leur « homme de confiance », un certain Rudolf qui se prétendait Alsacien.

La nourriture, très mauvaise, était presque exclusivement composée de rutabagas. De temps en temps seulement, une rondelle de saucisson synthétique ou un peu de confiture venait apporter un changement dans le menu. Tous les prisonniers avaient très faim, la cantine était mal fournie.

J'ai déjà parlé de cette date du 17 mars qu'à la suite des conversations qu'il m'avait entendu tenir S.V.P. s'était mise dans la tête comme devant être celle du débarquement des Alliés. Il ne manqua pas d'en faire part à ses co-détenus et offrit de prendre tous les paris qu'on lui proposerait. (Il souscrivit toutefois à une contre-assurance



Le Général S.S. Karl ALBRECHT OBERG
surnommé « le boucher de Paris ».
Photo prise après son arrestation en Allemagne
par les Armées Alliées.



Henri BORIS
dit « MARTIN », dit « BEAUMONT »,
dit « S.V.P. »



ODETTE

Londres, le 25 Novembre 1942

O R D R E

Je vous prie de faire publier de ma part, par tous moyens à votre disposition, la note suivante :

Les événements politiques survenus en Afrique du Nord et en Afrique Occidentale françaises ne sauraient troubler les Français Combattants.

Nous savions bien que les traîtres et leur régime ne se laisseraient pas liquider dans l'Empire sans d'odieuses péripéties.

Mais cela passera. L'avenir n'est pas aux traîtres. La France Combattante émergera de toute cette boue comme la seule force nationale, solide et pure, autour de laquelle doit se faire l'union de l'Empire pour la libération aux côtés de tous les alliés.

De France, de l'Empire, de l'étranger, d'innombrables témoignages sont venus nous prouver que, plus que jamais, c'est en nous que la Patrie place sa fierté et son espérance.

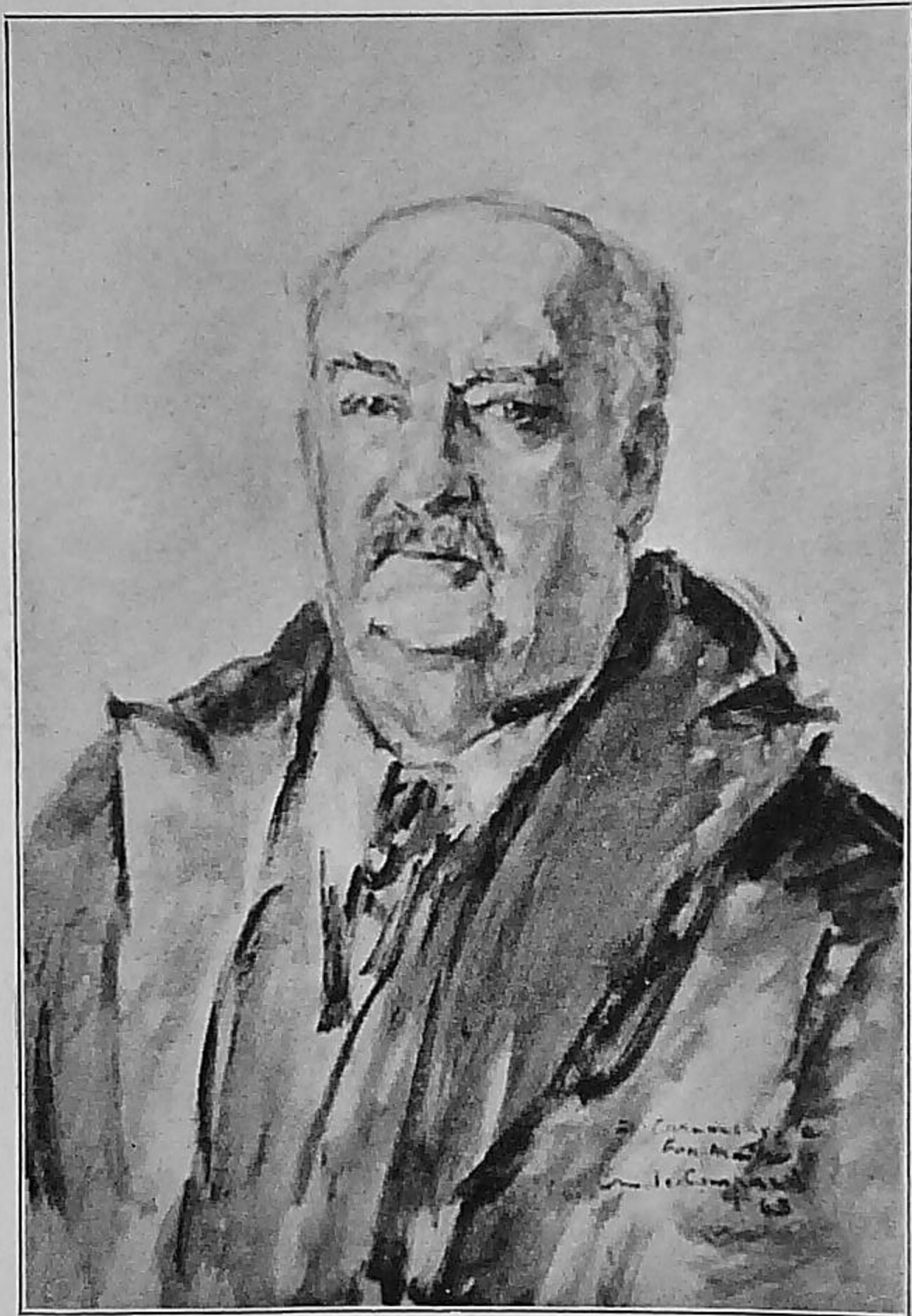
Confiance, résolution, discipline.

Signé : C. de GAULLE.

Pour ampliation :

Le Lt. Colonel Breveté, Chef
de l'Etat-Major Particulier du
Général de Gaulle.
signé : BILLOTTE

Ordre du Général de GAULLE, après les événements d'Afrique du Nord.



CURNONSKY

prince des gastronomes

par

Emile COMPARD



Edouard ETOURNEAU, dit « MOINEAU »



Mme ETOURNEAU



Lucien BORDERIE
dit « LE DROLE » ou « GUY »

SECTION "R"

DATES : ARRIVEE = 12.4.43

DEPART = 14.4.43

QRX : le

TELEGRAMME

Code : 21

de : BODIN

VIA : AMELIQUIN

PREFIXE : I.D.R.

N° : 45

A

R

Pour Richard - Evade nos amis en cours stop Verdlet déjà rendu pour
groupe mais comprenant Paul Bab - l'enfant / chopin / Mars / Pierre Champion /
Thébaud - stop Tous condamnés à mort sauf Mars - stop - recours en grâce
présenté le 12 avril comptons sur deux semaines minimum avant extinction stop
télégraphique si vous pouvez intervenir échange vie pour vie - stop - essayons
monter coup de force avec Joseph mais intervention RMP absolument nécessaire
avisons nous accord de principe aussitôt que possible.

en prenant des paris pour une date à intervenir entre le 1^{er} et le 10 mai). L'enjeu du pari était constitué par la ration de pain. L'aplomb d'*S.V.P.*, étayé de sa très sincère conviction, eut pour effet de remonter le moral de beaucoup de prisonniers. Un courant d'optimisme auquel les Allemands ne comprenaient rien commença à se répandre dans plusieurs baraques. Le 17 mars, hélas ! passa comme les autres jours sans rien apporter de nouveau, et l'aventureux *S.V.P.* se trouva démuné de pain pendant toute une quinzaine. Après l'inévitable première déception, les prisonniers se raccrochèrent à l'espoir que leur camarade avait confondu "mars" et "mai". Le mois de mai n'était pas si loin... l'important était d'espérer.

Pour distraire ses camarades, l'infatigable *S.V.P.* organisa un cycle de conférences. Le camp comprenait des prisonniers de toutes sortes de professions, de toutes les classes sociales. Ces conférences, qui avaient lieu tous les jours, étaient donc très variées et très intéressantes. Notre ami, promu au rang de "Chef de Conférences", les présidait avec son autorité naturelle.

Dans le courant du mois d'avril eut lieu la première déportation pour l'Allemagne. Les cinq mille et quelques prisonniers furent réunis dans la grande cour du camp. Ils savaient que mille d'entre eux allaient partir et que la désignation des noms ne se ferait pas par ordre alphabétique. Afin de faire durer le plaisir, les Boches eurent soin de lire les noms avec une extrême lenteur, en prenant fréquemment des pauses. L'angoisse des malheureux qui attendaient d'être fixés sur leur sort était affreuse. Les gardiens se firent plus hargneux, beaucoup se mirent à user avec complaisance de la matraque en caoutchouc. Les appels se firent deux fois par jour, quel que fût le temps. Chaque appel, fait en plein air, durait une heure. Les prisonniers, qui ne recevaient aucun colis, étaient épuisés.

Le camp était divisé en quatre grandes sections dénommées A, B, C, D. La section A, la plus grande, contenait tous les prisonniers "moyens". La section B était réservée aux citoyens américains — (le fils de *Jeff* qui avait seize ans s'y trouvait). La section C était une section disciplinaire qui enfermait en particulier les juifs, les nègres et les Marseillais rafés dans le quartier du Vieux-Port. La section D était affectée aux Anglaises déportées de Jersey ou de Guernesey.

Dans un camp annexe se trouvaient des femmes de provenances diverses, dont le quartier du Vieux-Port de Marseille. Ce camp n'était séparé du camp principal que par un mur en planches et un réseau de barbelés. La clôture était surveillée par des sentinelles pourvue de chiens. Ce voisinage des femmes suscitait comme on le pense dans

le camp tout proche des hommes toutes sortes de convoitises.

La grande idée qui animait constamment tous les prisonniers était l'évasion. Un détenu proposa un jour à quelques camarades de creuser un tunnel. Les autres refusèrent. « Bon, dit-il, je le ferai tout seul ! » Au bout de trois semaines, il déclara avec fierté : « C'est fait. » On s'assembla autour de lui, plusieurs prisonniers le supplièrent de les en faire bénéficier. « Quoi ? dit l'autre, quand je vous ai demandé de m'aider, vous m'avez refusé ? Et aujourd'hui vous voudriez en profiter ? Non, messieurs, je l'ai fait tout seul, j'en userai tout seul ! »

— Tu ne peux pas faire ça ! protestèrent les autres. Nous avons eu tort, c'est entendu, mais tu ne peux pas nous refuser de nous laisser nous évader !

— Qui vous parle de s'évader ? Mon tunnel n'est pas fait pour s'évader, il est fait pour aller chez les femmes !

Un autre tunnel fut entrepris, mais cette fois dans un but authentique d'évasion. Le travail était superbe : les parois étaient cloisonnées de planches, le tunnel était éclairé à l'électricité, il faisait cinquante mètres de long, s'enfonçait à trois mètres sous terre, et passait sous la route du camp où circulaient constamment des camions. Il ne restait plus que quinze mètres à creuser quand les Allemands apprirent le fait. Ils se saisirent des dix malheureux qui travaillaient dans la galerie souterraine, les rouèrent de coups, les jetèrent en cellule.

Une autre tentative fut faite, mais il s'agissait seulement cette fois de passer par les barbelés. Une sentinelle allemande avait été soudoyée, elle exigeait de recevoir cent mille francs pour laisser passer douze hommes. Les détenus ne pouvaient recevoir qu'un maximum de 600 francs par mois. La solidarité joua, les camarades des douze prisonniers désignés réunirent leur argent, on compléta avec des montres, des stylos, des bagues. Enfin, l'on réussit à constituer un trésor d'une valeur de cent mille francs, qui fut remis à la sentinelle boche. Celle-ci fixa une heure et un endroit précis où les douze hommes se présentèrent après avoir fait leurs adieux à leurs camarades. Ils furent accueillis par un feu nourri de mitrailleuses. Six furent tués, les six autres prirent la fuite et purent regagner leurs baraques, haletants, épouvantés désespérés.

Le lendemain matin, tous les prisonniers furent rassemblés dans la cour. Une charrette, à laquelle étaient attelés deux chevaux, était là. Les six cadavres de la nuit y avaient été jetés.

Un officier boche, s'adressant aux détenus, leur dit d'une voix coupante :

— Les mitrailleuses de la *Wehrmacht* sont là pour prévenir toute tentative d'évasion !!

Les prisonniers demeurèrent rigides pendant une minute, tandis que la charrette s'en allait, en hommage muet à leurs camarades assassinés.

Les déportations se faisaient maintenant à un rythme précipité. Le camp était tantôt presque vide, tantôt surpeuplé. Il contint jusqu'à sept mille hommes. Au mois de mai, le bruit courut que les officiers ne seraient pas déportés en même temps que les hommes de troupe afin d'éviter les tentatives d'encadrement. Les Boches, se disait-on, attendent qu'il y ait 1.200 officiers dans le camp pour former un convoi spécial.

La discipline devint plus dure encore, les sanctions furent renforcées, les coups faisaient grêle à tout propos. Les nègres portaient la soupe, et ces malheureux mouraient de cachexie, jusqu'à cinq par jour. Les *Pompes Funèbres* venaient enlever leurs cadavres et les prisonniers décidèrent bien vite d'utiliser ce macabre moyen de transport pour l'acheminement vers l'extérieur de leur correspondance clandestine. Les poches du pauvre nègre mis en bière étaient préalablement bourrées de lettres. Puis le cercueil était cloué, le corbillard partait, cahotant, et, une fois hors de portée de la vue des Boches, les employés des *Pompes Funèbres* ouvraient les cercueils, faisant, si l'on ose dire, la "levée des boîtes", et jetaient les lettres à la poste. Tout marchait à merveille quand, un certain jour, pendant la mise en bière qui avait lieu sous la surveillance d'un adjudant allemand, une trentaine de lettres s'échappèrent d'un veston dont la doublure était usée jusqu'à la trame. Ce fut la fin du courrier par corbillard.

L'infirmerie était bondée. Des médecins français prisonniers dans le camp prodiguaient leurs soins aux malades, mais ne disposaient d'aucun médicament. Un médecin allemand passait l'inspection une fois par semaine. C'était une espèce de brute teutonne qui circulait dans une voiture de maître, probablement dérobée dans une remise parisienne, attelée d'un beau trotteur dont il tenait les rênes tandis que le cocher se tenait assis derrière lui, les bras croisés comme il se doit. Ce curieux médecin exigeait d'être salué par quiconque le croisait dans son parcours du camp. C'était là son unique préoccupation, les malades ne l'intéressaient pas.

Au mois de mai, les premiers colis arrivèrent enfin. Cela remonta le moral, on décida de monter une grande représentation théâtrale dont l'animateur fut un accordéoniste du nom de Ricaud. Le succès fut énorme, particulièrement pour un acteur de l'Odéon qui excella dans les rôles féminins. A l'issue de la séance, les spectateurs se dressèrent et, d'une seule voix, entonnèrent la *Marseillaise*, suivie de la *Marche Lorraine*, puis du *Tipperary*. Au bruit, les Boches firent irrup-

tion dans la salle qu'ils vidèrent à grands coups de matraque, interdirent toute nouvelle représentation et punirent un certain nombre de détenus en retenant leurs colis qu'ils pillèrent sans vergogne.

Le 9 juin eut lieu un appel individuel. S.V.P. fut du nombre des détenus qui reçurent l'ordre de se tenir prêts à partir le lendemain pour une « destination inconnue », formule usuelle pour les déportations. Le départ se fit, comme chaque fois qu'un convoi de déporté était formé pour l'Allemagne, au chant de la *Marseillaise*. En gare de Compiègne, on fit monter les prisonniers dans des wagons à bestiaux, sous la garde de gendarmes français qui acceptèrent de poster les lettres qu'on leur remettrait. Les détenus écrivirent fébrilement des messages d'adieu qui arrivèrent tous à destination.

En gare de la Chapelle on fit descendre les prisonniers. Des autobus les conduisirent au camp de Drancy où le convoi fut divisé en trois parts : la première, qui demeurait provisoirement à Drancy la seconde qui fut acheminée sur Romainville, et la troisième qui partit pour une destination tenue secrète.

S. V. P., demeuré à Drancy, fut appelé à la *Kommandantur* du camp. « Laissez vos bagages ici ! » lui dit-on. Il avait remarqué une voiture de la Gestapo à la porte. « C'est la fin ! » pensa-t-il. Tout émus, ses camarades l'entourèrent, lui serrèrent la main. La voiture le transporta rue des Saussaies. « Tiens, pensa-t-il, l'affaire a probablement rebondi... » Mais ce ne fut pas au bureau 525 qu'il fut conduit. On l'introduisit dans une pièce très luxueusement meublée du troisième étage, où il eut la surprise de se trouver en face d'un Français qu'il connaissait fort bien, du nom de Béranger, député du département de l'Eure.

Un Allemand inconnu était assis derrière un bureau. Il prit la parole :

— Etant donné votre innocence, et sur l'intervention de la part de M. le député Béranger, vous serez libéré à condition que vous prêtiez serment de ne pas quitter votre domicile.

— Puisque vous reconnaissez vous-même que je suis innocent, pourquoi m'engagerais-je à demeurer enfermé chez moi ? Je refuse !

— Enfin, mon cher ami ! dit Béranger. Vous savez bien que...

— Non ! un engagement est un engagement. Je veux bien prêter le serment de ne pas quitter le pays, mais pas celui de rester enfermé entre quatre murs ! Comprenez-vous ce que je veux dire ?

Le Boche se leva, fit signe à Béranger, et les deux hommes passèrent dans le cabinet à côté où ils discutèrent. Ils revinrent bientôt :

— A condition que vous prêtiez le serment de ne pas prendre

les armes contre l'Allemagne et de ne pas quitter le pays, vous serez libéré ! dit l'Allemand.

— Parfait !

Le Boche établit un papier, présenta une plume à *S. V. P.* qui signa. L'engagement spécifiait, en outre, qu'il jurait de ne rien dire de ce qu'il avait vu ou subi. Notre ami fut immédiatement ; mis en liberté.

A peine arrivé sur le trottoir, *S. V. P.* qui, comme on l'a vu, s'était astreint à parcourir plusieurs kilomètres par jour dans sa cellule, décida de revenir à ses chères habitudes du temps où il était un homme libre et dont la première consistait à ne jamais marcher. Mais il n'avait pas un sou en poche. Il entreprit, à contre-cœur, de parcourir à pied la route assez longue qui le séparait du boulevard Lannes. En arrivant près du Rond-Point des Champs-Élysées, il se sentit vraiment trop fatigué. Il entra dans un bureau de tabac, expliqua son affaire à la caissière et lui emprunta cinq francs. Ceci lui permit d'abord de téléphoner à Odette, ensuite de prendre le métro qui l'amena jusqu'à la station *Pompe*, bien connue de nous tous, et où il retrouva sa femme.

Il était fort heureux, comme on peut le croire, de se retrouver dans ses meubles, mais très ennuyé d'être lié à l'inaction par son serment. Les Boches se chargèrent fort heureusement de rompre le contrat : peu de temps après, la Gestapo, sans doute prise de regrets, vint pour le chercher. Il arriva que les policiers allemands se trompèrent d'adresse et se présentèrent au 25, boulevard Lannes, à deux maisons de celle d'*S. V. P.* qui habite le 25 *ter*. Prévenu à temps, *S. V. P.* décida de changer d'air et de se replonger dans la clandestinité.

Avant de partir pour l'Angleterre au mois de janvier, j'avais, sur les indications d'*S. V. P.*, loué un pied-à-terre dans une maison du quai Louis-Blériot, où je comptais venir habiter dès mon retour. *S. V. P.* s'y rendit, expliqua à la concierge que ce bon M. Recordier, de Lyon, avait glissé dans un escalier, s'était fracturé une cuisse, et que, comme il commençait à être âgé, des complications s'étaient produites. Il avait écrit à mon ami en le priant d'occuper cet appartement à sa place.

La concierge, à qui j'avais versé un bon denier à Dieu, et qui était aussi une excellente femme, se lamenta sur mon sort et pria *S. V. P.* de m'adresser ses meilleurs vœux de prompt rétablissement. Elle remit, sans difficulté, à notre ami les clefs de la garçonnière.

Ceci fait, *S. V. P.* téléphona au frère de *Debesse* dont il avait l'adresse. Rendez-vous fut pris au café *Scossa*, place Victor-Hugo. *Debesse* lui apprit que *Jacot* venait d'être arrêté rue Chardon-Lagache. Il était providentiel pour le réseau qu'*S. V. P.* se trouvât là : acceptait-il

de prendre en mains la direction des opérations aériennes et l'organisation des asiles pour les radios ? Enchanté, *S. V. P.* donna son accord d'emblée. Il se mit immédiatement au travail et commença par récupérer l'ami de *Pol*, notre camarade Hérissé, dit *Dutertre*, à qui nous devons les excellents renseignements sur Bruneval et sur Dieppe. *Dutertre* était, comme *S. V. P.*, un ancien pilote. Il serait de la plus grande utilité pour nos liaisons par air. *S. V. P.* n'était pas sorti de prison depuis six semaines qu'il dirigeait déjà son premier atterrissage.

X

J'ai dit combien les très nombreuses visites que *Claire* recevait dans sa chambre m'avaient inquiété. J'avais prié *Jacot* de quitter l'appartement que j'avais loué au troisième du même immeuble sous le nom de « Rigal, industriel à Lyon ». Il avait marqué quelque répugnance à s'y engager. Dès mon arrivée à Londres j'avais insisté par courrier dans ce sens et prié *Passy* d'intervenir auprès de *Jacot* pour qu'il changeât de domicile. *Passy* l'avait fait, *Jacot* avait mollement promis, mais il avait pris ses habitudes rue Chardon-Lagache et ne se pressait nullement de trouver un nouveau local.

Jacot avait pris contact avec notre ami *Pruvost*, des *P. T. T.*, qui nous avait été amené par l'*O. C. M.* *Pruvost* avait rencontré *Alex* que j'avais prié d'aller le voir après qu'il m'eût fait savoir qu'il avait déjà constitué dans le cadre des *P. T. T.* un important noyau de patriotes. Il disposait comme je l'ai dit de groupes de techniciens qui connaissaient les emplacements des boîtes de coupures sur les câbles téléphoniques souterrains à longue distance et agiraient au premier signal donné par le Haut Commandement Allié. J'avais emporté un rapport qui traitait de cette importante question dans le courrier que je transportais à Londres.

Alex vit tout le parti qu'on pouvait tirer des *P. T. T.* dans le temps présent pour l'acheminement des courriers, des postes d'émission, des agents arrivant de Londres ou devant s'y rendre, comme pour la recherche des asiles et des terrains d'atterrissage. Tout ceci étant du ressort des fonctions de *Jacot*, il présenta celui-ci à *Pruvost*.

Le poste important que notre nouvel ami occupait au Ministère des *P. T. T.* le mettait dans l'impossibilité d'agir par lui-même. Il mit dans la confiance une de ses employées, rédactrice à la Direction des Recherches et Contrôles Techniques, M^{me} Simone Michel-Lévy, qui reçut le pseudonyme d'*Emma*. Elle fit aussitôt équipe avec *Jacot*,

prospectant toute la France pour la recherche d'asiles et de terrains, organisant un admirable système de transport par les *P. T. T.* Au bout de peu de temps, les courriers arrivant par bateau furent transportés jusqu'au plus proche "ambulant" qui les enfermaient dans un sac postal scellé. A son arrivée à Paris, ce sac était chargé dans une voiture automobile des *P. T. T.* qui en faisait la livraison à l'adresse convenue. Cela était également vrai, en sens inverse, pour les courriers envoyés à Londres par la voie maritime. La chose était encore plus simple pour les opérations aériennes : les *P. T. T.* disposaient de camionnettes pourvues d'un matériel de réparation des lignes téléphoniques et autorisées à circuler partout, à toute heure de jour et de nuit. La camionnette, pilotée tour à tour par deux agents des *P. T. T.* qui étaient devenus agents de la *C. N. D.*, Fiquémont dit *Maurice*, dit *Merle*, dit *Henri*, dit *Fifi*, et le Ritz, dit *Lulu*, se rendait à proximité du terrain et attendait le dénouement de l'opération. S'il s'agissait d'un atterrissage, l'auto emportait le courrier et souvent les passagers "départ" et ramenait le courrier et les passagers "arrivée". S'il s'agissait d'un parachutage, elle attendait les agents et les colis qui ne pouvaient être qu' "arrivée". L'agent *P. T. T.* en charge des liaisons maritimes, qui supposaient l'utilisation de wagons postaux et de voitures postales dans Paris, était *Maurice Canon*, surnommé simplement *Maurice*. En dehors des têtes de lignes, il était possible de remettre des plis en cours de trajet à un certain nombre d'"ambulants" recrutés par *Emma* et *Maurice*, sous réserve de la production d'un mot de passe.

De leur côté, entre deux opérations d'atterrissage ou de parachutage, *Fifi* ou *Lulu* transportaient dans Paris où ailleurs les postes d'émission avec les opérateurs. Enfin, tout le matériel de la *C. N. D.* était entreposé à la direction des "ambulants" du *P.-L.-M.* sous la surveillance de *Verrier*, dit *Verron*.

L'organisation que j'avais prévue sous le nom de *L. T. A. M. R.* (Liaisons Terrestres, Aériennes, Maritimes, Radio), était donc devenue parfaite grâce à *Pruvost* et *Emma*, et fonctionnait « dans l'huile ». Nous étions loin du temps où je transportais mon premier courrier jusqu'à Perpignan pour le remettre à *Marthe Pigeonneau* afin qu'il fût déposé entre les mains de notre boîte aux lettres à Madrid, et même de celui où notre pauvre *Lhermite* véhiculait péniblement sur le porte-bagages de sa bicyclette l'énorme et pesant poste émetteur *Cyrano* !

Pruvost, dénommé tour à tour *Potard*, *Dumesnil*, *Nédélec*, *Lechesne*, avait prévu le cas où, arrêté ou mis dans l'obligation de fuir, un remplaçant devrait prendre son poste à la tête de l'organisation. Il choisit son ami *Horvais*, qui prit le pseudonyme de *Hamon*. *Horvais*

faisait, lui aussi, partie du Ministère des P. T. T.

Afin de mieux assurer sa sécurité, *Jacot* demanda à *Pruvost* s'il ne lui serait pas possible d'être nanti d'une carte professionnelle des Postes.

A sa vive satisfaction, *Pruvost* lui en remit une, parfaitement authentique, et qui spécifiait sa qualité d'« *Ingenieur radio des P.T.T.* ». *Jacot* avait demandé que ce titre fût porté sur sa carte, en disant :

— Si jamais je suis interpellé tandis que je transporte un poste émetteur, je me tirerai facilement d'affaire...

Tout allait bien : le réseau *tournait rond*, les courriers se faisaient plus imposants d'une semaine à l'autre, les télégrammes partaient régulièrement, les opérations aériennes et maritimes se déroulaient sans heurts selon l'horaire.

On prétend que les médecins hochent la tête devant tout individu qui déclare se porter à merveille. « *Ça n'est pas normal ! disent-ils, ça ne présage rien de bon !* » Je ne sais s'ils ont raison, mais j'ai bien des fois partagé leur avis quand le réseau allait trop bien. Invariablement, la "tuile" n'était pas loin. Une fois de plus, ce principe se vérifia.

Le lundi 28 juin 1943, vers cinq heures de l'après-midi, *M^{me} Cazelles*, concierge du 36 de la rue Chardon-Lagache, entendit quelqu'un entrer dans sa loge. Elle était dans sa cuisine, au sous-sol.

— Oui ! cria-t-elle comme d'habitude. Puis elle monta les marches de son escalier intérieur.

Deux individus vêtus de noir étaient là. Ils eurent un geste qui signifiait qu'il était interdit de sortir.

— Bon ! dit-elle simplement. Puis elle redescendit dans sa cuisine. Celle-ci communique, par les sous-sols, avec l'immeuble qui est au fond d'une petite cour. Un escalier de service, invisible de la rue, cet escalier en ciment que j'ai tant de fois monté en maugréant quand l'ascenseur était en panne, dessert par l'extérieur les huit étages

Elle se rendit d'abord au troisième, sonna à la porte de *M. Riga* *Jacot* lui ouvrit.

— Monsieur *Jacot*, les Boches sont en bas !

Elle continua sa pénible montée jusqu'au septième, suivit le couloir, frappa à la porte où une carte de visite au nom d'*Arlette Lejeune* était piquée par une punaise.

— Mademoiselle *Claire* ?

Pas de réponse.

— Mademoiselle *Claire*, vous êtes là ?

Elle frappa plusieurs fois. Il n'y avait personne, c'était parfait. Elle redescendit jusqu'au sous-sol, regagna sa cuisine, monta dans

sa loge. La cour était pleine d'Allemands : officiers, sentinelles en armes.

— Madame ! lui dit celui qui paraissait être le chef, conduisez-nous au septième étage !

— Bon ! pensa-t-elle, c'est à *Claire* qu'ils en ont. Il n'y a pas de pet !

Suivie des Allemands, elle refit son ascension jusqu'au septième. Une fois devant la porte de *Claire*, les Boches lui dirent :

— Ouvrez cette porte !

M^{me} Cazelles prit peur : si, par hasard, *Claire* ne l'avait pas entendue tout à l'heure ? Elle répondit, en criant très fort pour se faire entendre :

— Mais, messieurs, les locataires ne me donnent pas leurs clefs !

Le chef des Boches fit un signe. Un de ses acolytes s'approcha, un fer à *T* à la main. Il défonça le panneau inférieur de la porte. Les Boches entrèrent dans la chambre à quatre pattes. M^{me} Cazelles essaya d'en faire autant, mais reçut l'ordre d'avoir à se tenir tranquille.

Au bout d'un instant, ceux qui étaient à l'intérieur l'appelèrent. Elle passa dans la chambre. Le chef tenait en mains une photographie qu'il lui montra :

— Couche ici ? Habite ici ?

— Non, connais pas ! répliqua M^{me} Cazelles.

C'était la photo de notre ami Jean Cavallès, alias *Crillon*.

Les Boches bouleversèrent la jolie petite chambre blanche que j'avais habitée pendant trois mois. Du courrier était caché sous le divan où je couchais. Les Boches le compulsèrent avec intérêt. Ils découvrirent un peu de tout dans les armoires, jusqu'à des grenades.

— *Terroriste !* s'exclama le chef.

Quand ils eurent bien mis la chambre à sac — sous l'œil d'un portrait d'Edith que j'y avais laissé, pensant l'y retrouver un mois plus tard —, et après avoir jeté à terre la tête de Notre-Dame des Victoires, ils entrèrent dans l'appartement de gauche habité par M^{me} Lejeune, mère de *Claire*. Ils n'y trouvèrent rien. Ils passèrent enfin dans l'appartement de François Lejeune, plus connu sous le nom de Jean Effel, au bout du couloir à droite.

Jean Effel, qui résidait dans le midi de la France où il faisait de la bonne besogne — qui n'avait que de lointains rapports avec son métier de dessinateur —, avait mis cet appartement à la disposition d'un sien ami qui ignorait tout des dangereuses activités de sa jeune voisine et qui se trouvait être sorti. Il ignorait aussi une autre chose qui l'eût fait frémir s'il l'avait su.

En partant au mois de janvier, j'avais enfermé dans les tiroirs de ma vieille malle *Innovation* un certain nombre de documents d'archives que je ne voulais pas détruire, des fusées de signalisation pour bombardements ou opérations maritimes sur les plages, et enfin un certain nombre de photographies dont certaines très belles qu'un artiste du nom de Pedro Lima, qui a son atelier avenue de l'Opéra, avait faites d'Edith et de moi en 1941. La marque de ce photographe se trouvait naturellement inscrite sur ces photos qui me plaisaient tant que je n'avais pas eu le courage de les détruire. J'avais prié *Jacot* de faire porter le plus tôt possible cette malle chez nos cousines Deshays, à Neuilly, où il n'y avait pas de risque qu'on allât jamais la chercher.

Pour je ne sais quelle raison, cette malle demeura au 36, rue Chardon-Lagache. Son volume encombra la petite chambre de *Claire* qui se contenta de la faire pousser trois mètres plus loin, dans le vestibule de l'appartement de son frère.

Or les Boches vidèrent tous les tiroirs de Jean Effel, éventrèrent des coussins, fouillèrent partout, explorèrent tout... tout, *sauf cette malle qu'il leur était impossible de ne pas voir puisqu'on butait littéralement dedans depuis l'entrée*, et que sa grosse serrure Fichet rendait à première vue suspecte de servir de coffre-fort, usage auquel je l'avais affectée depuis longtemps pour conserver les courriers. S'ils l'avaient ouverte, il ne leur aurait pas été difficile d'identifier les photos. Mon nom leur était assez connu. Ceci faisant, plus les documents extra-compromettants qui figuraient dans d'autres tiroirs de cette malle, le compte du malheureux ami de Jean Effel eût été bon. Les esprits forts souriront quand je dirai que je pense avec *Claire* que Notre-Dame des Victoires a été pour beaucoup dans cette protection miraculeuse. Qu'ils viennent donc m'expliquer pourquoi cette malle n'a pas été ouverte !

Après avoir dévasté le septième étage, les Boches procédèrent à la visite minutieuse de tous les appartements de l'immeuble, sauf ceux du troisième étage où habitait *Jacot* !

Celui-ci n'avait pas perdu son temps depuis qu'il avait été averti par M^{me} Cazelles. Il émettait rarement lui-même, mais contrôlait depuis son appartement, au moyen d'un puissant poste d'écoute, les émissions des opérateurs travaillant sous ses ordres. (Du fait même qu'ils se savaient entendus par lui, ils prêtaient beaucoup plus d'attention à leur travail). En dehors des heures d'écoute, *Jacot* préparait les vacations du lendemain, rédigeait ses propres télégrammes pour tout ce qui avait trait au trafic et aux liaisons mer ou air, recevait de la Centrale des télégrammes à expédier et faisait parvenir à celle-ci les télégrammes reçus. *Séverine*, nouvelle agente dans le réseau, lui servait de secrétaire ainsi que *Marc* (pseudo de notre amie de Nantes,

M^{me} de Hauteclocque). Sa cousine *Renée* faisait les liaisons avec la Centrale. *Séverine* et *Renée* se trouvaient dans l'appartement ce soir-là.

Jacot avait d'abord posément terminé une transmission radio qu'il passait au moment où M^{me} Cazelles était venue lui donner l'alarme. Puis, aidé de *Séverine* et de *Renée*, il avait empaqueté tous les dossiers de son service qu'il entendait bien mettre à l'abri. Il fit un autre paquet de toutes les fréquences, car il conservait dans son appartement la totalité des quartz servant aux émissions, remettant lui-même aux radios ceux dont ils avaient besoin pour une vacation déterminée.

Les deux femmes descendirent le tout à la cave en passant par l'escalier de service. *Jacot* les rejoignit un peu plus tard, après avoir, une dernière fois, inspecté tous ses tiroirs et caché tant bien que mal les émetteurs. Il dissimula les fréquences et les dossiers derrière les tuyaux du chauffage central et remonta avec nos amies jusqu'au rez-de-chaussée. En compagnie de *Renée*, il gagna la loge de la concierge, tandis que *Séverine* demeurait dans le hall de l'immeuble.

Convaincu de l'inutilité d'une évasion, *Jacot* détruisit un carnet d'adresses qu'il portait sur lui. *Renée* l'aida à faire disparaître, en les mâchant, les feuillets les plus compromettants. Notre ami avait cent mille francs sur lui : il en remit une partie à *Renée*, et attendit patiemment les événements.

M^{me} Cazelles avait pu être prévenue par *Renée* de la dissimulation des précieux paquets au sous-sol. La courageuse femme s'y rendit, les prit et les cacha dans la cave à mazout où, pensait-elle, les Boches n'aurait jamais l'idée d'aller les chercher. Elle fut malheureusement aperçue par une des personnes qui attendaient dans la loge la vérification de leurs papiers. Cette personne prévint obligeamment les Allemands.

Le *Hauptmann* qui dirigeait la perquisition apparut tout à coup avec un paquet à la main. Le cœur de *Jacot* se serra : c'était celui des fréquences. « Si jamais je me sors de là... », se dit-il. Mais l'officier allemand sembla ne pas prendre garde à lui. *Jacot* se hasarda à sortir de la loge. La grille qui donne sur la rue était étroitement gardée, impossible de songer à s'enfuir. Soudain *Marc* déboucha sur le trottoir, se préparant à entrer dans la maison. *Jacot* ne pouvait l'avertir... il regarda l'arrivante avec des yeux si éloquents qu'elle se détourna et poursuivit sa route. Les Allemands n'avaient rien vu.

Sur l'ordre du *Hauptmann*, tout le monde dut se rendre dans le hall de l'immeuble. Assis près de *Séverine* et de *Renée*, *Jacot* s'arrangea pour se débarrasser d'un couteau de fabrication anglaise qu'il avait sur lui. Il était à bout de nerfs, désespéré à la pensée que tout ce bel instruments de liaisons qu'il avait patiemment édifié allait s'effondrer

d'un seul coup. Feignant de ne pas connaître ses deux collaboratrices, il discutait gaiement avec elles. Mais il trahissait sa nervosité en fumant coup sur coup, et très vite, un nombre incommensurable de cigarettes.

L'officier allemand qui dirigeait la perquisition avait probablement demandé du renfort. Une nuée de policiers en civil firent leur apparition. L'un d'eux fouilla *Jacot* et trouva sur lui cette carte d'Inspecteur de la Radio-Diffusion dont notre ami était si content, et qui lui avait si souvent servi au cours de ses déplacements. Le Boche le regarda. *Jacot* ne broncha pas, mais comprit que l'Allemand établissait dans son esprit un rapprochement entre cette carte et le paquet de *fréquences*. « Je suis perdu », pensa notre ami qui se sentit tout à coup devenir très calme. La partie était jouée, il le savait déjà. Une autre partie allait s'engager, où il s'agirait de sauver sa peau sans compromettre un seul camarade. « Ça ne sera pas commode ! », se dit-il encore, « mais je suis ici depuis un an, j'ai réussi à mener à bien la tâche qu'on m'avait confiée, pourquoi ne réussirais-je pas dans celle-ci ? »

Usant du passage souterrain, M^{me} Cazelles monta dans les appartements, dit aux locataires : « Vous feriez mieux de descendre, les Allemands ont ouvert les portes des caves et se régalent avec votre vin. » Mais les locataires étaient terrifiés et se gardèrent bien d'intervenir.

Il en alla ainsi jusqu'à minuit. Un gros Allemand vint trouver M^{me} Cazelles et lui donna l'ordre de le suivre jusqu'à une voiture qui attendait dans la rue. Elle refusa de partir sans son petit chien et, prétextant qu'elle allait le chercher, remonta jusqu'au troisième étage. Elle avait la clef de l'appartement de *Jacot*, celui-ci ne s'y trouvait pas.

Dans la soirée, *Claire* et *Cavaillès* étaient venus rue Chardon-Lagache pour y terminer le courrier. Ils aperçurent à temps les Boches qui montaient la garde aux environs de l'immeuble et purent faire demi-tour sans être inquiétés.

M^{me} Cazelles fut emmenée rue des Saussaies dans une belle voiture. On la conduisit dans un bureau.

— Où est *Rigal* ? lui demanda-t-on.

— M. Rigal ? Il est en voyage.

— Où ?

— Croyez-vous que j'espionne mes locataires ? Je ne leur demande pas où ils vont !

— Qui habite le troisième ?

— Un de ses amis.

— Comment est-il fait ?

— Il est grand, mince, il a des cheveux bruns. (*Jacot*, on le sait, est plutôt petit et bien en chair).

Les questions et les réponses sont traduites par un interprète. Quand celui-ci décrit *Jacot* selon les indications données par M^{me} Cazelles, l'Allemand qui est derrière le bureau hoche la tête, regarde notre amie et fait "non" avec son doigt dressé en signe de dénégation.

M^{me} Cazelles passe le reste de la nuit dans une cellule de la rue des Saussaies. On l'en sort au matin, une Allemande l'emmène dans son bureau, lui offre du café, des confitures, des tartines beurrées. M^{me} Cazelles refuse tout, sauf le café, car elle a très soif. L'après-midi, elle est enfermée dans une pièce spacieuse. Le soir, elle est remise en cellule sans qu'on lui donne rien à manger. Le lendemain matin, comme elle proteste, on lui sert un plantureux repas.

— On vous ramène chez vous, madame Cazelles ! lui dit-on.

Rue des Saussaies, elle voit la belle limousine qui l'y avait emmenée l'avant-veille. Elle va y monter quand le Boche qui l'accompagne lui dit :

— Non ! *celle-là*, ça n'est pas pour vous !

Et il ouvre la portière d'un vieux tacot.

Rue Chardon-Lagache, les Boches boivent du café qu'ils arrosent généreusement avec les liqueurs et alcools variés volés dans les caves.

— Vous voulez du bon café, madame Cazelles ?

— Non, merci !

Elle va dans sa loge. Elle vient à peine d'y entrer quand une dame arrive avec sa petite fille et demande M^{lle} Lejeune. Les Boches dressent l'oreille :

— M^{lle} Lejeune ? Qu'est-ce que vous lui voulez, à M^{lle} Lejeune ?

— Mais c'est le professeur de ma fille... répond cette dame interloquée.

— Vos papiers !

— Va garder la bicyclette ! dit la maman à sa fille.

Celle-ci a peur et refuse de quitter sa mère.

— Va, ma petite ! insiste M^{me} Cazelles. *Il faut se méfier, tu sais, il y a en ce moment beaucoup de voleurs dans le quartier !*

S'ils ont compris, les Boches n'en laissent rien voir. Ils prennent l'adresse de la dame, la laissent repartir.

Survient *Marc*, qui n'a de commun que le pseudonyme avec notre amie M^{me} de Hauteclocque. C'est l'agent du réseau de *Claire* qui a tout vendu. Les Boches descendent avec lui à la cave, M^{me} Cazelles entend des plaintes.

L'Allemand, qui est resté près d'elle, s'aperçoit qu'elle écoute, il lui donne l'ordre de s'éloigner. Le soir, on l'emmène à Fresnes, où elle est enfermée dans une cellule.

Elle n'en sera libérée que le 19 janvier 1944. Dans le bureau n° 424 de la rue des Saussaies où elle se trouve en compagnie de cinq autres femmes, un Boche, l'air avantageux, du nom de Nietzsche (il s'agit peut-être de ce *feldjustizoberinspektor* qui, le 13 mai 1943, assistait à l'exécution de nos camarades au Mont Valérien), s'adresse au petit groupe :

— Mesdames, je vais vous donner un bon conseil ! *Apprenez l'allemand, cela simplifiera nos interrogatoires à la prochaine guerre !!*

M^{me} Cazelles a revu ce même Nietzsche le 24 août 1944, veille de la libération de Paris. Elle l'avait harcelé de réclamations au sujet des vols commis dans l'immeuble (ses propres biens avaient, naturellement, été pillés) :

— Je suis pressé, madame ! répondit le Boche qui paraissait nerveux, et la mit à la porte.

Marc et Renée avaient tout de suite prévenu nos amis. Ignorant le fait que M^{me} Cazelles avait été dénoncée après le transport des valises de Jacot, Renée pensa que les précieux colis pouvaient être récupérés. Non seulement ils contenaient un matériel difficilement remplaçable, mais leur découverte constituerait une charge précise contre Jacot, à supposer que celui-ci ait pu être identifié comme étant l'occupant de l'appartement Rigal.

Alex décida de tenter l'opération. Il se rendit d'abord en zone ex-dite libre pour y joindre un nouveau venu dans le réseau C. N. D.-Z. N. O. monté par Marc Fleuret, alias *Espadon junior*. Celui-là, nommé Franck, disposait de relations dans la police. Camouflés en policiers, Alex, Franck et deux camarades de ce dernier revinrent à Paris et se rendirent, le 15 juillet, rue Chardon-Lagache. Ils exhibèrent au nouveau concierge de faux papiers de perquisition qui furent acceptés sans difficulté. Les deux camarades de Franck demeurèrent dans la loge pour surveiller le concierge afin de l'empêcher, le cas échéant, de téléphoner à la Gestapo. Alex et Franck descendirent dans les sous-sols, explorèrent le calorifère, visitèrent tous les coins et recoins sans résultat. Ils repartirent au bout d'une heure.

Un sérieux espoir demeurait cependant pour Jacot : nous étions sûrs de M^{me} Cazelles et rien ne permettrait aux Allemands de prouver à notre camarade qu'il occupait l'appartement Rigal. Sa confrontation avec les agents du réseau *Cohors* auquel appartenait Claire ne pourrait donner aucun résultat, car nul d'entre eux ne le connaissait. A supposer qu'il ne le sût pas déjà, il lui était facile de déduire des circonstances de la perquisition que Claire avait échappé. Il n'y avait donc aucun inconvénient pour Claire à ce qu'il lui attribuât, au cours des interrogatoires, la propriété des valises découvertes par la Gestapo dans la

cuve à mazout. A Paris comme à Londres, nous n'étions pas trop inquiets au sujet de notre brave *Jacot*.

Malheureusement, il y eut *Renée*...

XI

Tandis qu'*Alex* opérait une fausse descente de police dans l'immeuble de *Claire, Espadon*, qui avait été transféré du fort du Hâ à Fresnes le 1^{er} avril, était conduit à la Gestapo de l'avenue Foch pour y subir son premier interrogatoire.

Ses quatre camarades, *Étourneau*, *Borderie*, les deux aviateurs anglais, avaient été aussi transférés à Fresnes où ils étaient, ainsi qu'*Espadon*, détenus au secret. Mais la Gestapo connaissait leurs véritables noms, tandis qu'elle croyait détenir en *Espadon* un certain Jacques Fontan, qui lui était totalement inconnu. La carte d'identité d'*Espadon*, fabriquée de toutes pièces par le maire de Saint-Vituriens, M. Bardet, avait résisté aux vérifications puisqu'elle était régulièrement inscrite sur les registres de la Mairie. M. Bardet ne s'en était pas tenu là : il avait caché dans sa maison un poste émetteur et continuait de prêter asile à nos camarades.

Dans le bureau où l'on fit entrer *Espadon* se trouvait un seul individu en civil, qui disait être Roumain. Il était d'une correction parfaite, et ne songea pas un seul instant à discuter l'identité de *Jacques Fontan*.

Il interrogea notre ami sur les circonstances qui l'avaient conduit à se charger de la fameuse valise confiée par *Alex* à *Étourneau*, alias *Moineau*, et découverte sur la bicyclette de *Lucien Borderie*, alias *Guy* ou *le drôle*.

— Je l'ai déjà dit ! déclara notre ami. M. *Étourneau* est un ami à qui j'allais dire bonjour, il m'a demandé de porter cette valise au tram de Puyseguin où un certain commis-voyageur, du nom de *Lecœur*, devait venir la prendre. C'est tout ce que je sais !

— Vous ne connaissez aucune des personnes dont les photographies se trouvent sur les fausses cartes d'identité que nous avons trouvées dans cette valise ?

— Absolument pas !

— Eh bien ! nous, nous avons identifié ce *Lecœur* ! Il s'agit

d'un agent très dangereux appartenant à un groupement du nom de *Confrérie Notre-Dame*. Nous le recherchons depuis longtemps.

L'expression d'*Espadon* signifiait, sans conteste, qu'il entendait parler pour la première fois de ce groupement. Le Boche, ou le Roumain, si Roumain il y a, sonna. Un sbire apporta un dossier.

— Voici les photos d'un certain nombre de personnes de ce groupement que nous recherchons, et qui sont encore libres. Nous avons beaucoup d'autres photographies, mais celles-ci concernent des individus qui sont déjà arrêtés ! dit le policier avec un sourire satisfait. Voulez-vous les examiner ? Vous connaissez peut-être quelques-unes de ces figures...

Les Boches m'avaient fait l'honneur de coller ma photo en tête du dossier. C'était l'agrandissement d'une petite photographie d'identité. *Espadon* ne cilla pas. Il remarqua que mon prénom, chez les Allemands, devenait *Jean*. L'inscription portait en effet « Jean Renault ». Le fichier était donc mal tenu.

Puis une photo d'*Alex*, en pied, paraissant expliquer le fonctionnement d'une machine.

Ensuite, plusieurs photos de divers camarades. *Espadon* ne bronchait toujours pas.

Il fut vraiment surpris quand apparut une photo très floue, qui représentait, dans un décor que notre ami reconnut comme étant celui de l'appartement de la rue Ausone à Bordeaux, *Alex*, la *Bar-donne*, Marc (fils d'*Espadon*), *Espadon* lui-même et moi. Qui avait pu prendre une semblable photo ? Elle datait nécessairement d'au moins deux ans puisque je n'étais pas retourné rue Ausone depuis l'été 1941 ! Il fallait en conclure que *Capri* constituait de bien bonne heure sa collection particulière.

Le policier remarqua le soin avec lequel *Espadon* avait examiné cette photographie.

— Connaissez-vous quelqu'un de ces gens-là ?

— Non ! répondit *Espadon* qui avait bien changé depuis deux ans, mais qui remercia tout de même le ciel de ce que le cliché fût aussi mauvais.

Mais voici maintenant une autre photo : celle d'*Espadon* en personne !

Elle remonte à l'époque où il avait vingt-quatre ans. Quelques lustres se sont écoulés depuis...

Et c'est au tour de Marc, son fils. Une photo récente, celle-là.

— Si vous pouvez me donner un indice, propose le policier, votre sort sera très amélioré.

— Je n'ai jamais vu ces individus. J'ignore qui ils sont, ce qu'ils font.

— Dites-moi, monsieur Fontan ! Quelle est donc votre adresse en zone libre ?

— Tiens, gros malin ! pense *Espadon*, tu crois m'avoir ?

Il donne une adresse que le policier note avec soin. Quand il vérifiera, il constatera qu'il s'agit d'une rue du Vieux-Port, à Marseille, que les Allemands ont fait sauter.

C'est tout pour aujourd'hui. *Espadon* est ramené à Fresnes. Il réussit à mettre ses quatre camarades au courant de son interrogatoire. Ils étaient tous au rez-de-chaussée. Pour assurer le secret des communications, *Espadon* écrivait ses messages sur un morceau de drap déchiré qui passait d'une fenêtre à l'autre. C'était plus sûr que le téléphone. Quand les quatre amis seront interrogés à leur tour, ils débiteront tous la même version.

Pendant deux mois, *Espadon* est laissé tranquille. On lui a donné le pseudonyme de *Riton*. Tous les huit jours il fait passer le message suivant : « Que les amis de Nicolas Danner, de Metz, se fassent connaître à Riton. » (*Nicolas Danner* était le nom porté sur la fausse carte d'identité utilisée par *Espadon* en zone dite libre avant l'arrivée des Allemands.

Un jour vient une réponse : « Ici, Ernest. »

Ernest était le pseudonyme d'Edouard Dutin, l'un des agents d'*Espadon* à Bordeaux, et qui avait pu gagner Toulouse après la catastrophe de juin 1942. Sa cellule est juste au-dessus de celle d'*Espadon*. C'est une chance, ils pourront communiquer par les W.-C, sans parler trop fort.

— Comment as-tu été arrêté ? demande *Espadon*.

— Notre centrale était à Toulouse, tout allait très bien. Un soir, en quittant *Marc* et *Dédée* (Andrée Caborderry, femme de *Marc*) je me suis trouvé face à face avec *Capri* sur le trottoir. Il m'a fourré un revolver sous le nez et a appelé deux soldats allemands qui passaient. Il a produit des papiers, ils se sont mis à ses ordres et m'ont emmené. Comme je lui disais en cours de route : « Salaud ! Qu'est-ce que tu fais ? », il m'a répondu : « Je fais mon métier, je sers qui me paie ! »

Espadon n'avait jamais pu admettre que le responsable des arrestations de juin 1942 était *Capri*. Ce garçon, qu'il avait traité comme son propre fils pendant quatre ans ? C'était impossible. Et pourtant Jean Deffieux, l'un de ses agents que nous appelions *Mongars* et qui avait fait quelques liaisons avec moi à Paris, avait affirmé à *Espadon* qu'il avait un jour aperçu *Capri* dans un tramway à Toulouse.

— Je suis sûr que c'était lui ! J'ai couru après le tramway, je n'ai pu le rattraper...

Capri, en liberté à Toulouse, alors que nous le savions arrêté depuis la fin mai à Paris ? *Espadon* s'était souvenu qu'un poste émetteur, qu'il avait caché dans le petit jardin potager situé assez loin de sa maison et où il travaillait de temps en temps, avait été découvert par les Allemands. Cette cachette n'était rigoureusement connue que de lui-même et de *Capri*. Il s'était souvenu aussi que *Capri* était seul à connaître l'adresse d'un de nos camarades de Paris, un chimiste du nom de Pierre Cayrol. Celui-ci avait été arrêté...

— Ça ne fait rien ! se répétait *Espadon*. Tout cela est très troublant, mais il est impossible que *Capri* ait trahi. Les apparences sont contre lui, tout ça s'expliquera un jour. Lui que j'ai proposé pour une citation...

La révélation que vient de lui faire *Ernest* est un coup de massue pour lui. Il est aussi durement touché que si *Ernest* lui avait démontré que son fils Marc avait trahi.

Puis il se ressaisit. Il appelle *Moineau* et *Borderie*, les avertit d'avoir à se méfier : ils peuvent, l'un et l'autre, être tout à coup mis en présence de *Capri* puisque celui-ci travaille maintenant pour l'ennemi.

Le lendemain, *Guy* et *Moineau* sont emmenés avenue Foch. *Guy* est interrogé le premier. C'est *Capri* qui conduit l'interrogatoire en présence d'un Allemand. Il est sûr de lui : il a facilement démontré à ses nouveaux maîtres la similitude entre le courrier découvert dans la valise d'*Alex* et celui saisi sur *Paco* le 15 mai. Tout cela provient de cette C. N. D. qu'il s'agit de mettre définitivement hors d'état de nuire. Avant l'interrogatoire, il a pris la précaution d'épier les cinq détenus par l'œil pratiqué dans la porte de chacune des cellules de Fresnes, il est fixé. Les deux aviateurs ? aucun intérêt, ils ont déjà été déportés en Allemagne. Mais *Borderie*, alias *Guy*, qui pilotait les passages par-dessus la ligne de démarcation, *Etourneau*, alias *Moineau*, qui donnait asile dans sa ferme, et surtout ce soi-disant *Jacques Fontan*... Les Boches n'ont plus grand'chose à apprendre, ils sont maintenant renseignés de première main.

Guy est obligé de reconnaître qu'il connaît *Capri*, mais il refuse d'avouer qu'il connaît *Espadon*. Ceci a le don d'exaspérer le traître qui le frappe avec une telle violence que, pendant plusieurs jours après son retour à Fresnes, il urinera du sang.

Moineau est interrogé très brièvement. Il reconnaît avoir eu affaire à *Espadon*, mais seulement pour lui vendre du ravitaillement.

Ramenés à Fresnes, ils ne réussirent pas à prendre le contact avec *Espadon*. Celui-ci, le jour d'après, est conduit avenue Foch. En

montant l'escalier, il se trouve soudain nez à nez avec *Capri*. Le misérable sourit légèrement en regardant son bienfaiteur, et ne dit mot. *Espadon* continue silencieusement son chemin.

Voici le bureau du pseudo Roumain, et le Roumain lui-même, assisté cette fois d'un colonel et de deux capitaines allemands.

— Monsieur Fontan, voulez-vous vous asseoir ?

Espadon s'assied.

— Une cigarette, monsieur Fontan ?

— Volontiers !

Le Roumain lui donne du feu, puis :

— Etes-vous décidé à me dire la vérité ?

— Je vous ai toujours dit la vérité !

— *Qui êtes-vous ?*

Espadon, ce gros éléphant si calme d'habitude, a des accès de colère qui savent être terribles. Il fixe le Roumain et lui dit, la voix frémissante, avec son accent de Bordeaux :

— Vous avez ici dans vos bureaux un jeune salopard de Français qui me connaît bien !!! je préfère qu'il vienne ici me dénoncer pour gagner son argent au lieu de vous le voler !

— Monsieur Fontan, dit doucement le Roumain, voulez-vous me donner votre parole d'officier français que tout ce que vous me direz maintenant sera la vérité ?

— Oui.

Le colonel boche éclate de rire :

— Un officier français ne donne sa parole d'honneur que pour mieux mentir !

Espadon se dresse et, face à son insulteur, lui dit avec mépris :

— Un officier français tient toujours sa parole quand il la donne à quelqu'un qui est capable de la tenir lui-même !

Le Boche blêmit et, demeurant sans voix, réplique par un coup de poing en pleine figure de notre ami.

La porte s'ouvre et *Capri* entre, le sourire aux lèvres. Il salue à l'hitlérienne et vient vers *Espadon* la main tendue, en lui disant :

— Bonjour, patron !

— Salaud ! vendu ! cochon ! crie notre pauvre *Espadon* pour qui la mesure est comble.

Capri est outré.

— *Je vous prenais pour un homme d'honneur, à savoir que chacun est libre de défendre ses convictions. Vous défendez les vôtres, moi je défends les miennes !*

— Vendre son pays et ses amis, vous appelez ça des convictions ?

Le traître ne répond pas. Il va se placer aux côtés du Roumain

et conseille celui-ci dans son interrogatoire.

Espadon sait que, désormais, il n'a plus aucune chance de s'en tirer : *Capri* savait trop de choses, a été mêlé de trop près à sa vie. Il fera donc la part du feu. *Capri* ignore tout de l'activité d'*Espadon* après les arrestations de juin 1942. Il continuera de n'en rien savoir. *Capri* connaît tout de l'activité des camarades qui ont déjà été arrêtés. Ceux-là seuls seront donc mis en cause par *Espadon*, au profit de ceux qui continuent à travailler dans l'ombre.

— Quant à moi, se dit *Espadon*, puisque je suis sûr d'être fusillé, mettons-nous-en le plus possible sur le dos !

— Il va être très désagréable pour vous, dit tout à coup avec préciosité le colonel boche, que plusieurs de ces télégrammes dont vous avouez avoir connu le texte aient coïncidé avec le torpillage de navires allemands dans les quarante-huit heures de leur transmission... C'est le cas, notamment, d'un télégramme qui a été envoyé de Bordeaux le 4 juin 1942. Si vous voulez bien nous en dire le texte, il nous expliquera probablement pourquoi le *Norward* a été torpillé le 6, ce qui a causé la mort de 70 Allemands...

Espadon regarde le colonel en souriant légèrement, et ne dit mot. Le Roumain tousse après un instant de silence, et dit :

— Nous voudrions savoir comment vous assuriez vos liaisons avec les *Chantiers de la Gironde* et comment vous avez pu mettre des bombes à retardement dans les ballasts de nos navires ? Ceci nous expliquerait sans doute la disparition mystérieuse de quelques-uns d'entre eux ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

Capri prend la parole :

— Il dit probablement la vérité, car c'est *Champion* qui était en rapport avec les *Chantiers*.

— C'est vrai ! pense *Espadon* qui craint tout à coup que l'affaire rebondisse sur *Champion* et que celui-ci soit rappelé d'Allemagne pour de nouveaux interrogatoires.

Il est pris d'un rire nerveux.

— Vous riez, monsieur Fleuret ? demande le colonel boche. Vous trouvez que votre situation est tellement drôle ?

— Non, dit *Espadon*, heureux de la diversion que cet imbécile vient de lui offrir. Mais je ris de voir ce petit salopard de Cartaud saluer à l'hitlérienne et se pavaner avec un grand insigne nazi au revers du veston !

— N'insultez pas l'Armée allemande ! Cet individu ne mériterait pas de porter l'uniforme allemand. Mais j'ai besoin de lui, et je m'en sers !

Capri digère l'affront en silence. Il en a vu d'autres.

On fait entrer une vieille connaissance d'*Espadon*, le capitaine allemand du port de Bordeaux, ce commandant Stock dont la confiance en *Espadon* devenait d'autant plus inébranlable que celui-ci lui faisait couler plus de bateaux. Le lecteur se souviendra de la colère feinte par *Espadon* à la suite du torpillage du *Norward*, chargé de torpilles à destination des sous-marins opérant dans l'Atlantique :

— Les espions n'opèrent pas depuis les rives de la Gironde, avait crié *Espadon* devant le pauvre Stock qui s'efforçait en vain de le calmer. Ils sont dans vos services !!!

Le commandant Stock considère tristement *Espadon*, devant ses interrogateurs.

— Ah, monsieur Fleuret ! dit-il avec amertume, « il y avait un espion parmi vous et vous ne le connaissiez pas ! »

Après quoi il s'en va avec dignité. Drôle de guerre, où l'on ne pouvait plus avoir confiance en personne, y compris les populations des territoires provisoirement occupés !

Quand la porte est refermée, le Roumain enchaîne :

— Puisque nous sommes très au courant de vos faits et gestes jusqu'au 10 juin 1942, nous n'insisterons pas autrement. Mais après le 10 juin ?

Espadon se souvint que dans les papiers qui avaient été saisis sur lui au fort du Hâ se trouvait une note portant la mention suivante : « Voir Général Georges à Chambéry, confirmer accord. » Sur des coupures de journaux remises à Fresnes, il avait pu lire que le général Georges était arrivé à Alger.

— Depuis le 10 juin mon activité a consisté à servir d'agent de liaison entre le général Georges...

— Et qui ?

Espadon invente au fur et à mesure qu'il parle :

— Entre deux agents dont je rencontrais l'un au *Café du Globe*, à Clermont-Ferrand et l'autre au *Régent*, à Chambéry.

— Comment s'appelaient ces agents ?

— J'ignore leurs noms.

— Quel était leur signalement ?

Espadon les décrit avec une minutie qui n'a d'égale que la plus haute fantaisie.

— En quoi consistaient ces liaisons ?

— Porter et recevoir des papiers codés.

(Ça mord ! pense *Espadon*).

— Si l'on vous mettait en présence de l'un de ces deux agents, êtes-vous disposé à le reconnaître ?

— Oui ! (Et comment donc !)

— Bien. Je vais maintenant vous prier de nous prouver votre sincérité.

— J'écoute.

— Faites arrêter une seule personne appartenant à votre groupement, et nous vous remettrons immédiatement en liberté. Vous organiserez ensuite *pour notre compte* un groupement du type C. N. D. Vous recevrez 50.000 francs par mois.

Espadon se met à rire.

— 50.000, pas assez ? Mettons 100.000 !

— Vous faites erreur, répond doucement *Espadon*. Je ne m'appelle pas Cartaud; dit *Capri*. Je m'appelle *Fleuret*.

Le Roumain est surpris. Il en oublie ses manières exquises et gifle *Espadon*, par deux fois. Le colonel éprouve le besoin de parler :

— Nous saurons bien vous ouvrir la bouche ! Nous martyriserons devant vous votre fils !

Espadon rit de nouveau. Il sait que son fils est en liberté, et qu'il travaille activement contre l'ennemi.

— Pourquoi riez-vous ? crie le Boche, exaspéré.

— Je ne savais pas que vous étiez allé à Londres pour le ramener ici !

— A Londres ? Alors vous avouez que votre fils est à Londres ?

— Bien sûr ! pourquoi pas ?

— Vous n'ignorez pas ce que vous avez fait ! Vous êtes purement et simplement un espion à la solde de l'Angleterre !

— Non ! Je suis un espion, d'accord ! Mais je ne suis pas à la solde de personne, et je travaille pour la France !

— C'est la même chose, puisque vos renseignements allaient en Angleterre ! Les lois de la guerre sont inexorables, vous serez jugé et fusillé ! Pourquoi riez-vous ? C'est agaçant, à la fin !

— Je me demande pourquoi vous prendrez la peine de me juger puisque vous êtes sûr que je serai fusillé.

Le Roumain intervient :

— Nous allons vous interroger encore une fois, une seule fois, pour vous donner une chance de salut. Réfléchissez bien, c'est votre vie que vous jouez.

— Si vous n'avez à me poser que les mêmes questions, tout nouvel interrogatoire est superflu.

— Nous verrons ! *Le temps porte conseil* ! Voulez-vous maintenant reconnaître les gens qui sont sur les cartes d'identité en blanc ?

— Je ne les connais pas.

— Voulez-vous me dire où est *Alex* ?

Le Roumain, l'air engageant, présente à *Espadon* la carte d'identité au nom de *Lecœur*.

— Je ne connais pas cette personne.

Capri proteste :

— Vous êtes un menteur ! Nous nous sommes trouvés ensemble à Paris, notamment un jour où vous portiez vous-même à *Jean-Luc* le plan de l'aérodrome de Cognac ! *Alex* apportait celui de l'École de Santé de Brest !

— Ma mémoire me fait défaut ! répond simplement *Espadon* en fixant *Capri* qui détourne la tête.

— Et *Jean Renault*, dit *Rémy* ou *Raymond* ? demande à son tour le colonel.

— Je l'ai vu tout au début, je l'ai perdu de vue depuis.

— Vous êtes un menteur ! crie *Capri*. Vous l'avez vu très souvent et c'est en accord avec lui que vous m'avez envoyé à Paris ! Pouvez-vous me dire, et vous le pouvez si vous le voulez, le nom du docteur chez qui *Renault* a caché sa famille avant que celle-ci ait pu rallier l'Angleterre ? C'était certainement sur les côtes de Bretagne. La famille de *Renault* devait partir par une liaison que dirigeait *Alex* !

— Vous devez faire erreur, répond sèchement *Espadon*. A moins qu'on m'ait menti, la seule liaison maritime que nous possédions avait pour base les Sables-d'Olonne.

— Je vois qu'on ne sortira rien de vous ! constate *Capri* avec dépit. Mais, attendez ! Et celui-là, avez-vous de ses nouvelles ?

Il exhibe la fameuse photo un peu floue prise rue Ausone, en posant son doigt sur la figure de la Bardonnie.

— Je ne le connais pas.

— Ne soyez pas stupide ! Ne dites pas que vous ne connaissez pas votre ami de la Bardonnie dit *Isabelle*, comme vous connaissez votre ami *Pierre Beaussoleil*, dit *Pierrot* !

— J'ai vaguement entendu parler d'*Isabelle* et de *Pierrot*. J'ignore leurs noms véritables.

Capri se tourne vers le colonel :

— Mon Colonel, je vous demande une fois de plus l'arrestation de ces deux hommes par qui nous aurions des révélations sur le capitaine de gendarmerie de Sainte-Foy-la-Grande qui est dans le coup, ainsi que sur de nombreuses autres personnes.

— Je vais donner des ordres pour qu'on les arrête immédiatement !

Capri regarde *Espadon* en faisant un petit mouvement du menton qui signifie :

— Hein ? Qu'est-ce que vous en dites ? Moi, qui vous devais tant, qui ai dû en plus servir sous vos ordres, aujourd'hui les rôles

sont renversés ! Il suffit que je propose deux arrestations à un colonel allemand pour qu'il donne l'ordre immédiatement de passer à l'exécution !

Espadon pense déjà à autre chose. Il sait que demain *Guy* recevra un colis et qu'il renverra l'emballage vide. Dès qu'il est rentré à Fresnes il appelle *Guy* :

— Dans ton colis de retour, glisse un message avisant que j'ai été interrogé par *Capri* et que celui-ci a demandé et obtenu l'arrestation d'*Isabelle* et de *Pierrot*. Qu'ils se cachent tout de suite et que l'on se méfie de *Capri* qui se balade en liberté.

Guy exécute les ordres. Le message s'en va dans l'emballage vide. Il arrivera à temps car, dans le colis de quinzaine que *Guy* recevra deux semaines plus tard, il trouvera la note suivante : « *Pierrot et Isabelle prévenus ont pris le large. Nécessaire fait pour Capri.* »

Dans le premier volume de ces souvenirs, j'ai dit comment la *Bardonnie*, alias *Isabelle*, avait pu échapper aux cent treize Allemands qui étaient venus cerner sa demeure et avait mené le bon combat jusqu'à la Libération. *Pierrot*, quant à lui, se fia à la tranquillité apparente qui régnait autour de sa maison et ne résista pas au désir de rentrer chez lui. Il fut immédiatement arrêté puis, après quelques mois de prison, déporté à *Auschwitz*.

Les messages de *Guy* étaient cachés dans les doublures de ses chemises renvoyées par lui au blanchissage. Ceci n'aurait pas résisté à une fouille sérieuse, mais *Moineau* avait acheté la complaisance du sous-officier préposé à la vérification des colis en lui promettant de l'eau-de-vie qu'il ferait venir clandestinement de chez lui.

Capri n'avait pas réussi à faire parler *Espadon*. Il se vengea sur *Lucien Borderie* qu'il martyrisa.

La jeune femme de celui-ci reçut, le 16 novembre 1943, un message non daté :

« Interrogé et battu par *Capri* n'ai pu y tenir. Ai avoué le connaître sous le nom de *Cartaud* et l'avoir fait passer deux fois.

« Prévenir d'urgence le service et surtout *Isabelle* en cas d'arrestation éventuelle.

« Connaissent sa véritable identité et aussi de *Lecœur* dont ils ont photo.

« Demande mon pardon et sais ce que j'ai à faire en sortant. Je sais le règlement de l'organisation. Inutile de continuer à m'envoyer des colis je ne le mérite pas. Mais envoyez dernière fois vêtements chauds et chaussons. Ai si froid.

« Pardonnez-moi et oubliez-moi. Faites comme si j'étais mort, peut-

être aurait-il mieux valu. Suis moins qu'un lâche, suis un traître, mais j'ai tant souffert.

« Que ma chère Irène refasse sa vie et m'oublie. Je ne suis plus digne d'elle. Mon honneur est foutu. Chère Irène, adieu et crois à tout mon amour pour toi. Tu ne me reverras que mon honneur lavé, sinon jamais

« Pardon à tous.

« Vive la France !

« Vive de Gaulle ! »

Le message était signé d'une petite croix de Lorraine.

XII

La direction des opérations aériennes et de la recherche des asiles ayant été confiée à *S. V. P.*, la succession de *Jacot*, pour ce qui concerne la radio, est attribuée à un garçon du nom de Robert Bacque, présenté par *Jeff*, et à qui son métier de professeur de tennis vaut le pseudonyme de *Tilden*.

Emma le rencontre, fait part de ses impressions à Pruvost. Celles-ci sont telles que Pruvost refuse de rencontrer le nouveau venu.

Le radio qui m'avait été envoyé par Londres au mois de janvier, et qui répondait au surnom de *Jargon*, n'avait donné aucune satisfaction à *Jacot* qui l'avait renvoyé en Angleterre. Restaient à la disposition de *Tilden* : *Guyomarc'h*, *Alain* (frère de *Renée*) et *Olaf*, recruté par moi à Lorient sur présentation d'*Alex*.

Guyomarc'h est un excellent travailleur, affligé d'un péché mignon : il prend de temps à autre une cuite solitaire. Un soir, l'un des nôtres — je crois que c'est *Olaf* — le rencontre sur le quai d'une station de métro, contemplant une affiche avec un sourire béat, tenant à la main la petite valise qui renferme les fréquences avec quoi il a travaillé le jour même.

Olaf s'approche de lui et demande : « Qu'est-ce que tu fais là ? » *Guyomarc'h* détourne la tête vers lui en souriant d'un air idiot, et notre camarade s'aperçoit qu'il est ivre. Il le prend doucement par le bras en lui disant : « Viens, mon vieux *Guyomarc'h*, on va s'en aller ! » Mais *Guyomarc'h* ne bouge pas. « Viens donc ! répète l'autre, tu vas finir par te faire remarquer ! »

Guyomarc'h se balance d'une jambe sur l'autre avec un rire niais, *Olaf* essaie, faute de mieux, de s'emparer de la valise, mais *Guyomarc'h* la défend farouchement. Agacé, craignant pour la sécurité du doux ivrogne, notre ami essaie de l'entraîner. *Guyomarc'h*, toujours souriant, lui décoche un coup de pied dans les tibias. Le même jeu se répète deux ou trois fois, des voyageurs rient, notre pauvre *Olaf*, désespéré, juge plus prudent de prendre le large. Il rend compte à la Centrale :

sans doute *Guyomarc'h* va-t-il se faire ramasser, on le fouillera, on trouvera sûrement les fréquences, peut-être un message chiffré, l'affaire se présente assez mal. Dans le cours de la même nuit, *Renée* passe place du Trocadéro, voit sur un banc une forme allongée qui ronfle. Elle se dit : « Celui-ci est bon pour se faire emmener au poste après le couvre-feu ! » Comme elle approche du banc, elle reconnaît *Guyomarc'h* ! Le lendemain, avec beaucoup de précautions, on va voir au domicile de celui-ci. Rien ne s'est passé, mais de *Guyomarc'h*, point. Il fera sa réapparition le jour d'après, tout contrit, mais bien incapable de savoir où il a passé ces deux nuits. Il n'a pas perdu sa valise.

Olaf, de son côté, a bien failli se faire coincer sur le quai d'une gare, en province. Il venait de descendre du train, son poste émetteur à la main, quand il a vu qu'on obligeait les voyageurs à refluer vers l'extrémité du quai opposée à la sortie. Des Boches en civil ratissaient le quai depuis l'autre extrémité afin d'opérer un contrôle sur tous les voyageurs. « Je suis fait ! » pense *Olaf*. Personne d'autre, sur l'emplacement du quai laissé vide, que des soldats boches qui attendent leur train et ont mis leurs fusils en faisceaux. A côté des fusils, leurs sacs sont accumulés en tas. *Olaf* s'approche d'un soldat, lui fait comprendre qu'il voudrait se rendre un instant aux W.-C., demande la permission de poser sa valise sur les sacs : « Ya, ya ! », répond le Boche. *Olaf* va aux W.-C., en sort aussitôt, rejoint les autres voyageurs dont la Gestapo examine les papiers et fouille les bagages.

Les papiers d'*Olaf* sont en règle, on le laisse aller. Il va remercier le soldat boche obligeant et récupère sa valise.

César est rentré à Londres. Il est accompagné de *Jeannette*, notre petite *Jeannette* que je n'avais pas revue depuis son départ précipité de Paris voici un an. *César* répond maintenant au nom de *Gabriel*, mais il utilise parfois son ancien pseudonyme. On m'a raconté qu'il lui est arrivé de prendre contact, dans sa zone d'opérations — il dirige pratiquement toutes les opérations aériennes du renseignement dans l'ex-zone libre — avec le représentant d'un certain réseau qu'il ne connaissait pas encore. « Je suis César ! » a-t-il déclaré, du ton un peu solennel qu'il affectionne. L'autre, interloqué, lui a répondu du tac au tac : « Et moi, Napoléon ! » L'excellent *César* n'a pas goûté la plaisanterie.

Le réseau d'opérations aériennes qu'il a créé de toutes pièces dans la zone sud marche admirablement et rend d'incalculables services. Il me narre l'exécution saisissante d'un traître. Il avait acquis la preuve qu'un individu, qui était en relations avec lui, se disposait à le vendre aux Allemands pour une certaine somme d'argent. Sous prétexte d'une opération d'atterrissage, il l'a fait venir en pleine campagne, de nuit.

Il avait préparé son affaire avec son second, un tout jeune homme, auquel il avait expliqué en quoi consistait l'aide qu'il lui demandait. « Maintenant, avait-il ajouté, tu es libre d'accepter ou de refuser ! »

— Non, monsieur Gabriel, lui avait répondu l'autre. Je n'ai pas le droit de choisir, puisque vous êtes le chef !

Une fois qu'ils sont arrivés sur le terrain prévu, une prairie bordée par la Saône, *Gabriel* a dit son fait au traître. L'autre a nié d'abord, puis a fini par avouer. Au signal de *Gabriel*, son adjoint, qui se tenait derrière le salopard, lui a asséné un coup de trique sur la tête. Le misérable s'est affaissé, a embrassé les genoux de *Gabriel*, l'a supplié de ne pas le tuer. L'adjoint lui a tiré une balle dans la tête, mais le calibre du pistolet était trop faible, le traître vivait toujours pleurant et criait. « Alors, m'a dit *Gabriel*, j'ai pris mon gros *Colt* et je l'ai fini. Il a vidé les poches du cadavre de tout ce qui était susceptible d'en permettre l'identification. Puis il a entouré le corps avec l'imperméable que portait l'homme, en le lestant avec de grosses pierres ; il a cousu le tout et a jeté le misérable dans la rivière.

« Seulement voilà ! me dit *Gabriel*. Ce salaud-là s'est tellement gonflé qu'il a fini par remonter à la surface, et pourtant je l'avais bien chargé ! » La police a trouvé, cousue à l'imperméable, une petite pièce d'étoffe avec le nom d'une teinturerie. Les recherches faites ont permis d'identifier l'homme. *Gabriel* avait fait prévenir la femme du traître de ce qui s'était passé. Quand la police l'a interrogée, elle n'a rien révélé.

— Eh bien ! dis-je à Edith, s'il m'était arrivé de trahir, et si j'avais été exécuté, comment te serais-tu comportée, toi ?

— Vous savez ! coupe *Gabriel*, rien de commun avec M^{me} *Jean-Luc* ! Cette femme-là, au fond, elle n'était pas en très bons termes avec son mari !

Notre petite *Jeannette* est archi-brûlée en France, on lui déclare qu'il n'est pas question qu'elle y retourne, à son vif mécontentement. Elle reçoit, avec une magnifique citation, une Croix de Guerre qui a été bien gagnée. Un reporter anglais demande à l'interwiever.

— Eh bien, mademoiselle, voulez-vous me dire ce que vous avez fait ?

— Oh ! rien de bien spécial.

— Mais vous étiez chargée de quoi ?

— Je portais des lettres.

— Vous avez été en prison ?

— Oui.

— Combien de temps ?

— Pas longtemps.

- Mais encore ?
- Deux ou trois mois.
- Et vos impressions sur la prison ?
- Ce n'était pas très intéressant.

Le pauvre reporter abandonne la partie.

Jeannette ne sait pas ce qu'elle va bien pouvoir faire en Angleterre. Je lui propose de venir travailler à la *Section du Courrier*, lui promettant de l'emmener avec moi dès que j'aurai l'occasion de repartir pour la France. Elle accepte, faute de mieux.

Ce sont de véritables monceaux de courrier qui nous arrivent maintenant de France. Deux nouveaux réseaux ont démarré en zone sud, l'un sous la direction de cet *Antony* que j'avais fait partir pour l'Angleterre *via* Gibraltar à la fin de 1941, l'autre qui a vu ses bases établies par Manuel lors de sa mission en France au mois de novembre dernier. *Antony*, qu'on appelle maintenant *Franklin*, centralise sous le nom de "Gallia" tous les renseignements qui lui sont apportés par les groupes de l'*Action*. L'autre réseau, du nom de "Phratrie", est dirigé par un certain *Chavagnac* dont j'apprendrai beaucoup plus tard qu'il est le dessinateur bien connu Chancel, et qui est assisté d'Antoine Masurel, de la famille des Masurel de Roubaix. Ces deux réseaux travaillent remarquablement bien et sont devenus, chacun pour ce qui le concerne, aussi importants que notre vieille *C. N. D.*

Notre ami Simon, de l'*O. C. M.*, alias *Pathétique*, alias *Sermoy*, est arrivé à Londres après un voyage mouvementé qui, passant par l'Espagne, l'a d'abord conduit en Alger. Il me raconte une histoire qui est magnifique mais, hélas ! il faudrait la plume d'un Maupassant pour l'écrire. Je vous la donne avec les moyens dont je dispose :

Rentrant un après-midi chez lui à bicyclette, il mit celle-ci à sa place dans le hall d'entrée du bel immeuble qu'il habite, non loin de la porte de la Muette. Il se dirigeait vers l'escalier quand la concierge sortit de sa loge, vint à lui et, sans tourner la tête, lui dit :

— Monsieur Simon, partez tout de suite ! les Boches sont chez vous et deux autres vous attendent dans ma loge.

Sermoy ne broncha pas. Il était encore tout près de son vélo. Il feignit de réparer quelque chose à celui-ci, prit le guidon, fit demi-tour, enfourcha sa bicyclette et partit. Après une centaine de mètres, il s'arrêta devant la gare de l'avenue Henri-Martin, s'assit à la terrasse du petit café qui s'y trouve, et attendit les événements. Il avait donné rendez-vous chez lui à plusieurs de ses camarades dans le cours de

l'après-midi, ils viendraient sûrement par le métro *Pompe*, il fallait à tout prix les empêcher de tomber dans la souricière.

Il réussit à les arrêter tous, les uns après les autres. Mais il ignorait que sa mère, M^{me} Simon, dame déjà âgée, avait décidé de lui rendre visite ce même après-midi et se dirigeait vers sa maison par un autre chemin.

Quand M^{me} Simon sonna, la porte de l'appartement s'ouvrit tout de suite. La vieille dame fut attirée à l'intérieur. Un officier en uniforme s'empara immédiatement de son sac à main. Une demi-douzaine de soldats, comme c'était devenu la règle en cas de perquisition, entassaient dans des sacs les objets les plus précieux. Les dossiers de notre ami, dont je crois avoir déjà dit qu'il était avocat à la Cour de Cassation, étaient répandus à terre et les soudards allaient et venaient, souillant de leurs bottes les feuillets qui s'en échappaient. Pendant ce temps, l'officier boche explorait le sac à main de M^{me} Simon. Il y trouva une photographie représentant un officier français en uniforme : c'était notre ami, qui avait servi dans les corps francs au début de cette guerre.

M^{me} Simon, les jambes coupées par l'émotion, s'était assise.

— C'est votre fils ? demanda l'officier allemand, lui mettant la photo sous le nez.

— Non, monsieur.

— Mais si, madame ! Inutile de mentir ! Avouez donc que c'est votre fils !

M^{me} Simon comprit, à l'insistance de cet officier, que les Allemands ne possédaient aucune photographie de notre camarade et ne connaissaient probablement de lui qu'un signalement assez approximatif. Elle persista donc dans ses dénégations.

— Faites attention, madame ! cria le Boche. Si vous continuez à mentir, je vais vous faire arrêter comme complice !

— Ce n'est pas mon fils.

Exaspéré, l'officier jeta la photo sur la table d'un geste violent.

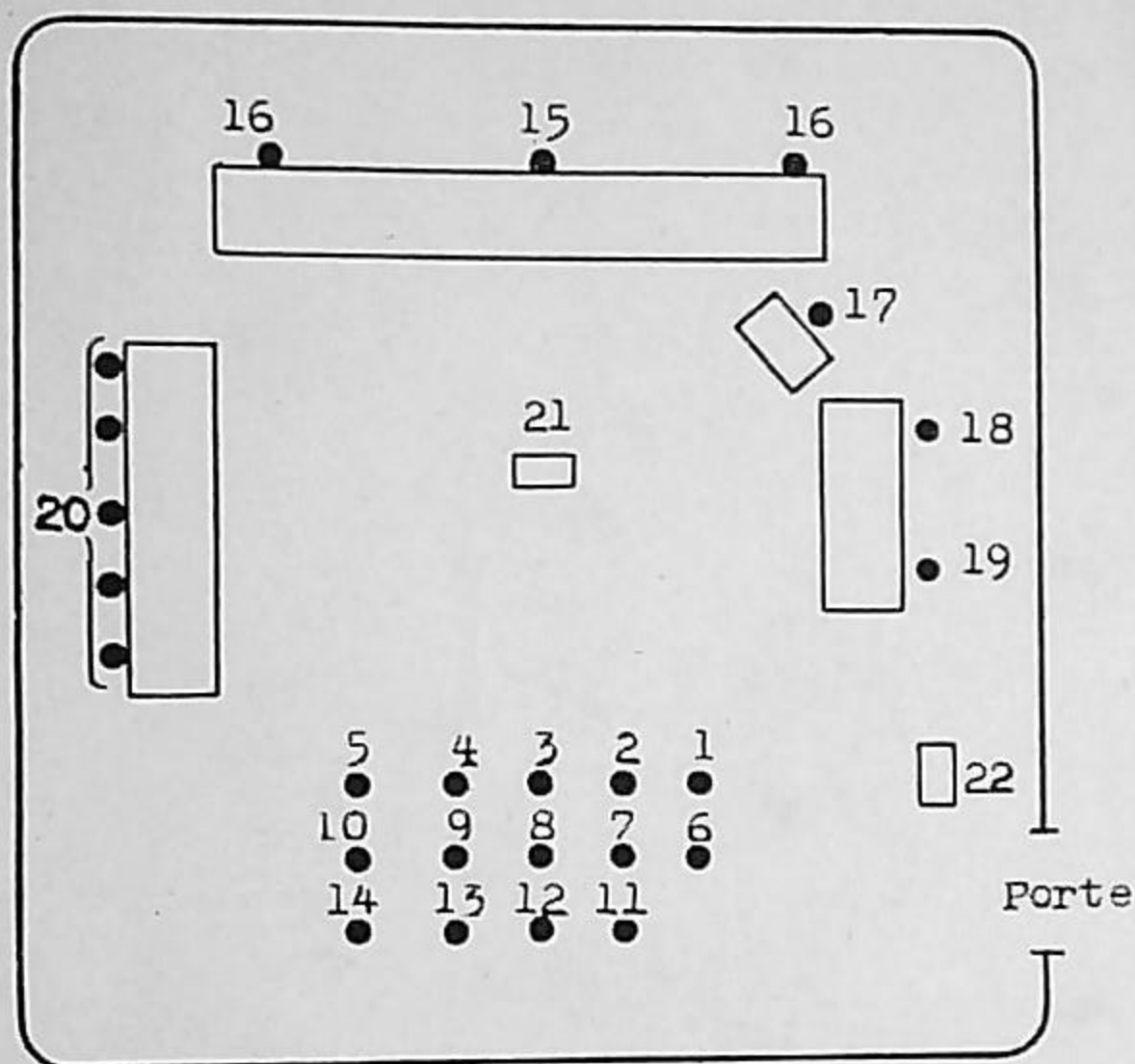
— Vous allez immédiatement reconnaître que cette photo est celle de votre fils !

— Non, monsieur.

Fou de rage, le Boche commença de marcher de long en large, exhalant des menaces. M^{me} Simon, qui avait retrouvé tout son sang-froid, le regardait faire. Elle observa que la fenêtre était ouverte. Profitant de ce que l'officier lui tournait le dos, elle se précipita sur la photo, courut à la fenêtre, la déchira en menus morceaux que le

PROCES OUVERT LE 26 MARS 1943 DEVANT LE TRIBUNAL MILITAIRE ALLEMAND DE L'HOTEL CRILLON CONTRE NOS CAMARADES ARRETES LE 25 MARS 1942 .

DISPOSITION DE LA SALLE D'APRES LES DEUX INCULPES SURVIVANTS



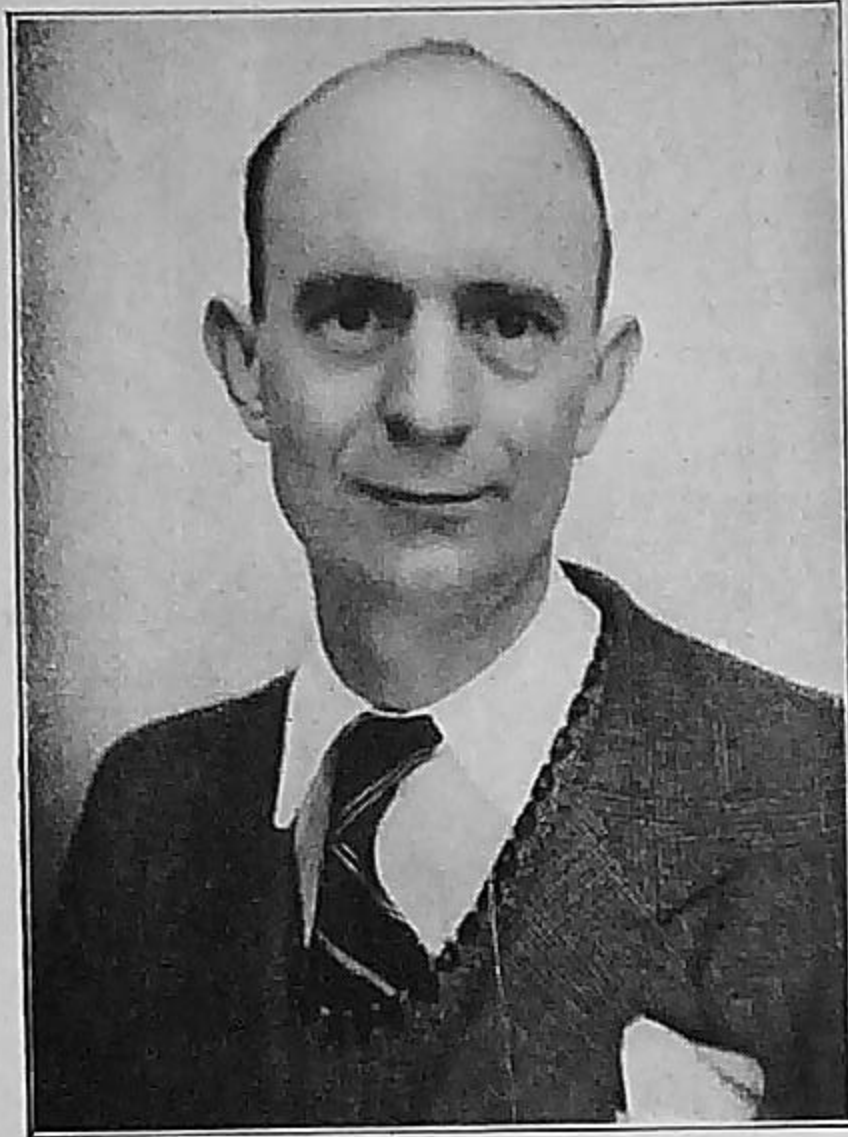
1 = Subsol
2 = Cholet
3 = Simon
4 = Gesbert
5 = Goeres

6 = Crémailh
7 = Dibarbourre
8 = Gloriød
9 = Salas
10 = Martin

11 = Martel
12 = Rouzier
13 = Dumont
14 = Geng

15 = Président du Tribunal
16 = Assesseurs
17 = Interprète
18 = Procureur
19 = Greffier

20 = 5 avocats
21 = sellette
22 = garde



André CHOLET

dit

« L'ENFANT »

Com. France: Notre Dame des
Victoires

God with the 20 Millions
Cad. R) Canu p. B.

Com. un grand organe

Basile. M. C. J. J.

M. J. J. J. J.

M. J. J. J. J.

M. J. J. J. J.

M. J. J. J. J.

M. J. J. J. J.

M. J. J. J. J.

M. J. J. J. J.

M. J. J. J. J.

M. J. J. J. J.

M. J. J. J. J.

M. J. J. J. J.

Reg 6 RO

1933 pix

Cepum

1933 pix

1933 pix

1933 pix

1933 pix

1933 pix

1933 pix

1933 pix

1933 pix

1933 pix

1933 pix

1933 pix

1933 pix

1933 pix

1933 pix

1933 pix

1933 pix

1933 pix

1933 pix

1933 pix



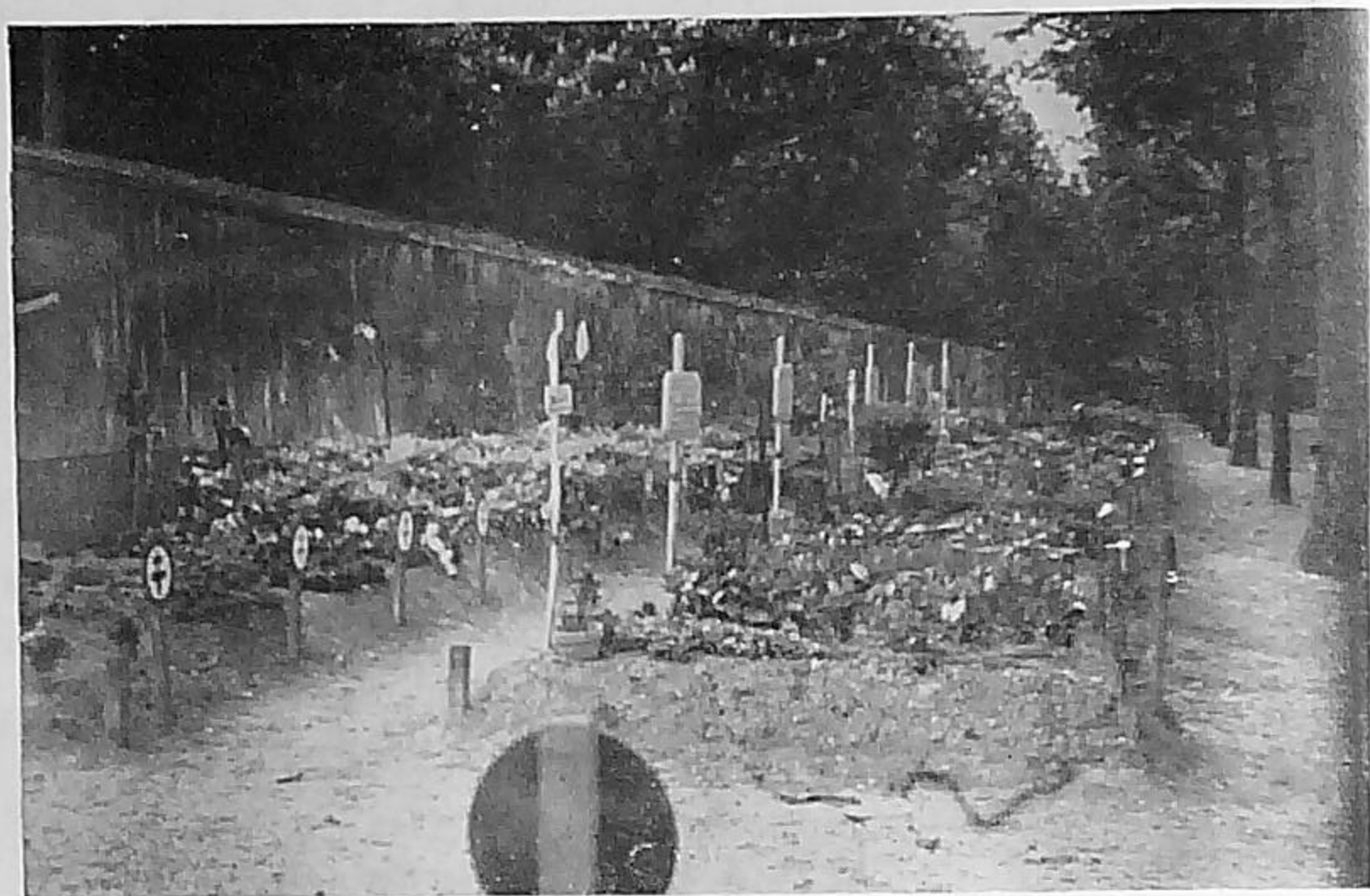
Fernand GRENIER

Député de St-Denis

à son arrivée à Londres, devant la porte de l'immeuble de la
« France Libre », Carlton Gardens.



Roger DUMONT
dit «POL»



Vue générale des tombes de mes camarades au Cimetière d'Ivry.



Deux des nôtres : (GESBERT et GOEHRES)

vent dispersa, tandis que l'officier, bouche bée, la regardait faire.

Hurlements du Boche : votre compte est bon ! arrêtée ! serez fusillée ! etc. etc...

On la conduisit immédiatement à la Gestapo de l'Hôtel Cayré. Elle y fut interrogée, on lui déclara que son cas était très grave. On allait l'incarcérer à Fresnes le soir même.

La malheureuse vieille dame commença à prendre peur. Mais elle n'en laissa rien paraître, et dit :

— Je voudrais, messieurs, voir en votre présence l'officier que j'ai trouvé dans l'appartement de mon fils et qui m'a fait conduire ici.

— Pourquoi ?

— Je vous le dirai quand il sera là.

Intrigués, espérant visiblement une révélation intéressante, les Boches firent chercher l'officier en question.

— Monsieur, dit la vieille dame, quand je vous ai dit tout à l'heure que cette photographie que vous avez prise dans mon sac à main n'était pas celle de mon fils, je vous ai menti.

— Naturellement ! Madame... Je le savais !

— Peut-être. Mais vous ne savez pas pourquoi je l'ai déchirée.

— Pourquoi ? Mais la raison est évidente !! Vous avez supposé que nous n'avions pas d'autre photographie, c'est tout !

— Non, monsieur ! Ce n'est pas la véritable raison.

— Vraiment ? Et alors, pourquoi avez-vous détruit cette photo ?

— *Parce que, monsieur ! je n'ai pas voulu qu'un officier français, même en effigie, assistât au spectacle dégradant d'une troupe qui, sous le prétexte d'une perquisition, se livre au pillage ! et ceci en présence de l'officier qui la commande et la laisse faire !*

L'officier allemand blêmit sous l'insulte, tandis que les autres Boches présents dans la pièce se taisaient. Il reprit sa respiration avec peine, se redressa, claqua des talons, salua militairement M^{me} Simon en lui disant :

— Madame ! *vous avez raison.*

La vieille dame fut conduite à Fresnes le soir même. Le lendemain, elle était libérée.

Quelques jours après, Sermoy s'arrangeait pour la rencontrer. Elle lui raconta la scène qui s'était passée dans son appartement. Notre ami était d'un tempérament assez agressif. Il prit incontinent sa plume et envoya la lettre suivante, dont je ne prétends pas reproduire exactement tous les termes, car le destinataire est mort et l'expéditeur a disparu depuis sans qu'on ait jamais retrouvé sa trace après son arrestation. Mais je l'ai tant de fois récitée que je suis bien sûr de sa teneur, et de son style :

« Au Général von Stuelpnagel,
Paris.

« Général,

« J'apprends que, sous le prétexte d'une perquisition qui a été pratiquée à mon appartement le..., des individus portant l'uniforme de la Wehrmacht se sont livrés au pillage de mes biens, et ce en présence d'un officier dont je suis assuré qu'il appartient au personnel de l'Armée allemande.

« Les vols qui ont été commis chez moi ne m'étonnent pas : je sais qu'il en va de même partout où la Gestapo opère. Nous réglerons donc cette question plus tard, comme il se doit. Mais, ce qui est plus grave, je sais pertinemment que plusieurs centaines de dossiers contenant des pièces authentiques irremplaçables qui étaient la propriété de mes clients ont été répandus à terre dans le plus grand désordre et foulés aux pieds.

« En votre qualité de Gouverneur Militaire en France vous êtes responsable de la bonne tenue de vos troupes. Je viens donc vous déclarer, à vous, von Stuelpnagel, que si, du jour même où le Général de Gaulle fera son entrée à Paris, mes dossiers ne me sont pas rendus au complet et en ordre, je vous assignerai personnellement devant le Tribunal compétent, avec toutes les conséquences que de droit.

« Signé : Jacques-Henri SIMON,
« Avocat à la Cour de Cassation. »

Il fut décidé avec raison par nos camarades de l'O. C. M. qu'il était devenu urgent pour Sermoy de s'éloigner de Paris. Notre ami le colonel Touny, alias *Langlois*, lui confia une mission pour le général de Gaulle, maintenant Président du Comité Français de la Libération Nationale, en Alger. Sermoy, pourvu d'une fausse identité, passa la frontière espagnole du côté de Béhobie et se fit ramasser, comme d'usage, par les gardes civils espagnols qui le conduisirent à Irun devant un officier que je crois être celui à qui j'ai eu plusieurs fois affaire lorsque je me rendais en Espagne en 1938-1939. Ce petit homme noiraud, à la figure féroce, avait été surnommé "le Tigre". (Il était, au fond, assez bonasse).

Il examina les papiers de Sermoy et donna l'ordre de l'incarcérer à la prison d'Irun, où notre ami retrouva un certain nombre de Français arrêtés comme lui et qui attendaient leur départ pour le trop célèbre camp de Miranda.

— Quel dommage, lui dit-on, que votre fausse carte d'identité

n'ait pas porté que vous aviez quarante ans ! On vous les donnerait facilement à vous voir...

— Pourquoi ?

— Parce qu'à la suite d'un accord qui a été passé à Madrid, tous les hommes de moins de dix-huit ans et de plus de quarante ans sont immédiatement acheminés sur Madrid. L'Ambassade d'Angleterre obtient leur élargissement immédiat et assure leur transport jusqu'à Gibraltar.

Sermoy réfléchit. Il avait un peu d'argent sur lui et réussit, en le lui glissant dans la main, à persuader un garde civil de le conduire devant le *senor commandante* qui l'avait interrogé tout à l'heure. Une fois mis en la présence du *Tigre*, *Sermoy* lui dit :

— *Senor Commandante*, vous m'avez fait tout à l'heure l'impression d'être un *caballero* !

L'autre s'inclina légèrement, attendant la suite.

— En rentrant à la prison, j'ai éprouvé du remords. Car, à vous qui m'avez tout à l'heure interrogé avec tant de courtoisie, j'ai menti.

Le *Tigre* leva ses épais sourcils noirs.

— Oui, dit *Sermoy*. Vous m'avez demandé mon nom, mon âge, mon adresse, ma profession. Je vous ai confirmé les indications qui étaient portées sur ma carte d'identité... *Mais cette carte d'identité est fausse !*

— Vraiment ?

— Oui ! *senor commandante*. Alors j'ai eu honte de moi-même, et je ne suis dit que, de *caballero* à *caballero*, j'étais dans l'obligation de revenir vous voir pour vous donner ma véritable identité.

— C'est très bien, *senor* ! dit le *Tigre*, impassible. Je vous remercie, et nous allons refaire votre fiche. Comment vous appelez-vous, réellement ?

— Barthélémy, Jules, né à Saint-Omer, le premier janvier 1903, agent d'assurances.

— *Muy bien !* Je vous remercie beaucoup, *senor* ! dit l'officier en se levant. *Muchas gracias !*

Il appela un garde et donna l'ordre de reconduire le *senor Barthélémy* à la prison.

— Mais... dit mon malheureux ami au moment de franchir la porte du bureau du *Tigre*, je vous demande infiniment pardon, *senor commandante* ! Mais je croyais que lorsqu'on avait quarante ans on était envoyé tout de suite à Madrid ?... Vous avez bien noté, je suis né le 1^{er} janvier 1903 !

— *Si, si señor, perfectamente.* Mais (et ici le Tigre leva son doigt en l'air) quarante ans, *révolus !!!*

On était en juin, il fallait donc attendre encore six mois. Les choses finirent cependant par s'arranger.

Sermoy m'a raconté cette histoire un bel après-midi, dans notre petite maison d'*Erlwood*. Il allait repartir pour la France. Il a été arrêté peu après et, comme je l'ai dit, nous n'avons jamais pu avoir le moindre indice sur ce qu'il était devenu.

Après bien des difficultés, j'ai fini par obtenir pour la *Section du Courrier* l'immeuble et le matériel qu'il fallait. Aux environs du 20 août nous emménageons dans un nouvel immeuble. Nous obtenons vite des résultats : avant peu de temps nous diffuserons chaque mois environ 200.000 feuillets ronéotypés, 60.000 épreuves de plans tirés à l'ozalid, 10.000 reproductions photographiques dont beaucoup étaient de véritables photo-montages. Le délai de diffusion des courriers tombera à huit jours, les informations urgentes étant diffusées dans les vingt-quatre heures, textes et plans annexes. Le pourcentage d'utilisation des informations est passé de 35 à 98 %. L'importance de ces chiffres est le meilleur témoignage rendu à l'intensité du travail accompli en France par nos amis. A *Palace Street*, nous étions devenus la *Centrale* idéale pour tous les réseaux. Leurs représentants ne manquaient jamais de nous rendre visite lors de leur passage à Londres, et rien ne pouvait nous faire plus plaisir que la satisfaction qu'ils nous exprimaient. D'une demi-douzaine d'employés à ses débuts, le personnel de la *Section* est passé à plus de cent vingt : officiers de classement et de compilation des informations, dactylographes sur stencils, dessinateurs et dessinatrices, ronéotypistes, photographes, tireurs à l'ozalid, archivistes, *dispatchers* pour la diffusion qui se fait deux fois par jour. On retrouve à *Palace Street* ce même esprit qui anime les réseaux de France et, à ce titre, tout le personnel serait à citer. Les lieutenants Champenois, Saint-Auvent, Cornut, chefs des divers départements, et ma fidèle M^{lle} Derrien, animatrice des dactylographes, représentent l'effort de tous leurs collaborateurs et collaboratrices. Il faut y ajouter mon vieil ami Yves le Crom, alias "Yvonne", qui vient d'arriver à Londres où il a été baptisé *Capitaine Yvonnec*.

J'apprends enfin pourquoi Yves manifestait tant de répugnance à rejoindre Lorient après son départ pour la zone dite libre en juin 1942. Il avait monté de toutes pièces, sur la Côte d'Azur, un réseau de renseignements dont, à la *Section du Courrier*, j'appréciais chaque mois les informations très complètes qui me parvenaient sous la référence de *Tartane*, sans me douter le moins du monde que l'expéditeur en était notre cher "Yvonne".

Ce réseau fut intégré dans l'organisation dirigée par *Chavagnac*, puis Yves nous rejoignit à Londres. Il entre à *Palace Street* où il devient vite un expert en matière de défenses côtières. Le résultat de ses travaux servit, à n'en pas douter, la préparation des opérations de débarquement tant en Normandie que sur la côte méditerranéenne.

Un autre ancien de *C. N. D.* figure bientôt dans mon personnel. C'est notre ami Perrin, dit *Lejeune*, mon agent de liaison aux temps héroïques de *Sainte-Foy-la-Grande*, échappé du camp de *Mauzac*.

Puis ce sont *Schupo* et *Collard*, dont les véritables noms sont *Basset* et *Royer*, anciens auxiliaires de *S. V. P.* Puis les dessinateurs de notre Centrale de Paris.

Yves me raconte une savoureuse histoire : un de ses camarades transportait un courrier jusqu'à la Centrale de son réseau. Le train qu'il emprunte étant très fréquemment contrôlé, il a dissimulé le courrier sous des légumes, dans un panier. Il place ce panier dans le filet à bagages du compartiment voisin de celui qu'il occupe, et vérifie de temps en temps sa présence. Soudain, il constate que le panier a disparu !

Un voyageur, tenté par les légumes, s'en est emparé, est descendu à la dernière station. L'agent est aux abois, il se fait sévèrement *savonner* à son arrivée, comme il le mérite du reste. On ne revoit jamais ni le panier, ni les légumes, *mais le courrier rejoint Londres, intact !*

Notre camarade *Dutertre*, l'ami de *Pol*, et devenu adjoint d'*S. V. P.*, arrive à son tour à Londres pour y subir le stage d'entraînement obligatoire pour être admis à diriger les opérations d'atterrissage. C'est un homme d'environ 45 ans, très calme, au parler lent, aux bons yeux francs. En débarquant à Londres il a subi la réaction commune à tous nos camarades qui sortent du joug de l'occupation : il croit que Londres n'est peuplée que d'amis des Alliés et qu'on peut y parler librement. Aucune chambre n'étant disponible à l'hôtel le jour de son arrivée, un officier du *B. C. R. A.* lui a offert l'hospitalité. Cet officier est parti de bonne heure le lendemain matin, laissant *Dutertre* au lit. Quand celui-ci est sorti, il s'est égaré dans les couloirs de l'immeuble, a tourné le bouton d'une porte, et s'est trouvé dans un appartement où un vieillard l'a regardé avec étonnement, lui demandant ce qu'il faisait là. *Dutertre*, qui ne sait pas un mot d'anglais, a répondu en français, langue que connaissait le personnage : « Je cherchais l'appartement du lieutenant X... »

- Il n'est pas là, il part tous les matins de bonne heure.
- Je sais bien, mais j'ai couché chez lui cette nuit, en arrivant.
- En arrivant d'où ? insiste le vieil homme, méfiant.
- De France.

— De France ? Vous venez d'arriver de France ? Mais comment avez-vous fait ?

— Eh bien ! je suis venu en avion...

— L'avion ? On vient de France par avion ?

— C'est-à-dire qu'on a envoyé un avion pour me chercher.

L'autre devient de plus en plus soupçonneux.

— Vous alliez sortir, où alliez-vous ?

— Au B. C. R. A.

— Au ?... Où est-ce ?

— Tenez, voici l'adresse qu'on m'a donnée.

Dutertre exhibe un bout de papier.

— 10 Duke Street, dit l'autre. Bon, je vais vous mettre en taxi. Comment vous appelez-vous ?

— *Dutertre*.

— Monsieur *Dutertre*, venez avec moi !

Le vieil homme fait monter *Dutertre* dans un taxi, donne l'adresse au chauffeur. *Dutertre* le remercie avec effusion. Une heure après un inspecteur de *Scotland Yard* est au bureau, venant enquêter sur *Dutertre* !

Le vieil homme y était allé directement après avoir quitté notre ami, pour signaler ce Français qui parlait trop.

J'installe *Dutertre* au *Waldorf* où je le recommande à notre bon Ruelle, maître queux de l'établissement. Ruelle est Normand, *Dutertre* aussi. Ils deviennent rapidement une paire d'amis et *Dutertre* est soigné comme un coq en pâte.

Voici quelques semaines, nos amis Anglais m'ont dit :

— Vous déjeunez très souvent au *Waldorf*, vous y recevez beaucoup de nos agents, nous sommes sûrs de Ruelle et du maître d'hôtel Alphonse Manceau, mais ils voient beaucoup de vos camarades du Service Secret, ils peuvent entendre des bribes de conversation, il faudrait prendre des précautions. Pensez-vous qu'ils accepteraient de prêter serment ?

— Sans aucun doute.

— Acceptez-vous de leur en parler ?

— Entendu.

Je saisis la première occasion pour réunir Manceau et Ruelle :

— Mes chers amis, vous savez très bien que mes convives sont souvent des agents qui arrivent de France ou vont y repartir. Nous avons pleine confiance en vous mais, par mesure de sécurité, nous allons vous demander de prêter serment que vous ne révélez jamais ce que vous pouvez voir et entendre.

Alphonse Manceau hoche vigoureusement la tête, l'air entendu,

sans rien dire. Ruelle m'écoute, avec sa bonne grosse figure ronde sous le haut bonnet blanc, la tête légèrement penchée de côté, les yeux écarquillés comme il a coutume de le faire.

La main sur le cœur, il me dit :

— *Très honoré*, monsieur Roulier !

Le commandant Manuel m'avise que son frère, qui fait partie d'un réseau (il avait été contacté par Guy au mois de mai 1941) est de passage à Londres et désire me voir. Je ne l'avais jamais encore rencontré, il est très sympathique, d'allure très franche et très directe. Il me parle de choses et d'autres, puis :

— Ne m'en voulez pas de ce que je vais vous dire, car cela concerne vos amis de la C. N. D. Mais j'ai le devoir de vous mettre au courant, il y va de la sécurité de votre réseau.

Je le regarde, intrigué.

— J'ai passé quelque temps à Paris avant de venir ici, j'ai vu plusieurs des vôtres. D'abord, il régnait chez vos amis un malaise certain. Vous savez que *Debesse* s'est marié. Sa jeune femme travaille dans le réseau avec beaucoup d'ardeur. Elle est très intelligente, elle a pris à la Centrale une place prédominante. Quelques-uns de vos camarades m'ont fait leurs confidences, cela les ennuie d'être dirigés par une femme, nouvelle venue dans le réseau.

Je lui objecte que cela me paraît bien extraordinaire. Que *Debesse* fasse travailler sa femme à ses côtés, je le conçois d'autant mieux qu'Edith a été, pendant plus d'un an, ma collaboratrice. Mais de là à lui laisser la direction de la C. N. D. !

— Mais personne ne verrait d'objections à ce qu'elle y travaille, seulement le sentiment de vos amis est que les décisions sont prises par elle.

— De quels amis parlez-vous ?

— Eh bien, *Alex*, par exemple.

— Cela m'étonne vraiment que *Debesse* ait accepté de se mettre aux ordres de sa femme. Je l'ai aperçue une ou deux fois, elle m'a paru très jeune...

— C'est pourtant ce qu'on dit, qu'elle et son frère mènent la barque.

— *Claudius* ? Non, ça, alors, je ne le crois pas. C'est un brave garçon, très dévoué. mais dont le rôle était de manier le pot de colle et la paire de ciseaux. Je ne le vois pas dans la peau d'un chef de réseau.

— Je ne fais que vous dire ce que vos amis m'ont prié de vous dire. Il y a autre chose. Vous savez que *Jacot* a été arrêté ? Sa

cousine *Renée* s'est mise en rapports avec des individus soi-disant très bien introduits auprès de la Gestapo. Elle a négocié avec eux la mise en liberté de *Jacot*. Elle a fait entrer *Olaf* dans son jeu... De l'argent a été versé, *Debesse* l'a appris, il s'est fâché, il a fait une scène à *Olaf* et *Renée* en leur interdisant d'avoir aucun contact avec ces individus suspects. Mais il s'en est tenu là. De l'avis d'*Alex*, il aurait fallu prendre tout de suite des mesures de précaution et les écarter tous deux définitivement du réseau, en les expédiant ici de force, s'il le fallait. *Alex* est persuadé que *Renée* continue secrètement ses tractations.

Diab! Ceci me paraît plus sérieux. *Renée* est une fille exaltée, l'histoire est assez plausible. Mais je ne peux pas croire que *Debesse* n'ait pas pris toutes les mesures de sécurité indispensables.

Je quitte le pauvre Manuel assez froidement. Il est toujours désagréable d'entendre formuler des critiques sur ses amis, et plus encore lorsqu'ils mènent un dangereux combat contre l'Allemand, tandis que je suis ici en sécurité. Je n'en suis pas moins perplexe... Mais comment savoir si tout cela est fondé ?

XIII

Champenois me passe le téléphone.

— Allo, Gilbert ? Comment ça va ?

Je ne reconnais pas tout de suite la voix.

— Quoi ? Vous ne savez pas qui je suis ? Eh bien ça, alors ? ça n'est vraiment pas la peine de vous avoir fait le thé tous les matins pendant trois mois !

— C'est vous, *Claire* ?

— Naturellement, c'est moi ! Qui voulez-vous que ce soit ? Dix minutes après *Claire* est à *Palace Street*. On s'embrasse.

— Ma petite *Claire*, avant toute chose : on attend un bébé à la maison, c'est vous qui êtes la marraine.

— Ah ben ça, c'est chouette ! Pour quand ?

— Je suis un peu anxieux... il n'était attendu que pour le mois d'octobre et Edith a dû se coucher hier.

— Deux mois d'avance ? Vous voyez ! Il a su que j'arrivais !

— Comment êtes-vous venue ici, au fait ?

— Par avion. C'est votre ami *S. V. P.* qui m'a embarquée. On a d'ailleurs eu chaud...

Elle me raconte que la nuit dernière elle se rendait au terrain d'atterrissage au bras d'un camarade qui faisait le voyage en même temps qu'elle. Le boucher-maire du village voisin, qui avait procuré le terrain, marchait devant *S. V. P.*, à une centaine de mètres. C'était du côté d'Orléans, le rendez-vous était prévu pour une heure très avancée de la nuit, à 2 h. 30. Derrière *Claire* et son compagnon suivaient des amis du boucher dont l'un poussait une bicyclette à laquelle était attachée une remorque qui contenait les bagages. Les paysans chez qui l'on avait attendu l'heure de se mettre en route s'étaient montrés très hospitaliers. On avait bien bu, bien ri, tout le monde était très gai. *Claire* et ses amis arrivèrent près d'une route nationale qu'il fallait traverser. Le terrain était tout près, de l'autre côté. Comme ils étaient sur la route survinrent deux gendarmes français qui les interpellèrent :

— Eh ! là, arrêtez-vous !

Ils obéirent, les gendarmes approchèrent, jetèrent un coup d'œil sur la remorque aux valises.

— Qu'est-ce que vous avez là-dedans ? des pommes de terre ? Vous venez sûrement de voler des pommes de terre !

- Non, monsieur le gendarme ! dit poliment *Claire*.
- D'abord, qu'est-ce que vous faites ici, à cette heure-ci ?
- Je cherche des champignons.
- Quoi ?
- Je cherche des champignons.
- Et vous l'autre ?
- Je cherche des champignons ! répondit, faute de mieux, le compagnon que *Claire* avait à son bras.
- Et vous, derrière ?
- On cherche des champignons ! affirmèrent en chœur les amis du boucher.
- Vous vous foutez de nous ? Ça va vous coûter cher ! Allez, suivez-nous !

Cela prenait une très mauvaise tournure. Les valises contenaient d'importants courriers... le rendez-vous avec l'avion était tout proche, dans vingt minutes à peine. Mais que faire ? Il fallait obéir. La petite troupe, consternée, allait se mettre en marche quand le boucher-maire flanqué d'*S. V. P.* arriva sur les lieux. Inquiet de n'être plus suivi par nos amis, il avait fait demi-tour. Le boucher alla vers les gendarmes :

- Qu'est-ce qui se passe ?
 - Ce qui se passe ? C'est que voilà des gens qui ne sont pas d'ici et qui se promènent dans les champs sur les deux heures du matin pour voler des pommes de terre.
 - Mais non, mais non ! C'est des amis à moi.
 - D'abord, qui êtes-vous ?
 - Vous ne me reconnaissez pas ? Je suis *X...*, le boucher, le maire, quoi !
 - Ah, oui ! On vous reconnaît !
 - Vous savez bien que j'ai chez moi toutes les pommes de terre qu'il faut !
 - Oui ! Ça ne fait rien ! Allez, venez avec nous, vous aussi. Et puis vous, l'autre monsieur ! dirent-ils à *S. V. P.* Venez aussi !
- La situation devenait désespérée. Le boucher eut une inspiration :
- Vous êtes Français ? demanda-t-il aux gendarmes.
 - Naturellement, on est Français !
 - Eh bien ! si vous voulez faire votre métier de Français, laissez-moi faire le mien !

Cette phrase sibylline était géniale car elle ne voulait strictement rien dire. Elle éberlua les gendarmes qui n'insistèrent pas. Dix minutes après un *Lysander* se posait, duquel sautèrent des passagers. *Claire* et son camarade y montèrent. L'avion décolla, suivi aussitôt d'un

autre qui atterrit à son tour avec d'autres passagers et de nombreux bagages.

S. V. P. devait me raconter plus tard la suite de l'histoire que j'intercale ici pour l'agrément du lecteur.

S. V. P., le brave boucher, les passagers et les camarades du *Comité de réception* allaient repartir quand, de la lisière d'un bois qui bordait le terrain, jaillirent deux lumières électriques. Tout le monde se mit à plat ventre, persuadé que les Boches avaient repéré les avions et allaient tirer. Mais ce n'était que nos bons Pandores qui, intrigués tout à l'heure, avaient décidé d'en avoir le cœur net et s'étaient dissimulés dans le bois. Le petit groupe se releva, soulagé.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demandèrent les gendarmes.

— Quoi ?

— Les deux avions... d'où venaient-ils ?

— D'Angleterre.

— Hein ? Et où sont-ils repartis ?

— En Angleterre !

— Ça, par exemple... et la petite demoiselle qui était là tout à l'heure ?

— Elle est partie pour l'Angleterre.

Les gendarmes se regardèrent, abasourdis. L'un d'eux enleva son képi, se gratta la tête, et dit avec effort :

— Il faut qu'on fasse un procès-verbal.

— Allons ! dit le boucher, vous n'allez pas faire ça ?

— Si ! Le brigadier nous a donné la consigne : des fois qu'on verrait la nuit des choses pas ordinaires, faut un procès-verbal !

— Mais ça va faire un tas d'histoires ! Et à moi, le maire du pays, vous vous rendez compte ?

— Ben oui ! Mais c'est comme ça... Faut faire le procès-verbal !

Le gendarme sortait son carnet et mouillait de la langue la pointe de son crayon. S. V. P. murmura à l'un des passagers :

— Vous avez des cigarettes dans vos poches ? Oui ? Donnez-moi deux paquets ?

Il tendit un paquet de cigarettes à chacun des gendarmes.

— Allons ! Prenez ça, et puis n'en parlons plus ! Vous comprenez ce que je veux dire ?

Les gendarmes parurent ébranlés, mais pas encore convaincus. Alors S. V. P. eut recours aux grands moyens. Il se mit à genoux, ouvrit une valise. Elle était pleine de cigarettes, de tabac, de savon, de café, de chocolat.

— Allons, messieurs ! dit-il, regardez-moi ça !

Les gendarmes se penchèrent... Il est des tentations auxquelles

saint Antoine lui-même n'eût pas résisté s'il avait été privé si longtemps de telles douceurs. Après un instant d'hésitation, ils se mirent à genoux. On leur donna cigarettes, chocolat, café, savon et tabac. Comme S. V. P. refermait la valise, l'un des gendarmes dit timidement :

— Le brigadier, *aussi*, aime bien fumer...

On donna des cigarettes pour le brigadier. Les gendarmes, les mains pleines, s'en allèrent enchantés. Aucune enquête ne fut jamais ouverte.

Cette histoire de gendarmes m'en rappelle d'autres.

La première, que m'avait racontée *Joseph*, des *F. T. P.* : deux jeunes communistes transportaient sur les porte-bagages de leurs vélos des paquets bourrés d'*Humanité* clandestine. Ils sont arrêtés sur une route de campagne par deux gendarmes français, à la recherche de trafiquants du marché noir.

— Ouvrez ça !

Les deux gosses obéissent, les gendarmes regardent, se consultent et disent :

— Où allez-vous ?

— A X...

— Alors passez par Z... ! Sinon vous tomberez sur un barrage de collègues à nous qui vous feraient des histoires.

Tout heureux de leur chance, nos deux lascars s'en vont, en pères peinarads.

Ils ont tout à coup le sentiment qu'on pédale derrière eux. Ce sont les deux gendarmes qui leur donnent la chasse.

— Ils ont regretté ! dit l'un des deux communistes, pas la peine d'essayer de se sauver, on est *fait* !

Les gendarmes mettent pied à terre, hors d'haleine.

— On est venu pour les papiers !

— Les papiers ? Mais vous savez bien que nos papiers sont faux ! Vous avez vu ce qu'on porte...

— Oui ! Mais c'est pas vos papiers qu'on veut ! *C'est les nôtres, faut que vous preniez nos noms* !

L'autre est plus savoureuse encore : deux des nôtres venaient de charger leurs bagages dans un *Lysander* quand deux gendarmes font irruption sur le terrain, revolver au poing. Que faire ? Les tuer ? Il est toujours regrettable de tuer un Français... et puis cela provoquera une enquête, des complications sans nombre... Les gendarmes se montrent mauvais, prétendent empêcher le départ de l'avion. Les gars du Comité de réception sont là : ils assomment les gendarmes dont les corps sont hissés dans l'appareil. Nos deux amis partiront

une autre fois. L'avion démarre, se pose sain et sauf sur son terrain en Angleterre. Les gendarmes, ébahis, se réveillent au milieu d'uniformes anglais. Ils ont rejoint de Gaulle, comme beaucoup d'autres...

Une troisième, mais il s'agit cette fois d'un *Feldgendarm* boche qui avait arrêté un des nôtres sur la route de la Roche-sur-Yon à Chantonay parce qu'il pédalait aux côtés d'un ami, ce que les Allemands interdisaient formellement (c'est le seul règlement boche qui avait du bon). Le camarade avait à choisir entre dix francs d'amende, payés sur-le-champ, ou la prison. Il n'hésita naturellement pas, et donna au Boche un billet de vingt francs tout neuf, d'une série qui venait de sortir. Le *Feldgendarm* le prit et lui rendit quatre-vingt-dix francs que l'autre empocha sans sourciller.

Pour en finir avec les histoires de gendarmes — qui, après avoir pour la plupart d'entre eux beaucoup aidé la *Résistance* ont joué dans le maquis le rôle magnifique qu'on sait — je parlerai d'une photographie que je trouvai dans un courrier, reçu d'un réseau vers le mois de mai 1943. Elle représentait, devant une ferme, une paysanne, sa fille, deux aviateurs de la *R. A. F.* en uniforme et... le lieutenant de gendarmerie du coin, gros, hilare, enchanté de se faire photographier aux côtés de nos Alliés. Je gourmandai le réseau qui avait commis l'imprudence de nous envoyer cette photo, mais je pense bien que ce brave lieutenant de gendarmerie avait dû en distribuer quelques exemplaires à la ronde.

Je passe les quarante-huit heures qui suivent l'arrivée de *Claire* dans les affres les plus vives. Le médecin anglais qui soigne Edith ne me cache pas qu'il a peu d'espoir de sauver le petit être qui s'annonce si prématurément. Il est de plus extrêmement inquiet pour ma femme. Il ne peut être question de transporter celle-ci à la clinique... les enfants sont désespérés. Nous sommes en période de dépouillement des courriers, la section est encore en pleine organisation, ma présence à Londres est indispensable.

Je m'y rends, ce matin du 25 août. J'ai vu hier soir le docteur. Il n'a plus d'espoir pour l'enfant, il s'agit maintenant de sauver Edith. A midi et demi on m'appelle au téléphone : c'est un petit garçon ! il est très petit, très faible, il pèse trois livres... sa maman est hors de danger.

Aucun nom n'avait été choisi. Le lieutenant-commander P... me suggère celui de *Ian*. Le père d'Edith était Ecossais, ce nom vient d'Ecosse. Il est aussi Breton, nous l'écrivons *Yann* chez nous. Va pour *Ian* !

— Dites-moi, ajoute P..., voulez-vous déjeuner demain avec moi ? J'ai à vous parler.

XIV

— Etes-vous toujours d'accord pour repartir en France ? me demande P... à brûle-pourpoint, comme l'on nous sert les hors-d'œuvre.

— Oui...

— Bon ! Le colonel Y... voudrait vous voir. Pouvez-vous passer cet après-midi à son bureau ? Cinq heures, ça vous va ?

— Certainement.

Le cœur me bat avec force. Voici des mois et des mois que j'attendais la possibilité de rejoindre mes amis. J'étais à cent lieues de penser qu'elle se présenterait tout à coup.

— *Raymond*, me dit le vieux colonel Y..., celui-là même dont j'avais fait la connaissance à Londres en mars 1942 et qui m'avait demandé de faire étudier la possibilité de mitrailler sur les Champs-Élysées la parade allemande quotidienne (il ne m'appelle jamais autrement que *Raymond*), *Raymond*, vous savez que je me suis toujours opposé depuis votre retour à ce que vous repartiez pour la France. Mais, aujourd'hui, c'est moi qui vous le demande.

— Bien, mon Colonel.

— Je regrette beaucoup d'avoir à vous demander cela. Vous êtes un bon ami pour nous et nous voudrions bien vous garder ici. Mais, *Raymond*, vous savez que je suis depuis longtemps dans ce métier, et que j'ai vu beaucoup de catastrophes, beaucoup !

Il me regarde, tire ses lunettes, les essuie avec son mouchoir :

— *Raymond*, je ne suis pas tranquille du tout pour votre réseau !

— Moi non plus, mon Colonel.

— Pourquoi ?

— J'ai trouvé cet après-midi au bureau une lettre d'*Alex* qui vient d'arriver par le courrier. La voici

La lettre est écrite de la main d'*Alex*, elle est datée du 16 août :

« Mon cher ami,

« J'espère que vous et votre famille êtes en bonne santé. Ici, nous avons l'espoir de vous revoir très bientôt. Nous continuons le travail le mieux que nous pouvons, mais je vous avoue que vous nous manquez beaucoup et que tous ceux qui vous ont connu seraient bien heureux de vous revoir.

« J'ai tous les papiers nécessaires pour embarquer à nouveau et, pour la prochaine OPHM (opération de liaison en haute-mer) je prendrai le commandement du Narval. Aussi j'ai pensé que peut-être cela vous serait possible de venir vous-même avec le bateau allié, ce qui nous permettrait de faire au large un tour d'horizon... Ce serait, si vous voulez, notre petite Conférence de l'Atlantique et je suis persuadé qu'elle serait pour nous d'un gros intérêt. »

Depuis le mois de janvier, Alex m'a régulièrement écrit par chaque courrier maritime. Il ne m'a jamais fait part de son désir de me voir rentrer en France. Il suppose sans doute que je me trouverai empêché de partir tout de suite, aussi me propose-t-il cette insolite rencontre en mer. Il y a certainement dans le réseau quelque chose qui ne va pas et dont il veut m'entretenir personnellement, le plus tôt possible.

— Quand voulez-vous que je parte, mon Colonel ?

— C'est à vous de décider, Raymond ! Mais que diriez-vous de la lune de septembre ?

La lune de septembre ? C'est la prochaine lune, dans quelques jours... Deux images embrouillent mes yeux ; Edith, encore couchée, dont le médecin m'a dit hier soir qu'elle avait besoin de beaucoup de repos et d'un calme absolu ; ce petit être si fragile, si translucide, dont on ne sait s'il vivra. Je vois maintenant les quatre aînés, que j'ai quittés ce matin tout désemparés dans cette maison administrée par quelqu'un d'autre que leur maman.

— Mon colonel, je voudrais que la diffusion du courrier soit bien mise au point. Je ne vois que Debesse, qui a travaillé à mes côtés en France, selon mes méthodes, pour la diriger à ma place. Je voudrais qu'on le fasse venir d'abord.

— La diffusion du courrier est très importante, mais nous tenons beaucoup à votre réseau. Et puis nous pouvons faire venir Debesse par l'avion qui vous transportera en France !

— Je ne puis accepter cela, mon Colonel. Debesse a rempli mon intérim depuis janvier, il ne comprendrait pas que je ne le revoie pas sur place avant de le faire venir ici.

— Vous pourriez peut-être partir par la lune de septembre, vous verriez *Debesse* en France, il prendrait l'avion de la lune d'octobre ?

— Oui, mon Colonel. Mais cela impliquerait que, pendant tout un mois, la diffusion du courrier n'aurait personne à sa tête.

Tout ceci ne constitue que des prétextes, de mauvais prétextes. *La vérité est que je flanche...* Je partirai, certes, j'y suis résolu, mais je suis en même temps effrayé de n'avoir devant moi qu'aussi peu de temps... La diffusion du courrier pourrait fort bien se faire sans moi. En huit jours, Champenois et *Yvonnec* seraient tout à fait au point. Et même si quelques retards intervenaient dans la distribution du courrier, cela n'aurait pas beaucoup d'importance. Je n'ai pas peur de repartir, je suis sûr que je n'ai pas peur, que je le désire, au contraire. Mais c'est pire que cela... une sorte d'engourdissement qui me saisit... j'ai ma maison, ici, j'ai les miens, tout un réseau d'affections qui m'enserme. Je vais m'en libérer, mais qu'on me donne deux ou trois semaines !

— Bien, *Raymond* ! c'est vous qui êtes bon juge... il sera fait comme vous le voulez.

Mon Colonel, vous qui m'avez donné votre amitié, pourquoi ne vous ai-je pas dit à ce moment-là : « *Mais non ! je ne suis pas bon juge ! Je suis juge et partie à la fois... Donnez-moi un ordre, j'obéirai, même si je dois partir demain ! Mais ne me laissez pas choisir...* » Voilà ce que j'aurais dû vous dire. En ne vous le disant pas, j'ai été lâche.

Le colonel Y... me prie de rédiger moi-même le télégramme à *Debesse*. Je ne veux à aucun prix froisser ce qui serait chez lui une légitime susceptibilité. Je lui télégraphie en lui disant que je suis chargé d'une mission en France, qu'il est le seul à pouvoir diriger ici la diffusion du courrier, que je le prie de venir par le prochain avion avec sa femme et son beau-frère. Tous deux sont orphelins, il ne peut être question de les séparer.

Tout cela est vrai, et en même temps ce n'est pas vrai. *La seule vérité serait que je parte, sans même attendre la lune, par cette opération maritime que va diriger Alex.* Il me mettrait au courant de la situation et, en arrivant à Paris, je donnerais mes ordres. Je connais *Alex*, si placide devant le danger. S'il m'a envoyé cette lettre, c'est que la situation est grave. Il faudrait que je parte tout de suite, on a besoin de moi là-bas...

Mais je perds pied. J'envoie le télégramme à *Debesse*.

Depuis quelques semaines, j'ai fait la connaissance d'un commandant d'aviation, du nom de Marcel Saubestre, qui appartenait au 2^e Bureau de l'Armée de l'Air et que le général d'Astier de la Vigerie, qui commande *les Forces Françaises en Grande-Bretagne*, a détaché à ma section. Il nous a été très utile pour tout ce qui concerne le dépouillement des renseignements relatifs à l'aviation. Saubestre est un garçon d'environ 36 ans, calme, silencieux, un peu fermé, avec une grosse mâchoire carrée, mais deux yeux noirs qui apparaissent très candides, très droits, lorsqu'il les lève en direction de votre regard — ce qui n'est pas souvent. Nous nous sommes observés mutuellement. L'autre jour, il a demandé à me parler seul à seul.

— Monsieur Roulier, m'a-t-il dit, vous ne connaîtriez pas un moyen de me faire partir en France ? Ce que je fais ici est très joli, mais on n'a pas besoin de moi... N'importe qui peut faire mon travail, maintenant que les méthodes ont été arrêtées.

Je lui ai répondu que je ferais pour le mieux. En sortant de chez le colonel Y... je l'invite à faire un tour avec moi dans *Victoria Street*.

— Vous désirez toujours partir pour la France ?

— Bien sûr !

— Je vous demande votre parole de ne parler à quiconque de ce que je vais vous dire. Je vais y aller dans quelques semaines, je vous ai vu travailler, je vous ai apprécié. J'ai besoin, là-bas, d'un homme comme vous : êtes-vous d'accord ?

— D'accord.

Je fais descendre *Jeannette* de son troisième étage où, toute la journée, elle reproduit des *totems* boches sur des stencils. Dès que je lui ai parlé elle me saute au cou.

Alec de Rougement me téléphone :

— Viens donc me voir, mon vieux ! J'ai à t'entretenir d'une chose intéressante.

J'y vais, Alec me dit :

— Tu sais que j'ai un ami qui est dans les *F. N. F. L.* (Forces

Navales Françaises Libres). C'est le commandant Pépin-Lehalleur. Il est à Alger, il m'a demandé de piloter dans Londres un de ses cousins qui vient d'arriver d'Afrique du Nord après être passé par l'Espagne. Il s'appelle Pierre Binet, c'est le fils de *Lefèvre-Utile*, de Nantes, une grosse affaire qui a des succursales partout. J'ai pensé que cela pourrait intéresser tes services ?

— Je crois bien. Envoie-le moi.

Pierre Binet a une vingtaine d'années, l'allure d'un poulain échappé.

— Vous êtes de Nantes ? Vous avez peut-être connu Paul Mauger ?

— Paul ? C'était un de mes camarades au collège.

Pierre Binet a l'âge de Paul, notre petit *Pierre*, si celui-ci vit encore. Ses yeux bruns ont le même regard, ce regard très droit, si pur, qu'avaient les yeux de *Pierre*, couleur de violette. Pierre Binet, dont la bouche est laide, avec une grosse lèvre inférieure tombante, a le même sourire que *Pierre*. Adopté. Sans hésitation.

— Vous voulez partir en mission en France ?

— Oui !

— Vous partirez avec moi. Tenez votre langue, n'en parlez à personne même pas à notre ami Alec.

Pierre Binet a passé par l'Espagne, il a été acheminé sur Gibraltar.

J'étudie avec lui ses possibilités : si son père est d'accord, elles sont considérables. Si son père refuse... eh bien ! tel qu'est ce nouveau *Pierre* (que nous appellerons *Lucien*), il me plaît infiniment, même si ses mains devaient être vides.

Debesse a répondu à mon télégramme. Il arrivera avec sa femme et *Claudius* par la lune du début d'octobre.

Dutertre est reparti pour la France. Il a été remplacé par son neveu, que nous appelons *Lionel*, et qui est à peu près du même âge que son oncle.

Il suit, lui aussi, le stage du *Lysander*, qu'il a bientôt fini. Le pauvre garçon, qui ne sait pas un mot d'anglais, s'ennuie terriblement à Londres.

Il vient me demander la permission de s'asseoir sur une chaise dans mon bureau pour me regarder et entendre parler français ! Je l'amène à notre petite maison d'*Erlwood* où *Dutertre* était venu, lui aussi, avant la naissance de *Ian*. *Lionel*, qui est marié, qui a deux ou trois gosses, est ravi de voir des enfants. Il prend l'habitude, en attendant l'avion qui doit le ramener en France, de venir jouer dans le parc avec les petits.

Edith est maintenant levée. De l'avis du docteur, *Ian* est virtuel-

lement sauvé, mais il doit être entouré des plus grands soins. Il a de très jolies mains, avec des doigts extrêmement longs, presque transparents.

Je n'ai encore rien dit à Edith de ma conversation avec le colonel Y...

Un autre de nos amis de C. N. D. est arrivé à Londres. C'est Michel Avenier, dont Max Petit, dit *Poucet*, dit *Prévost* (qui fait maintenant partie des services du B. C. R. A. à Londres), m'avait beaucoup parlé sous le nom de *Molitor*. Lui aussi effectue son stage *Lysander*. Il a échappé de peu aux Boches.

Molitor faisait le commerce du charbon de bois pour gazogènes, ce qui lui permettait de circuler un peu partout avec son camion. Celui-ci avait plusieurs fois servi à transporter des postes émetteurs. Comme il se rendait un certain jour dans la région de Compiègne, un des nôtres lui demanda de se charger de quelques valises.

— Il n'y a rien dedans ? demanda *Molitor*. Parce que je vais être obligé de passer par Creil où les gendarmes boches ont l'habitude de vous arrêter pour visiter les voitures...

— Non ! Rien que des vêtements.

Molitor prit les valises et s'en alla. Il avait à côté de lui un de ses amis, un tout jeune garçon. A Creil, le barrage.

— Qu'est-ce que vous avez dans votre camion ? demandent les *Feldgendarmen*.

— Rien.

— Et les valises ?

— Des vêtements.

— Ouvrez !

Molitor ouvre la première valise : du linge.

— Ouvrez aussi celle-là !

La seconde valise ne contient que des vêtements.

Il y avait quatre valises.

— Ouvrez-en encore une !

Molitor ouvre la troisième valise : un poste émetteur.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je ne sais pas... on m'a demandé de porter des valises en me disant qu'il n'y avait que des vêtements dedans.

Les *Feldgendarmen* appellent un passant, lui montrent le poste :

— Qu'est-ce que c'est ?

Le passant regarde, jette un coup d'œil vers *Molitor*, et dit :

— Je ne sais pas !

Il s'en va rapidement peu soucieux sans doute de se trouver mêlé à cette fâcheuse affaire.

Molitor était debout sur la route, son camarade était resté assis sur le siège du camion. Un attroupement se formait... sans aucun doute les Boches allaient être rapidement fixés. Un camion arrivait en sens inverse, montant la côte à vitesse réduite. En une seconde, *Molitor* se dit : « Le camarade ne craint rien, il dira qu'il faisait de l'*auto-stop*, qu'il ne me connaît pas... » Comme le camion qui montait arrivait à sa hauteur, il sauta sur le marche-pied, en criant au chauffeur : « Vite ! Je suis fait ! » Les Boches et les curieux s'étaient écartés pour éviter le camion, tout se passa comme l'éclair, le chauffeur donna un coup d'accélérateur, le véhicule était déjà loin avant que les *Feldgendarmen* fussent revenus de leur surprise.

— C'est pour du marché noir ? cria le chauffeur à *Molitor*.

— Oui !

Au bout de deux à trois kilomètres, *Molitor* lui dit :

— Ralentis ! Je vais sauter !

L'autre obéit, *Molitor* sauta sur la route, prit sa course à travers champs vers l'Oise qu'il avait aperçue de loin. Il se déshabilla rapidement, traversa la rivière à la nage, sa cache de l'autre côté, il était sauvé.

Le camion portait une plaque sur laquelle étaient inscrits le véritable nom et l'adresse de notre ami. Une demi-heure plus tard, la Gestapo se présentait à son appartement où il vivait avec son frère, un médecin. Les Boches n'y trouvèrent que la vieille domestique de la famille, une excellente femme à l'esprit un peu simple. Ils demandèrent à voir notre ami.

— M. Michel ? Il n'est pas là, messieurs.

— Il habite seul, ici ?

— Non... il y a aussi son frère.

— Où est son frère ?

— A l'hôpital. Il est en conférence avec d'autres médecins.

— Nous sommes la police allemande.

— Bien, messieurs.

— Gestapo ! Vous n'avez jamais entendu parler de la Gestapo ?

— Non, messieurs.

— Téléphonnez au médecin de venir immédiatement !

La vieille domestique prit le téléphone, composa un numéro, demanda à l'hôpital qu'on lui passât M. Avenier. Quand elle l'eût au bout du fil :

— C'est vous, monsieur ? Ces messieurs de la Gestapo sont ici et voudraient bien vous voir tout de suite !

Elle fut plus stupéfiée encore qu'indignée d'être battue comme plâtre par ces inconnus qui avaient pourtant l'air si comme il faut.

Les nouvelles des amis qu'on croyait perdus arrivent :

— C'est bien vous qu'on appelait Jean-Luc ? me dit Pierre Binet.

— Oui ?

— J'ai vu un de vos amis chez mon cousin Pépin-Lehalleur, à Alger. C'est M. Le Lay, qui était aux douanes, à Canfranc. Un jour, qu'il racontait ce qu'il avait fait, il a dit : « C'est *Jean-Luc* qui m'a amené là-dedans. *Jean-Luc*, c'était son nom de guerre. Son vrai nom, c'était Gilbert Renault. Il a été fusillé... je l'aimais bien. »

On frappe à la porte de mon bureau.

— Entrez !

Je reste la bouche ouverte : c'est *Maurice* ! *Maurice*, avec sa bonne bille ronde et son sourire, pas changé d'un millimètre. Je le serre dans mes bras.

Après les premières effusions :

— Quand êtes-vous arrivé ?

— Hier ! ou plutôt ce matin, de bonne heure...

— Vous avez eu déjà le temps de passer à *Duke Street* ?

— Non !

— Alors, comment avez-vous fait pour avoir mon adresse ici ?

— Votre adresse ? C'est à Paris que je l'ai eue.

— Je ne comprends pas.

— Oui. A Paris, X... m'a dit : *Jean-Luc* ? Il est à Londres. On l'appelle maintenant *Roulier*. Tenez, regardez mon carnet : j'ai écrit ça là-bas !

Nous avons laissé *Maurice* en Corse, où il était chargé d'organiser les *Mouvements Unis de Résistance* (M. U. R.), en octobre 1942.

Toutes les six semaines, *Maurice* se rendait à Lyon pour y rendre compte du progrès de ses travaux. Ces allées et venues durèrent jusqu'en mars 1943.

Le 22 mars, il rentrait à Ajaccio, se tenant comme toujours sur le pont-promenade des premières classes, vers l'arrière du bateau. Ses amis savaient comment le joindre en cas de danger imminent, eux-mêmes se tenaient toujours à la même place sur le quai. Il aperçoit le petit groupe de ses camarades dont l'un tenait ses deux poignets serrés l'un contre l'autre, comme si on lui avait passé les menottes. C'était le signal convenu pour « affaires vont très mal ».

Maurice se dit : « Ça y est, les Italiens me recherchent ! » Le navire approche du quai, un de ses camarades lui crie : « Reste sur le bateau ! Je viens chercher tes bagages ! »

Ce camarade, un dockeur du port, monte à bord. En prenant les valises, il dit à *Maurice* :

— Les Italiens sont en bas. Tu vas être arrêté en descendant.

Laisse-toi emmener, on est assez nombreux pour te délivrer.

Maurice descend, tend sa vraie carte d'identité à l'Italien qui contrôle les papiers. (La Corse est petite, il y était trop connu pour pouvoir utiliser une fausse carte). L'Italien examine la carte, et dit dans sa langue à un *carabinier* qui est tout près : « Celui-là, nous le tenons ! » Puis, se tournant vers *Maurice*, il lui demande en italien :

— Avez-vous compris ce que je viens de dire ?

Maurice, qui sait parfaitement l'italien, lui répond :

— Je ne comprends pas ce que vous me demandez !

— Pourquoi ne comprenez-vous pas l'italien ? demande en français le policier.

— Pourquoi ? Parce qu'en Corse c'est le français qu'on parle !

Maurice avait sur lui quelques papiers compromettants. Il repère une porte des docks avec une fente entre les planches. Il s'adosse contre cette porte, plonge la main gauche dans la poche intérieure de son veston et, sans quitter des yeux les Italiens qui le surveillent, réussit à faire passer ces papiers derrière son dos. De ses deux mains, il les déchire et glisse les morceaux par la fente de la porte.

Sa carte d'identité était authentique, elle avait été régulièrement émise à Marseille. Elle portait donc le nom de « Rossi ». Mais, au lieu de citer « Maurice » comme étant son prénom, notre ami avait déclaré que son prénom usuel était « Gustave ». Le scribouillard avait donc écrit « Gustave ».

Le carabinier l'appelle :

— Quel est votre nom ?

— Mon nom ? Lisez la carte !

— Vous vous appelez *Gustave* ou *Maurice* ?

— Je m'appelle *Gustave*, puisque c'est marqué sur la carte !

On le fait attendre dix minutes. Puis le carabinier, qui s'en était allé, revient en lui tendant la carte :

— Foutez le camp ! Et sortez par la sortie des passagers !

— Je n'en connais pas d'autre ! répond dignement *Maurice*.

Il s'en va dans la direction de la sortie des passagers. Mais, au moment de l'emprunter, il saute par-dessus une barrière et est recueilli par ses amis.

Il travaille durant tout le mois d'avril en Corse, évitant de sortir le jour. Le 27 avril, les Italiens découvrent qu'il est à Ajaccio. Ils se présentent chez son logeur, qui n'est pas au courant de son activité.

— M. Rossi habite-t-il ici ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Eh bien ! comme tous les chrétiens ! il s'amuse pendant le

jour et dort pendant la nuit !

— Il est ici en ce moment ?

— Non.

— Montrez-nous sa chambre !

Le logeur sait que *Maurice* est chez lui. Il conduit les Italiens dans la chambre de sa fille, qui est sortie. Les Italiens redescendent et font le guet devant le portail. Le logeur avertit *Maurice*, qui saute par la fenêtre et gagne la campagne. Il passe la nuit chez un ami.

Il rentre le lendemain soir à Ajaccio, va chez un camarade, reste enfermé chez lui pendant huit jours. Il a avisé un des siens, du nom de Salini, qu'il est indispensable pour lui de rentrer en France. Pas question de voyager, en tant que passager régulier, sur le paquebot !

Salini s'arrange avec deux chauffeurs du *Général-Bonaparte*, et le chef des dockers. Celui-ci vient rendre visite à *Maurice* : il sera nécessaire d'embarquer 48 heures avant le départ, donc dimanche matin. Il lui donne un bleu de chauffe, *Maurice* se mêle aux dockers, on lui met un sac sur le dos. Après qu'il a porté deux sacs, un des deux chauffeurs complices lui dit : « Descendez ! On va vous conduire à votre cabine. »

La cabine est dans la cale. C'est un trou aménagé sous des planches, et qui représente juste l'espace qu'il faut pour tenir allongé. Il y reste depuis 7 h. 30 le dimanche matin jusqu'à 6 heures le lundi soir.

A 6 heures, l'après-midi du lundi, la police italienne visite le bateau. Le chauffeur prévient *Maurice* d'avoir à sortir de son trou. Il faut se cacher dans la soute à charbon. Il y passe deux heures et, la visite étant terminée sans dommage, réintègre sa cachette. Le paquebot part enfin, le voyage se passe bien, il descend à Nice, habillé en chauffeur, en compagnie de deux camarades du bateau. Il change de pelure dans un hôtel, repart le lendemain pour Marseille, rend compte à ses chefs. On le garde en France, où il est, chargé de besognes diverses.

Comme il se trouve à Marseille au mois d'août ses camarades, ne sachant quoi faire de 2.500 exemplaires du journal clandestin *Franc-Tireur* qui n'ont pu être distribués, décident de les brûler. *Maurice* proteste : des journaux qui ont coûté tant de peine pour être imprimés et transportés jusqu'ici ? pas question ! Les autres ne veulent rien entendre : ils n'ont ni la possibilité ni le temps matériel d'en assurer la diffusion. *Maurice* prend celle-ci à sa charge. Il va voir des vendeurs des journaux *Le Soleil* et *Le Radical* et leur offre 1.000 francs pour chacun d'eux contre la distribution de 100 *Franc-Tireur*. Les vendeurs acceptent. *Maurice* les prévient qu'ils seront surveillés et que le premier qui se débarrassera des exemplaires clandestins au lieu

de les remettre aux clients numéro par numéro sera exécuté. Il mobilise vingt de ses camarades pour contrôler la distribution qui se fera sur divers points de Marseille, et contrôle lui-même l'un de ces points.

Les rapports qui lui sont faits confirment tout ce qu'il a vu lui-même. Les vendeurs ont d'abord pris soin de plier les journaux officiels et d'y glisser le *Franc-Tireur*. Puis ils ont crié leurs journaux comme d'habitude. Les clients qui avaient de la monnaie payaient et emportaient qui leur *Soleil*, qui leur *Radical*. A ceux qui présentaient un billet de banque, fût-il de cent sous, les vendeurs, visiblement pressés de se débarrasser des feuilles clandestines, déclaraient : « Aujourd'hui, c'est pour rien ! On ne paie pas ! » Etonnés, contents de l'aubaine, les chalands s'en allaient. Mais la réaction chez tous les clients, qu'ils eussent payé ou non, était toujours la même : à peine avaient-ils déplié leur journal et aperçu la feuille clandestine qu'ils enfouissaient celle-ci dans leur poche et prenaient la fuite !

La Gestapo s'intéresse à son tour à *Maurice*. Il est recherché à Marseille et à Nice. Il avise Lyon qui l'envoie dans la région de Clermont-Ferrand, où il travaille jusqu'au mois de septembre. Il lui est ordonné de se tenir prêt à partir pour Londres. Sa femme et son petit garçon ont été cachés par ses soins dans la région de Chalon.

L'opération aérienne qui doit le transporter en Angleterre est la première du genre. Il s'agit d'enlever d'un coup *dix-huit personnes* ! Ce n'est donc plus d'un *double-Lysander*, mais d'un *double-bombardier* qu'il s'agit.

Maurice est caché dans une chambre à Lyon. Tous les jours, un agent de liaison passe le voir. Enfin, c'est pour ce soir ! Il quitte Lyon par la gare des Brotteaux, descend en gare de Saint-Amour. Huit personnes sont sur le quai de cette petite station, *Maurice* n'en connaît qu'une, un certain *Jean-Jacques*, dont il sait qu'il est délégué à l'Assemblée Constituante d'Alger. On les rassemble, on les enferme dans une voiture servant habituellement au transport des cochons. Ils y font connaissance.

Un petit homme de plus de soixante ans est là, chauve, figure rose, moustache blanc de neige, barbe taillée en pointe et de la même couleur. C'est le sénateur Farjon.

Le camion s'arrête, on descend, on part dans des chemins creux. La nuit est tombée, le sénateur trotte derrière la petite troupe qu'il suit avec peine. *Maurice* entend quelqu'un qui n'aime probablement pas les parlementaires dire à ses voisins : « On sème le sénateur ? » Alors il prend le bras du vieillard, qu'il ne lâchera plus avant d'être arrivé sur le terrain.

Neuf autres passagers, arrivés de la veille, sont déjà là. Le chef du *Comité de réception* a décidé, pour éviter un rassemblement qui pourrait être aperçu, de faire constamment marcher les passagers. Ils vont par deux ou trois, l'un d'eux tenant d'une main la corde qui sert à l'alignement des piquets pour le balisage, afin de ne pas s'égarer sur ce vaste champ obscur.

Un grand garçon, armé d'une mitraillette, se présente au chef du *Comité de réception* comme sa promenade vient juste de ramener *Maurice* près de celui-ci.

— Qui es-tu, toi ? demande le chef.

— Je fais partie de la sécurité.

— Ah ! tu es un tel ? J'ai entendu parler de toi. Où étais-tu tout à l'heure, quand on te cherchait ? Tu crois que c'est du travail ?

— J'ai été retardé ! dit l'autre.

— Par quoi ?

— Y avait quelqu'un dans le village dont la tête ne me revenait pas.

— Et alors ?

— Alors, je me suis dit : celui-là, s'il entend parler de l'opération, sûr qu'il ira prévenir les Boches !

— Ah oui ? Et puis ?

— Alors je l'ai tué !... Je l'ai enterré, c'est ça qui m'a retardé.

— Fous le camp ! ordonne, excédé, le chef du *Comité de réception*.

Tout ému, *Maurice* rejoint le grand gaillard, et lui demande :

— Dis donc ? Tu es bien sûr qu'il aurait parlé, pour l'avoir tué comme ça ?

— Sûr ! Tu penses si je le connais ! C'est mon beau-frère, j'étais garçon d'honneur à son mariage !

A minuit vingt, le premier Hudson se présente. Les passagers qui sont là depuis la veille ont la priorité. Ils embarquent, l'avion décolle et s'en va. Le second se présente, mais coupe continuellement le balisage. Il essaie trois fois et, à la quatrième, se pose contre les feux. Dans sa course, il s'enfonce dans une petite tranchée. Tout le monde s'y met, on l'en sort, et on part.

— Et me voilà ! conclut *Maurice*.

— Bien, mon vieux. Alors, je compte sur vous pour travailler dans cette Section avec *Yvonnec* ?

— *Yvonnec* ?

— Vous ne vous souvenez pas de notre ami *Yvonne*, de Lorient ?

— Il est là ? Alors, ça va !

Philippe et Louis François ont prévenu Maisie que, dimanche prochain, à la bibliothèque, ils auraient quelque chose d'important à lui dire.

Maisie est très intriguée... le dimanche arrive.

En grand mystère, Philippe lui explique qu'il ne peut plus supporter cette existence sans autres nouvelles que les communiqués allemands et les *bobards* qui circulent dans la prison.

— Nous avons décidé, conclut François, de faire venir un poste de radio dans un colis. Notre chambre est très sûre, nous la partageons avec des Bretons qui ne diront rien. Avec eux, pas de danger ! Êtes-vous d'accord pour recevoir le colis ?

Maisie est abasourdie. Les Allemands visitent les valises de fond en comble, vont parfois jusqu'à démonter les poignées. Comment espérer passer un poste ?

— Ne t'en fais pas, dit Philippe, il est déjà commandé. Tu le recevras la semaine prochaine, enveloppé dans un sac de toile rouge. Naturellement, il faut que le chef de camp soit d'accord... mais elle acceptera sûrement. Alors, ça va ?

— Si ça vous contrarie, dit François, on peut encore décommander !

Philippe regarde Maisie avec une telle anxiété qu'elle accepte. Les deux hommes sont radieux, lui serrent les mains.

Fin septembre, une personnalité allemande, du nom de Ritter, est exécutée à Paris. La nouvelle s'en répand dans le camp de Romainville. Les hommes paraissent assez sombres. Ils forment des petits groupes et discutent. « On va sans doute prendre des otages ! » dit Philippe à Maisie. Affolée, celle-ci pense au poste récepteur qui doit arriver d'un jour à l'autre. Si les Allemands pouvaient prouver que Philippe entretient des relations avec l'extérieur, son compte serait bon...

Depuis peu de temps, les prisonniers des casemates ont été autorisés à passer une partie de l'après-midi dans la cour et à y jouer au ballon. Maisie a retrouvé parmi eux *Jules le Toulousain*, qu'elle avait connu par le *téléphone* à la Santé.

Le 2 octobre, à 4 heures de l'après-midi, la partie de ballon se

déroule. Soudain, des coups de sifflet et des ordres : « Fermez les fenêtres !! »

Maman et mes sœurs obéissent, sans trop d'inquiétude. Ce n'est pas la première fois que des ordres semblables sont lancés.

Mais voici des autocars qui entrent dans la cour, le déclic de fusils qu'on décharge. Maisie se dresse dans la chambre, elle vient de se rappeler l'affaire Ritter. Les otages !...

Les compagnes de maman et de mes sœurs ont été changées. Ce sont maintenant M^{me} Pica, femme d'un Italien, et M^{lle} Bouteille, fille d'un grand mutilé de la dernière guerre. Le mari de M^{me} Pica et le père de M^{lle} Bouteille sont prisonniers dans les casemates.

La cour est pleine de S. S. Un officier procède à l'appel de tous les hommes des casemates qui sont là, alignés, et qu'on fait rentrer au fur et à mesure que leur nom est prononcé. Bientôt la cour ne contient plus que les Allemands, et les cars.

Un autre officier, qui tient un papier à la main, appelle un nom qu'on ne peut entendre à travers la fenêtre close. Un gardien allemand se dirige vers une casemate, ouvre la grille, revient avec un prisonnier. Un autre nom. La même scène se répète. *Elle se reproduira cinquante fois.*

Pica et Bouteille sont parmi les prisonniers qu'on a fait sortir des casemates. Ils regardent intensément la fenêtre fermée, ils sont trop loin pour échanger un seul mot avec celles qu'ils aiment et qui pleurent sans un cri. Mes sœurs se saisissent des mains de leurs malheureuses compagnes et les tiennent pressées contre elles.

Au premier rang, tout près de la fenêtre, se trouve un petit homme d'une soixantaine d'années, que Madeleine connaissait pour l'avoir vu soigner par le médecin dont elle était devenue la secrétaire. C'était un ingénieur emprisonné pour avoir refusé de livrer aux Allemands le secret d'une découverte qu'il avait faite. A travers les carreaux, Madeleine lui crie de toutes ses forces : « Monsieur ! Vous êtes libéré ? » Il entend, regarde sa sœur et lui sourit tristement en hochant la tête.

Un des prisonniers, qui compte au nombre des cinquante, crie soudain : « Vive la France ! », si fort qu'on l'entend dans les chambres. Il est immédiatement frappé à coups de crosse sur la tête. Maisie pousse un cri : c'est *Jules le Toulousain*, son ami le communiste.

Les rideaux des autocars ont été tirés. Le compte des cinquante y est, les otages reçoivent l'ordre de monter dans les véhicules qui démarrent aussitôt.

Un coup de sifflet après le départ du dernier, puis les cris des gardiens : « Thé ! » Cela signifie qu'on peut aller aux cuisines chercher la tisane du soir. Maisie se précipite dans la cour : Dieu soit

loué, Philippe et François n'ont pas été emmenés.

Ils marchent côte à côte, silencieusement, très sombres. Maman et mes autres sœurs ont rejoint Maisie. Nouveaux coups de sifflet : « Tout le monde à l'intérieur ! Personne aux fenêtres ! »

En fermant la fenêtre de la chambre, Maisie se penche, constate que Philippe n'est déjà plus dans la cour. François, qui va rentrer dans le bâtiment des hommes, lève la tête, aperçoit ma sœur. Il hausse les épaules avec un pauvre sourire.

Tous les détenus, enfermés dans leurs chambres, tendent l'oreille. C'est bien cela... un bruit de moteur, les cars reviennent !

Maman et mes sœurs tombent à genoux, récitent le chapelet à haute voix. « Notre-Dame des Victoires ! » supplie Maisie. « faites qu'ils ne prennent pas Philippe ! »

Un car entre dans la cour. Les prisonnières n'osent plus regarder à la fenêtre, elles continuent à prier.

Le car repart au bout de quelques minutes. Un coup de sifflet : on peut sortir.

Philippe est toujours là, avec son bon sourire un peu triste. Que s'est-il passé ?

Les Boches se sont, la première fois, trompés dans quatre noms ! Ils ont constaté leur erreur en procédant à un nouvel appel avant l'exécution. Le car a ramené quatre détenus pour en chercher quatre autres dont les noms figuraient sur la liste. Et il s'est produit une chose atroce...

La première fois, galvanisés, les hommes étaient allés courageusement vers les cars. Mais ceux qui n'avaient pas été appelés se croyaient maintenant hors de danger. Quand le car est revenu, leurs nerfs se sont brisés. Ils se sont mis à courir de droite et de gauche dans les casemates, comme des rats affolés, se cachant sous les lits. Il a fallu traîner jusqu'au car les quatre hommes qu'on venait chercher.

Le remplaçant du libidineux Litwing, un certain capitaine Weiguley, perdit à son tour son poste : c'est lui qui était responsable des erreurs commises dans la liste des cinquante.

* * *

Maisie avait été stupéfaite, au mois d'avril, de voir arriver dans sa chambre une enfant de 13 ans, la petite Odile Vivier. Bientôt, c'est au tour d'une jeune femme d'être emprisonnée avec ses deux enfants de quatre et cinq ans. Un bébé de 5 mois est là, avec sa mère. Son père, prisonnier évadé d'Allemagne, est de l'autre côté des barbelés,

avec les hommes. Une autre femme a été désignée pour le grand transport vers l'Allemagne du 28 août. Sa petite fille, un délicieux bébé de quelques mois, lui a été enlevée. Un ménage israélite est ici depuis peu avec un enfant, un petit garçon de cinq ans. On est venu cette semaine leur enlever cet enfant, sans leur dire où il serait conduit. Il était sans doute *Gefährlich für das Grosse Reich* (dangereux pour le Grand Reich), comme cela a été dit un jour d'un bébé de 6 mois ! Ses parents seront déportés à leur tour, chacun de leur côté...

* * *

C'est aujourd'hui jeudi, jour de l'arrivée du fameux colis de toile rouge. De bon matin, la charrette est allée à la *Kommandantur* chercher les paquets destinés aux prisonniers. Philippe et François tournent sans arrêt dans la cour, Maisie n'est pas trop rassurée.

La charrette redescend, tirée par quelques prisonniers. Ceux-ci la déchargent, Maisie aperçoit le sac rouge. Il va rejoindre les autres colis dans le bureau de la prisonnière qui fait office de chef de camp.

Pas de veine ! Deux Allemands arrivent pour la fouille et l'un d'eux est le terrible Klein, redouté entre tous par les prisonniers. On ne peut songer à enlever un des colis sous leur nez... tout ce que l'on pourra faire de mieux sera de dissimuler le sac rouge sous les autres paquets, afin de gagner du temps. La fouille commence, elle s'éternise. Près d'une heure se passe.

Un caporal allemand fait son apparition, appelle Klein qui est demandé à la *Kommandantur*. La brute s'en va avec son collègue, la fouille est interrompue pour le moment.

Maisie ne perd pas de temps. Elle entre dans le bureau et, tandis qu'elle fait le guet, le chef de camp dissimule le sac dans un petit placard.

Puis elle sort et s'en va avertir Philippe. Elle s'attend à des compliments, mais Philippe est exigeant :

- Ce n'est pas tout ça ! A quelle heure nous le donneras-tu ?
- Je vous le passerai dimanche, dans ma caisse à livres.
- Quoi ? C'est tout de suite qu'on l'aurait voulu !

Le chef de camp a ses entrées libres chez les hommes. Voici du linge fraîchement lavé à leur porter. Elle attrape le sac rouge, le dissimule tant bien que mal sous les chemises et les caleçons, et passe avec son fardeau sous le nez de la sentinelle de garde. Philippe attend, il s'empare du précieux fardeau et disparaît avec le poste sous son bras.

Tous les jours, désormais, les prisonniers dont on est sûr auront un rapport fidèle sur le communiqué de la B. B. C.

XVII

Edith me rend la lettre d'Alex que je lui ai enfin donnée à lire. Je l'ai mise aujourd'hui au courant de ma conversation avec le colonel Y...

— Quand partiras-tu ?

— Pas tout de suite. J'attends l'arrivée de *Debesse*, il me faudra deux ou trois semaines pour le mettre au courant. Disons : fin octobre.

Elle ne me répond rien. Mais, la nuit, je l'entends pleurer doucement à mes côtés lorsqu'elle croit que je suis endormi.

Les trois aînés ont rejoint leurs collègues. Edith passe ses journées en compagnie de *Micmic* et de Ian.

On a étudié pour moi un nouveau maquillage. J'aurai recours, comme au mois d'octobre l'année dernière, à un costume de coupe désuète, pourvu d'un dos voûté. Je n'ai plus de moustache, elle sera remplacée par une perruque parsemée de quelques poils gris.

Debesse, sa femme et son beau-frère arrivent dans les derniers jours de septembre. *Debesse* m'apprend l'arrestation du pauvre *Cavalier* qui s'est fait pincer à Bordeaux où un noyau de la *C. N. D.* s'était reconstitué. Je demande à *Debesse* où en est l'affaire *Renée*. Il n'y attache pas une grande importance. Lorsqu'il a été mis au courant des imprudences commises par elle et *Olaf*, il a convoqué les deux délinquants, leur a bien lavé la tête, et a obtenu leur promesse formelle qu'ils rompraient leurs tractations avec les individus suspects qui se faisaient fort de libérer *Jacot*. *Debesse* est convaincu que *Renée* a eu affaire à de simples escrocs, et que l'on peut considérer l'affaire comme classée.

Ce que me dit *Debesse* me confirme les révélations du frère de Manuel. Je ne réponds rien mais décide, à part moi, de suivre le conseil d'Alex dès mon arrivée en France. Je convoquerai *Olaf* et *Renée* sous un prétexte quelconque à la campagne, près d'un terrain où nous aurons

préparé une opération *Lysander*. Au moment opportun, je les mettrai en demeure de monter dans l'avion. Je suis sûr de l'esprit de discipline d'*Olaf*. Si *Renée* refuse, nous l'embarquerons de force.

Presque aussitôt après son arrivée à Londres, *Debesse* tombe gravement malade. On le transporte dans une clinique et, pendant quelques jours, son état nous inspire les plus vives inquiétudes. Un télégramme de Paris nous avise que les Boches ont rétabli la véritable identité de *Cavalier*, dont le nom est Labrosse, et qui est un parent de *Debesse*. La Gestapo est maintenant sur la piste de celui-ci qu'elle connaît sous son nom de Jean Tillier. Il n'est pas impossible qu'elle se soit aperçue que ce Jean Tillier est le même que celui qu'elle a tenu entre ses mains pendant vingt-quatre heures au mois d'avril 1942, après l'arrestation de *Pol*, et qu'elle a relâché un peu trop vite. Quoi qu'il en soit, *Debesse* est activement recherché et c'est pour lui une chance inouïe de se trouver ici, car les Allemands n'auraient eu que la peine de le cueillir dans son lit.

Son neveu Pierre Tillier, dit *Rocher*, et sa femme Geneviève, dite *Véronique*, ont dû prendre la fuite. Je fais le nécessaire pour qu'ils soient enlevés par la prochaine opération aérienne du début de la lune d'octobre-novembre, en même temps que *S. V. P.* et sa femme Odette. Du fait même que *Dutertre* et *Lionel* sont maintenant reconnus aptes à diriger les atterrissages, rien ne justifie plus le maintien de notre ami *S. V. P.* en France où la Gestapo le connaît un peu trop bien. Il a été convenu que je ne partirai que quelques jours après l'arrivée d'*S. V. P.* afin d'être mis par lui au courant des toutes dernières nouvelles du réseau qu'il dirige actuellement par intérim.

Un autre télégramme nous apprend brièvement qu'*Olaf* a été tué dans son appartement alors que la Gestapo procédait à son arrestation. Il s'agit, évidemment, de la suite des tractations de *Renée*. Cette mauvaise affaire prend réellement des développements inquiétants.

Debesse étant hors d'état de reprendre une occupation active avant plusieurs semaines, je confie la direction de la *Section du Courrier* à *Yvonnec* et à *Champenois*. Ce que je fais aujourd'hui, sous la pression des circonstances, j'aurais pu le faire un mois plus tôt si je n'avais flanché... Je serais aujourd'hui en France et la vie d'*Olaf* aurait peut-être été sauvée. Enfin, c'est maintenant une question de quinze jours à peine. Edith a toujours été très brave dans le cours de nos tribulations mais elle est en ce moment, à la veille de mon départ, d'un calme si parfait que je m'en trouve un peu vexé.

— Je ne sais pas pourquoi, me dit-elle, mais j'ai le sentiment que tu ne partiras pas !

Cela vaut mieux ainsi. Nous avons fait baptiser Ian dans le

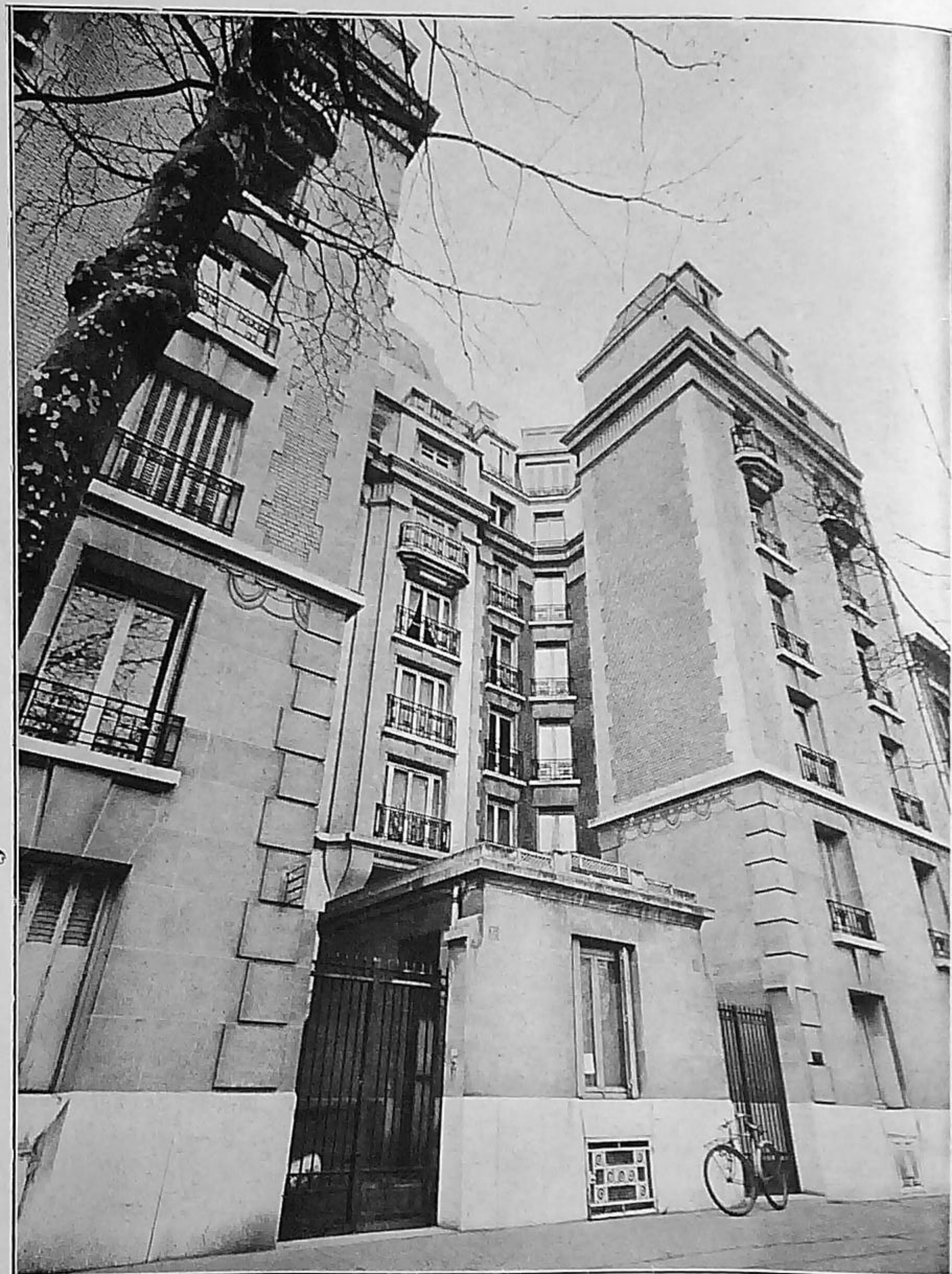
ravissant petit oratoire catholique de Bagshot. *Claire* était la marraine, *Passy* le parrain. *Micmic* composait à lui tout seul le public, avec le plus grand sérieux.

Un nouveau télégramme : le désastre à Bordeaux est complet, la cellule C. N. D. qui s'était refaite, vient d'être anéantie.



Tombes de
André CHOLET, dit « L'ENFANT »
et de **Roger DUMONT**, dit « POL »

Les Allemands ne permettaient nulle inscription sur les tombes. Des patriotes sont venus et ont inscrit le nom de **Roger DUMONT** sur le mur.



L'immeuble du 36, rue Chardon-Lagache



Olivier COURTAUD

dlt « JACOT »



« CESAR »



JEANNETTE

XVIII

Depuis le début du mois de septembre, nos camarades de Bordeaux étaient en lutte constante avec la Gestapo et la police dite française, dirigée par le commissaire Poinot, de sinistre mémoire dans tout le Sud-Ouest.

Plusieurs agents avaient été arrêtés au mois de juillet. Ceux qui restaient étaient accablés de travail, devaient rapidement constituer de nouvelles boîtes aux lettres, changer de place les dépôts d'armes. En effet, à l'exemple de beaucoup d'autres de nos cellules, Bordeaux était devenu un *U. C. R.*, c'est-à-dire une unité de *combat-renseignement* qui, le jour venu, formerait un élément de base dans la lutte armée contre l'ennemi.

Deux agents étaient parmi les plus actifs : le capitaine Victor-Charles Hayes et le lieutenant Jean Duboué. Le 13 octobre, à cinq heures de l'après-midi, Duboué apprend que sa boîte aux lettres du 101, quai des Chartrons, a été découverte par la Gestapo qui est maintenant fixée sur son identité.

Il décide de se rendre à Lestiac, en compagnie de Hayes, pour y enlever deux postes émetteurs qu'il y a déposés après le dernier parachutage de matériel effectué à Pondensac, quelques jours plus tôt. Les deux hommes passent d'abord prendre dans leur cachette du cours Portral deux *Sten-guns* avec une vingtaine de chargeurs. Ils ont aussi leurs deux *Colts*.

Ils arrivent à Lestiac à huit heures du soir. Duboué y retrouve sa femme et sa fille qu'il avise de la situation. Le départ est préparé pour le lendemain matin, entre quatre et cinq heures.

A minuit, tout le monde se couche. A une heure du matin, M^{me} Duboué est réveillée par des bruits de moteurs. Elle comprend tout de suite, appelle son mari.

— Va réveiller Charles et Suzanne ! lui dit celui-ci.

Suzanne Duboué est déjà debout. Elle prévient son père que la maison est cernée et que des hommes se fauflent derrière les murs

et les fusains du jardin. Duboué s'habille calmement, ajuste huit chargeurs à sa ceinture. Il consulte son bracelet-montre : 1 h. 5. Il assigne à sa femme une place pour s'étendre. Charles Hayes survient, lui aussi tout équipé.

On frappe du dehors aux deux portes d'entrée :

— Rendez-vous ! Vous êtes cernés !

— *Merde !* crie Charles Hayes en ponctuant sa réponse d'une balle de mitrailleuse.

Une fusillade intense lui répond. L'ennemi tire sur toutes les ouvertures de la maison, qui sont au nombre de treize. L'effectif dont disposent les Allemands est fort nombreux, pas assez à leur gré, cependant, puisque son chef ira bien vite à Cadillac et à Langon demander du renfort à la *Wehrmacht* et à la *Feldgendarmarie*.

Hayes et Duboué ouvrent plusieurs fenêtres et, bondissant de l'une à l'autre, tirent rapidement pour donner à l'adversaire l'impression qu'ils sont nombreux et bien armés. Cette tactique réussit à merveille, les Boches n'osent pas donner l'assaut.

A deux heures du matin, les deux hommes font une sortie dans le jardin. Ils sont accueillis par un feu d'enfer, mais, balayant de leurs mitraillettes les massifs et les buissons de fusains, ils font prendre la fuite à l'ennemi qui se retire dans les vignes et se dissimule derrière les murs. Le but de la sortie était de permettre aux deux femmes de se glisser dans le jardin pour traverser, sous la protection de Duboué et de Hayes, la rivière qui passe non loin de là.

A l'instant où ce plan va être mis à exécution, Hayes reçoit une balle dans la cuisse gauche. Celle-ci est paralysée, toute fuite devient pour lui impossible, les femmes refusent de l'abandonner. On l'assied sur une chaise près d'une fenêtre. Il continue à tirer.

La nuit étant sombre, il est difficile de distinguer les silhouettes des Boches, qui, s'étant rapprochés, surveillent toutes les ouvertures. Les renforts de Cadillac et de Langon sont arrivés, mitraillettes et grenades entrent en action. Hayes et Duboué ripostent vigoureusement, les assaillants se tiennent prudemment à l'écart et leurs grenades, lancées de trop loin, tombent dans le jardin.

Hayes veut se déplacer. Une volée de mitrailleuse lui casse le bras droit. Suzanne et Duboué lui attachent le bras en écharpe, il reprend son arme et tire,

Le jour se fait. L'ennemi a élargi le cercle et occupé toutes les maisons avoisinantes. Il tire maintenant par les fenêtres des étages supérieurs. La route qui passe devant la maison est coupée, le village est complètement isolé. Les habitants sont bloqués dans leurs maisons et ont reçu l'ordre de n'en pas bouger. Beaucoup d'entre eux croient

leur dernière heure arrivée et se répandent en malédictions contre ces maudits *espions terroristes* qui vous empêchent de dormir (et de jouir en paix des profits du petit commerce avec les Allemands)...

6 heures du matin. Duboué entend un cri venant de la chambre de sa femme. Il se précipite et la trouve étendue sur son lit. Le sang coule à flots de son flanc. Elle fait un mouvement brusque et tombe par terre, évanouie. Duboué panse la plaie, enveloppe sa femme dans une couverture. Pendant ce temps Suzanne soutient Hayes dans la pièce à côté. Duboué croit que sa femme est mortellement blessée. Fou de rage, il crie par la fenêtre :

— Bandits ! Vous tuez les femmes, mais vous allez le payer cher !

Une voix crie derrière un mur :

— Nous sommes des soldats ! Faites sortir les femmes, nous ne tirerons pas ! Nous soignerons les blessés immédiatement !

Duboué réplique par une volée de mitrailleuse.

A 7 heures, la même voix s'élève :

— Nous voulons parler à votre chef ! C'est en qualité de soldat que notre chef veut s'entretenir avec lui !

— D'accord ! crie Duboué qui descend et se présente sur le seuil de la porte donnant dans le jardin.

Un Allemand, dont Duboué devait apprendre que le nom était Dhosé, apparaît dans le jardin. Apparemment, il n'a pas d'armes. Voyant la mitrailleuse que Duboué porte en bandoulière, il fait un saut en arrière.

Duboué pose son arme sur un tonneau qui est là et lui dit :

— Vous n'avez rien à craindre. Je sais respecter la parole donnée.

— Je suis très heureux d'avoir affaire à des soldats ! répond l'autre. Je sais qui vous êtes, et je respecte votre patriotisme... Allez chercher la femme qui est blessée car une ambulance est ici. Elle sera immédiatement transportée à l'hôpital où nous la soignerons. Je vous donne ma parole qu'elle ne sera pas inquiétée ! Après quoi, nous discuterons, vous et moi.

Duboué va chercher sa femme qui paraît être dans le coma. Il la transporte dans ses bras et la dépose sur un madrier qui est dans le jardin. A sa grande joie, elle ouvre les yeux, se redresse à demi, l'embrasse en lui disant :

— Mon filleul ! (elle était sa marraine de guerre en 1914). Mon filleul ! Je te revois et je t'approuve... tu défends ton foyer comme tu défends ton pays !

— Allons ! gronde Duboué, tu ne vas pas nous faire pleurer devant ces gens-là !

Les Allemands surviennent, transportent M^{me} Duboué jusqu'à l'ambulance.

Elle est amenée à l'Hôpital Saint-André à Bordeaux.

Duboué reprend sa place sur le seuil de sa porte. Dhosé revient vers lui :

— Cessez votre résistance et je vous donne ma parole d'honneur d'officier allemand de vous traiter en prisonniers de guerre !

— Je vais discuter avec *les camarades* pour voir s'ils acceptent ! répond Duboué. Attendez-moi là.

Il monte au premier étage, voit Hayes. Celui-ci est d'accord : ils n'ont plus de munitions, il faut se rendre :

Duboué va retrouver Dhosé :

— C'est entendu. Nous nous rendons.

— Faites sortir vos hommes !

Stupéfaction des Allemands quand Duboué revient soutenant Hayes blessé au bras et à la cuisse :

— Et les autres ?

— C'est tout.

Suzanne a disparu. Profitant de l'inattention des Allemands tandis qu'on transportait sa mère dans l'ambulance, elle a sauté par une fenêtre. Mais elle sera capturée par l'ennemi.

On fait monter Hayes et Duboué dans une voiture qui les conduit à l'Hôpital du Becquet. Ils apprennent que les Boches ont eu beaucoup de blessés, mais pas un seul tué. Hayes est examiné, on l'opèrera ici. Duboué examine ses effets : ils ont été percés de plusieurs balles, et lui-même est couvert de sang.

— J'avais vraiment mauvaise mine ! nous a-t-il confié par la suite.

A 11 heures du matin, on l'amène à la Gestapo du Bouscat où les Allemands l'examinent comme une bête curieuse. Le traître Poinsot est là, et juge bon de lui dire :

— Il est dommage que des hommes comme vous n'aient pas écouté les conseils du Maréchal ! *Sous notre commandement, vous auriez véritablement défendu notre pays !*

— Je ne fais pas comme vous ! réplique Duboué. Ce n'est pas sous le couvert des baïonnettes allemandes que je défends mon pays !

Poinsot se le tient pour dit, mais Dhosé intervient :

— Je vous ferai remarquer que vous avez signé l'armistice !

— Mes camarades et moi n'avons rien signé du tout ! Pour nous autres, l'occupant, c'est l'ennemi !

Il est incarcéré à la prison militaire où, en dépit de *la parole*

d'honneur d'un officier allemand, il est immédiatement enchaîné.

Il le restera jusqu'au 17 janvier 1944 où, transporté à Compiègne, il sera, le 27 du même mois, déporté à Buchenwald, puis à Dora. Les coups de trique quotidiens lui donnent la mesure de *l'honneur allemand*. Au mois de janvier 1945, son pied droit est pris sous deux wagons dans le tunnel de Dora. On ne le soigne pas, ceci n'entre pas dans le code de *l'honneur made in Germany*. Il faut bientôt que le "médecin" polonais du block 38 de Dora lui coupe la cuisse. Ce curieux médecin oublie dans la plaie un morceau de caoutchouc de dix centimètres que, fort heureusement, l'on retirera à temps après le rapatriement de notre camarade au mois de mai 1945.

Notre valeureux ami a retrouvé sa femme et sa fille, qui avait passé seize mois à Ravensbrück. L'on ignore encore ce qu'est devenu l'autre héros, son compagnon et ami Victor-Charles Hayes.

XIX

S. V. P. et Odette sont arrivés aux derniers jours d'octobre. Leur départ s'est fait sur un terrain aux environs de Maintenon,

S. V. P. s'était rendu sur place par ses propres moyens. *Dutertre*, à qui était confié le commandement de l'opération, avait pris à Paris le train omnibus pour Maintenon en compagnie de son ami *Debey*, pilote de guerre comme lui et dont il a fait son adjoint. Dans le compartiment où ils montèrent se trouvaient déjà trois voyageurs : un jeune couple et une inconnue silencieuse, assise dans un coin. La ligne de Maintenon n'étant pas très fréquentée, *Dutertre* et *Debey* s'attendaient, à chaque station, à voir descendre ces compagnons de voyage dont la présence les empêchait de deviser librement. Mais ceux-ci ne bougeaient pas.

« La toute jeune femme rit trop ! » pensait *Debey*, tandis que *Dutertre* soupçonnait l'inconnue qui affectait de regarder le paysage... « Tout à fait le genre *deuxième bureau* ! se disait-il, ou plutôt *Abwehr* ! »

Un silence écrasant pesa bientôt sur le compartiment.

— Beau temps ! dit soudain *Dutertre* à *Debey*. Beau temps belle lune ! Je vais bien dormir ce soir...

Au mot de *lune*, les trois inconnus jetèrent dans la direction de *Dutertre* un regard furtif. *Debey*, qui s'en était aperçu, fit à *Dutertre* un clin d'œil qui signifiait « Méfiance ! »

L'inconnue près de la fenêtre ouvrit son sac à main. Elle prit un étui à cigarettes et un boîte d'allumettes *Casque d'or*. Les allumettes se faisaient très rares en France et l'on ne trouvait plus que par hasard des *Casques d'or* dans les bureaux de tabac. Dans les colis que Londres nous envoyait périodiquement figuraient par contre des petits stocks de ces boîtes *made in England* ainsi que des paquets de cigarettes *Gauloises* admirablement imitées.

Dutertre et *Debey* se regardèrent. « Elle a dû prendre ça au cours d'une perquisition ! » se dit *Dutertre*. Il remarqua soudain que le jeune couple avait l'air inquiet lui aussi.

L'inconnue alluma sa cigarette, s'aperçut qu'on la devisageait avec insistance, et ne parut pas être très à son aise.

— Pardon, monsieur ? dit-elle en s'adressant au jeune homme qui était en face d'elle, à quelle heure arrivons-nous à Maintenon ?

C'en fut trop : la lune, les *Casques d'or*, Maintenon ! Pierre Tillier, dit *Rocher* — car c'était lui — éclata de rire. L'occasion était trop belle pour que sa femme Geneviève, dite *Véronique*, n'en fit pas autant.

Après un instant d'hésitation, le tandem *Dutertre-Debey* fit chorus.

L'inconnue les regardait tous les quatre, stupéfaite. Elle prit le parti de rire elle aussi, un peu nerveusement.

— Vous êtes Odette ? lui demanda *Dutertre*.

— Oui ! Et vous... Oh, ça c'est trop fort ! Et vous aussi !

Après s'être épiés pendant une heure nos amis s'apercevaient tout à coup qu'ils avaient tous partie liée avec l'opération de la nuit et qu'un hasard extraordinaire les avait réunis dans ce même compartiment. On se présenta mutuellement et le voyage se termina le mieux du monde.

Deux *Lysanders* avaient été annoncés. Pour une raison inconnue, un seul avion se présenta. Il ne pouvait charger plus de trois passagers... Les ordres de priorité étaient formels, c'était à *S. V. P.* et à Odette d'embarquer les premiers. La mort dans l'âme, ils laissèrent *Rocher* et la riieuse *Véronique* sur le terrain.

— Ne vous faites pas de bile ! me dit *S. V. P.* comme je songeais avec angoisse à ce charmant *Rocher* et à sa délicieuse femme. Je les ai confiés à *Dutertre* qui va les mettre entre les mains d'*Alex*. Ils arriveront dans quelques jours par la prochaine opération maritime. Comprenez-vous ce que je veux dire ?

Alex nous confirme par télégramme que le *Narval II* est parti avec à son bord *Rocher*, *Véronique* et trois autres agents qu'il a décidé d'évacuer sur l'Angleterre. Le chalutier anglais quitte les Scilly... *J'apprends quarante-huit heures plus tard qu'il a dû revenir au port, une panne de machine s'étant déclarée au milieu de la Manche !* Ce présage me paraît sinistre. Nous recevons quelques jours après un télégramme furieux d'*Alex* qui s'imagine que nous avons hésité à faire sortir le chalutier par suite du mauvais temps. « Si vos marins anglais n'osent pas prendre la mer, dit-il, je vous enverrai un équipage breton ! »

Cette dépêche est profondément injuste pour quiconque connaît le magnifique courage de nos amis anglais, mais j'excuse *Alex* auprès d'eux. Ne nous dit-il pas dans le même télégramme que le *Narval II* est demeuré plusieurs jours au large, sur une mer démontée, sans

vivres pour les passagers et pour l'équipage ! Je me souviens de la rancœur que j'ai éprouvée au mois de janvier dernier quand, avec Grenier, j'ai raté le premier rendez-vous d'une heure et que j'ai vu s'éloigner le petit navire ami...

Je télégraphie à Alex, je lui explique les raisons de notre échec et le prie de faire prendre à Geneviève et à Pierre Tillier l'avion qui, sous quelques jours, va me transporter en France.

Mon départ est fixé au lundi 8 novembre. L'opération aérienne aura nom *Nathalie*, *Jeannette* voyagera avec moi, Saubestre et *Lucien* (Pierre Binet) prendront place dans l'autre avion. Nous atterrirons sur le terrain *Pêche* d'où sont partis, voici un peu plus d'un mois, *Debesse*, sa femme et *Claudius*. Ce terrain se trouve près de Compiègne, l'asile est une petite ferme qui appartient à deux magnifiques patriotes, deux pauvres paysans du nom de M. et M^{me} Coursaud, surnommés *les Gaston*. Ils ont donné une merveilleuse hospitalité à *Debesse* le soir de son départ, sacrifiant toutes leurs maigres ressources pour leur offrir un vrai festin.

Le dimanche 7, j'écris à Catherine, à Jean-Claude et à Cécile pour les aviser de mon départ. Ils ont tous trois gagné le droit d'être tenus au courant de mes faits et gestes. Nous posterons ces lettres demain après-midi à Londres. Je suis convaincu que je ne reviendrai jamais de cette dernière mission et j'essaie, sous une forme qui n'est pas solennelle, de tracer à mes trois aînés leur ligne de conduite dans la vie. Ils comprendront, car Edith trouvera trois mois après, aux vacances de Pâques, dans une poche de Jean-Claude, la lettre de Catherine dont je donne la reproduction ci-contre.

Le 8 au matin, j'embrasse *Micmit* et Ian qu'une amie est venue garder. Edith m'accompagne à Londres. A 11 heures, Saubestre, *Lucien* et *Jeannette* partent en voiture chez Mrs Barbara Bertram, notre bonne hôtesse aux arrivées et aux départs des avions. Edith et moi nous nous mettons à table au *Waldorf* à 1 heure. Edith est magnifique de calme et de courage, Je ne pourrais en dire autant : une angoisse abominable, telle que je n'en ai jamais éprouvé d'aussi glacée, m'étreint le cœur... Je m'efforce de faire bonne contenance, mais je ne trouve pas grand'chose à dire, Je regarde Edith à la dérobée, pour emporter vivant avec moi ce cher visage aujourd'hui si pâle, et dont je ne veux pas rencontrer les yeux. J'aperçois heureusement à une table voisine Guy Lockhardt, ce pilote de la R. A. F. qui m'a ramené en France fin mars 42 et que j'ai revu deux ou trois fois depuis. Il vient de s'asseoir avec sa jeune femme, voici la compagnie qu'il nous faut ! Je me lève, vais les inviter à déjeuner avec nous. Je fais servir un bon vin de Moselle sur lequel je compte pour donner de l'animation car

l'attitude d'Edith, qui semble étrangère à cette salle bruyante où nous sommes, commence à m'inquiéter. Ni Lockhardt ni sa femme ne savent naturellement rien de mon départ tout proche. Soudain Edith part d'un grand sanglot muet, sans larmes, qu'elle refoule comme on essaie de réprimer un hoquet. Nos amis la regardent, interdits. Je prends sa main qu'elle a mise devant ses yeux, elle esquisse un sourire... J'enchaîne, nous parlons de tout, à bâtons rompus.

Dans le taxi qui nous ramène à mon bureau, Edith laisse tomber sa tête sur mon épaule et me dit :

— Je ne croyais pas jusqu'ici que tu allais réellement partir. Mais maintenant...

Elle pleure librement, sans honte, sans penser à essuyer ses larmes. Je sais que cette détente lui fera du bien, je ne lui parle pas.

J'ai mes dernières instructions à donner à *Yvonnec* et à *Champenois*. Edith s'assied dans un coin de mon bureau. Le Lieutenant-Commander P... doit venir me prendre à 6 heures, nous avons tout l'après-midi devant nous. J'ai prié *Yvonnec* d'accompagner ce soir Edith à *Erlwood*. *Debesse* et sa femme, puis *S. V. P.* et *Odette*, viennent me faire leurs adieux. *S. V. P.* et les deux femmes s'en vont. *Debesse* est encore là lorsque P..., qui est en retard, fait son entrée vers 6 h. 30. Allons-y !

J'endosse mon pardessus, je vais prendre ma valise quand P... me dit :

— Pourrais-je vous voir seul un instant ?

Je le regarde. Il a l'air bizarre. Je sors avec lui, nous passons dans le bureau d'à côté d'où les employés sont partis. Il me tend un télégramme sans mot dire. Je lis :

« UN DU HUIT TOP AI RENCONTRÉ HIER FAUCON
 « ET LOUIS CAFÉ DUPONT TOP AVONS ÉTÉ ARRÊTÉS EN
 « SORTANT PAR GESTAPO TOP FAUCON ET TILDEN
 « ÉCHAPPÉS TOP N'OSE PAS CONTACTER LES AUTRES
 « TOP ATTENDS VOS INSTRUCTIONS : TILDEN. »

Je lève les yeux vers P... ;

— Qui est *Faucon* ?

— L'adjoint direct d'*Alex*.

— Bon ! Eh bien, je vais voir ça là-bas.

— Non. Les ordres sont que vous ne partiez pas ce soir.

— Mais...

— *Tilden* est le chef radio. Il a pu être suivi par les Allemands après sa fuite. Nous voulons y voir clair avant de nous envoyer en France.

ANNEXE I

SYSTEME DE SEMI-CODAGE

Supposons que le texte en clair de la lettre chiffrée que j'avais remise à Pierre ait été celui-ci :

« BAUD, 15 Mai 1942. — Je confie cette lettre à mon agent de liaison Pierre dont je vous ai déjà parlé et que je recommande à votre meilleur accueil. Je vous ai déjà dit quels étaient ses désirs (s'engager dans les Forces Aériennes Françaises Libres), et je vous serais très reconnaissant de lui en faciliter l'accomplissement avec une belle citation à l'ordre de l'Armée que justifient pleinement ses états de service exceptionnels.

« Au cas où cette première "opération mer" réussirait, comme je l'espère, je vous prie :

« 1^o — de, dorénavant, nous expédier tout notre matériel par cette voie car nous avons pris toutes nos dispositions pour entreposer celui-ci dès l'arrivée au port, ce qui nous est beaucoup plus facile que dans le voisinage d'un terrain clandestin.

« 2^o — de réaliser une seconde opération le 16 juin, je dis bien 16 juin, exactement dans les mêmes conditions (même point de rendez-vous, mêmes signaux de reconnaissance, même horaire). Pseudo Marie-Louise.

« 3^o — de m'envoyer par cette opération six postes émetteurs plus un nouveau jeu de quartz. En cas d'accord, prière de faire passer trois fois par la B.B.C. à l'heure habituelle la phrase suivante : « ...potirons se mangent avec la saucisse. » Le nombre de potirons sera celui de vos colis. Dans le cas où, comme je vous l'ai demandé, vous pouvez mettre à ma disposition un nouvel opérateur radio, la phrase sera : « ...potirons se mangent avec du pâté de foie. » Confirmerons par télégramme le 10 juin au plus tard. — RÉMY. »

Le chiffrage d'un tel message pour son texte entier nous aurait demandé des heures de travail, tandis que le système du semi-codage, sans augmenter sensiblement les risques d'être compris par l'ennemi en cas d'interception, nous offrait une économie de temps considérable.

Nous commençons par souligner tous les termes qui devaient être cachés en tenant compte que certains d'entre eux, d'apparence anodine, pouvaient permettre d'imaginer quel était le contexte chiffré. Nous attribuions ensuite un numéro d'ordre à chaque mot, ou membre de phrase, ou phrase entière à chiffrer. Ce numéro, reporté dans la grille, venait remplacer dans le texte laissé en clair les mots, membres de phrases ou phrases chiffrés. Le message semi-codé était accompagné d'une feuille portant les groupes chiffrés. Il était toujours préférable d'envoyer à la fois plusieurs messages semi-codés avec plusieurs feuilles chiffrées, afin qu'en cas d'interception le décrypteur ne sût

pas (faute de connaître le repère convenu), à quel message semi-codé se rapportait l'une quelconque des feuilles chiffrées qu'il tenait entre ses mains.

Dans le cas qui nous occupe, *Pierre* n'était porteur que d'un seul message.

Si nous revenons à l'exemple ci-dessus, voici comment j'aurais procédé :

« *Baud*, 15 mai 1942. — Je confie cette lettre à mon agent de liaison « *Pierre* dont je vous ai déjà parlé et que je recommande à votre meilleur « accueil. Je vous ai déjà dit quels étaient ses désirs (*s'engager dans les* « *F.A.F.L.*), et je vous serais très reconnaissant de lui en faciliter l'accom- « plissement avec une belle citation à l'ordre de l'Armée que justifient pleinement « ses états de services exceptionnels.

« Au cas où cette première opération mer réussirait, comme je l'espère, « je vous prie :

« 1^o — de dorénavant nous expédier tout notre matériel par cette voie « car nous avons pris toutes nos dispositions pour entreposer celui-ci dès « l'arrivée au port, ce qui nous est beaucoup plus facile que dans le « voisinage d'un terrain clandestin.

« 2^o — de réaliser une seconde opération le 16 juin, je dis bien le 16 juin, « exactement dans les mêmes conditions (même point de rendez-vous, mêmes « signaux de reconnaissance, même horaire). *Pseudo Marie-Louise.*

« 3^o — de m'envoyer par cette opération six postes émetteurs plus un « nouveau jeu de quartz. En cas d'accord, prière de faire passer trois fois « par la B.B.C. à l'heure habituelle la phrase suivante : « ...potirons se « mangent avec la saucisse. » Le nombre des potirons sera celui de vos colis.

« Dans le cas où, comme je vous l'ai demandé, vous pouvez mettre à « ma disposition un nouvel opérateur radio, la phrase sera : « ...potirons se « mangent avec du pâté de foie. Confirmerons par télégramme le 10 juin au « plus tard. — RÉMY. »

J'avais ainsi à chiffrer :

1. — *Baud*, 15 mai 1942 — (l'indication du nom de la localité et la date devaient naturellement être soigneusement cachées à l'ennemi).
2. — mon agent de liaison *Pierre* — (les fonctions de *Pierre* et son pseudonyme devaient, bien entendu, être éliminés du texte en clair).
3. — *s'engager dans les F.A.F.L.* — (ces mots auraient fait savoir à l'ennemi que *Pierre* était sur le point de passer en Angleterre).
4. — belle citation à l'ordre de l'Armée que justifient pleinement ses états de service exceptionnels — (ceci aurait indiqué à la Gestapo qu'elle venait de faire une prise de choix).
5. — cette première opération mer — (il était vital que l'ennemi ignorât que nous disposions d'un moyen de liaison maritime, et que l'opération qui devait permettre le transport de *Pierre* en Angleterre était la première).
6. — dorénavant nous expédier tout notre matériel par cette voie — (le seul mot "dorénavant" était de nature à indiquer à l'ennemi que nous mettions un nouveau moyen en œuvre ; la question de l'expédition du matériel l'aurait tout particulièrement intéressé ; "cette voie" l'eût incité à rechercher de quel moyen nous disposions).
7. — entreposer celui-ci dès l'arrivée au port — ("entreposer" se rapporte au terme "matériel" dans l'esprit le plus obtus ; "au port" était terriblement dangereux).
8. — d'un terrain clandestin — (ce terme signifiait que nous avions également recours aux opérations de liaison aérienne).

9. — *une seconde opération le 16 juin, je dis bien le 16 juin* — ("seconde opération" indiquait dangereusement que nous en avions déjà réussi une ; la date du 16 juin ne devait, à aucun prix, être révélée à l'ennemi).
10. — *même point de rendez-vous, mêmes signaux de reconnaissance, même horaire. Pseudo Marie-Louise* — (ces mots faisaient savoir à l'ennemi qu'il s'agissait d'une opération de liaison, soit maritime, soit aérienne).
11. — *cette opération six postes émetteurs* — (cette indication aurait particulièrement alléché la Gestapo qui n'eût reculé devant aucun moyen de torture pour arracher au malheureux *Pierre* le secret de l'opération).
12. — *jeu de quartz* — (même remarque que ci-dessus).
13. — *passer trois fois par la B.B.C.* — (l'ennemi avait vite appris à écouter soigneusement les messages de la B.B.C. qui, il le savait, se rapportaient le plus souvent à des opérations de liaison).
14. — *la phrase suivante : potirons se mangent avec la saucisse* — ("la phrase suivante" suffisait à indiquer qu'il s'agissait d'un message B.B.C. ; le texte en soi devait naturellement être caché à l'ennemi).
15. — *des potirons* — (ce simple terme eût suffi à permettre d'identifier la phrase entendue à la B.B.C.).
16. — *vos colis* — (ce terme se rapporte en général à des expéditions de matériel).
17. — *nouvel opérateur radio, la phrase sera : potirons se mangent avec du pâté de foie. Confirmerons par télégramme le 10 juin au plus tard. Rémy* — (à chiffrer pour toutes les raisons exprimées ci-dessus ; par ailleurs ma signature, connue de l'ennemi, lui aurait permis d'identifier le réseau et probablement les fonctions de *Pierre*).

Il existe un très grand nombre de méthodes de chiffrement. La seule que nous employions, en ce mois de Mai 1942, était celle dite "de double transposition", qui est bien connue de quiconque a pratiqué le chiffre. Mais le lecteur me permettra de ne pas révéler les pièges et les trucs dont nous parsemions nos messages chiffrés afin de les rendre inintelligibles à quiconque n'était pas dans le secret ou à nous permettre de déceler immédiatement l'intervention d'une main étrangère ou la pression de la Gestapo dans leur chiffrement. Il est, en effet, des milliers de télégrammes que l'ennemi n'a jamais pu traduire, en dépit de sa parfaite connaissance du système général de double transposition. *On ne sait jamais*, et il est préférable de le maintenir dans son ignorance.

ANNEXE II

LISTE DES VICTIMES DE CAPRI

BABILLOT.....	déporté, rentré.	LAVIEVILLE	déporté, rentré.
BEAUSSOLEIL Pierre...	déporté, rentré.	LAURENT Henri...	emprisonné, rentré.
BELOUARD Pierre.....	déporté, décédé.	LAURENT Hen-	
BERQUIN	déporté, décédé.	riette	emprisonnée, décédée
BERTIN Max.....	déporté, décédé.	LAURENT Madeleine .	déportée, rentrée.
BORDERIE Guy	déporté, rentré.	LERAT	déporté, rentré.
BOURDON René	déporté, rentré.	LOUIS André.....	déporté, rentré.
BRIEUX Gérard.....	déporté, rentré.	LOUIS Louise.....	emprisonnée, rentrée.
CABORDERRY Pierrette	disparue.	MANOUX Guy	fusillé.
CAYROL Pierre.....	déporté, décédé.	MARCOUX Georges ...	déporté, rentré.
CBYROL Jean	déporté, rentré.	MASSOL Hugues	déporté, rentré.
DEBLE Jean.....	déporté, rentré.	MAUGER Pierre.....	déporté, rentré.
DEFFIEUX Jean.....	déporté, rentré.	MOLLET Paul	déporté, rentré.
DEFFIEUX Henriette...	déportée, rentrée.	PAPON.....	déporté, décédé.
DUGRAND René	déporté, rentré.	PELLETIER Jean	déporté, décédé.
DUTIN Edouard.....	déporté, décédé.	PELLETIER Alice.....	déportée, rentrée.
ETOURNEAU Edouard	déporté, décédé.	PILLET William.....	déporté, rentré.
FACQ Madeleine.....	déportée, rentrée.	RENAUD DE SAINT-	
FACQ Michelle.....	déportée, rentrée.	GEORGES.....	déporté, rentré.
FLEURET Esther.....	déportée, décédée	RENAUD DE SAINT-	
FLEURET Jean.....	déporté, rentré.	GEORGES Annette .	déportée, rentrée.
FLEURET Marc	disparu.	RENAULT Marie ..	emprisonnée, rentrée.
FLEURET (Andrée		RENAULT May.....	déportée, rentrée.
CABORDERRY)	disparue.	RENAULT Isabelle	déportée, rentrée.
GATET Laure	déportée, décédée.	RENAULT Hélène	emprisonnée, rentrée.
GAUDIN Ange	déporté, rentré.	RENAULT Made-	
GAUDIN Fernande ...	déportée, rentrée.	leine.....	emprisonnée, rentrée.
GAVARD.....	déporté, rentré.	RENAULT Jacque-	
GIPOULOUX.....	déporté, rentré.	line	emprisonnée, rentrée.
GROS.....	déporté, décédé.	RENAULT Philippe	déporté, décédé.
GRUEL Albert	déporté, décédé.	SARRAZY Jean	déporté, rentré.
GUIASTRENNEC Yvan .	déporté, rentré.	WACKHERR Francine.	déportée, rentrée.
IBOS.....	déporté, rentré.	WACKHERR André ...	déporté, rentré.
LASSAGNE Roger.....	déporté, décédé.		

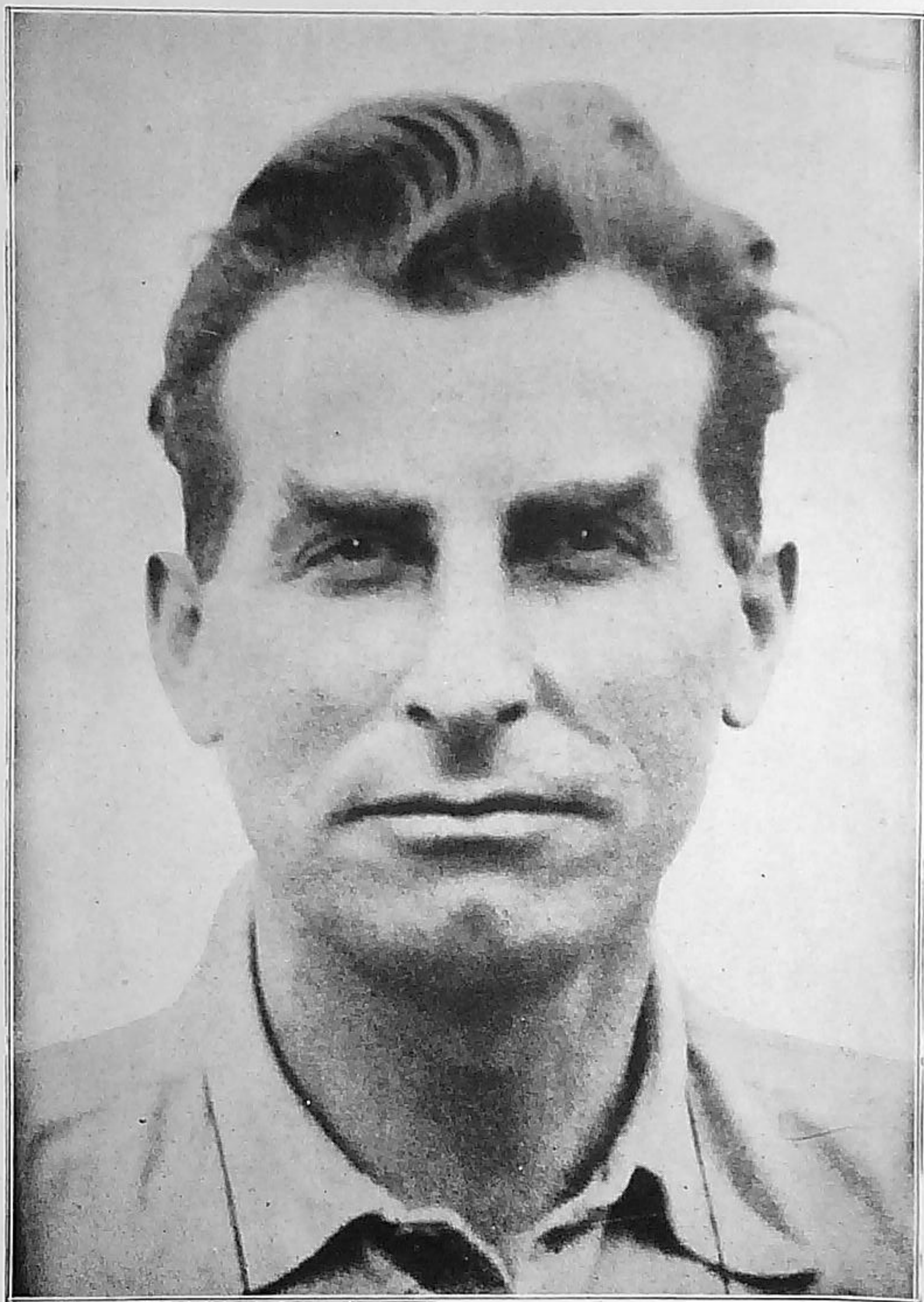
La trahison de CAPRI s'est donc traduite par :

cinquante-sept arrestations ;
 quarante-neuf déportations ;
 quatorze morts dans les camps de déportation ;
 une mort en prison ;
 une exécution ;
 trois disparitions.



Jacques-Henri SIMON dit « SERMOY »





Louis FRANÇOIS
à ROMAINVILLE



Robert DELATTRE dit « BOB »



Pierre DELATTRE dit « BOULOT »

MAQUILLAGE OCTOBRE 1943



AVANT



APRES

5
 Charles a une fenêtre arriv sur une chaise.
 La nuit était sombre et il nous était difficile
 d'atteindre les guetteurs qui s'étaient rapprochés
 et qui surveillaient les ouvertures.

A ce moment les Boches avaient reçu
 des renforts. Mitraillets et grenades entrèrent
 en action et la maison fut copieusement
 arrosée. Nous ripondîmes vigoureusement
 et les assaillants se firent prudemment à
 l'écart. Leurs grenades tombaient dans
 le vide à proximité de l'immeuble.

Charles ayant réussi à se déplacer
 eut de nouveau une volée de mitraille
 qui lui cassa le bras droit. Je lui attachai
 avec l'aide de Lyane son bras en écharpe et
 il continua à tirer courageusement jusqu'à
 la fin. Le jour vint. L'ennemi avait élargi
 le cercle. Il avait occupé les maisons avoisin-
 -antes et tirait par les fenêtres des étages supérieurs.
 La route qui passe devant la maison était
 coupée et le village était complètement
 isolé. Les habitants étaient bloqués par
 les boches à l'intérieur de leur habitations
 et ne pouvaient sortir. J'ai appris par
 la suite que beaucoup s'étaient enfuyés.

ANNEXE 3

EXEMPLE PRATIQUE D'UN TÉLÉGRAMME
SE RAPPORTANT
A UNE OPÉRATION DE LIAISON AÉRIENNE
ET CHIFFRÉ SELON LE CODE V.V.V.

Soit le texte suivant :

« Nous vous proposons une opération d'atterrissage sur un terrain que
« nous vous signalons pour la première fois et convenant au *Lysander*. Ce
« terrain est situé sur la carte Michelin au 200.000^e N° 88, à 4 $\frac{m}{m}$ à
« l'Ouest de la longitude 0 gr.20 et à 3 $\frac{m}{m}$ au nord de la latitude 55 gr.
« Il est orienté à 5 h. 30 selon le système horaire (1). Sa superficie est de
« 375 m. de long et de 550 m. de large. Sol : terre labourée, dur, uni,
« culture habituelle luzerne. Pente orientée Nord-Ouest. En bordure du
« terrain, petit bois de 3 m. 50 de hauteur moyenne. A 300 m., éolienne
« de 20 m. de haut. Nous vous prions de nous donner votre accord pour
« le transport des trois passagers dont les noms et fonctions suivent :
« X..., chef adjoint du réseau ; Y..., opérateur radio ; Z..., du réseau
« Cohors. Le courrier sera inclus dans les bagages personnels de X...
« Aucune surveillance spéciale, aucune D.C.A. dans la région, voiture dis-
« ponible pour évacuation, opération possible tous les jours, sauf du samedi
« soir au lundi matin. »

Pour chiffrer ce télégramme, nous aurions utilisé le vocabulaire VVV conçu pour les opérations aériennes. Nous aurions obtenu :

80900 = Nous vous proposons une opération d'atterrissage sur un terrain
que nous emploierons pour la première fois
80001 = type *Lysander* (par opposition au type "bombardier")
80048 = situé sur carte Michelin au 200.000^e N° 88
80064 = à 4 $\frac{m}{m}$
80162 = à l'Ouest de la longitude 0 gr.20
80063 = à 3 $\frac{m}{m}$
80277 = au nord de la latitude 55 gr.
80322 = orientation selon système horaire : 5 h. 30

(1) On appelle "système horaire" un système d'orientation fondé sur la disposition du cadran d'une montre. 12 h. = le Nord ; 3 h. = l'Est ; 6 h. = le Sud ; 9 h. = l'Ouest. Le terrain "marquant" 5 h. 30 est donc orienté dans le sens Sud-Est, selon une direction qu'il est facile de déterminer exactement.

- 80473 = superficie : 375 m. de longueur.
 80479 = sur 550 m. de largeur.
 80376 = terrain labouré, sol dur, uni
 80383 = culture habituelle : luzerne.
 80389 = pente orientée Nord-Ouest
 80417 = en bordure du terrain, petit bois.
 80438 = hauteur moyenne : 3 m. 50.
 80427 = à 300 mètres de la bordure : éolienne.
 80452 = hauteur : 20 m.
 80542 = nous vous prions de nous donner votre accord pour le transport
 des trois passagers dont les noms et fonctions suivent :
 = X.....
 = chef adjoint du réseau
 = Y.....
 = opérateur-radio
 = Z.....
 = du réseau P
 80557 = notre courrier sera inclus dans les bagages personnels de X.....
 80564 = aucune surveillance spéciale
 80565 = aucune D.C.A. dans la région
 80568 = voiture disponible pour évacuation
 80572 = opération possible tous les jours, sauf du samedi soir au lundi matin.

Soit un télégramme de 30 groupes de 5 chiffres pour le texte. Un message chiffré par la méthode de transposition lettre par lettre, même si son texte avait été au préalable condensé à l'extrême, aurait demandé au moins cent groupes de cinq lettres chacun.

Les groupes de cinq chiffres qui figurent dans l'exemple ci-dessus correspondent aux groupes réels du vocabulaire VVV. Il n'y a aucun inconvénient à les divulguer, car ils faisaient l'objet d'un surchiffrement au moyen de tables spéciales qui les modifiaient entièrement d'un télégramme à l'autre, chaque table étant détruite après son emploi. Le vocabulaire VVV a été livré à la Gestapo par un émule de *Capri* dont j'aurai lieu de parler dans la suite de ces "Mémoires". Quelle que fut la bonne volonté qu'il ait pu mettre à la disposition des Allemands, ce traître a été incapable de traduire les télégrammes dont il possédait les doubles chiffrés, mais dont les tables de surchiffrement avaient disparu. On a vu, au contraire, que *Bob* ayant livré le secret d'un code qu'il croyait sans valeur, la Gestapo a tiré du déchiffrement d'un télégramme déjà ancien un document accablant contre *Pol*. Je puis dire, en l'espèce, que le Code VVV m'a sauvé la vie, car si les télégrammes relatifs à mon arrivée en France au mois de novembre 1943 avaient été chiffrés par la méthode de transposition, la Gestapo se fût trouvée en possession de tous les éléments nécessaires pour m'attendre sur le terrain d'atterrissage. J'aurai lieu de reparler de cette affaire.

* * *

Le lecteur trouvera ci-contre la reproduction de deux feuillets extraits du code VVV. Le premier (numéroté page 7) se rapporte aux conditions du terrain ; le second (numéroté page 13) a trait aux indications météorologiques que le poste émetteur, qui nous accompagnait dans nos opérations, transmettait à la dernière minute, dans des conditions extrêmement délicates puisqu'il se trouvait placé à proximité immédiate du terrain. Comme on le verra dans ce feuillet, ces messages "météo" étaient faits d'un seul groupe. L'appel était lancé par Londres, le repérage par radio-goniométrie était impossible, vu la brièveté du contact.

3 - CONDITIONS DU TERRAIN

(A, B, C, D, F, ne valent que pour l'atterrissage).

A - NATURE DU SOL

(seul susceptible d'être accepté pour les atterrissages)

- 80375 prairie (herbe ne dépassant pas 25 cms) sol dur, uni
- 80376 terrain labouré, sol dur, uni
- 80377 terrain de cultures, sol dur, uni
- 80378 terrain de cultures hersé, sol dur, uni
- 80379 terrain de cultures ensemencé, sol dur, uni
- 80380 sol très dur, uni, apte à l'atterrissage d'un bombardier.

B - NATURE DES CULTURES HABITUELLES (si le sol est en culture, cette culture ne doit pas dépasser 25 cms)

- | | | |
|--------------|---------------|------------------|
| 80381 blé | 80383 luzerne | 80385 betteraves |
| 80382 avoine | 80384 seigle | 80386 trèfle. |

C - PENTE DU TERRAIN

- 80387 pente orientée Nord-Sud, avec un pourcentage de:
- 80388 pente orientée Nord-Est, avec un pourcentage de:
- 80389 pente orientée Nord-Ouest, avec un pourcentage de:
- 80390 pente orientée Sud-Est, avec un pourcentage de:
- 80391 pente orientée Sud-Ouest, avec un pourcentage de:

D - ACCIDENTS DU SOL (seuls susceptibles d'être tolérés)

- 80392 sentier traversant le terrain sans dénivellation (en donner l'orientation selon le système horaire, page 6)
- 80393 chemin charretier sans ornières et sans dénivellation (en donner l'orientation selon le système horaire, page 6)
- 80394 chemin carrossable sans fosses ni dénivellation (en donner l'orientation selon le système, page 6)
- 80395 végétation ne dépassant pas 25 cms et d'une nature telle qu'elle ne présente aucun risque d'accrochage pour les roues de l'appareil.

E - OBSTACLES SITUÉS SUR LE TERRAIN, MAIS EN DEHORS DES BANDES D'ATTERRISSAGE

(à la suite de la désignation, préciser hauteur et position de l'obstacle par rapport au centre du terrain).

- | | |
|------------------------------|------------------------------|
| 80396 arbre isolé | 80406 haie |
| 80397 bosquet | 80407 verger |
| 80398 petit bois | 80408 zone ou bande labourée |
| 80399 meule | 80409 cheminée d'usine |
| 80400 grange | 80410 éolienne |
| 80401 ferme | 80411 carrière |
| 80402 hangar | 80412 remblai |
| 80403 château | 80413 coteau |
| 80404 villa | 80414 clôture. |
| 80405 constructions diverses | |

RÉPERTOIRE GROUPES "MÉTÉO"

Ce répertoire sera utilisé par le poste fonctionnant à proximité du lieu de l'opération, s'il en est un. L'horaire de ce poste aura été précisé par le groupe 80586.

Il est entendu que l'initiative de l'appel reviendra toujours à la Centrale afin de réduire au strict minimum le temps pendant lequel le poste pourra être entendu par l'ennemi.

Le message expédié à la Centrale sera composé selon le système suivant qui ne comporte aucune clef, ni aucun préfixe.

I - PARACHUTAGES

Etant entendu que l'observation traduite par le message aura été faite dans l'heure précédant le contact, le message sera composé d'un groupe de CINQ lettres constitué comme ci-dessous :

1 ^o LETTRE: DIRECTION DU VENT		3 ^o LETTRE: FORCE DU VENT	
NORD.....: A	NULLE..... (0 à 15 M sec.): A	NORD-EST.....: B	TRÈS FAIBLE (15 à 25 M "): B
EST.....: C	FAIBLE..... (25 à 35 M "): C	SUD-EST.....: D	MODÉRÉ..... (35 à 45 M "): D
SUD.....: E	ASSEZ FORT. (45 à 70 M "): E	SUD-OUEST.....: F	FORT..... (70 à 100 M "): F
OUEST.....: G	TRÈS FORT.. (120 à 120 M "): G	NORD-OUEST.....: H	VIOLENT.... (120 à 150 M "): H
PAS ÉTABLI OU NUL.....: I	TEMPÊTE... (plus de 150 M "): I	4 ^o LETTRE : ÉTAT DU TEMPS	
2 ^o LETTRES : VISIBILITÉ		BEAU CLAIR.....: A	
NULLE (jusqu'à 500 m.)...: A	MAUVAISE (500-1000 m.)...: B	BEAU NUAGEUX.....: B	
MÉDIOCRE (1000-2000 m.)...: C	ASSEZ BONNE (2000-3000 m.): D	ORAGEUX.....: C	
BONNE (3000-6000 m.)...: E	EXCELLENTE (+ de 6000 m.): F	ONDÉES.....: D	
		PLUIE FINE PERSISTANTE.....: E	
		FORTE PLUIE PERSISTANTE.....: F	
		BOURRASQUES.....: G	

5^o LETTRE : (CONFIRMATION (à la date de l'opération.
(INFIRMATION (
(MODIFICATION (

Sommes d'accord pour la date de l'opération selon votre dernier message B.B.C.....: X
Vous prions de reporter l'opération au lendemain du jour indiqué par dernier message B.B.C.....: Y
Sommes dans l'obligation de vous prier d'annuler l'opération. Télégraphierons ultérieurement détails.....: Z

Exemples: Vent Nord, modéré, visibilité assez bonne, temps beau nuageux, sommes d'accord pour la date de l'opération selon votre dernier message BBC : ADDBX.
Vent Nord-Ouest, faible, visibilité bonne, temps beau clair, sommes dans l'obligation d'annuler l'opération. Télégraphierons ultérieurement détails: HCEAZ

Le QSL de la Centrale se donnera par la répétition intégrale du groupe, DIX MINUTES après l'émission, sans nouvelle prise de contact. A cette répétition pourra éventuellement être ajouté l'un des groupes figurant à la page 15 ci-après - (de même que le poste local aura pu user, le cas échéant, de l'un de ces groupes).

Pour les Atterrissages, voir page 14 ci-après.

REPERTOIRE

DES

NOMS ET PSEUDONYMES

NOTA. — Seuls figurent dans ce répertoire les noms de personnes ou de choses qui ont joué un rôle actif dans les péripéties de ce récit.

Un court résumé relate les principaux traits de l'activité dans le réseau du titulaire du nom pendant la période s'étendant du mois de Juin 1942 jusqu'au mois de Novembre 1943. Les faits et gestes, les actions d'éclat — et quelquefois les trahisons — de beaucoup des protagonistes ont déjà été décrits dans le volume I des "MÉMOIRES D'UN AGENT SECRET DE LA FRANCE LIBRE". Afin de ne pas alourdir ce répertoire, force nous est de prier le lecteur de se reporter à ce volume, qui couvre la période allant de Juin 1940 à Juin 1942, pour connaître l'historique complet de chacun des nôtres, s'il le désire.

A

ALAIN : pseudonyme d'un F.T.P., camarade de ma sœur Maisie à la prison de la Santé. Condamné à mort, il sera conduit en Allemagne pour y avoir la tête tranchée.

ALAIN : pseudonyme d'un opérateur radio engagé par Jacot. De son vrai nom : de Tinténiac.

ALEX : pseudonyme d'Alphonse Tanguy, l'un des plus anciens volontaires de mon réseau et l'un des premiers par les services rendus. Il a organisé de main de maître tout notre secteur de Bretagne et nos liaisons maritimes avec l'Angleterre. De son vrai nom : Alphonse Tanguy.

ANDRÉ, voir "Gaudin".

ANDRÉ : pseudonyme d'un F.T.P. de 19 ans, camarade de ma sœur Maisie à la prison de la Santé. Il sera torturé, puis fusillé, sans avoir dit un mot.

ANDRÉ : autre F.T.P. de la prison de la Santé, qui dira un soir cette parole sublime, à l'adresse de son ami Tom, au retour d'un interrogatoire : « C'est un autre qui va payer à ta place si tu ne parles pas. Il est temps de prendre tes responsabilités. » Tom les prendra et sera fusillé.

ANNE-MARIE ou **ANNETTE** : voir "Renaud de Saint-Georges".

ANQUETIL (BERNARD) : mon premier opérateur radio ; arrêté au mois de Juillet 1941 à Saumur et fusillé trois mois après sans avoir jamais rien révélé malgré la promesse de vie sauve qui lui avait été faite. Il a été fait Compagnon de la Libération. Pseudonyme : *Lhermite*.

ANTONY : pseudonyme d'un agent qui m'avait été présenté à l'automne 1941 et qui avait dû fuir de Paris. Ayant rejoint Londres, il organisera le réseau "Gallia" en zone naguère dite libre. "Gallia" deviendra vite l'un de nos meilleurs réseaux de renseignement. *Antony* est aujourd'hui Compagnon de la Libération.

ARCHITECTE (I) : voir "Bourdon (René)".

AZALÉE : belle plante qui joua son rôle pendant mon voyage en mer, de janvier 1943.

AVENIER (MICHEL) : agent recruté par *Perrault*, et qui nous rendit de multiples services jusqu'au moment où il dut prendre la fuite. Pseudonyme : *Molitor*.

B

BARBARIN (Milles), Bernardette, Clémence et Adrienne, surnommées par *Alex* "les Sœurs Mimosa", dont la maison nous servit d'asile à Pont-Aven pour un grand nombre de liaisons maritimes, et qui nous rendirent les plus grands services avec un inlassable dévouement.

BARDONNIE (LOUIS DE LA) : gentilhomme périgourdin de la franche lignée des Cyrano de Bergerac, d'Artagnan, Ruy Blas, don César de Bazan et autres seigneurs épiques, égaré dans notre méchant siècle et que ses aventures héroï-comiques ont rendu populaire chez tous les lecteurs de mon premier bouquin, exception faite des policiers de Vichy à qui il a eu affaire. **LOUIS DE LA BARDONNIE** a repris aujourd'hui son dur métier de viticulteur en Dordogne au milieu de ses dix enfants. Pseudonyme : *Isabelle*.

BASSET : agent de liaison de notre ami *S.V.P.* Pseudonyme : *Schupo*.

BEAUFORT (DE) : garagiste de Lorient, qui rendit de multiples services à *Alex*. Il a été tué à la tête de ses hommes pendant les combats du maquis du Morbihan dont il était l'un des chefs. Son frère Alain, dit *Léger*, qui avait participé avec ma femme, mes enfants et moi, à l'aventureux voyage des "Deux-Anges" au mois de juin 1942, et qui s'était porté volontaire pour une mission parachutée en France, a été fusillé par les Allemands. Sa mère a perdu un autre fils et deux gendres.

BEAUSSOLEIL (PIERRE) : avec *Etourneau*, alias *Moineau*, et *Rambaud*, était notre passeur à la ligne de démarcation près de Castillon. Il sera arrêté fin 1943 sur dénonciation de *Capri*, et déporté à Auschwitz. Pseudonyme : *Pierrot*.

BEAUVAIS : pseudonyme de notre ami de *Fly* à qui j'avais confié notre secteur de Nancy. Arrêté fin 1942, il est mort en déportation.

BELL : voir "Cloche".

BERNARD : voir "Mollet".

BERTHELOT : ingénieur qui me fut présenté par *Brossolette* en avril 1941 et me fit connaître le Colonel *Touny*, alias *Langlois*, chef de l'O.C.M., dont il était lui-même un membre éminent. Pseudonyme : *Lavoisier*.

BERTRAM (Mrs BARBARA) : anglaise au grand cœur dont l'hospitalité a laissé un souvenir inoubliable chez tous ceux des nôtres qui employaient l'avion pour rejoindre la France ou en revenir.

BERTRAND : chef *F.T.P.*, camarade de ma sœur *Maisie* à la prison de la Santé. Il sera fusillé.

BIHAN (GILDAS) : matelot de l'équipage des *Deux-Anges*.

BIHAN (PAUL) : matelot de l'équipage des *Deux-Anges*.

BINET (PIERRE) : très jeune garçon, échappé de France, qui me fut présenté à Londres au mois d'août 1943 par mon ami *Alec de Rougemont*. Je décidai d'en faire mon agent de liaison personnel. Nous le retrouverons dans la suite de ces "Mémoires". Pseudonyme : *Lucien*.

BLOCQ-MASCART (MAXIME) : chef de la section politique et économique de l'O.C.M. et adjoint direct du Colonel *Touny*. Il fait aujourd'hui partie du Conseil National de la Résistance.

BOB : pseudonyme de mon radio personnel, parachuté de Londres à l'automne 1941. Arrêté le 29 Mai 1942, il mourra en prison à Fresnes des suites des mauvais traitements. Il avait passé la plus grande partie du temps de sa détention au cachot. Son frère *Pierre*, dit *Boulot*, est mort au lendemain de son arrivée au camp d'extermination de Mauthausen. De son vrai nom, *Bob* s'appelait *Robert Delattre*.

- BORDERIE (LUCIEN)** : valet de ferme chez notre ami Etourneau, alias *Moineau*, notre passeur à la ligne de démarcation. Arrêté au mois de Mars 1943, accablé et battu par *Capri*, il sera déporté et rentrera d'Allemagne dans l'état physique le plus grave. Pseudonymes : *Guy* ou "le drôle".
- BORIS (HENRI)** : brillant et bouillant pilote, d'abord chef de notre secteur *Horloge*, puis chef de nos liaisons aériennes aux côtés de *Jacot*. Arrêté fin 1942, il reprendra sa place dans notre réseau immédiatement après sa libération, obtenue par surprise quelques mois plus tard. Pseudonymes : *Martin*, puis *S.V.P.*
- BOUBOULE** : voir "Wackherr".
- BOULICOT** : l'un de mes pseudonymes, utilisé pour mes relations avec M. et M^{me} Jacques Petit.
- BOULOT** : pseudonyme de Pierre Delattre, frère de *Bob*, Il n'avait pas vingt ans quand il fut arrêté quelques semaines après son frère. Il mourut le lendemain de son arrivée au camp de Mauthausen où il avait été déporté en compagnie de *Pierre* et de *Raphaël*.
- BOURDON (RENÉ)** : agent recruté par *Jim* et qui mettait au net nos plans dont il exécutait aussi le tirage. Dénoncé par *Capri*, il fut arrêté, puis déporté. Il est rentré d'Allemagne après avoir supporté sa longue et pénible détention avec une merveilleuse sérénité, inspirée par sa profonde foi chrétienne. Pseudonyme : *l'Architecte*.
- BOUTEILLE (Mlle)** : compagne de cellule de ma mère et de mes sœurs à Romainville. Son père fit partie des otages fusillés le 2 Octobre 1943.
- BRIGITTE** : *F.T.P.* détenue à la prison de la Santé qui fit chanter à toute la prison "La Marseillaise", après la condamnation à mort d'une vingtaine de ses camarades.
- BROSSOLETTE (PIERRE)** : chargé d'une mission politique par le Général de Gaulle au mois de Mai 1942, il n'avait plus avec notre réseau que des rapports épisodiques après y avoir appartenu depuis le début de la même année. Sa fin tragique est connue de tous.

C

- CABORDERRY (Mlle ANDRÉE)** : secrétaire de Marc Fleuret, alias *Espadon junior* et fils d'*Espadon*, deviendra plus tard sa femme. Elle disparaîtra mystérieusement en même temps que lui, laissant un enfant nouveau-né.
- CAMENEN (GEORGES)** : opérateur radio recruté par moi à Londres pendant l'été 1942, me rejoindra en France par *Les Deux-Anges* au mois de Novembre de la même année. Pseudonyme : *Guyomarc'h*.
- CANON (MAURICE)** : l'un des adjoints recrutés par notre ami Pruvost dans l'organisation du service *P.T.T.* de notre réseau. Pseudonyme : *Maurice*.
- CAPRI** : voir "Cartaud (Pierre)"
- CARTAUD (PIERRE)**. Traité depuis toujours en enfant de la maison par les Fleuret, sera l'agent de liaison et l'homme de confiance d'*Espadon* dès la création du secteur de Bordeaux. Pour protéger sa sécurité, menacée par son père (engagé volontaire à la "Légion Tricolore" où il servait sous l'uniforme d'officier allemand), Cartaud me sera envoyé à Paris au mois d'Avril 1942. Arrêté à la fin du mois de Mai 1942, dans des conditions qui n'ont jamais pu être exactement déterminées (il n'est pas exclu qu'il se soit livré à la Gestapo de son plein gré), Cartaud a trahi sans délai tous ses camarades, à commencer par son père adoptif. Il ne s'est pas contenté de les dénoncer : il les a chargés sans pitié dans ses confrontations avec eux, s'est mis personnellement à la recherche de ceux qui avaient échappé à la Gestapo, les a poursuivis avec un acharnement sans pareil. Il servit si bien ses nouveaux maîtres que ceux-ci lui promirent la naturalisation allemande. Blessé accidentellement par un agent de la Gestapo, en juin 1944, au cours de l'arrestation d'un patriote à laquelle il participait, Cartaud serait mort au mois d'Août 1944 et un bataillon de S.S. aurait rendu

les honneurs à son infâme dépouille. La trahison de Pierre Cartaud, dit *Capri*, rarement égalée dans son étendue et son ignominie, a valu la mort ou la déportation à plusieurs dizaines de nos camarades.

CATHERINE : prénom de ma fille aînée, qui allait avoir douze ans lorsque nous rejoignîmes l'Angleterre en juin 1942.

CAVALIER : pseudonyme de notre camarade Labrosse, adjoint de *Lepreux* à Bayonne.

CAZELLES (M^{me}) : concierge de l'immeuble du 36 de la rue Chardon-Lagache où notre amie Arlette Lejeune, dite *Claire*, m'abrita fin 1942. Femme d'une bravoure à toute épreuve, M^{me} Cazelles nous rendit les plus précieux services jusqu'au moment de son arrestation, au mois de juin 1943. Elle ne révéla jamais rien aux Allemands.

CÉCILE : prénom de la troisième de mes enfants. Elle n'avait pas sept ans lorsque commence ce récit.

CENTURIE : nom du réseau de renseignement de l'O.C.M.

CÉSAR : pseudonyme de l'un de nos plus anciens agents, obligé de fuir en juin 1942. Aussitôt après avoir rejoint l'Angleterre, il se portera volontaire pour créer en France un réseau spécialisé dans les opérations aériennes et qu'il organisera magnifiquement. Il accomplira deux nouvelles missions et sera capturé par la Gestapo peu de temps avant la Libération. Il a disparu depuis, et tout laisse croire qu'il est mort en prison ou en déportation.

CHAMPION : voir "Gaudin (Marie-Ange)".

CHANCEL : chef du réseau "Phratric" constitué fin 1942 en zone naguère dite libre. Chancel est un artiste dont les dessins sont connus du grand public. Les éminents services qu'il a rendus dans le renseignement ont fait de lui un Compagnon de la Libération. Pseudonyme : *Chavagnac*.

CHEDEVILLE (M^{me}) : femme héroïque, dont la maison servira d'asile-radio successivement à *Bob*, à *Jacot*, à *Guyomarc'h*, arrêtés les uns après les autres sans qu'elle hésite un instant à la mettre constamment à notre disposition en dépit des risques mortels qu'elle courait. Pseudonyme : *La Princesse*.

CHEVESNES : pseudonyme de notre ami Chabloz, qui nous a rendu d'importants services dans la région d'Avesnes, sacrifiant tous ses biens. Son fils a été fusillé par les Allemands.

CHOLET (ANDRÉ) : chef de notre service radio à l'automne 1941, arrêté le 22 Mars 1942 du fait des indications données par *Phæbus*. Il sera fusillé le 13 Mai 1943 avec tout son groupe, à l'exception de *Mars* et de *Geng*, et de *Dagbert*, mort à l'hôpital. Le type même de l'artisan parisien, André Cholet a laissé chez tous ses camarades un souvenir inoubliable fait de sa bravoure, de son abnégation, de sa constante gentillesse. Pseudonyme : *Lenfant*.

CHOLET (M^{me} ANDRÉ) : femme de notre ami *Lenfant* ; son courage a été au-dessus de tout éloge.

CLAIRE : voir "Lejeune (Arlette)".

CLAUDE : voir "Renault".

CLAUDIUS : pseudonyme d'un jeune agent présenté par *Debesse* à l'automne 1942 et que j'employai à notre Centrale pour la classification des courriers.

CLOCHE. Ce que j'ai dit de M^{me} Chédeville est à redire de M. Cloche, qui a reçu dans sa maison les mêmes radios avec le même courage tranquille.

CLOVIS-VINCENT : célébrité de la chirurgie française. Je l'ai rencontré chez le Professeur Debré fin 1942.

COCO : l'un de nos plus anciens et de nos meilleurs agents de qui j'aurai beaucoup à parler dans la suite de ces "Mémoires". De son vrai nom : Robert Hirsch.

COHORS : réseau de renseignement de Libération-Nord, organisé par Christian Pineau et Jean Cavallès.

CONFRÉRIE NOTRE-DAME : nom de notre réseau plus connu sous les initiales *C.N.D.*

- COUVENT (Le)** : nom de notre Centrale du Boulevard de la Chapelle installée dans un immeuble appartenant à M. Gruel. Celui-ci, livré par *Capri*, sera déporté en Allemagne où il mourra.
- CREMAILH (ANDRÉ)** : opérateur radio présenté par *Lenfant* à l'automne 1942, quittera le réseau après deux mois de travail du fait de ses dissentiments avec *Guy*, envoyé de Londres. Sera arrêté sur les indications de *Phæbus*, jugé avec tous nos camarades du groupe radio, et sauvé grâce aux déclarations de *Lenfant*. Pseudonyme : *Mars*.
- CROCHET (CLÉMENT)** : agent de liaison recruté par *Alex* et qui assurait le transport de nos courriers depuis la Centrale jusqu'à Pont-Aven et vice versa. Pseudonyme : *Mariette*.
- CURNONSKY** : prince des Gastronomes qui, pendant la guerre, avait élu domicile au célèbre restaurant de *Mélanie* à Riec-sur-Belon, et dont je fis la connaissance au mois de Décembre 1942. En dépit de l'allure exotique de son nom (qui lui valut quelques ennuis de la part des Allemands), *Curnonsky* est Angevin. Il s'appelle Sailland.
- CYCLO** : pseudonyme de notre ami Lhomme, l'un de nos plus anciens agents, chef du secteur de Reims.

D

- DAGBERT** : un des collaborateurs de notre camarade *Lenfant*, arrêté en Mars 1942 sur les indications données par *Phæbus*. Il mourut à l'hôpital de la prison.
- DEBESSE** : pseudonyme de Jean Tillier, présenté par *Pol* fin 1941 et que j'avais dû mettre au vert dès le début d'Avril 1941 après l'arrestation de *Pol*. J'en ferai mon second au mois d'Octobre 1942. Il assurera mon intérim après mon départ pour Londres en Janvier 1943 jusqu'à son arrivée à Londres à la fin de l'été de la même année.
- DEBEY** : pseudonyme d'un camarade de *Dutertre*, pilote de guerre comme lui, et dont *Dutertre* avait fait son adjoint pour la direction des opérations aériennes.
- DEBRÉ (Professeur)**. J'ai été présenté par *Todde* au professeur Debré fin 1942. Nous avons discuté ensemble, avec le Professeur Vallery-Radot et le Professeur Clovis-Vincent de la possibilité de la création d'un service clandestin de médecine et de chirurgie pour les *F.F.I.*
- DERRIEN (M^{lle} Yvonne)** : l'une des toutes premières engagées aux Forces Françaises Libres à Londres. Sa compétence et son constant dévouement m'ont été des plus précieux pour l'organisation et le fonctionnement de la *Section du Courrier Militaire*.
- DESCOMPS (Docteur)** : l'un des premiers médecins qui aient rallié le *Front National*. Il n'a cessé de se prodiguer tant sur le plan de la lutte contre l'ennemi que sur celui de l'assistance aux organisations ouvrières et aux familles des intellectuels fusillés. Il m'a abrité durant plusieurs jours au mois d'Octobre 1942. Il est appelé *Todde* par sa femme et ses amis.
- DEUX-ANGES (Les)** : langoustier acheté par moi à Lorient au mois d'Avril 1942 sur les conseils d'*Alex* et à quoi je dois d'avoir, deux mois plus tard, soustrait ma femme et mes quatre enfants aux atteintes de la Gestapo. Ce vaillant petit bateau a fait dix-sept liaisons maritimes dans les circonstances les plus périlleuses, transportant à chaque fois des agents, du matériel et des courriers. Son équipe était composé de Louis Yéquel, patron du bord, Gildas Bihan, Paul Bihan, et, plus tard, de Gaston Guillaume. Pseudonyme : *Microscopique* ou *Micro*.
- DEVTIRAG** : magasin de photographie du Boulevard Saint-Germain dénoncé à tort par *Capri* comme ayant servi aux besoins de la reproduction de nos courriers.
- DIBARBOURRÉ** : opérateur radio, employé comme maître d'hôtel au cabaret de nuit "Sa Majesté", aux Champs-Élysées. Arrêté au mois de Mars 1942 sur les indications de *Phæbus*, fusillé le 13 Mai 1943. Pseudonyme : *Lempereur*.

- DINGO** : pseudonyme de notre camarade Vaurette qui prit la suite du secteur de Saint-Brieuc après l'arrestation de son chef, notre ami Poge, dit *Godin*, arrêté et fusillé.
- DUBOUÉ (JEAN)** : agent de notre secteur de Bordeaux, héros avec sa femme, sa fille Suzanne, et son ami Victor-Charles Hayes de l'extraordinaire épopée de la villa de Lestiac dans la nuit du 13 au 14 Octobre 1943.
- DUGRAND (RENÉ)** : agent d'*Espadon* à la S.N.C.A.S.O. à Bordeaux ; il poussa l'abnégation jusqu'à passer pour un lâche aux yeux de ses camarades afin que ne fût pas dévoilée la remise qu'il nous avait faite d'un échantillon de métal demandé par Londres. Il fut livré par *Capri* plusieurs mois plus tard, et déporté.
- DUMONT (ROGER)** : officier pilote de grande classe, chef de notre section *Luftwaffe* qu'il organisa d'une façon parfaite. Arrêté au début d'Avril 1942 sur les indications de *Phæbus*, a été fusillé le 13 Mai 1943. Pseudonyme: *Pol*.
- DUTERTRE** : collaborateur de *Pol*, prit la direction des opérations aériennes de notre réseau après le départ de notre ami *S.V.P.* pour l'Angleterre. Il nous avait fourni des renseignements d'une importance exceptionnelle sur Bruneval et sur Dieppe. Nous le retrouverons dans la suite de ces "Mémoires". De son vrai nom : Hérissé.
- DUTIN (EDOUARD)** : agent d'*Espadon* à Bordeaux, arrêté sur dénonciation de *Capri*. Sa cellule à Fresnes était voisine de celle d'*Espadon* à qui il révéla la trahison de son fils adoptif.

E

- ÉDITH** : prénom de ma femme.
- ÉDOUARD** : F.T.P., camarade de ma sœur Maisie à Fresnes.
- EFFEL (JEAN)** : nom de plume de François Lejeune, caricaturiste célèbre et frère de *Claire*. Il a participé à la lutte clandestine dans le Sud-Est.
- EMMA** : voir "Michel Lévy (M^{me} Simone)".
- E.M.Z.O.** : initiales de l'*Etat-Major de la Zone occupée* que le Commandant *Passy* me chargea, au mois de Juillet 1942 à Londres, de mettre debout en France, dès mon retour.
- ERNEST** : voir "Dutin (Edouard)".
- ESPADON** : voir "Fleuret (Jean)".
- ESPADON Junior** : voir "Fleuret (Marc)".
- ETIENNE** : voir "Legraverend (Etienne)".
- ÉTOURNEAU (EDOUARD)** : l'un de nos passeurs à la ligne de démarcation près de Castillon, avec Pierre-Beaussoleil et Rambaud. Héroïque combattant de 1914-1918, Étourneau sera arrêté au mois de Mars 1943, accablé par *Capri*, puis déporté. Un garde-chiourme nazi le tuera à coups de crosse au début de 1944. Pseudonyme : *Moineau*.

F

- FACQ (GEORGES)** : collaborateur immédiat de *Pol*, prit la place de celui-ci dès l'arrestation de son chef et devint l'un de mes meilleurs agents. Arrêté pour une cause fortuite le 15 Mai 1942, en même temps que *Paco* et *Etienne*, fut déporté en Allemagne où il est mort. *Capri* fit arrêter au mois de Juin 1942, sa femme, M^{me} Facq, sa belle-mère, M^{me} Laurent, et sa belle-sœur, Madeleine Laurent. Pseudonyme : *Favreau*.
- FACQ (M^{me})** : femme de notre ami Georges Facq. Après avoir vu mourir à Fresnes, la nuit de Noël 1942, sa mère, M^{me} Laurent, elle fut déportée à Ravensbrück d'où elle est revenue après la Victoire pour apprendre que son mari était lui-même mort en déportation.
- FANA** : pseudonyme du réseau de renseignement constitué sur ma demande par le *Comité Militaire National des Francs-Tireurs et Partisans*. Il nous fournit d'excellentes informations, notamment sur les mouvements de troupes.

FAURE (FRANÇOIS) : officier des chars d'assaut dont je fis mon second au mois de Novembre 1941. Arrêté par hasard le 15 Mai 1942, il fut déporté en Allemagne au camp de Dachau après une longue détention à Fresnes. Sa femme et son fils aîné avaient été eux aussi arrêtés, puis relâchés. Il est rentré de sa déportation après la Victoire pour subir les assauts de quelques personnes qui ont déclaré que de prétendues révélations qu'il aurait faites au cours de ses interrogatoires étaient responsables de l'exécution de notre ami Roger Dumont, dit *Pol*. Je persiste à croire qu'il n'en est rien et continue de tenir François Faure pour un irréprochable et courageux patriote dont l'attitude à Dachau a fait l'admiration de ses camarades comme son attitude dans le combat clandestin lui valut l'estime et l'affection de tous. C'est à juste titre que François Faure a été fait Compagnon de la Libération. Pseudonyme : *Paco*.

FAVREAU : voir "Facq (Georges)".

FERNANDE : voir "Gaudin (M^{me})".

FIQUEMONT : collaborateur de Pruvost dans son service *P.T.T.* mis à la disposition de notre réseau. Appelé aussi : *Maurice, Merle, Henri, Fifi*.

FLEURET (JEAN) : syndic des pilotes du port de Bordeaux, révoqué par Vichy à la demande de la *Kriegsmarine*, Jean Fleuret a joué une part importante dans la bataille de l'Atlantique par les renseignements d'une importance exceptionnelle qu'il a transmis à Londres depuis le début de 1941 jusqu'à son arrestation en Mars 1943. Déporté à Büchenwald, puis à Dora, il en est rentré après la Victoire pour apprendre que sa femme, déportée à Ravensbrück, y était morte ; que son unique enfant, Marc, avait disparu dans des circonstances mystérieuses ainsi que sa jeune femme Andrée Caborderry ; que sa maison de Bordeaux avait été pillée de fond en comble par les Allemands. C'était là le résultat de la trahison de son fils adoptif, Pierre Cartaud, dit *Capri*. Jean Fleuret n'a plus rien trouvé d'autre que son petit-fils âgé de deux ans et qu'il ne connaissait pas encore. Il a repris ses fonctions de syndic des pilotes du port de Bordeaux. Pseudonyme : *Espadon*.

FLEURET (MARC) : fils de Jean Fleuret ; nous a rendu les plus grands services aux côtés de son père dès le début de l'année 1941. Obligé de passer en zone dite libre au mois de Juin 1942, a créé de toutes pièces un excellent réseau. Il a mystérieusement disparu avec sa jeune femme, laissant un enfant en bas âge. Pseudonyme : *Espadon junior*.

FLEURET (M^{me}) : femme de Jean Fleuret, arrêtée le 10 juin 1942 aux lieux et place de son mari. Elle est morte à Ravensbrück, n'ayant jamais voulu croire à la trahison de *Capri*.

FONTAINE (Commandant) : aide de camp de l'Amiral Darlan, auquel notre ami Fourcaud a eu affaire.

FONTAN (JACQUES) : nom porté sur la fausse carte d'identité que notre ami Jean Fleuret portait sur lui au moment de son arrestation en Mars 1943. La Gestapo ignore la prise qu'elle avait faite jusqu'au jour où *Capri* épiant pour son compte les prisonniers de Fresnes par "l'œil" pratiqué dans les portes des cellules, reconnut son bienfaiteur.

FOURCAUD (PIERRE) : l'un des tout premiers volontaires aux *F.F.L.*, chargé de mission en France au mois d'Août 1940. Arrêté à Marseille en Août 1941, probablement sur dénonciation de l'Amiral de Laborde à qui il avait rendu visite la veille en sa villa de Toulon ; il fut incarcéré à Clermont-Ferrand, (où il revêtit son uniforme de capitaine de chasseurs avec l'insigne officiel de la *France Libre*), puis à Fort-Barraux, et ramené à la prison de Clermont-Ferrand, d'où il réussit à s'évader. Ayant rejoint Londres, Fourcaud ne devait pas s'en tenir là. J'aurai l'occasion de citer dans la suite de ces "Mémoires" ses extraordinaires exploits en France après qu'il y fût retourné en mission. Pierre Fourcaud est Compagnon de la Libération.

FRANÇOIS (LOUIS) : agent de notre réseau, qui devint le meilleur camarade de mon frère Philippe à Fresnes, puis à Romainville et enfin au camp de Neuengamme où il fut déporté.

FRANCK : agent du réseau d'*Espadon junior* en zone dite libre. Nous le retrouverons dans la suite de ces "Mémoires".

FRANCS-TIREURS ET PARTISANS FRANÇAIS : organisation de combat du *Front National* qui fut sans doute la première de toutes à livrer bataille à l'ennemi sur le sol de la Patrie, les armes à la main. Elle a le droit de revendiquer le titre d'avant-garde des *Forces Françaises de l'Intérieur*. J'ai conservé la plus grande admiration pour ceux de ses hommes que j'ai connus dans la clandestinité et dont les récits de mes sœurs Maisie et Isabelle font connaître l'héroïque grandeur d'âme. J'aurai l'insigne honneur, au mois de Janvier 1943, d'apporter au général de Gaulle à Londres l'adhésion du "Comité Militaire National des *F.T.P.F.*" à la France Combattante.

G

GABY : pseudonyme donné à ma sœur Maisie par ses camarades de prison, à la Santé.

GALLIA : nom du réseau dirigé en zone naguère dite libre par un de nos anciens agents, *Antony*.

GASPARD : voir "*Debesse*".

GAUDIN (MARIE-ANGE) : ancien officier radiotélégraphiste du "*Colbert*", adjoint d'*Espadon* à Bordeaux, puis mon chef radio à Paris. Ange-Marie Gaudin nous a rendu d'incalculables services jusqu'à son arrestation, survenue le 10 Juin 1942, sur dénonciation de *Capri*. Déporté au camp de Mauthausen, il en est rentré après la Victoire. Pseudonyme : *Champion, Malouin, Surcouf*.

GAUDIN (M^{me} FERNANDE) : femme de notre ami Marie-Ange Gaudin, arrêtée peu après son mari sur dénonciation de *Capri*. Déportée à Ravensbrück ; est rentrée d'Allemagne après la Victoire.

GAUDIN (ANDRÉ) : fils de nos amis Gaudin, abandonné à la garde de sa grand-mère après l'arrestation de ses parents, ce courageux petit bonhomme allait chaque dimanche jusqu'à Fresnes pour appeler sa mère par-dessus le mur de la prison.

"GÉNÉRAL-CHARETTE" : chalutier devant servir à nos liaisons maritimes et acheté par *Alex* en 1943 pour remplacer le "*Papillon des Vagues*", incendié à Lorient lors d'un bombardement. Pseudonyme : *Narval-II*.

GENG : ami de *Phæbus*, arrêté sur les indications de celui-ci. Sera acquitté après plus d'un an de détention.

GÉRARD : ami de *Claire* et successeur de Jean Cavallès à la tête du réseau "*Cohors*".

GESBERT : collaborateur de notre camarade *Lenfant*, arrêté du fait des indications fournies par *Phæbus* à la Gestapo. Il sera fusillé le 13 Mai 1943 en même temps que son neveu Goeres. Pseudonyme : *Voiturier*.

GILBERT : mon prénom.

GLORIOD : collaborateur de notre camarade *Lenfant*, arrêté sur les indications de *Phæbus*. Il sera fusillé le 13 Mai 1943.

GRENIER (FERNAND) : député communiste de Saint-Denis, que *Joseph* me fit secrètement rencontrer dans une villa de banlieue au mois de Novembre 1942. Cette entrevue fut décisive pour le ralliement du Parti Communiste Français à la *France Combattante*. Délégué du Comité Central du Parti, Grenier fera avec moi le voyage de Londres, au mois de Janvier 1943.

GREUZE : l'un de mes pseudonymes, utilisé au printemps 1942.

GUY : *F.T.P.*, camarade de ma sœur Isabelle à la prison de la Santé.

GUYOMARCH : voir "*Camenen*".

H

HABIB (M. et M^{me}) : patriotes au grand cœur dont le fils Michel connaissait ma sœur Jacqueline. Ceci suffira à les conduire à porter tous les quinze jours à la prison de Fresnes sept valises de vivres pour ma mère, mes cinq sœurs et mon frère Philippe, par tous les temps ; ils feront de même lorsque les miens seront à Romainville.

HAUTECLOCQUE (M^{me} NICOLE DE) : femme d'un officier des *F.F.L.*, cousine du Général Leclerc, et l'une de mes toutes premières recrues. Après mon départ pour Londres en Janvier 1943, elle aidera grandement mon chef radio *Jacot* et n'échappera que d'extrême justesse à l'arrestation.

HAYES (VICTOR-CHARLES) : capitaine de réserve, héros du siège de la villa de Lestiac avec ses amis Duboué. Il a disparu.

HÉLÈNE : voir "Renault".

HORVAIS : adjoint direct de notre ami Pruvost à la tête du service *P.T.T.*. Il assurera sa succession lorsque Pruvost sera obligé de prendre le maquis. Pseudonyme : *Hamon*.

I

IAN : prénom de mon plus jeune enfant né en Angleterre pendant l'été 1943.

IRÈNE : compagne de cellule de ma sœur Maisie à la prison de la Santé.

ISABELLE : voir "Renault".

J

JACOT : mon chef radio et chef d'opérations aériennes, parachuté d'Angleterre dans la nuit du 28 au 29 Mai 1942. Assurera très brillamment ses fonctions jusqu'à son arrestation en Juin 1943. Déporté en Allemagne, il en reviendra après la Victoire dans un grand état d'épuisement. Son véritable nom est Olivier COURTAUD.

JACQUELINE : voir "Renault".

JARGON : opérateur radio qui me fut envoyé de Londres en Janvier 1943 et que *Jacot* renvoya rapidement en Angleterre pour raison d'incapacité.

JASMIN : voir "Renaud de Saint-Georges".

JEAN : pseudonyme d'un communiste influent que j'ai rencontré plusieurs fois chez le Docteur Descomps. J'ignore son nom.

JEAN-CLAUDE : second de mes enfants et mon fils aîné. Il allait avoir onze ans quand commence ce récit.

JEAN-LUC : l'un de mes pseudonymes, utilisé par tous mes camarades au printemps 1942 et que je choisis d'après le prénom d'un enfant que j'avais perdu.

JEANNETTE : modèle de la jeune fille française patriote. Agent de liaison de notre réseau entre la zone occupée et la zone libre, au début de 1942, quitta Paris sur mon ordre après les arrestations de Juin 1942. Elle continua de travailler de l'autre côté de la ligne, fut mise en prison, rejoignit Londres et se porta volontaire pour une mission parachutée en France. Je reparlerai de ses exploits dans la suite de ces "Mémoires". Son véritable nom est Jeannette GUYOT.

JEANNOT : *F.T.P.*, camarade de Maisie à la prison de la Santé. Il était très jeune et tremblait pour son père, arrêté lui aussi. *Jeannot* ne fut pas condamné à mort, mais son père fut exécuté.

JEAN-PIERRE : chef *F.T.P.*, qui se lia d'une grande amitié avec ma sœur Maisie à la prison de la Santé. Type d'homme supérieur, *Jean-Pierre* sut trouver des accents sublimes. Il a été fusillé.

JEFF : pseudonyme de M^{me} Dixon, qui fit partie de notre réseau dès la fin de 1941. Arrêtée en Avril 1942, libérée un mois plus tard, arrêtée de nouveau en Décembre 1942, libérée quelques semaines après, *Jeff* continua de travailler pour nous. Arrêtée pour la troisième fois en 1943, elle fut

déportée à Ravensbrück, d'où elle est heureusement rentrée. Elle avait laissé en France deux jeunes enfants qui furent recueillis par nos amis Habib.

JIM : voir "Pelletier (Jean)".

JOË : voir "Louis (André)".

JOJO : F.T.P., camarade de ma sœur Maisie à la prison de la Santé. Il était grand lecteur du dictionnaire Larousse... Il a été fusillé.

JOSEPH : pseudonyme de mon ami Beauvils, qui s'est rendu célèbre dans le maquis sous le nom de "Colonel Drumont". Représentant le *Comité National Militaire des F.T.P.F.*, Joseph a pris contact avec moi par l'entremise de Páco en Avril 1942. Il a beaucoup aidé la détermination prise par le Comité Central du Parti Communiste français d'envoyer à Londres Fernand Grenier.

JIMMY : jeune détenu de 19 ans, ami de ma sœur Isabelle à la prison de la Santé. Il sera fusillé.

JUDE (ROBERT) : l'une de mes toutes premières recrues, organisa le secteur de Vannes, puis devint mon secrétaire à notre Centrale de Paris, Arrêté au début de 1944 en Bretagne, il fut déporté. Il est mort entre les bras de ses libérateurs des suites d'un coup que lui avait asséné une brute nazie quelques jours avant l'arrivée des Alliés. Pseudonyme : *Lavocat*.

JULES LE TOULOUSAIN : F.T.P., camarade de ma sœur Maisie à la prison de la Santé. Choisi à Romainville parmi les otages devant être fusillés, le 2 Octobre 1943, il cria "Vive la France !" à la face des nazis, devant tous ses camarades.

K

KRAMMS : officier S.S. qui fut spécialement chargé d'interroger nos camarades à la suite de la trahison de *Capri* en Juin 1942, et qui procéda personnellement à l'arrestation de ma mère et de mes sœurs à Vannes. Cette brute nazie est parait-il, actuellement entre les mains des autorités alliées.

KELLER : une autre brute, qui interrogea notre ami S.V.P. rue des Saussaies.

L

LABORDE (Amiral DE) : commandant la flotte française de la Méditerranée, il reçut d'une façon indigne un officier, notre camarade Fourcaud, qu'il dénonça sans doute à l'attention de la police de Vichy. Il devait donner sa pleine mesure au mois de Novembre 1942 en faisant saborder notre flotte à Toulon, au lieu de la mener à la bataille aux côtés des Alliés.

LANGLOIS : voir "Touny (Colone!)"

LAURENT (MADELEINE) : belle-sœur de notre ami *Favreau*, arrêtée sur dénonciation de *Capri*, puis déportée à Ravensbrück, d'où elle est heureusement rentrée.

LAURENT (M^{me}) : mère très âgée de Madeleine et de M^{me} Facq, presque aveugle, fut arrêtée sur la dénomination de *Capri*. Est morte à Fresnes en la nuit de Noël 1942.

LAVOCAT : voir "Jude (Robert)"

LAVOISIER : voir "Berthelot".

LE BAIL (M^{me}) : femme du député du Finistère, camarade de cellule de ma mère et de mes sœurs à Romainville où elle était surnommée "Dadane". Elle a été déportée.

LECŒUR : nom porté sur la fausse carte d'identité d'Alex. Nous appelions couramment celui-ci fin 1942 "Lecœur" ou "Lecour".

LECOMTE : voir "Verrière".

LE CROM (YVES) : l'une de mes toutes premières recrues, passé en zone dite libre en Juin 1942. Il monta de toutes pièces le réseau "Tartane" sur la Côte d'Azur. Relié au réseau "Phratric", "Tartane" envoya à Londres

des renseignements de premier ordre sur les défenses côtières. Yves Le Crom rejoignit Londres pendant l'été 1943. Pseudos. : *Yvonne* et *Yvonnec*.

LÉGION D'AQUITAINE : mouvement d'inspiration vichiste dont *Espadon junior* se servit habilement pour masquer ses activités clandestines et celles de ses camarades. Pour être sûr de ne manquer personne, *Capri* fit arrêter tous les adhérents de cette "Légion", à quoi il avait été lui-même inscrit.

LÉGION TRICOLEURE : également connue sous le nom de "Légion anti-Bolchevique", cette maigre formation était un ramassis d'aventuriers, de condamnés de droit commun, d'illuminés, tous réunis dans la même trahison puisqu'ils acceptaient de se battre sous l'uniforme allemand. Le père de *Capri* en était un des ornements. Aux dernières nouvelles, cet individu serait actuellement en Norvège et son extradition n'aurait pu être obtenue, le délit qui lui est reproché ressortissant, dit-on, à la *politique*.

LEGRAVEREND (ETIENNE) : officier de chars d'assaut présenté par *Paco* en Novembre 1941 et dont je fis l'inspecteur de nos secteurs de province. Arrêté pour une cause fortuite le 15 Mai 1942 en compagnie de *Favrean* et de *Paco*, *Etienne* mourra dans un camp de déportation, ne s'étant jamais départi d'une admirable sérénité qui n'a d'égale que celle de sa femme.

LEHMANN (M^{me}) : gardienne allemande de la prison de Fresnes, qui se montra constamment pitoyable à ma mère et à mes sœurs.

LEJEUNE (M^{lle} ARLETTE) : jeune fille appartenant au réseau "Cohors", où elle rendit des services éminents. Elle me céda sa propre chambre dans l'immeuble du 36 de la rue Chardon-Lagache, pour me servir d'asile. Collaboratrice immédiate de Jean Cavallès, elle échappa d'extrême justesse à l'arrestation en Juin 1943, et regagna Londres l'été suivant. *Claire* est un modèle de dévouement et de désintéressement.

LEJEUNE (FRANÇOIS) : frère de *Claire*, plus connu sous le nom de *Jean Effel*.

LENFANT : voir "Cholet (André)".

LÉON : voir "Touret (Paul)".

LEPREUX : pseudonyme de notre camarade Dagonay, chef de notre secteur de Bayonne. Dagonay est l'un de nos tout premiers volontaires.

LEROUX (M^{me}) : dame âgée détenue à Romainville dans la cellule de ma mère et de mes sœurs. Pseudonyme : *Tante Yvonne*.

LERITZ : l'un des collaborateurs de Pruvost dans notre service *P.T.T.* Pseudo : *Lulu*.

LÉVY (PIERRE) : colonel en retraite, son origine israélite l'obligeait à porter l'étoile jaune à côté de sa rosette d'officier de la Légion d'honneur. Il mit à notre disposition, dans les termes les plus simples et les plus admirables, un appartement de sa maison du 12 de la rue Dufrenoy. Plus tard, interné à Drancy, ce grand patriote est mort récemment. Pseudonyme : *Taon*.

LÉVY (M^{me}) : femme du Colonel Pierre Lévy, dont le courage a été en tous points digne de celui de son mari.

LHERMITE : voir "Anquetil (Bernard)".

LINAS : commissaire de la police de Vichy qui interrogea Fourcaud à Marseille, en jugeant bon de le laisser trois jours sans nourriture.

LIONEL : parent de notre ami *Dutertre*, et son adjoint dans la direction des opérations aériennes.

LITWING (Capitaine) : garde-chiourme de la prison de Romainville. Ses soixante-douze ans étaient encore verts.

LOISEAU : officier de réserve, beau-frère de *Jim*, il a été à l'origine de l'établissement d'un très beau questionnaire sur les défenses côtières qui fut de la plus grande utilité. Faisant partie de notre réseau depuis le début de l'année 1942, il fut arrêté peu après son beau-frère et sa belle-sœur. Il sera libéré après plusieurs mois de détention. (C'est au passage à niveau

de Planchoury et non de Plouchery, comme il a été dit par erreur, qu'il faillit passer sous un train du fait du zèle d'une garde-barrière patriote).

LOMENECH (DANIEL) : jeune lieutenant de vaisseau français qui avait rallié les *F.F.L.* dès l'été 1940. Sa parfaite connaissance des côtes bretonnes fit qu'on lui confia le commencement des opérations de liaisons maritimes. Il commanda ensuite en second un sous-marin. Breton pur-sang, Daniel Lomenech est le type parfait de l'officier de marine française, tel qu'on le conçoit et tel qu'il doit être.

LOUIS (ANDRÉ) : architecte, membre de notre réseau depuis le début de l'année 1942, fut arrêté ainsi que sa femme sur dénonciation de *Capri*, puis déporté. L'un et l'autre sont rentrés après la Victoire. Pseudonyme : *Joe*.

LUCAS : pseudonyme que j'avais donné à *Capri* lors de son arrivée à Paris et dont il se servit pour voler, au 2 du square Alfred-Capus, le linge et les effets de Paul Mauger qu'il avait fait arrêter quelques mois plus tôt.

LUCIEN : voir "Binot (Pierre)".

M

MADELEINE : voir "Renault".

MAILLARD : nom porté sur la fausse carte d'identité que Paul Mauger avait sur lui au moment de son arrestation, et qui ne résista pas aux dénonciations de *Capri*.

MAISIE diminutif du prénom de ma sœur May. Voir "Renault".

MALOUIN : voir "Gaudin".

MANCEAU (ALPHONSE) : maître d'hôtel du Waldorf, à Londres, très populaire aussi bien chez nos amis anglais que dans la colonie française.

MANUEL : prénom de mon enfant mort à Madrid, la nuit de Noël 1940.

MANUEL (ANDRÉ) : adjoint du Commandant *Passy* puis, devenu Lieutenant-Colonel Chef du B.C.R.A.L. à Londres. Remplit brillamment une mission difficile en France fin 1942.

MARC : voir "de Hauteclocque (M^{me} Nicole de)".

MARC : voir "Fleuret (Marc)".

MARCELLE : jeune *F.T.P.*, camarade de ma sœur Maisie à la prison de la Santé.

MARDAGA (M^{me} MARTHE) : détenue qui a partagé la cellule de ma mère et de mes sœurs à Romainville.

MARIE : détenue de la Santé, qui ignorait le mode d'emploi du téléphone.

MARIETTE : voir "Crochet (Clément)".

MARS : voir "Crémilh (André)".

MARTEL : asile radio du groupe "Lenfant". Fusillé le 13 Mai 1943.

MARTIN : asile radio du groupe "Lenfant". Fusillé le 13 Mai 1943.

MARTIN : voir "Boris (Henri)".

MASUREL (ANTOINE) : adjoint de *Chavagnac* dans la direction du réseau "Phratrie". Père de plusieurs enfants, a été arrêté, puis délivré après plusieurs mois de détention. Ses brillants états de service ont fait de lui un Compagnon de la Libération.

MAUGER (PAUL) : mon agent de liaison personnel, arrêté le 30 Mai 1942 du fait de la trahison de *Capri*. Soumis aux pires tortures morales, affreusement battu, enchaîné dans sa cellule, ce jeune garçon de dix-neuf ans, à citer en exemple à toute la jeunesse française, ne révéla jamais aux Allemands aucun nom, aucun lieu, aucune date. Il fut déporté au camp d'extermination de Mauthausen au mois de Mars 1943. Pseudonymes : *Pierre, Rodolphe, Mimi*.

MAURICE : voir "Rossi (Maurice)".

MAX : *F.T.P.*, camarade de ma sœur Isabelle à la prison de la Santé. Il a été fusillé, laissant une femme et plusieurs enfants. Mais il est mort dans la révélation et la paix du Seigneur.

MAXWELL : voir "Sorin".

MAY : voir "Renault".



Lleutenant DUBOUE



Louise DUBOUE



Suzanne DUBOUE



Le Chalet à Lastiac



CATHERINE

Our Lady of Sion

Acton-Barnett

M. S. Fraenkel

Salop
Nov. 13th

Mon cher vieux J.C.

Comment vas-tu ? Il y a bien long-temps
we j'ai eu des nouvelles de toi !

Sais-tu que papa est reparti là-bas ?

Je trouve que nous avons un merveilleux
père et qu'il a énormément de cran -

C'est pourquoi ma vieille chavotte que
t'écrie et je veux te dire, aussi que nous

serions mieux de se secouer les puces pendant
les vacances (qui arrivent à grand pas) et

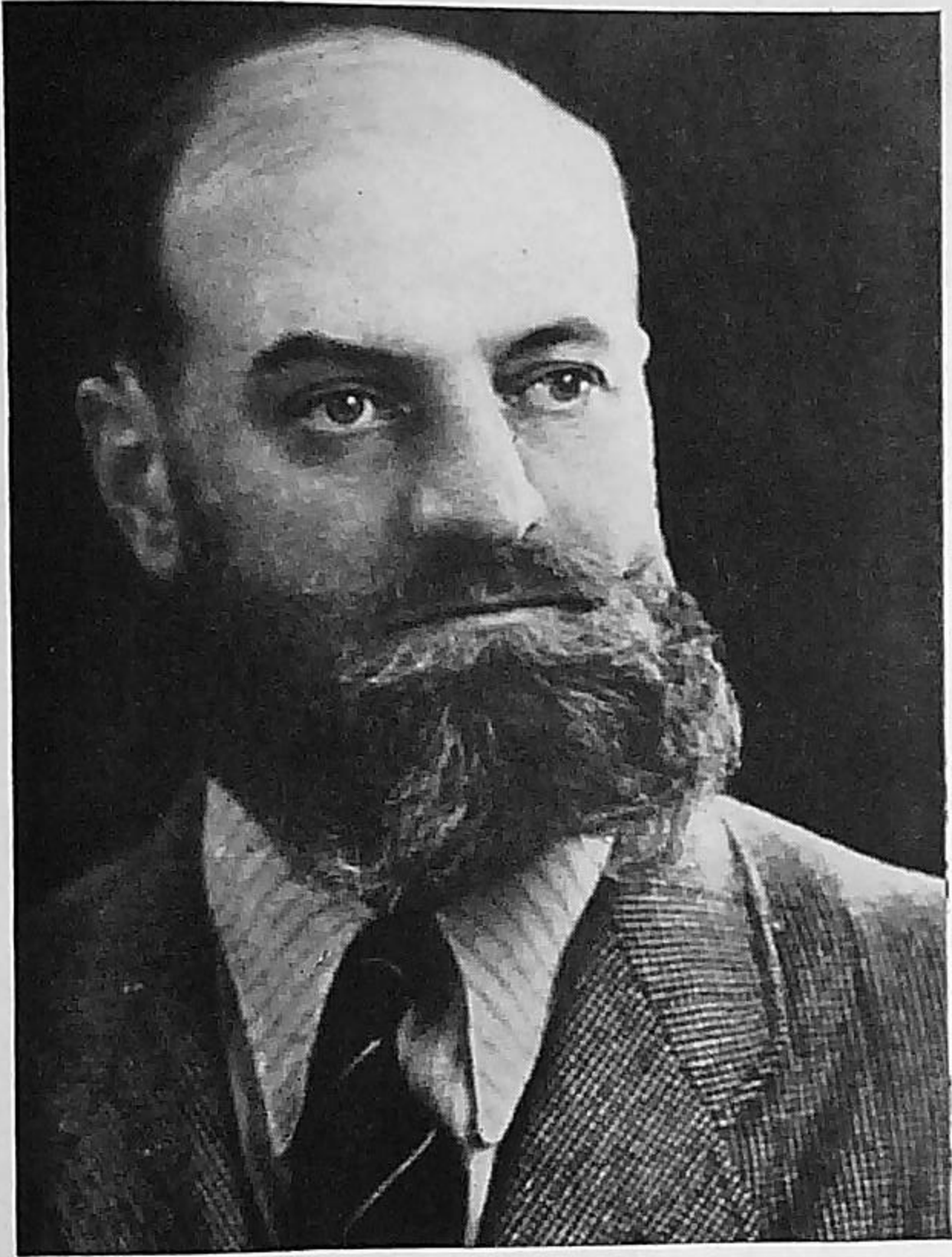
être digne de lui et aussi pour faire
plaisir à maman ! j'espère mon vieux

copin que tu comprends ce que je veux
dire et je te serre la pince -

ta vieille amie

Catherine

P.S. écrie-moi S.D.P.



Louis de la BARDONNIE

- MEC** : voir "Weill (René-Georges)".
- MICHEL** : mon petit garçon, second de mes fils, que nous appelons familièrement *Micmic*. Il pourra revendiquer un jour d'avoir été (à ma connaissance) le plus jeune volontaire des *F.F.L.* Il avait en effet seize mois quand il a "rallié" le Général de Gaulle, à bord des "Deux-Anges", en Juin 1942.
- MICHEL-LÉVY** (M^{me} SIMONE) : collaboratrice de notre ami Ernest Pruvost. organisa parfaitement le service *P.T.T.* de notre réseau. A été arrêtée, puis déportée en Allemagne où elle a été pendue pour avoir refusé d'accomplir un travail pouvant servir à l'effort de guerre nazi, Pseudonyme : *Emma*.
- MICROSCOPIQUE** : nom codique de notre vaillant langoustier "*Les Deux-Anges*". Nous appelions celui-ci plus communément "*Le Micro*".
- MIMI** : voir "Mauger (Paul)".
- MOINEAU** : voir "Étourneau (Edouard)".
- MOLITOR** : voir "Avenier (Michel)".
- MOLLET** (PAUL) : dessinateur recruté par *Jim* fin 1941. Arrêté après de patientes recherches par *Capri*, sera déporté en Allemagne d'où il reviendra après la Victoire. Pseudonymes : *Bernard, Palissy, Philippe*.
- MORIN** : l'un de mes pseudonymes que j'utilisais au printemps 1942 pour mes rendez-vous au *Traktir*.

N

- NARVAL I** : voir "*Papillon des Vagues*".
- NARVAL II** : voir "*Général Charette*".
- N. 51** : immatriculation sur les registres de la *Royal Navy* d'un chalutier de Camaret équipé spécialement pour les liaisons maritimes avec "*Les Deux-Anges*". Par une ironie du sort, ce chalutier était, avant la guerre, la propriété d'un armateur français qui, non content de commercer fructueusement avec les Allemands, mit à leur disposition sa flottille de pêche pour surprendre nos liaisons. Il ignorait, bien entendu, le rôle que jouait son propre chalutier.

O

- OBERG** (Général S.S. KARL ALBRECHT) : chef de la Gestapo de Paris, s'attachait tout particulièrement à la destruction systématique de notre réseau. Il a été surnommé à juste titre "Le Boucher de Paris". Oberg est aujourd'hui entre les mains des autorités françaises.
- O.C.M.** : initiales du groupement "Organisation Civile et Militaire" dirigé par le Colonel Touny, dit *Langlois*, et qui a joué un rôle éminent dans la Résistance française, tant sur le plan du renseignement que sur celui de l'action.
- ODETTE** : femme de notre ami *S.V.P.*
- OLAF** : pseudonyme d'un opérateur radio que notre ami *Alex* me présenta à Lorient en Avril ou Mai 1942. Arrêté à Paris pendant l'été 1943 (on crut à l'époque qu'il avait été abattu), il fut déporté. Il est rentré d'Allemagne après la Victoire. Son véritable nom est *Gustave COLZY*.

P

- PACO** : voir "Faure (François)".
- "PAPILLON DES VAGUES"** : chalutier acheté par *Alex* pour nous permettre d'effectuer des liaisons en haute mer en transportant d'un coup plus de passagers, grâce à une cachette habilement construite contre la coque. Par ailleurs, le "*Papillon des Vagues*" était d'un type de bateau que les Allemands autorisaient à passer plusieurs jours en mer, au contraire des langoustiers comme "*Les Deux-Anges*". Ceci était également vrai du

"Général-Charette". Le sort fit que le "*Papillon des Vagues*", surnommé *Narval I*, fut incendié au cours d'un bombardement de Lorient, alors que nos travaux d'aménagement venaient d'être terminés. Remis en chantier, il fut bombardé une seconde fois et rendu inutilisable. Le "Général-Charette", alias "*Narval-II*" ne fut pas plus heureux : il ne réussit aucune liaison.

PARTI COMMUNISTE FRANÇAIS : a longtemps représenté sous l'occupation ennemie la seule organisation politique cohérente, disposant d'un excellent appareil mis en place de longue date, d'une stricte discipline chez tous ses membres et, par-dessus tout, d'une foi profonde chez ceux-ci. Tous ces avantages lui ont permis de porter des coups redoutables à l'envahisseur. Dirigé par un *Comité Central* inaccessible aux profanes, et qui échappa toujours aux recherches de l'ennemi, le Parti Communiste Français joua une part prépondérante dans l'organisation des *Francs-Tireurs et Partisans*. *Joseph* assurait la liaison entre lui et les *F.F.L.* par mon truchement. Le *Comité Central* décida au début de l'année 1943 d'envoyer à Londres comme son mandataire, le député Fernand Grenier, que je convoyai à bord des "*Deux-Anges*" et du *N. 51*.

PASSY : pseudonyme du Colonel DEWAVRIN, chef du B.C.R.A.M. Après avoir brillamment participé aux combats de Narvik, le Capitaine Dewavrin rallia, l'un des premiers, le Général de Gaulle qui lui confia la direction des 2^e et 3^e Bureaux des *F.F.L.*, en même temps qu'il décidait de leur création. C'est au Colonel Dewavrin qu'il faut attribuer le mérite de l'organisation de l'ensemble de nos services de renseignement et d'action sur le territoire français. Sur ses instances, le Général de Gaulle l'envoya en mission en France au début de 1943 pour y faire la coordination des grands mouvements de résistance en vue de leur préparation à l'insurrection contre l'envahisseur. Le Colonel Dewavrin organisa ensuite en Alger le B.C.R.A.A. (Bureau de contre-espionnage, de renseignement et d'action d'Alger), dont il confia la direction au Commandant Pélabon, le vieux B.C.R.A.M. devenant "Bureau de contre-espionnage, de renseignement et d'action de Londres" (B.C.R.A.L.), dont le Lieutenant-Colonel André Manuel prit le commandement. Nommé chef d'Etat-Major du Général Kœnig, le Colonel Dewavrin joua un rôle prépondérant dans l'établissement du plan de combat des *Forces Françaises de l'Intérieur*. Parachuté en Bretagne, il eut la satisfaction de se battre les armes à la main. Il est Compagnon de la Libération.

PATHÉTIQUE : voir "Simon (Jacques-Henri)".

PELLETIER (JEAN) : l'un des plus anciens volontaires de notre réseau. Il nous rendit des services considérables jusqu'en Juin 1942 où, arrêté sur dénonciation de *Capri*, il fut emprisonné à Fresnes, puis déporté. Il est mort en Allemagne, laissant quatre enfants. Pseudonyme : *Jim*.

PELLETIER (M^{me} ALICE) : femme de notre ami *Jim*, arrêtée peu de temps après son mari. Déportée en Allemagne, M^{me} Pelletier fut d'abord tenue pour morte sur la foi de plusieurs témoignages de ses camarades de Ravensbrück. Elle est actuellement soignée dans un sanatorium.

PERRAULT : voir "Petit (Max)".

PERRIN (Maurice) : mon premier agent de liaison, arrêté au mois de Novembre 1941 par la police de Vichy. Après une longue détention, il put s'échapper du camp de concentration de Mauzac et gagner l'Angleterre où il travailla à mes côtés à la *Section du Courrier Militaire*.

PERSAN : pseudonyme de notre camarade Challe, affilié au réseau dès le printemps 1942.

PETIT (JACQUES) : officier de réserve, héros de la campagne de France de 1940, me reçut souvent à son domicile de l'avenue Mozart à Paris, me prêtant son plein concours. J'eus les plus grandes peines du monde à limiter

l'activité de sa femme à son rôle d'hôtesse pour ne pas compromettre un asile qui nous était précieux.

PETIT (MAX) : affilié à mon réseau dès la fin de 1941, prit mon intérim au mois de Juin 1942 dans des circonstances très difficiles. Le réseau doit à son courage et à son sang-froid d'avoir subsisté jusqu'à mon retour en France au mois d'Octobre 1942. Max Petit fut, sur mon ordre, transporté en Angleterre avec sa femme et ses deux enfants. Pseudos : *Poucet, Perrault, Prévost*.

PHILIPPE : l'un de mes deux frères. Voir "Renault".

PHŒBUS : voir "Subsol".

PHRATRIE : réseau de renseignement créé fin 1942 en zone naguère dite libre par le Commandant André Manuel et dont Jacques Robert, dit *Denis* dans mon réseau, assura la direction au début. Ce réseau trouva son plein épanouissement sous la direction de *Chavagnac* (Chancel).

PICA (M^{me}) : camarade de cellule de ma mère et de mes sœurs à Romainville. Son mari se trouva parmi les otages fusillés le 2 Octobre 1943.

PICHARD (MICHEL) : jeune garçon qui me fut présenté pendant l'été 1942 par mon ami Alec de Rougement et dont je décidai de faire mon agent de liaison pour remplacer *Pierre*, arrêté fin Mai. N'ayant pu réussir à rejoindre la France en même temps que moi, Pichard rallia mon réseau en Janvier 1943 pour passer bientôt à l'action où il se conduisit brillamment. Il est Compagnon de la Libération. Pseudonyme : *Piccolo*. (Son père, sous le pseudonyme d'*Amphitrite*, nous fournit de superbes renseignements sur les mouvements et les défenses des ports français occupés par l'ennemi).

PICKARD (Wing-Commander P.C.) : fut à l'origine de l'organisation des premières liaisons aériennes clandestines avec la France, qu'il assura souvent par lui-même. Héros du commando de Bruneval, P.C. Pickard devait trouver la mort au début de l'année 1944 après avoir, à la tête de ses "Mosquitos", abattu les murs de la prison d'Amiens au cours d'une opération hardie qui sauva la vie de plusieurs dizaines de patriotes français.

PICOLO : voir "Pichard (Michel)".

PIERRE : voir "Mauger (Paul)".

PIERRETTE : jeune fille F.T.P. de 18 ans, qui s'était fiancée à la prison de Fresnes au jeune F.T.P., *Pierrot*. Elle ne le vit jamais : *Pierrot* a été fusillé. *Pierrette* est morte à Ravensbrück, assommée par les coups d'une co-détenue devenue subitement furieuse.

PIERROT : voir *Pierrette*.

PIERROT : voir *Beaussoleil* (Pierre).

POL : voir "Dumont (Roger)".

POUCET : voir "Petit (Max)".

PRÉVOST : voir "Petit (Max)".

PRINCESSE (La) : voir "Chedeville (M^{me})".

PRUVOST (ERNEST) : haut fonctionnaire du Ministère des P.T.T., est à l'origine d'un plan de destruction raisonnée des câbles téléphoniques souterrains à longue distance. Ce plan, exécuté au moment du débarquement, réussit à merveille, gênant considérablement les mouvements de l'ennemi. Ernest Pruvost organisa d'autre part avec l'aide d'*Emma*, de Horvais et de plusieurs autres de ses camarades, un magnifique "Service P.T.T." dans notre réseau, facilitant ainsi considérablement nos liaisons intérieures et extérieures. Obligé de fuir au mois de Novembre 1943, il rejoignit le maquis de Normandie. Ses très beaux états de service ont fait de lui un Compagnon de la Libération. Il était le chef de toute la Résistance P.T.T. sous les pseudonymes de *Potard, Dumesnil, Nédélec, Lechesne*.

- RAPHAEL** : voir "Touret (Raphaël)".
- RAYMOND** : mon premier pseudonyme, au départ de Londres en Août 1940.
- RECORDIER** : nom porté sur ma fausse carte d'identité au départ de Londres, à l'automne 1942.
- RÉMY** : pseudonyme qui me fut donné par Londres en Août 1941 après l'arrestation de *Lhermite*, pour remplacer celui de *Raymond*.
- RENAUD DE SAINT-GEORGES** : nom de nos amis *Jasmin* et *Annette*, alias Anne-Marie. Ils me furent tous deux présentés par *Jim* à l'automne 1941. *Annette* assura notre service de presse, d'abord seule, puis en collaboration avec *Brossolette*. *Jasmin*, directeur d'un garage, nous aida considérablement pour nos liaisons. Dénoncés tous deux par *Capri*, ils furent l'un et l'autre arrêtés, puis déportés. Ils sont tous deux rentrés d'Allemagne après la Victoire.
- RENAULT (M^{me} LÉON)** : ma mère, arrêtée le 15 Octobre 1942 à Vannes du fait de la trahison de *Capri*. Après une longue détention à Fresnes, au secret, puis à Romainville, à Compiègne et à nouveau à Romainville, elle fut libérée le 25 Février 1944.
- RENAULT (MAY)** : aînée de mes sœurs, arrêtée avec ma sœur Isabelle, le 13 Juin 1942, dans mon ancien appartement de l'avenue de La Motte-Picquet. D'abord emprisonnée au secret à la Santé, puis à Fresnes, elle retrouva ma mère à Romainville. Transférée à Compiègne, ramenée à Romainville, elle fut déportée à Ravensbrück quelques jours avant la libération de Paris. Elle a été libérée par une mission suédoise comme elle allait passer à la chambre à gaz. Victime de la trahison de *Capri*.
- RENAULT (HÉLÈNE)** : seconde de mes sœurs, arrêtée le 15 Octobre 1942 à Vannes, du fait de la trahison de *Capri*, subit la même captivité que ma mère et fut libérée en même temps qu'elle.
- RENAULT (PHILIPPE)** : aîné de mes deux frères, s'est livré à la Gestapo en Octobre 1942 afin que celle-ci n'use pas de représailles vis-à-vis de ma mère et de mes sœurs. Mis au secret à Fresnes, transféré à Romainville, puis à Compiègne, a été déporté au printemps de 1944 à Neuengamme. Il est mort à bord du "*Cap Arcona*", transformé en prison flottante, quelques heures avant l'arrivée des troupes britanniques à Lübeck, en Mai 1945. Il a laissé une femme et deux enfants.
- RENAULT (JACQUELINE)** : quatrième de mes sœurs (la troisième, Annie, est mariée en Angleterre), arrêtée le 15 Octobre 1942 à Vannes, du fait de la trahison de *Capri*. Elle subit la même captivité que ma mère et fut libérée en même temps qu'elle.
- RENAULT (MADELEINE)** : cinquième de mes sœurs, subit le même sort que Jacqueline.
- RENAULT (ISABELLE)** : sixième de mes sœurs, subit le même sort que Maisie.
- RENAULT (CLAUDE)** : second de mes frères, rallia les *F.F.L.* en Juin 1940, après s'être évadé de Bretagne en ma compagnie. A participé à la plupart des campagnes, dont le débarquement sur la côte française de la Méditerranée.
- RENÉE** : cousine de *Jacot*, sœur du radio *Alain*, devint l'une de mes secrétaires à la Centrale de la rue Dufrenoy. De son véritable nom, M^{lle} DE TINTÉNIAC
- RICHARD** : jeune *F.T.P.* emprisonné à la Santé, pieds et poings liés dans sa cellule, à qui *Jean-Pierre* donnera un sublime pardon.
- RICHEL (M^{me} JACQUELINE)** : rallia notre réseau en Novembre 1942. Je lui confiai la direction de notre Service Social. Arrêtée quelques mois plus tard, fut déportée en Allemagne d'où elle est rentrée après la Victoire.
- RIGAL** : faux nom dont j'usai au 36 de la rue Chardon-Lagache.
- ROCHER** : voir "Tillier (Pierre)".
- ROBBIE** : *F.T.P.*, camarade de ma sœur Maisie à la prison de la Santé. A été fusillé.
- RODOLPHE** : voir "Mauger (Paul)".

- ROLLIN : officier de marine, chef de la police au Ministère de l'Intérieur à Vichy.
- ROSSI (MAURICE) : maître d'hôtel au *Traktir*, prit la fuite sur mon ordre au mois de Juin 1942. Se rendit de sa propre initiative en Corse, d'où il est originaire, et contribua efficacement à l'organisation de la Résistance dans l'île. Il rejoignit Londres à l'automne 1943. Pseudonyme : *Maurice*.
- ROSSI (M^{me}) : femme de notre ami *Maurice*, tiendra courageusement tête à la Gestapo et au traître *Capri*. Réussira à rejoindre son mari avec son petit garçon.
- ROULIER (*Georges*) : faux nom qui me fut donné à Londres au mois de Février 1942 et dont je n'ai pas encore réussi à me débarrasser.
- ROUSSEAU : pseudonyme de notre ami GUÉRIN, qui a rallié le réseau dès le printemps 1942.
- ROUZIER : opérateur radio du groupe *Lenfant*, arrêté sur les indications de *Phæbus*. Il a été fusillé le 13 Mai 1943. Pseudonyme : *Pommier*.
- ROYER : agent de notre ami S.V.P. Pseudonyme : *Collard*.
- RUETTE : maître d'hôtel du *Waldorf* à Londres. Son excellente cuisine lui valu la reconnaissance émue d'une foule de Français.
- RUHL : officier allemand qui se montra correct vis-à-vis de notre ami S.V.P. au cours de ses interrogatoires rue des Saussaies.

S

- SAINT-JACQUES : l'un des tout premiers volontaires aux F.F.L., le second en date qui fut envoyé en mission en France par le Général, dans la nuit du 3 au 4 Août 1940. Rentré à Londres sur ordre en Février 1942, il organisa le service de l'action avec notre camarade *Bienvenue*. Il est Compagnon de la Libération. De son véritable nom : *Maurice Duclos*.
- SALAS : opérateur radio du groupe *Lenfant*, arrêté sur les indications de *Phæbus*. Fusillé le 13 Mai 1943.
- SAMMY : ma secrétaire à la Centrale depuis le mois de Mai 1942. De son vrai nom, M^{lle} Blanchet.
- SAUBESTRE (MARCEL) : commandant d'aviation, travaillant avec moi à Londres à la *Section du Courrier Militaire*, se porta volontaire pour partir avec moi en France, au mois de Novembre 1943. Nous le retrouverons dans la suite de ces "Mémoires".
- SERMOY : voir *Simon (Jacques-Henri)*.
- SEUDLER (Oberfeldjustizvertrater Herr Major) : officier allemand qui requit contre nos camarades du groupe radio *Lenfant* et contre *Pol*, au procès de l'Hôtel Crillon du mois de Mai 1943.
- SIMON : asile radio de *Chatou*, arrêté du fait de l'imbécillité de *Phæbus* fusillé le 13 Mai 1943.
- SIMON (JACQUES-HENRI) : avocat à la Cour de Cassation, adjoint de *Maxime Blocq-Mascart* à l'O.C.M., joua une part importante dans l'organisation du réseau "Centurie". Après avoir rejoint Londres, en Janvier 1943, se portera volontaire pour une nouvelle mission. Rejoindra le Général de Gaulle en Alger au mois de Juillet 1943, repartira peu après pour la France, sera capturé par la Gestapo. Il a disparu depuis. Pseudonymes : *Pathétique*, et surtout *Sermoy*.
- SORIN : agent d'*Espadon* à Bordeaux. Pseudonyme : *Maxwell*.
- STOCK (ABBÉ) : aumonier allemand à la prison de Fresnes dont la plupart de nos camarades ont gardé un bon souvenir.
- STOCK (COMMANDANT) : commandant allemand du port de Bordeaux, eut le tort de placer sa confiance en notre ami *Espadon*.
- SUBSOL : notre chef radio au début de 1942, responsable de l'arrestation de tous nos camarades du groupe *Lenfant* et de celle de *Pol*. Fusillé avec eux le 13 Mai 1943. Pseudonyme : *Phæbus*.
- SURCOUF : voir "Gaudin (*Marie-Ange*)".

SUZANNE : l'un des pseudonymes de ma sœur Isabelle à la prison de la Santé.
S.V.P. : voir "Boris (Henri)".
SYLVAIN : prisonnier à la Santé, qui croyait devoir être fusillé le 14 Juillet 1942. Il sera justement libéré ce jour-là.

T

TAON : voir "Lévy (Pierre)".

TARTANE : réseau de renseignement créé en zone libre, dans la région de Nice, par mon agent Yves le Crom, alias Yvonne, et qui rendra les plus grands services. (Affilié au réseau *Phratric*).

TILDEN : chef radio engagé par *Debesse* pour prendre la suite de *Jacot*, arrêté. De son vrai nom : Robert BACQUE. Nous aurons lieu d'en parler abondamment dans la suite de ces "Mémoires".

TILLIER : femme de Pierre Tillier. Pseudonyme : *Véronique*.

TILLIER (PIERRE) : neveu de Jean Tillier, dit *Debesse*. Pseudonyme : *Rocher*. Ayant, avec sa femme, manqué une liaison aérienne, il ne sera pas plus heureux dans un essai de liaison maritime à bord du *Narval-II*. Capturés tous deux par la Gestapo, ils seront l'un et l'autre déportés en Allemagne dans des camps différents. Ils mourront en déportation sans s'être revus.

TOM : jeune *F.T.P.* emprisonné à la Santé qui, sur l'invitation de son camarade *André*, prit "ses responsabilités". Il a été fusillé.

TOUNY (COLONEL) : chef de l'*O.C.M.*, contacté par moi, via *Lavoisier*, au mois d'Avril 1942. A rendu d'incalculables services à la Résistance française sous toutes ses formes. Arrêté par la Gestapo le 25 Février 1944, il sera assassiné à la prison d'Arras. Son corps est parmi ceux des héros qui ont été solennellement inhumés au Mont-Valérien le 11 Novembre 1945. Compagnon de la Libération à titre posthume, le Colonel Touny avait un fils qui se battait dans les rangs des *F.F.I.* et qui, ce qui constitue un cas exceptionnel, a reçu la même distinction que son père.

TOURET (PAUL) : un de mes agents de liaison, recruté sur présentation de notre camarade *Richetta*, percepteur à Thouars (qui a été fusillé), au mois d'Août 1941. Prit la fuite sur mon ordre au mois de Juin 1942, rejoignit Londres, se porta volontaire pour être parachuté en France où il travailla en liaison avec *César*. Pseudonyme : *Léon*.

TOURET (RAPHAEL) : frère de Paul Touret, arrêté le 30 Mai 1942. Déporté au camp de Mauthausen, il en est rentré après la Victoire, sans avoir jamais rien perdu de son optimisme naturel. Pseudonyme : *Raphaël*.

TRAKTIR : Restaurant Prunier de l'Avenue Victor-Hugo, à Paris, que je fréquentais jusqu'aux événements de Juin 1942.

TRAPP (Sonderfuehrer) : brute nazie qui sévissait à Romainville.

V

V..... (M^{me} DE) : sœur de l'Amiral de Laborde, mariée à un noble espagnol, qui refusa de me confier une lettre d'introduction pour son frère à qui je devais remettre une lettre personnelle du Général de Gaulle. Son refus, qui m'a vivement désappointé à l'époque, m'a sans doute permis d'éviter de subir le sort que devait connaître mon camarade Pierre Fourcaud.

VALLERY-RADOT (Professeur) : célébrité de la Médecine française que je rencontrai fin 1942 chez le Professeur Debré et qui joua un rôle très actif dans la Résistance.

VERRIER : adjoint de Pruvost dans le service *P.T.T.* de notre réseau. Pseudonyme : *Verron*.

VERRIRE : l'un de nos plus anciens volontaires dans mon réseau qui, outre la direction du secteur de la région parisienne, assumait le rôle difficile de trésorier et même de banquier à notre profit. Devait un jour assumer le commandement du réseau dans de périlleuses circonstances qui seront évoquées dans la suite de ces "Mémoires". Pseudonyme : *Lecomte*.

- VICTOR** : présenté par *Etienne* au printemps 1942, nous apporta constamment d'excellents renseignements industriels, branche dans laquelle il s'était spécialisé. De son vrai nom, Huber. Nous l'avons aussi appelé : *Vicence*.
- VINAY** : pharmacien à Lyons-la-Forêt qui nous prêta bien souvent asile, au prix de risques mortels, avec la meilleure bonne grâce.
- VIVIER (MONIQUE et ODILE)** : très jeunes filles de 17 et 13 ans qui furent détenues dans la cellule de ma mère et de mes sœurs à Romainville.

W

- WACKHERR (M^{me})** : mère de notre agent de liaison *Bouboule*, arrêtée le 10 Juin 1942 avec un de ses fils sur la dénonciation de *Capri*. Partagea la détention de ma mère et de mes sœurs à Romainville. Fut déportée en Allemagne avec son fils. Ils sont rentrés tous deux après la Victoire.
- WACKHERR** : agent de liaison procuré par *Denis* au début de 1942, qui échappa de justesse à l'arrestation le 10 Juin 1942. Passé en zone dite libre, il continua de travailler aux côtés de *Denis*, puis rejoignit Londres. Pseudonyme : *Bouboule*.
- WEILL (RENÉ-GEORGES)** : ancien secrétaire de la Conférence des Avocats, volontaire malgré ses blessures pour une mission en France, fut parachuté dans la nuit du 28 au 29 Mai 1942. Arrêté au soir du 29 Mai, se suicida immédiatement, me sauvant ainsi la vie, car la Gestapo crut, au moins pendant quelques jours, être en possession de mon cadavre. Pseudonyme : *Mec*.
- WYBOT (CAPITAINE)** : membre du réseau de Fourcaud, avait réussi à faire partie du Corps de surveillance des menées anti-gouvernementales institué par Vichy. Il rejoignit plus tard Londres où il dirigea le service de contre-espionnage.

Y

- YEQUEL (LOUIS)** : patron des *Deux-Anges*, qui assura, en cette qualité, dix-huit opérations de liaisons maritimes dans les conditions les plus périlleuses.
- YVONNE** : voir "Le Crom (Yves)".
- YVONNE** : pseudonyme donné à ma sœur Isabelle par le petit *Jimmy* à la prison de la Santé.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER.....	9
<p>Je revois notre ami Fleuret, dit <i>Espadon</i>. Je fais la connaissance de Maxime Blocq-Mascart, et celle de son adjoint Simon, dit <i>Pathétique</i>, dit <i>Sermoy</i>. Je rencontre Jacques Petit, frère de <i>Perrault</i> qu'on appelle maintenant <i>Prévost</i>. Je retrouve Nicole de Hauteclocque, alias <i>Marc</i>. Difficultés du départ de <i>Prévost</i>, de sa femme Fanny et de leurs enfants pour l'Angleterre. J'entends parler pour la première fois de <i>Pruvost</i>, des P.T.T. Complications nées de la nouvelle <i>dissidence</i> en Alger. Les premières déportations pour le travail obligatoire en Allemagne, angoisses de <i>Joseph</i>, aide apportée aux F.T.P. Rencontre avec un mystérieux inconnu, représentant le Comité Central du Parti Communiste Français. <i>Joseph</i> me remet quelques jours après le procès-verbal de cette entrevue et une lettre du Comité National des Francs-Tireurs et Partisans au général de Gaulle. Mon départ urgent vers l'Angleterre est décidé. Arrestation de S.V.P. Nous déménageons la centrale de la rue Dufrénoy. Arrivée chez <i>Mélanie</i> à Pont-Aven où je fais la connaissance de <i>Curnonsky</i>, prince des gastronomes. Mauvais temps, remise de l'opération maritime, retour à Paris l'avant-veille de Noël 1942.</p>	
CHAPITRE II.....	27
<p>Noël 1942 à la prison de Fresnes. Drames et rires. S.V.P. fait, en cette veille de fin d'année, partager son optimisme aux détenus de la II^e Division. Inscription de <i>Bob</i> sur la porte d'un préau. Le <i>bain</i> des femmes.</p>	
CHAPITRE III.....	41
<p>Préparatifs de mon départ pour Londres. Le C.C.P.C.F. décide d'y envoyer le député communiste Fernand Grenier avec moi. Alerte dans l'auto-car à Concarneau. Les <i>sœurs Mimosa</i> à Pont-Aven. Départ sur "<i>Les Deux-Anges</i>". Mauvaise traversée, nous ratons le bateau anglais au point de rendez-vous. Rentrée au port. Nouvelle tentative le lendemain, couronnée de succès. Tempête en mer, nous échappons de peu à un avion anglais.</p>	
CHAPITRE IV.....	56
<p>Mon séjour à Londres se prolonge. Départ du Colonel Passy pour la France. Mon vieil ami <i>César</i> me retrouve à Londres.</p>	

CHAPITRE V.....	60
<p>Une lettre d'<i>Alex</i> m'apprend l'arrestation d'<i>Espadon</i>, de nos amis <i>Etourneau</i>, dit <i>Moineau</i>, et de son <i>drôle</i> <i>Lucien Borderie</i>. Notre nouveau bateau, "<i>Le Narval</i>", a brûlé au cours d'un bombardement de Lorient par la R.A.F.</p>	
CHAPITRE VI.....	63
<p>Un télégramme de <i>Jacot</i> m'apprend la condamnation à mort de tous nos camarades du groupe radio arrêtés le 25 Mars 1942 et de notre ami <i>Roger Dumont</i>, dit <i>Pol</i>. Récit de <i>Crémilh</i>, dit <i>Mars</i>, qui s'en est tiré avec un an de prison et a figuré au procès comme co-inculpé. Défense de <i>François Faure</i>, dit <i>Paco</i>, mon ancien second, arrêté le 15 Mai 1942, contre certaines accusations portées contre lui. Nos camarades sont fusillés au Mont-Valérien, le 13 Mai 1943.</p>	
CHAPITRE VII.....	79
<p>Première carte de maman et de mes sœurs, qui ont été transférées à Romainville ainsi que <i>Philippe</i>. Premier départ des femmes vers les camps de déportation en Allemagne.</p>	
CHAPITRE VIII.....	91
<p><i>Debesse</i> insiste pour que je remette à plus tard mon retour en France. Déportation vers l'Allemagne de <i>Pierre</i>, de <i>Champion</i>, de <i>Raphaël Tòuret</i> et de <i>Boulot</i>, frère de <i>Bob</i>.</p>	
CHAPITRE IX.....	94
<p>Transfert de <i>S.V.P.</i> à Compiègne. La vie dans ce camp. Libération sous conditions de notre camarade. La Gestapo ne tenant pas ses engagements, il estime à bon droit pouvoir reprendre sa liberté d'action et recommence immédiatement à travailler dans le réseau.</p>	
CHAPITRE X.....	103
<p>Arrestation de <i>Jacot</i>. <i>Claire</i> échappe de justesse à la Gestapo.</p>	
CHAPITRE XI.....	113
<p>Transfert d'<i>Espadon</i> et de ses camarades à Fresnes. Son interrogatoire, sa confrontation avec le traître <i>Capri</i>.</p>	
CHAPITRE XII.....	124
<p>Arrivée à Londres de <i>César</i>, de <i>Jeannette</i> et de <i>Sermoy</i>. Superbe histoire de celui-ci. Arrivée de <i>Hérissé</i>, dit <i>Dutertre</i>, et de notre vieil ami <i>Yves le Crom-Hubert</i>, dit <i>Yvonne</i> et <i>Yvonnec</i>. Conversation inquiétante sur mon réseau avec le frère du Commandant <i>Manuel</i>.</p>	
CHAPITRE XIII.....	137
<p>Arrivée de <i>Claire</i> à Londres. Histoires de gendarmes. Naissance difficile de mon fils <i>Ian</i>.</p>	

CHAPITRE XIV.....	142
On me demande de repartir d'extrême urgence pour la France. J'accepte, mais atermie, ne pouvant me résoudre à quitter les miens avant quelques semaines.	
CHAPITRE XV.....	145
Saubestre et Pierre Binet. Histoire de Michel Avenier, dit <i>Molitor</i> . Arrivée de <i>Maurice</i> à Londres. Récit de ses exploits.	
CHAPITRE XVI.....	154
Vie des miens à Romainville. Exécution de cinquante otages.	
CHAPITRE XVII.....	158
Arrivée de <i>Debesse</i> à Londres. Il tombe malade. Mauvaises nouvelles du réseau.	
CHAPITRE XVIII.....	161
Magnifique fait d'armes de nos amis de Bordeaux, le Capitaine Hayes et le Lieutenant Duboué.	
CHAPITRE XIX.....	166
Arrivée à Londres de <i>S.V.P.</i> et de sa femme Odette. Malchance persistante de Pierre Tillier, dit <i>Rocher</i> , et de sa femme Geneviève, dite <i>Véronique</i> . Mon départ est fixé au 8 novembre. Je vais rejoindre l'avion qui va m'emmener en France en même temps que Saubestre, <i>Jeannette</i> et Pierre Binet quand arrive un télégramme alarmant. Ordre est donné de surseoir au voyage.	

ANNEXES

I. — Système de demi-codage.....	171
II. — Liste des victimes de la trahison de <i>Capri</i>	175
III. — Code VVV.....	177
<hr/>	
Répertoire des noms et des pseudonymes.....	181

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 30 OCTOBRE 1947
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE ROBAUDY
A C A N N E S



LA BRETAGNE EN COULEURS
SAINT-BRIEUC (22000)
MX 6690 - La cathédrale



Editions d'Art JOS, Le Doaré, Chateaulin
Fabrication française - Reprod. interdite

